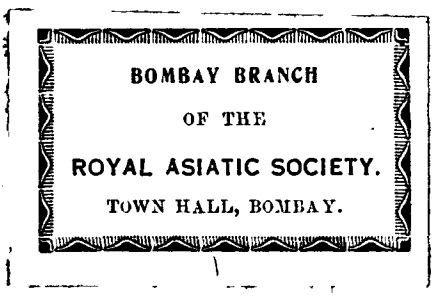
NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 January, 2016

00036954

HISTOIRE

DES MONGOLS.

SECONDE PARTIE.

God
Fr 950.2
His/His

36954
ac

LIVRE II.

OGOTAÏ.

CHAPITRE PREMIER.

Apanages et troupes données par Tchinguiz-khan aux membres de sa famille. — Régence de Touloui. — Assemblée générale. — Élection d'Ogotaï. — Premiers actes de ce prince. — Expéditions militaires. — Nouvelle invasion dans l'empire Kin. — Siége de Nan-kin. — Prise de cette capitale. — Fuite de l'empereur Kin à Tsaï-tcheou. — Prise de Tsaï-tcheou. — Mort de l'empereur Ninkiassou, et destruction de l'empire Kin. — Mort de Touloui. — Courultaï en Tartarie. — Nouvelles expéditions militaires. — Administration de Yélou-Tchoutsaï. — Guerre contre les Soungs. — Réduction de la Corée. — Fondation de Caracouroum. — Mort d'Ogotaï — Sa prodigalité. — Traits de ce prince. — Mort de Tchagataï. — Troubles causés dans Boukhara par un imposteur.

TCHINGUIZ-KHAN avait assigné un territoire (yourte) à chacun de ses fils et de ses parents. L'apanage de son fils aîné Tchoutchi était situé au nord du lac d'Aral, et s'étendait, à l'occident, jusqu'aux confins du pays des Sacssines et

des Bulgares. Selon l'expression d'Alaï-ud-din, le conquérant mongol avait donné à Tchoutchi ces contrées occidentales, *jusqu'aux derniers lieux où étaient parvenus les pieds d'un cheval tatare.* Les domaines de Tchagataï s'étendaient de Cayalig et du pays des Ouïgours aux rives du Djihoun. Ogotaï possédait le pays arrosé par l'Imil, et Toulouï devait hériter du territoire que son père s'était réservé entre les monts Caracouroum et les sources de l'Onan (1). Ces dispositions étaient conformes à l'ancien usage des peuples turcs et tatares : un père de famille donnait à ses fils, devenus majeurs, des meubles et des troupeaux, afin qu'ils pussent quitter la hutte paternelle; ce qui restait avec cette habitation passait en héritage au plus jeune des fils qu'il avait eus de sa principale femme, lequel était appelé, pour cette raison, Otdjikin, nom corrompu de *Otbiguin*, qui, en langue turque, signifie maître du feu. Aussi Tchinguiz-khan laissa-t-il à Toulouï ses ordous, ses effets les plus précieux, ses chevaux de selle et la plus grande partie de ses troupes, c'est-à-dire des tribus tatares soumises à sa puissance.

Son armée était, à sa mort, de 129 mille hommes. Il en donna à Toulouï 101 mille, di-

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

visés en trois corps, le centre (coul), l'aile droite (beraoun-car), et l'aile gauche (tchaoun-car) (1). Le centre n'était composé que de mille hommes, qui formaient la garde de Tchinguiz-khan; c'était son propre régiment, commandé par le noyan Tchagan, né tangoute, dont il avait pris soin dès son enfance, et qu'il appelait son cinquième fils. Tchagan était en même temps capitaine de la première compagnie de cette garde. Les autres centeniers étaient attachés par des emplois aux quatre grands ordous, ou cours des quatre impératrices, femmes de Tchinguiz-khan, où ils remplissaient les fonctions d'intendants de la table, d'écuyers, etc. L'aile droite, forte de 38 mille hommes, était commandée par le noyan Bourgoudji, de la tribu Erlate; il avait son propre régiment. L'aile gauche, de 62 mille hommes, obéissait à Moucoli, de la tribu Tchélaïre. Le conquérant mongol, qui faisait grand cas de ce général, lui avait accordé le commandement particulier des troupes tchélaïres, au nombre de trois mille hommes, avec la faculté de nommer leurs officiers, sauf l'approbation du prince. Plusieurs autres généraux commandaient aussi les troupes de leur nation, et avaient

(1) *Beraoun-car* et *tchaoun-car*, en mongol, signifient proprement la main droite et la main gauche.

le droit de nommer les chefs de mille: Coutouca, s'étant soumis, fut laissé à la tête de ses quatre mille Oïrates; Taritaï resta chef de dix mille Barines; Alacousch-tékin conserva le commandement de ses quatre mille Ongoutes; un corps de dix mille Khitans, et un autre de dix mille Tchourtchés demeuraient sous les ordres d'Oyar et de Togan, qui avaient passé au service du souverain mongol, lors de son invasion en Chine.

Il restait 28 mille hommes. Tchinguiz-khan en donna quatre mille à chacun de ses autres fils, Tchoutchi, Tchagataï et Ogotaï; quatre mille à son cinquième fils Goulgan, cinq mille à son frère cadet Otdjikin, trois mille au fils de son frère Catchioun, trois mille à sa mère Ouloun, et mille aux fils de son frère Tchoutchi-Cassar. Ces troupes et leurs familles passaient en héritage au chef de la branche qui les possédait, et ce chef commandait à tous les princes issus de la même branche (1).

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*—Raschid nomme les généraux, les chefs de mille et les tribus qui composaient les cent vingt-neuf mille hommes de l'armée de Tchinguiz-khan. Il rapporte, pour prouver à quel point les familles mongoles se multipliaient, lorsque les circonstances leur étaient favorables, que l'empereur Coubilaï (qui régna de 1260 à 1294) ayant fait faire le dénombrement des descendants d'Otdjikin

En présentant à ses fils les officiers des corps de troupes qu'il leur donnait, Tchinguiz-khan les leur recommanda, et leur dit : « Si jamais ils « commettent des fautes, ne les punissez pas « de votre chef; car vous êtes jeunes, et ce sont « des hommes de mérite; mais consultez-moi, « et lorsque je ne serai plus, tenez conseil en- « semble; exécutez ensuite la loi. Que le délit « soit mis en évidence; qu'ils l'avouent eux- « mêmes; qu'il soient obligés de reconnaître que

---

et de Catchioun, trouva que les premiers étaient au nombre de 600, les autres au nombre de 700, et que les familles de leurs soldats s'étaient aussi fort augmentées. Un neveu de Tchinguiz-khan, fils de son cinquième frère Bilgouté, dont le rang était inférieur aux autres, avait cent femmes et cent enfants, ce qui lui fit donner le surnom de *Tchaoutou*, c'est-à-dire, *centenaire*. Sa postérité ne s'élevait pourtant, sous Coubilaï, qu'à 800 individus, tandis que celle de Tchoutchi-Cassar, qui n'avait eu que 40 enfants, était aussi nombreuse. Coubilaï en parut étonné; on lui en dit la raison : la branche de Bilgouté était pauvre, au lieu que celle de Tchoutchi-Cassar était riche. Ce dernier, en récompense des services qu'il avait rendus à Tchinguiz-khan, surtout dans la bataille contre les Naïmans, avait été élevé au rang de prince du sang, qui devait être transmis à ses héritiers. Les descendants des autres frères de Tchinguiz-khan ne prenaient place que parmi les généraux. L'historien Alaï-ud-din rapporte que, de son temps, la postérité de Tchinguiz-khan comprenait environ 10,000 individus; il écrivait en 1260.

« la peine est appliquée légalement; qu'elle n'est « pas infligée par la colère ou d'autres pas- « sions. »

Après avoir rendu les derniers devoirs au conquérant mongol, les princes de sa famille et les chefs des tribus et des troupes se séparèrent pour retourner à leurs divers cantonnements. Ce ne fut qu'au bout de deux années, que dans la crainte des maux qui pouvaient résulter d'un plus long interrègne, ils convinrent de s'assembler pour élire un souverain.

Au printemps de l'année 1229 (626), les princes et les généraux se rendirent de tous les points de la Tartarie au grand ordou de Tchinguiz-khan, sur la rive du Kéroulan. On y vit arriver, des pays situés au nord de la mer Caspienne, Ourda, Batou, Schiban, Tangcoute, Berca, Bergatchar et Boca-Timour, tous fils de Tchoutchi. Tchagataï y vint, avec ses fils et ses petits-fils, du pays arrosé par l'Ili; Ogotaï, des bords de l'Imil; Otdjikin, de la frontière orientale, voisine du pays des Tchourtchés. Ces princes furent reçus dans les ordous de Tchinguiz-khan, par Toulouï, qui avait été chargé d'exercer la régence jusqu'à l'élection d'un nouveau souverain (1).

(1) *Djami-ut-Tévarikh*, Vie d'Ogotaï.

Après les trois premiers jours du Couriltaï, qui furent passés dans les festins et les plaisirs, les membres de cette nombreuse assemblée délibérèrent sur le choix d'un empereur. Comme beaucoup d'entre eux penchaient pour Toulouï, le ministre Yélou-Tchoutsaï le pria de travailler lui-même à réunir les suffrages en faveur d'Ogotaï, pour accomplir les dernières volontés de Tchinguiz-khan et prévenir les funestes effets de la division. Toulouï n'hésita pas à suivre ce conseil; il déclara dans l'assemblée qu'il fallait proclamer celui que Tchinguiz-khan avait nommé son successeur, et fit lire l'ordonnance de son père (1). Les princes, s'adressant alors à Ogotaï, lui dirent qu'il devait être leur souverain; il répondit que ses frères et ses oncles étaient plus dignes du rang suprême; il désigna principalement Toulouï, qui n'ayant jamais quitté son père, avait été plus que personne à même de se former sur ce grand monarque, de connaître ses maximes, de recueillir ses instructions. C'est Tchinguiz-khan, s'écrièrent les princes, qui t'a choisi pour son successeur; comment pourrions-nous agir contre sa volonté. Ogotaï se défendit encore d'accepter le pouvoir

(1) Mailla, tom. IX, pag. 131.

souverain, et quarante jours se passèrent en fêtes, sans qu'on pût vaincre sa résistance; mais le quarante-unième, qui avait été indiqué comme le plus propice par les magiciens et les astrologues, Ogotaï cédant enfin aux vives sollicitations des princes de sa famille, fut conduit au trône par son frère Tchagataï et son oncle Otdjikin; Toulouï lui présenta la coupe, et, au même instant, tous ceux qui se trouvaient dans le pavillon et au-dehors, la tête découverte, la ceinture jetée sur les épaules, fléchirent trois fois le genou devant Ogotaï, firent des vœux pour sa prospérité, et le saluèrent du titre de *Caan*. Le nouveau monarque, suivi de toute l'assemblée, sortit de sa tente pour adorer le soleil par trois génuflexions, et la multitude qui couvrait les environs de l'ordou rendit un semblable hommage à l'astre de la lumière. Rentrés dans le pavillon impérial, les chefs du peuple mongol célébrèrent par un festin ce jour solennel; les princes étaient assis à la droite du trône; les princesses, à la gauche, et des essaims de jeunes esclaves des deux sexes leur offraient les mets et les boissons.

En élevant au trône Ogotaï, les membres de sa famille jurèrent de rester fidèles à ses descendants, et se servirent de ces expressions bisarres: « Nous jurons que tant qu'il restera de

« ta postérité un morceau de chair qui, jeté dans « des herbages, empêcherait le bœuf d'en man- « ger; qui, mis dans de la graisse, défendrait « aux chiens de la prendre, nous ne placerons « pas sur le trône des princes d'une autre bran- « che. »

Ogotaï se fit apporter les trésors de son père, composés des dépouilles de l'Asie, et les distribua aux princes, aux généraux et aux troupes. Il ordonna que, suivant la coutume, des mets fussent offerts pendant trois jours aux mânes de son père. Il fit choisir, dans les familles des noyans et des généraux, les plus belles filles, au nombre de quarante; elles furent parées de riches vêtements, de joyaux d'un grand prix, et, selon l'expression de Raschid, *on les envoya servir Tchinguiz-khan dans l'autre monde;* à cet hommage barbare fut joint celui de superbes chevaux.

Le premier soin d'Ogotaï, lorsqu'il s'occupa des affaires publiques, fut d'ordonner la stricte observation des lois (yassas) de Tchinguiz-khan; mais il accorda le pardon de tous les délits commis depuis la mort de ce prince (1). Yélou-Tchoutsaï, qui avait beaucoup de crédit sur son esprit, lui persuada de déterminer, par des ré-

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami-ut-Tévarikh.*

glements, le rang des diverses classes d'officiers, de fixer les prérogatives qui devaient distinguer les princes du sang des autres sujets, de régler l'étiquette qu'ils observeraient entre eux et envers le souverain. Il voulut aussi restreindre le pouvoir sans bornes des commandants mongols dans les pays conquis. Ces officiers disposaient arbitrairement de la vie des hommes, et lorsqu'ils trouvaient un individu coupable, ils le faisaient mourir avec toute sa famille. Sur les représentations d'Yélou-Tchoutsaï, l'empereur établit des formes de procédure, que ses officiers durent suivre à l'égard des accusés (1). En même temps les impositions annuelles furent fixées pour la première fois; les Chinois donnèrent de l'argent, de la soie et des grains; les peuples mongols, du bétail, à raison d'une tête sur cent de leurs chevaux, de leurs bœufs et de leurs moutons.

Les Mongols, dès qu'ils eurent un chef, songèrent à poursuivre leurs conquêtes, d'après les vastes plans de Tchinguiz-khan. Trois grandes expéditions militaires furent résolues dans la diète d'élection. Une armée de trente mille hommes partit sous les ordres du noyan Tchormagoun, pour aller en Perse détruire la nouvelle

(1) Mailla, *Ibid.*, pag. 132.

puissance du sultan Djélal-ud-din, qui, revenu de l'Inde après la retraite du conquérant mongol, s'était mis en possession d'une partie des états de son père. Une seconde armée, égale en nombre, et commandée par les généraux Gueuktaï et Sounodaï, fut chargée de soumettre les pays habités par les Captchacs, les Sakssines et les Boulgares, que le prince Tchoutchi, s'il eût suivi les ordres de son père, aurait dû conquérir.

627. 1230. Ogotaï partit lui-même, accompagné de Toulouï et de plusieurs autres princes du sang, pour achever la conquête de l'empire kin (1). Un ambassadeur était venu, de la part de Ninkiassou, le complimenter sur son avènement au trône, et lui porter des propositions de paix; mais elles n'avaient pas été acceptées; la destruction des Kins était résolue (2).

Ogotaï entra en Chine, et tandis qu'il s'avançait vers le Ho-nan, à la tête d'une armée composée en partie de Chinois, son frère Toulouï faisait la conquête du Schen-si méridional, qui appartenait aux Kins. Il prit toutes les places de cette province et sa capitale Fon-sian. Pendant le siège de cette dernière ville, un officier

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami-ut-Tévarikh.* — Gaubil, pag. 56.

(2) Mailla, *Ibid.*, pag. 132.

kin étant venu apporter à Ogotaï une lettre de son souverain qui lui demandait la paix, l'empereur mongol voulut forcer cet ambassadeur d'engager le commandant de Fon-sian à se rendre; mais l'officier kin ne se laissa pas même intimider par la menace de la mort. Ogotaï lui fit couper la barbe, et le retint prisonnier (1).

Après la soumission du Schen-si, les Mongols voulurent s'emparer du Ho-nan, la dernière possession de l'empereur kin; mais cette province était couverte, au nord, par le fleuve Jaune, à l'ouest, par de hautes montagnes et la forteresse de Ton-koan. On cherchait les moyens de vaincre ou d'éluder ces difficultés, lorsqu'un officier kin qui, à la prise de Fon-sian, avait passé au service d'Ogotaï, lui donna le plan d'une invasion dans le Ho-nan par sa partie méridionale. Toulouï dit que c'était l'opération que Tchinguiz-khan, au lit de la mort, avait recommandée. Le projet fut adopté, et son exécution confiée au prince Toulouï.

Ce prince se mit en marche avec une armée de trente mille hommes de cavalerie; il traversa le Schen-si, et demanda au gouverneur du Sé-tchuen, pour les Soungs, le passage par cette province; il en reçut des guides qui le

(1) Mailla, *Ibid.*, pag. 133 et 134. — Gaubil, pag. 56.

conduisirent à travers les montagnes jusqu'à la rive du Han, sur la limite du Ho-nan. Les Mongols passèrent le fleuve, et trouvèrent une armée ennemie avantageusement campée au pied des montagnes, près de Tan-tcheou. Elle était commandée par les généraux Ouanien-hota et Ylapoua, qui, informés de l'apparition des Mongols sur un point où l'on ne craignait aucune invasion, s'étaient avancés à la hâte pour les repousser. Malgré sa supériorité, les Mongols l'attaquèrent; mais, après un combat opiniâtre, ils se virent forcés à la retraite; cependant, à quelques jours de là, ils trouvèrent moyen d'enlever le gros bagage de cette armée kin (1).

Lorsque le rapport de cette victoire parvint à Nan-kin (2), l'empereur en reçut des félicitations publiques, et la fit célébrer par de grandes réjouissances. On se crut désormais en sûreté dans cette capitale; les habitants de la campagne qu'on y avait fait entrer pour la défendre, furent

(1) Mailla, *Ibid.*, pag. 146 et suiv. Nous avons suivi l'Histoire de la Chine; mais on trouvera dans la note X, à la fin du volume, ce que l'historien Raschid a rapporté sur cette campagne de Toulouï.

(2) La ville de Pien-léan, appelée maintenant Caï-fon-fou, était alors désignée sous le nom de Nan-kin, qui veut dire Cour du Midi, parce qu'elle était la résidence méridionale des empereurs Kins.

libres de retourner à leurs travaux; mais cette joie ne fut pas de longue durée; bientôt on sut qu'une seconde armée s'approchait du côté du nord. Ogotaï, qui la commandait en personne, apprenant que son frère avait pénétré jusqu'à Ten-tcheou, s'était avancé vers le fleuve Jaune, tandis que son oncle Otdjikin marchait avec une troisième armée par le Schan-ton. Ces nouvelles répandirent une grande consternation. L'ordre fut donné de percer la digue du fleuve Jaune, pour submerger les environs de la capitale; un corps de trente mille hommes, composé de cavalerie et d'infanterie, fut chargé de défendre les endroits guéables de ce fleuve, et l'on fit rentrer dans Nan-kin les habitants des campagnes; mais la première mesure fut prise trop tard; les Mongols passèrent le fleuve avant l'arrivée des troupes kins, et taillèrent en pièces ceux qui devaient percer la digue, en sorte que l'inondation n'eut pas lieu.

Ogotaï posa son camp près de Tchin-tcheou, ville située au sud du fleuve et à quelques lieues à l'ouest de Nan-kin. Il chargea du siège de cette capitale, le général Souboutaï, qui, peu d'années auparavant, ravageait les rives du Dniéper et les bords de la mer Noire. La ville de Nan-kin avait une forme carrée, environ quatorze lieues de circuit, et cent mille hommes de garnison y compris vingt mille jeunes gens de la campagne.

Toulouï s'était avancé jusqu'à Tan-tcheou, poussant devant lui l'armée kin, qui dans sa retraite reçut l'ordre de voler à la défense de la capitale. Elle fut suivie par Toulouï; ce prince opéra sa jonction avec l'armée d'Ogotaï et les kins se trouvèrent enveloppés. Ils prirent le parti de se faire jour le sabre à la main; plusieurs de leurs généraux périrent en combattant à la tête de l'infanterie; Ouanien-Hota parvint à se jeter dans la ville de Kioun-tcheou; mais Yla-Poua fut pris sur la route de Nan-kin. Ogotaï lui offrit de le recevoir à son service; le général kin refusa avec fierté de trahir son devoir, et il fut mis à mort.

Toulouï alla investir Kioun-tcheou; il fit creuser un large fossé autour de cette ville, pour empêcher que personne ne s'en échappât; elle fut prise et Ouanien-Hota y perdit la vie. Quelques jours après, Ogotaï arriva au camp de son frère; il entendit de sa bouche avec plaisir le récit de son expédition depuis Fon-tsian, dans laquelle Toulouï avait eu à vaincre des difficultés de tout genre, et surtout une disette telle que ses soldats avaient été réduits à manger de la chair humaine et de l'herbe. Le Caan loua son frère d'avoir aussi habilement exécuté cette périlleuse entreprise. Toulouï répondit que le succès en était dû à la constance et à la valeur de ses troupes,

ainsi qu'à la fortune attachée aux armes d'Ogotaï.

Avant de pousser avec activité le siége de Nan-kin, les Mongols voulurent s'emparer de la plupart des places du Ho-nan. L'importante forteresse de Ton-koan tomba pour lors en leur pouvoir; le général qui y commandait, voulant faire une diversion utile pour la capitale, avait réuni les garnisons des places voisines, et s'était avancé le long du fleuve Jaune, suivi par deux cents barques chargées de vivres; mais dès que ses troupes eurent appris qu'une armée mongole était en marche, saisies de terreur, elles se jetèrent dans les montagnes de la partie sud-ouest du Ho-nan, et abandonnèrent leurs provisions. Sur la nouvelle de leur déroute, l'officier qui commandait la faible garnison laissée dans Ton-koan, livra cette forteresse aux Mongols et leur donna les renseignements dont ils avaient besoin pour aller à la poursuite des troupes qui s'étaient retirées dans les montagnes. Leur destruction fut d'autant plus facile qu'elles étaient épuisées de faim et de fatigue.

Cependant Ogotaï ayant résolu d'aller avec Toulouï passer l'été en Tartarie, fit alors proposer la paix à l'empereur kin. Il demanda que ce souverain lui fît livrer les transfuges, lui remît en otage vingt-sept familles des plus distinguées, ainsi que la veuve et les enfants du

général Yla-Poua, lui envoyât des filles habiles dans l'art de broder, et des hommes exercés à la chasse de l'épervier. L'empereur Ninkiassou donna son frère aîné en otage, et fit partir pour le camp mongol un ambassadeur chargé de traiter des conditions de la paix. Malgré ces négociations, le général Souboutaï continuait les opérations du siége. Il avait fait dresser plus de cent catapultes qui lançaient jour et nuit des quartiers de meules contre les remparts, sans cependant leur causer beaucoup de dommage. Il avait enfermé la place par un mur de dix-huit lieues de circuit, flanqué de tours en bois, avec des corps-de-garde très-rapprochés, et bordé d'un fossé large et profond de dix pieds. Ses machines vomissaient des matières enflammées sur les remparts. L'histoire rapporte que, de leur côté, les assiégés lançaient des boulets d'une forme sphérique, et qu'ils avaient des engins appelés *balistes à feu* ou *tonnerres;* on les chargeait d'une certaine poudre; on y mettait le feu; soudain le projectile partait avec une terrible détonation, et le dégât qu'il causait dans sa chute s'étendait à un demi-arpent. Ils se servaient aussi d'une espèce de javelot à poudre, appellé *javelot de feu volant;* ces deux machines étaient celles que les Mongols trouvaient le plus redoutables.

Souboutaï fit attaquer la ville sans relâche pen-

dant seize jours. Voyant alors qu'il ne réussirait pas à la prendre, il fit dire aux assiégés qu'il était inutile de se battre puisqu'on traitait de la paix. Quelque temps auparavant il avait refusé de suspendre les hostilités, sous prétexte qu'il ne savait rien des négociations. L'empereur fit porter à son camp de l'argent, des soieries, et toutes sortes d'effets précieux, pour être distribués en son nom aux officiers mongols. Souboutaï promit de se retirer; en effet il transféra son camp à quelque distance de Nan-kin. Un mois après sa retraite il éclata dans cette capitale une épidémie qui y fit un grand ravage.

Mais Souboutaï ne tarda pas à recevoir l'ordre de continuer la guerre; son maître voulait achever promptement la conquête des états qui restaient aux Kins, et il venait de faire une alliance avec l'empereur Soung, qui s'était engagé à les attaquer de son côté, moyennant la promesse que le khan mongol lui céderait le Ho-nan, après la ruine entière de leur ennemi commun.

La reprise des hostilités menaçait la cour de Nan-kin des plus grands désastres. La majeure partie des défenseurs de cette capitale avait péri, soit dans le siége, soit par les maladies. Des troupes rassemblées pour renforcer la garnison de Nan-kin avaient été détruites par les Mongols; on fut obligé d'armer les hommes du

peuple. Pour comble de disgrace, la ville était mal pourvue de vivres. Dans cette extrémité, Ninkiassou prit la résolution de quitter sa résidence, et de se rendre à son armée dans la province de Schan-ton. Il fit distribuer ses trésors aux troupes, et après les avoir exhortées à une courageuse résistance, il passa le fleuve Jaune. Environ mille hommes de son escorte, retenus sur l'autre rive par un vent impétueux, furent atteints par les Mongols et taillés en pièces. Peu de jours après, Ché-tien-ché, général chinois au service d'Ogotaï, détruisit dans le Schan-ton un corps d'armée Kin, sous les ordres du général Pessa. Alors Ninkiassou, ne se croyant plus en sûreté dans cette province, repassa le fleuve Jaune de nuit, accompagné seulement de quelques officiers, et alla s'enfermer dans la ville de Kouété-fou. Son premier soin, en y arrivant, fut d'envoyer à Nan-kin l'ordre de lui amener les princesses de sa maison; mais il n'en était plus temps; déja les Mongols avaient investi cette capitale.

Les assiégés s'étaient persuadé que l'armée de Schan-ton, encouragée par la présence de l'empereur, remporterait des victoires; en apprenant sa défaite, leur dernier espoir s'évanouit. Ils éprouvaient déja les horreurs de la famine. On rapporte que des hommes, après avoir tout

consommé, mangèrent leurs femmes et leurs enfants.

La défense de la partie occidentale de Nan-kin était confiée au général Tsoui-li. Cet homme eut l'ambition de s'emparer du pouvoir dans la capitale assiégée, et n'épargna aucun crime pour exécuter son dessein. Il commença par faire massacrer deux des principaux ministres, et plusieurs des personnages les plus influents; puis il convoqua au palais toutes les autorités; et supposant un ordre de l'impératrice-mère, il proclama régent de l'empire le prince Tsong-kio, dont il se déclara le lieutenant. Ce régent fut confiné dans un palais, et gardé à vue avec tous les individus de la famille impériale; malgré ces précautions, Tsoui-li craignant les effets de l'indignation publique, résolut d'acheter l'appui des Mongols, par la reddition de Nan-kin. Ayant mandé à Souboutaï qu'il était prêt à se soumettre, il se rendit auprès de ce général, et le salua avec les marques de respect qu'un fils donne à son père. Souboutaï le reçut à la tête de ses troupes; leur union fut scellée par des coupes de vin qu'ils s'offrirent mutuellement; et pour donner au général mongol un gage de sa sincérité, Tsoui-li, de retour dans la ville, fit incontinent mettre le feu aux tours et aux autres ouvrages en bois qui en garnissaient les remparts.

Ce traître disposant de tout à son gré, se fit amener les femmes et les filles des seigneurs qui avaient suivi Ninkiassou, et garda celles qui lui plurent. Il ordonna aux habitants de lui apporter leur or et leur argent; ceux qui furent soupçonnés d'avoir caché une partie de leurs richesses, périrent dans les tourments. Les joyaux de la couronne, les vêtements impériaux furent livrés à Souboutaï. Tsoui-li contraignit même l'impératrice-mère d'écrire à son fils que dans l'état désespéré de ses affaires, elle lui ordonnait de se soumettre au vainqueur. Lorsque la nourrice de Ninkiassou, chargée de lui porter cette lettre, eut quitté la ville, Tsoui-li fit conduire au quartier-général de Souboutaï, les deux impératrices et tous les individus de la famille impériale; il lui envoya plusieurs philosophes, parmi lesquels se trouvait un descendant de Confucius, des savants, des légistes, des médecins, des artisans et des comédiennes. Le général mongol fit tuer tous les individus mâles de la maison des Kin; les impératrices et les princesses furent conduites à Caracouroum, résidence d'Ogotaï.

Les Mongols entrèrent dans Nan-kin; et sachant que l'hôtel de Tsoui-li renfermait les richesses qu'il venait d'extorquer, ils s'y portèrent en foule pour le piller; ils enlevèrent jusqu'à ses femmes et ses filles. Maître alors d'une cité qui

avait coûté beaucoup de sang à ses troupes, Souboutaï demanda à son souverain, si suivant la rigueur du code militaire, il ne devait pas en faire égorger toute la population; mais Yélou-Tchoutsaï représenta au Ca-an, que les habitants de Nan-kin étaient actuellement ses sujets, qu'il y avait dans leur nombre beaucoup d'habiles artisans et artistes, entre autres d'excellents armuriers; que s'il permettait de faire périr tant de gens utiles, il se priverait des avantages de la conquête. Ogotaï se rendit, non sans peine, à ses remontrances, et manda à son général de ne mettre à mort que les personnes qui appartenaient à la famille impériale, celles qui portaient le surnom d'*Ouanien*. Yélou-Tchoutsaï eut ainsi le bonheur de sauver une immense population, que l'histoire chinoise fait monter au nombre, sans doute exagéré, de quatorze cent mille familles, en y comprenant les réfugiés de la province; le ministre obtint même l'abolition de la loi cruelle qui dévouait à la mort les habitants des places qui avaient résisté aux Mongols.

Cependant, les débris de l'armée Kin, battus au nord du fleuve Jaune, s'étaient ralliés dans Koué-té-fou; le manque de vivres obligea de répartir ces troupes dans trois villes des environs, et l'empereur ne garda auprès de lui que onze cents hommes, sous les ordres de Mayong et de

Poutcha-Koannou. Ce dernier, envieux de la confiance que le souverain témoignait à son collègue, le fit massacrer, ainsi que le gouverneur de la ville, et se rendit maître de la personne de Ninkiassou; mais quelques officiers de ce prince indignés de l'insolence avec laquelle il était traité par son sujet, lui firent approuver le complot qu'ils avaient formé de s'en défaire; et Poutcha ayant été mandé auprès de l'empereur, fut assassiné en sa présence.

Ensuite Ninkiassou, suivi de trois cents hommes, transféra sa résidence à Tsaï-tcheou, ville appelée maintenant Ju-ning-fou et située à l'extrémité méridionale du Ho-nan. Ce prince efféminé, s'y croyant en sûreté, parce qu'il était plus éloigné de l'ennemi, profita du calme momentané dont il jouissait; pour se livrer à son penchant pour les plaisirs. Il arrivait dans cette ville beaucoup d'émigrés; les vivres n'y étaient pas abondants; Ninkiassou envoya un prince de sa maison à l'empereur chinois, pour lui demander la permission de tirer des subsistances de son territoire, et lui représenta, à cette occasion, combien il agissait contre ses intérêts, en assistant les Mongols, qui ne manqueraient pas, si ses voisins venaient à succomber, de tourner leurs armes contre lui; mais cet envoyé ne put rien obtenir. Les Chinois avaient, depuis quelque temps, commencé les

hostilités; leur armée, sous Mong-Kong, était entrée dans le pays de Tan et de Ten; bientôt elle se joignit aux Mongols pour assiéger Tsaï-tcheou.

Cette ville venait d'être investie par le général mongol Tatchar. Mong-kong et Kiang-haï le joignirent à la tête de vingt mille Chinois. Au bout de deux mois de siége, Tsaï-tcheou fut réduite à la famine; la mortalité qui s'ensuivit éclaircit rapidement les rangs de la garnison; on requit tous les individus de prendre les armes; les femmes les plus robustes vêtues en homme furent employées à porter sur les remparts du bois et des pierres. Enfin les Mongols et les Chinois ayant livré un assaut général, se logèrent sur le rempart; mais ils furent étonnés de voir une seconde muraille aussi forte que la première, et défendue par un large fossé. Cependant Ninkiassou voulut fuir; il sortit de la place avec ses gardes, dans l'espoir de tromper la vigilance des Mongols; il fut attaqué et obligé d'y rentrer. Ce prince ne voyant plus de moyens de salut fit tuer ses chevaux pour nourrir ses soldats. La famine était si grande, qu'après avoir consommé le cuir, on tuait les personnes âgées et faibles, les blessés et les prisonniers, pour se nourrir de leur chair. Le 1^er^ jour de l'année 1234, Mong-Kong fit donner un nouvel assaut à la place; le combat dura jusqu'au soir, mais il ne fut pas

novembre 1233.

décisif; la nuit suivante Ninkiassou ayant convoqué ses principaux officiers, leur déclara qu'il se démettait de l'empire en faveur de Tchin-glin, prince de sa maison. Tchin-glin reçut ce don fatal à genoux et les larmes aux yeux. Ninkiassou lui dit que ne pouvant se sauver lui-même, à cause de son embonpoint qui ne lui permettait pas de monter à cheval, il espérait du moins que Tchin-glin chercherait son salut dans la fuite; que s'il avait le bonheur d'échapper, il pourrait conserver la dynastie et relever un jour l'empire. Tchin-glin accepta le sceau impérial et le lendemain il fut proclamé.

Mais tandis qu'on célébrait son inauguration, une nouvelle attaque de Mong-kong décida du sort de la ville; les Chinois et les Mongols y pénétrèrent en même temps. Ninkiassou voyant tout perdu et ne voulant pas tomber au pouvoir de ses ennemis, se pendit dans une maison entourée de paille, à laquelle il avait ordonné qu'on mît le feu. Son parent Housiehou, depuis peu son premier ministre, qui par sa bravoure et sa prudence avait retardé la chute de la place, combattait avec le courage du désespoir; lorsqu'il apprit la fin tragique de Ninkiassou, il dit à sa troupe qu'une plus longue résistance serait inutile; mais ne voulant pas périr d'une main obscure, il alla se précipiter dans la rivière

You. Cinq généraux et plus de cinq cents soldats suivirent son exemple. Tchin-glin fut tué; et l'empire des Kin, qui avait duré cent dix-huit ans, sous neuf princes, cessa d'exister.

Ogotaï et son frère Toulouï, partis, en avril 1232, des bords du fleuve Jaune pour retourner en Tartarie, par la route de Tchin-tin-fou et de Yen-kin, avaient passé la grande muraille à Coupé-keou. Au-delà de ce boulevard, Ogotaï fut atteint d'une maladie mortelle (1). On raconte que Toulouï, qui lui était tendrement attaché, sauva ses jours en se dévouant pour lui à la mort. Les *cames* ou magiciens tatares, appelés pour guérir l'empereur, avaient pratiqué leurs sortiléges et mouillé avec une certaine liqueur les parties douloureuses de son corps. Toulouï prit le vase de bois qui la contenait, et fit au ciel cette prière: « O maître éternel! si tu veux punir mon frère, « tu sais que je suis plus coupable que lui; moi, « qui ai fait égorger tant d'hommes, qui ai traîné « en esclavage leurs femmes et leurs enfants. Si « c'est pour sa beauté et son mérite que tu veux « l'appeler à toi, tu sais aussi que je suis plus digne « que lui de cette faveur; fais-lui grace de la vie « et prends-moi à sa place. » En même temps

(1) Mailla, tom. IX, pag. 175. — Gaubil, pag. 74. — *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami-ut-Tévarikh.*

Toulouï but l'eau fatale, et Ogotaï ne tarda pas à être délivré de ses maux; mais lorsque les deux frères furent arrivés aux montagnes qui séparent la source de la Toula de celle de l'Onan, Toulouï mourut au mois d'octobre, âgé de quarante ans, après une très-courte maladie. Les esprits superstitieux ne manquèrent pas de croire qu'il était la victime de son amour fraternel, quoique sa mort fût causée par les excès de boisson auxquels il se livrait habituellement (1).

Ogotaï fut très-affligé de la perte de son frère. Il en parlait souvent avec l'expression des plus vifs regrets; et lorsqu'il était ivre, il lui arrivait fréquemment de dire, en pleurant, qu'il buvait pour dissiper le chagrin que lui causait sa mort (2). Toulouï était le fils chéri de Tchinguiz-khan; jamais il ne l'avait quitté; il s'était formé à son école dans l'art de la guerre. On admira son expédition dans la Chine méridionale, où il sut vaincre les plus grandes difficultés. Il était encore enfant lorsque son père lui fit épouser Siourcouténi, fille de Hakembo, frère d'Oang-khan, roi des Kéraïtes. Il eut de cette princesse quatre fils,

(1) Selon Raschid, qui raconte la singulière prière et l'acte de dévouement de Toulouï, ce prince mourut en Chine, lorsqu'il était en chemin pour retourner en Tartarie.

(2) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

Mahgou; Coubilaï, Houlagou et Aric-Boga, dont les deux premiers parvinrent à l'empire, et le troisième fonda une dynastie en Perse. Il eut encore six fils de ses autres femmes et concubines.

Toulouï signifie *miroir* en langue mongole. Après la mort de ce prince, il ne fut plus permis de prononcer son nom; et pour désigner un miroir, les Mongols empruntèrent de la langue turque le mot de *gueuzugu*. Toulouï était d'ailleurs appelé le grand noyan (yéca-noyan) (1).

A son retour de la Chine, l'empereur tint, en 1234, une assemblée générale dans la Tartarie. L'année suivante, il convoqua un troisième couriltaï dans sa nouvelle ville de Caracouroum, sur la rive de l'Orcon, où il avait fixé sa principale résidence. Pendant le premier mois de cette diète, il ne fut question que de fêtes, et l'empereur signala sa munificence en distribuant les richesses amassées dans son trésor depuis le commencement de son règne (2). Lorsqu'on s'occupa des affaires générales, il fut résolu que, pour reculer les limites de l'empire suivant les préceptes de Tchinguiz-khan, on ferait à la fois plusieurs expéditions. Une armée fut destinée à attaquer l'empire Soung; une seconde, à ré-

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

(2) *Djami-ut-Tévarikh.* — *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

duire la Corée, qui avait secoué le joug mongol; elles devaient être l'une et l'autre composées de Mongols et de Chinois, en nombre égal. Ogotaï ayant proposé dans l'assemblée d'envoyer les troupes chinoises en Occident, et de faire passer en Chine les troupes mahométanes, le ministre Yélou-Tchoutsaï lui fit abandonner cette pensée, en lui exposant que les armées seraient ruinées, non moins par la longueur de la marche qu'elles auraient à faire, que par la différence du climat et de la nourriture dans des contrées si distantes de leur patrie (1). L'empereur annonça l'intention de se mettre à la tête de l'armée qui devait marcher à la conquête des pays situés au nord de la mer Caspienne et de la mer Noire; mais plusieurs des princes de sa famille lui représentèrent qu'élevé au rang suprême, il devait s'affranchir des fatigues de la guerre, et passer sa vie dans les douceurs du repos; sinon, que lui servirait d'avoir tant de parents et de généraux auxquels il pouvait confier le commandement de ses armées? Ogotaï céda sans peine à ces observations, et nomma Batouï, second fils du prince Tchoutchi, chef de l'expédition en Occident. Un corps d'armée, sous les ordres du général Houcatou, fut en même temps envoyé sur

(1) Mailla, tom. IX, pag. 212.

la frontière du Caschmire et de l'Inde(1). Déja la Perse tout entière avait été reconquise par le général Tchormagoun; le sultan Djelal-ud-din avait péri dans l'année 1231; il n'existait plus de rejeton mâle de la dynastie des Khorazm-Schahs, et l'Iran était gouverné par des officiers mongols. Nous rendrons compte de ces événements au quatrième livre, dans l'histoire de la Perse, sous la dénomination des princes tchinguiziens.

Il fut décrété, dans la même assemblée, que les propriétaires de troupeaux donneraient une tête par cent; et les cultivateurs, la dixme de leurs récoltes. Le produit de ces impositions fut destiné au soulagement des indigents. On statua que, pour accélérer la marche des messagers, des relais de chevaux seraient établis dans tout l'empire (1).

Pendant le séjour de l'empereur en Chine, Yélou-Tchoutsaï avait réglé la perception des impôts dans les provinces conquises; il avait fait connaître à Ogotaï les préceptes de Tcheou-Kong et de Confucius pour l'administration d'un empire, et proposé à ce prince d'en adopter dix-huit, qui serviraient de règle au gouvernement et à ses agents. L'un de ces articles défendait aux

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami-ut-Tévarikh.*
(2) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

fonctionnaires publics de recevoir des présents. Ogotaï se récria sur cette sévérité, disant qu'on pouvait en recevoir, pourvu qu'on n'en demandât point, et qu'il fallait laisser à cet égard une entière liberté. Son ministre lui fit observer que dans ce cas on exigerait sans demander. Les bureaux de douane établis dans les provinces de la Chine prélevèrent un trentième de la valeur des marchandises de toutes espèces, et un dixième sur le vin, taxé plus haut comme article de luxe.

L'empereur avait promis aux officiers mongols de leur distribuer les pays conquis; mais Yélou-Tchoutsaï lui ayant fait sentir les inconvénients qui en résulteraient et pour son autorité et pour ses peuples, l'avait déterminé à leur donner, en récompense de leurs services, de l'argent, des soieries et d'autres effets précieux. Ce conseil de Yélou-Tchoutsaï lui attira un grand nombre d'ennemis; à leur instigation, le prince Otdjikin, oncle de l'empereur, lui dénonça son ministre comme un étranger qui avait des vues perfides. Ogotaï prit des informations qui lui firent découvrir la véritable cause de l'animosité d'un parti contre Yélou-Tchoutsaï; il sut quel était l'officier qui avait conduit cette intrigue, et voulut que le ministre calomnié prononçât sur son sort; mais Yélou-Tchoutsaï refusa d'en tirer vengeance.

Lorsque l'empereur reçut l'état des impositions levées depuis un an, tant en argent qu'en soieries, il le trouva conforme à ce que son ministre lui avait annoncé. Il en éprouva une si grande satisfaction que, le même jour, il nomma Yélou-Tchoutsaï gouverneur général des provinces chinoises. Cet homme d'état travailla à civiliser les Mongols. Il institua deux grands colléges, l'un à Yen-kin, l'autre à Pin-yan, où les seigneurs mongols envoyaient leurs enfants, qui étudiaient l'histoire, la géographie, l'arithmétique et l'astronomie, sous des maîtres choisis par le ministre lui-même (1). Il y avait dans l'empire deux autres grands gouvernements; celui des pays compris entre le fleuve Hilé et le Djihoun, savoir, les provinces d'Ouïgourie, de Khoten, Caschgar, Almalic, Cayalic, Samarcand et Boukhara, qui avait été donné à Mess'oud-Bey, fils de Mahmoud Yelvadje, et le gouvernement des contrées à l'ouest du Djihoun, jusqu'aux frontières du Diarbékir et du Roum, qui se trouvait entre les mains du général Keurgueuz (2).

Après la destruction de la monarchie des Kins, l'empereur chinois avait réclamé l'exé-

(1) Mailla, tom. IX, pag. 136 et 215. — Gaubil, pag. 57, 61 et 102.

(2) *Djami-ut-Téyarikh.*

cution de son traité d'alliance avec Ogotaï, en vertu duquel il devait être mis en possession de tout le Ho-nan; mais on ne lui en céda qu'une petite partie, située au sud-est de Tchin-tcheou et de Tsaï-tcheou. Indigné de ce manque de foi, l'empereur voulut s'emparer par la force du pays qui lui avait été promis; ses troupes prirent Nan-kin, à la faveur d'un soulèvement, dans lequel le traître Tsoui-li fut massacré; mais les Mongols, passant le fleuve Jaune, forcèrent bientôt les Chinois à la retraite; et vers la fin de l'année 1235, un officier d'Ogotaï vint porter des plaintes sur cette rupture de la paix. La cour impériale envoya un ambassadeur au Caan, pour conjurer l'orage; ce fut en vain; la guerre avait été résolue dans le dernier couriltaï.

Trois armées mongoles commencèrent, en 1236, leurs opérations contre les Soungs. L'une, commandée par le prince Coutan, second fils d'Ogotaï, et par le général Tagaï, se dirigea sur la province de Se-tchuen. Après avoir battu, non loin de Han-tchon-fou, une armée chinoise sous les ordres de Tsao, elle s'empara de Tchin-tou, capitale du Se-tchuen et d'une grande partie de ses districts, où les vainqueurs massacrèrent une multitude d'habitants. Témoutaï entra avec la seconde armée sur le territoire de l'empire, par la petite ville de Tan, et s'empara des places

importantes de Sian-yan, Tsao-yan et Té-gan-fou, dans le Hou-koan. La troisième fit aussi des progrès dans le Kian-nan; cependant vers la fin de l'année, Mong-kong battit Témoutaï, reprit vingt-quatre places, et délivra vingt mille prisonniers. Ce général sut, par son habileté, arrêter les progrès des Mongols, et la guerre continua en 1237 avec des succès balancés; mais elle n'offre plus de faits d'armes importants jusqu'à la mort d'Ogotaï (1).

L'armée envoyée contre la Corée, fit rentrer ce royaume dans l'obéissance. Il était devenu tributaire de Tchinguiz-khan, après la soumission du Léao-ton, et soixante-douze commandants mongols y avaient été placés pour le maintenir dans la dépendance. Ils y commirent tant de vexations, que le roi du pays prit, en 1232, le parti désespéré de les faire tous massacrer, et se réfugia ensuite, avec les principaux seigneurs, dans la petite île de Tsiang-hoa, située près de la côte occidentale de la Corée, laissant dans la péninsule un gouverneur général chargé de faire les armements nécessaires pour la défendre contre les Mongols. Ce gouverneur passa peu de temps après au service d'Ogotaï. Sa trahison

(1) Mailla, tom. IX, pag. 131 à 220. — Gaubil, pag. 56 à 93. — Visdelou, *Observations sur la Chine*, pag. 7.

n'entraîna cependant pas la soumission du pays; le roi se mit à la tête de son armée et combattit plusieurs fois les Mongols, mais avec si peu de succès, qu'il s'estima heureux, en 1241, d'obtenir la paix à condition qu'il paierait tribut, et qu'il remettrait en otage un prince de sa famille (1).

Tandis que ses armées envahissaient la Corée, faisaient la conquête du midi de la Chine, dévastaient la Russie, la Pologne, la Hongrie, et répandaient l'effroi dans le monde chrétien, Ogotaï se livrait paisiblement à son goût pour la mollesse, pour la chasse, et surtout pour la boisson. Ce prince, à son retour de la Chine, d'où il avait amené un grand nombre d'habiles artistes et artisans, se fit bâtir un vaste palais dans son yourte de Caracouroum, sur la rive de l'Orcoun. Près de ce lieu étaient des ruines; une inscription lapidaire qu'on y découvrit alors, fit connaître que c'étaient les restes d'un château, qui avait été fondé, au milieu du huitième siècle, par Boucou, khan des Ouïgours. Le nouveau palais fut achevé en 1236 (1). Ogotaï l'inaugura par un grand festin; ce prince fit à Yélou-Tchoutsaï l'honneur de lui présenter une coupe de vin,

(1) Mailla, tom. IX, pag. 174, 207, 233.

(2) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

et lui adressa publiquement les paroles les plus flatteuses; il lui dit qu'il devait à ses sages conseils la prospérité de son règne, et le montrant aux ambassadeurs étrangers, il leur demanda si leurs pays possédaient un homme qui lui fut comparable (1). L'édifice que cet empereur venait de faire construire, où les sculpteurs et les peintres chinois avaient prodigué les ressources de leur art, était entouré d'un parc, et présentait quatre entrées; l'une était réservée à l'empereur; la seconde, aux princes du sang; la troisième, aux dames de la famille impériale; la dernière donnait accès au public. Autour de ce palais furent bâtis des hôtels pour les princes et les grands; il s'éleva bientôt une ville, que l'empereur nomma *Ordou-Balik*, ou la ville de l'Ordou; mais qui fut plus connue sous le nom de Caracouroum, par lequel on désignait une chaîne de montagnes où la rivière Orcoun prend naissance. Cette nouvelle cité fut entourée d'un mur qui avait environ une lieue de circuit. De là jusqu'à la Chine furent établis, de cinq en cinq lieues, des relais particuliers, au nombre de trente-sept, tous gardés par des détachements de cavalerie. Chaque jour il arrivait dans cette résidence, des différentes parties de l'empire, cinq cents

(1) Mailla, tom. IX, pag. 215.

chariots remplis de vivres et de boissons, que l'on déposait dans les magasins, pour la consommation de la cour et les distributions au peuple.

Ogotaï ne demeurait cependant qu'une petite partie de l'année à Caracouroum; il l'habitait un mois au printemps, et il allait passer le reste de cette saison dans un palais situé à une journée de la ville, bâti par des architectes persans, qui avaient voulu rivaliser de talents avec les constructeurs chinois du palais de Caracouroum. En quittant cette résidence, Ogotaï demeurait encore quelque jours dans la ville; puis il allait se fixer pour tout l'été dans un lieu nommé *Ormektoua*. Il tenait alors sa cour sous une tente chinoise de feutre blanc, garnie intérieurement de tissus de soie brochés d'or; elle pouvait contenir mille personnes, et on l'appelait *Sira Ordou*. En automne, le prince passait six semaines près du lac Keusché, d'où il se rendait à Ong-ki, pour y demeurer l'hiver; c'était la saison de la grande chasse, pour laquelle Ogotaï avait fait construire dans ce canton une enceinte de pieux et de terre, appelée *Tchéhik*, qui avait deux lieues de circuit (1).

Ogotaï buvait avec excès; son père l'en avait souvent réprimandé; ce vice altéra sa santé.

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

Tchagataï, pour lequel il avait beaucoup de déférence, chargea un officier de veiller à ce qu'il ne bût qu'un certain nombre de coupes chaque soir. Ogotaï n'osa pas désobéir ouvertement à son frère aîné, mais il éluda sa défense, en se servant de coupes plus grandes, et la personne chargée de le surveiller ne s'y opposa point, pour gagner ses bonnes graces (1). Un jour, le ministre Yélou-Tchoutsaï fit apporter au prince le vase où l'on faisait chauffer sa boisson, et lui montrant des marques de corrosion, lui fit sentir que si elle attaquait le métal, son action sur l'estomac devait être encore plus sensible. Cette preuve frappa l'esprit d'Ogotaï plus que les meilleures raisons; mais il ne put renoncer à ses habitudes (2). Il s'endormit un soir, après avoir bu plus copieusement encore que de coutume, et le lendemain on le trouva mort. Il était âgé de cinquante-six ans; son règne en avait duré treize.

5 djém.-2, 619. — 29 nov. 1241.

Ce prince avait, pour un Mongol, une grande douceur de caractère; il était libéral à l'excès; souvent ses officiers se récriaient contre ses largesses immodérées; il leur disait que tout étant passager dans ce monde, il fallait du moins tâ-

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

(2) Mailla, tom. IX, pag. 233.

cher de se perpétuer dans la mémoire des hommes. Il aimait à entendre raconter des traits remarquables de princes célèbres dans l'histoire; mais lorsqu'on parlait des trésors que quelqu'un de ces souverains avait amassés : « Il était donc, « disait-il, bien dénué de bon sens; puisque les « richesses ne nous préservent pas de la mort, « et que nous ne pouvons pas revenir de l'autre « monde, nous devons placer nos trésors dans « le cœur de nos sujets. »

On rapporte beaucoup d'exemples de la libéralité d'Ogotaï. Un homme étant venu lui offrir un bonnet persan, ce prince donna l'ordre de lui compter deux cents balischs (1). Ses gens crurent qu'un pareil ordre ne pouvait provenir que des fumées du vin, et se dispensèrent d'obéir. Le lendemain, Ogotaï voyant le même homme, et apprenant qu'il n'avait pas été payé, lui assigna trois cents balischs; le jour suivant il voulut qu'on lui en donnât quatre cents; la somme fut encore augmentée, elle s'éleva enfin à six cents balischs. Alors Ogotaï s'emporta contre ses officiers, et leur dit qu'ils étaient ses vrais ennemis, puisqu'ils voulaient l'empêcher d'acquérir la seule chose qui fut durable dans ce monde, une bonne

(1) Le balisch d'or valait, d'après l'auteur du *Raouzat-uldjennat*, cinq cents dinars; il y avait des balischs d'argent.

renommée. « Je vois bien, ajouta-t-il, que vous « ne vous corrigerez pas jusqu'à ce que j'aie puni « un ou deux d'entre vous pour l'exemple des « autres. »

Lorsqu'on bâtissait Caracòuroum, il entra un jour dans son trésor, et y trouva vingt mille balischs. « A quoi me sert, dit-il, tout cet argent, « qu'il faut encore avoir la peine de garder? » il fit publier que ceux qui voulaient des balischs n'avaient qu'à se présenter. Aussitôt les habitants de la nouvelle ville accoururent au trésor.

Attirés par le bruit de sa générosité, des marchands venaient à sa cour de pays lointains. Il prenait leurs marchandises en bloc, pour en faire des présents; il avait coutume de s'asseoir, après son dîner, devant son pavillon, et de donner des cadeaux à ceux qu'il voulait distinguer. Les marchands profitaient de sa facilité pour lui présenter ensuite des comptes fort exagérés; mais il voulait toujours qu'ils fussent acquittés, et même qu'on leur donnât un dixième en sus. On lui représenta un jour que cette addition était bien superflue, puisqu'il payait beaucoup au-delà des prix ordinaires. « Ces « gens, répondit Ogotaï, n'apportent ici leurs « marchandises que dans l'espoir de faire de « gros profits; je ne veux pas qu'ils soient « trompés dans leur attente; et d'ailleurs,

« ajouta-t-il, n'ont-ils pas toujours quelques « petites dépenses à faire pour vous autres. »

Ce prince ayant rencontré sur son chemin un vieillard étranger, le questionna, selon son habitude; il apprit qu'il était de Bagdad, et qu'il avait dix filles à marier; mais qu'il se trouvait dans l'indigence. « Pourquoi le khaliphe, ton maître, « ne te donne-t-il pas des secours, » lui demanda Ogotaï? « Toutes les fois que je lui expose ma « misère, lui répondit le vieillard, il me fait donner « dix pièces d'or; mais cette somme est bientôt « dépensée. » Ogotaï lui fit présent de mille balischs d'argent. Ses officiers proposèrent de lui remettre une assignation sur les revenus de la Chine; le prince voulut que la somme lui fût comptée sur-le-champ en espèces. Lorqu'on l'apporta au vieillard, il dit qu'il ne saurait comment transporter tout cet argent. Ogotaï lui fit fournir des chevaux et tout ce qu'il lui fallait; mais, observa le vieillard, j'ai un si long voyage à faire; Dieu sait si j'arriverai à Bagdad; et si je viens à mourir en route, mes filles seront privées des bienfaits de l'empereur. Ogotaï lui fit donner une escorte de dix Mongols, et le vieillard partit; mais il mourut en chemin. Les gens de son escorte en informèrent le Caan, qui leur ordonna de porter l'argent aux filles du défunt dans Bagdad.

Ce prince faisait souvent donner des fonds à des individus qui venaient lui en demander pour établir un commerce quelconque. Un marchand avait reçu de son trésor un emprunt de cinq cents balischs d'or; il revint au bout de quelque temps, et dit qu'il avait tout perdu. Le Ca-an lui fit compter une pareille somme. L'année suivante, il reparut dans un état voisin de la misère, et se plaignit des disgraces qu'il avait essuyées. Les officiers du prince lui dirent qu'un tel avait mangé tout l'argent qu'il avait reçu. Comment peut-on manger des balischs, demanda l'empereur? Ils répondirent qu'il les dépensait à ses plaisirs. « Ils n'en restent pas moins des balischs, « reprit Ogotaï, et ceux à qui il les a donnés, « étant mes sujets, c'est comme si je les avais « dans mes coffres. Comptez-lui encore la même « somme, et dites-lui de ne plus être si prodigue « à l'avenir. »

Comme il était un jour à la chasse, un pauvre homme vint lui présenter trois melons. Ogotaï n'ayant rien sur lui, dit à Moca, son épouse, de lui donner deux grosses perles qui pendaient à ses oreilles. Elle observa que cet homme n'en connaissait pas le prix, et qu'il vaudrait mieux le faire venir le lendemain, pour lui donner des habits et de l'argent. « Croyez-vous donc, dit « Ogotaï, qu'un homme dans le besoin puisse

« attendre jusqu'au lendemain? et quant aux « perles, elles me reviendront toujours. » En effet, cet homme les ayant vendues à vil prix, l'acquéreur les trouva assez belles pour en faire hommage à l'empereur, qui les rendit à son épouse.

Le frère du prince de Farss étant arrivé à Caracouroum avec divers présents parmi lesquels on distinguait deux vases remplis de perles fines, Ogotaï, qui n'ignorait pas qu'elles avaient une grande valeur en Perse, se fit apporter une cassette pleine de perles magnifiques, qu'il étala aux yeux de l'ambassadeur du Farss, et comme cet étranger en témoignait son admiration, l'empereur ordonna un banquet, où ces perles furent versées dans les coupes de vin, et distribuées ainsi aux convives.

Nous citerons encore quelques traits qui font connaître ce prince et les usages de sa nation. On a vu que chez les Mongols, il était défendu, pendant le printemps et l'été, de se baigner de jour dans une eau courante, d'y tremper les mains, d'y puiser avec des vases d'or et d'argent, de faire sécher sur terre des vêtements blanchis; car ces peuples superstitieux croyaient que l'on attirait par là le tonnerre, qui est très-fréquent dans leur pays, et dont ils avaient une extrême

frayeur (1). Lorsqu'un homme avait été frappé de la foudre, on faisait écarter sa hutte et sa famille, et personne des siens ne pouvait entrer de trois ans dans l'ordou d'un membre de la maison impériale (2); tout ce qui lui avait appartenu, hommes et meubles, devait être purifié en passant entre deux feux (3). Ogotaï revenant un jour de la chasse avec son frère Tchagataï, vit un musulman accroupi dans l'eau pour faire ses ablutions. Tchagataï, qui était strict observateur des lois et n'aimait pas les mahométans, voulut le faire mourir sur l'heure. Le Ca-an dit qu'il serait interrogé et jugé le lendemain. En attendant, il fit jeter secrètement un balisch à l'endroit où cet homme avait été trouvé, et le musulman fut averti d'alléguer, pour excuse, qu'ayant eu le malheur de laisser tomber dans la rivière le seul argent qu'il possédât, il y était descendu pour le chercher. Lorsqu'on l'interrogea, il répondit ce qui lui avait été suggéré, et les personnes envoyées pour vérifier sa déclaration, ayant rapporté le balisch, Ogotaï dit

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

(2) *Tarikh Djihankuschaï.*

(3) Relation de Jean du Plan Carpin, dans Vincentii *Spec. Hist.*, lib. XXXI, cap. 7.

qu'on ne devait, dans aucun cas, trangresser la loi; mais qu'il faisait grâce à cet homme, en considération de son indigence, qui l'avait porté à exposer sa vie pour si peu de chose. A cet acte de bonté il joignit le don de dix autres balischs.

Au commencement de son règne, il avait fait publier la défense de couper la gorge aux animaux dont on mange la chair; il fallait, suivant l'usage mongol, et le Yassa de Tchinguiz-khan, leur fendre la poitrine. Cet édit contrariait fort les mahométans qui ne peuvent manger que la chair des animaux égorgés. Un d'eux ayant acheté un mouton, le conduisit dans sa demeure; il fut observé par un Captchac, qui suivit ses pas, monta sur le toit de sa maison, sauta à terre au moment où le musulman égorgeait l'animal, et traîna le coupable devant l'empereur. Ogotaï fit mettre ce dernier en liberté, et punit de mort le Captchac, parce qu'il s'était introduit dans une maison étrangère.

Un ennemi des musulmans se présenta devant Ogotaï, et lui dit que Tchinguiz-khan, lui ayant apparu en songe, lui avait adressé ces paroles: « Va dire de ma part à mon fils qu'il extermine « les sectateurs de Mahomet, car c'est une mé- « chante race. » Après avoir réfléchi quelques instants, Ogotaï lui demanda si Tchinguiz-khan

lui avait parlé par interprète; il dit que non; et sais-tu le mongol, reprit l'empereur; il avoua qu'il ne savait que le turc; « tu mens donc, pour-« suivit Ogotaï; car Tchinguiz-khan ne parlait que « le mongol; » et il fit mourir cet homme.

Des Chinois qui donnaient le spectacle des ombres, furent admis en présence d'Ogotaï. Parmi les figures qu'ils montraient, on voyait un vieillard coiffé d'un turban, portant de longues moustaches blanches, et attaché par le cou à la queue d'un cheval. Le Ca-an leur demanda ce que cela représentait. « C'est ainsi, répon-« dirent-ils, que les captifs musulmans étaient « traînés par les soldats mongols. » Ogotaï fit cesser le spectacle, et ordonna qu'on lui apportât de son trésor les productions les plus précieuses de la Perse et de la Chine. Il montra à ces Chinois que celles de leur pays ne pouvaient pas soutenir la comparaison avec les autres, et ajouta : « Il « n'y a point de riche musulman dans mon em-« pire qui n'ait plusieurs esclaves chinois, et pas « un seigneur chinois ne possède des esclaves « mahométans. Vous connaissez d'ailleurs la loi « de Tchinguiz-khan, qui prononce une amende « de quarante balischs d'or pour le meurtre d'un « musulman, et ne taxe la vie d'un Chinois qu'à « la valeur d'un âne. Comment, malgré cela, « osez-vous insulter les mahométans; » et il les renvoya.

Il aimait beaucoup le spectacle de la lutte, et il entretenait un grand nombre d'athlètes mongols, captchacs et chinois. Ayant ouï vanter les lutteurs persans, il manda à Tchormagoun, de lui en envoyer. Ce général en fit partir une trentaine, sous deux chefs fameux, Pilé et Mohammed Schah. Lorsqu'ils furent présentés à Ogotaï, ce prince admira la bonne mine, la stature et la proportion des membres de Pilé. « Ah, « je crains bien, dit le général Iltchidaï, que les « frais de leur voyage et de leur salaire ne soient « perdus. » « Eh bien, lui dit l'empereur, faites « venir quelques-uns de vos lutteurs; qu'ils es- « saient leurs forces avec les Persans. Si les vôtres « sont vainqueurs, je vous paierai cinq cents ba- « lischs; dans le cas contraire, vous me donnerez « cinq cents chevaux. » Le pari fut accepté. Iltchidaï produisit dès le lendemain un homme de sa division. Pilé s'avance; les deux champions se mesurent des yeux, et se saisissent au corps. Le Mongol a l'adresse de renverser son adversaire et tombe sur lui. Tiens-moi bien, lui dit Pilé, en plaisantant, prends garde que je n'échappe, et en même temps il l'enlève, et le jette à terre si rudement, qu'on entend craquer ses os. Alors l'empereur se tournant vers Iltchidaï, lui dit: « Eh bien, a-t-il gagné son salaire? »; et il exigea du général le paiement de la gageure. Pilé reçut

beaucoup de présents avec une somme de cinq cents balischs.

Ogotaï avait donné au même athlète une jeune fille d'une grande beauté ; quelque temps après, il lui demanda en riant, comment elle avait trouvé le kazik ; car les Persans avaient, sous certains rapports, de la réputation parmi les Mongols. Cette fille donna à entendre qu'ils ne vivaient pas ensemble. Ogotaï en demanda la raison à Pilé, qui allégua pour excuse, qu'ayant acquis de la célébrité à la cour du Ca-an, et n'ayant jamais été vaincu, il voulait conserver ses forces pour continuer à mériter les bonnes graces du prince. Ogotaï lui dit qu'il voulait avoir de sa race, et qu'il le dispensait de combattre.

On rapporte aussi un trait de sévérité remarquable de la part d'Ogotaï. Le bruit s'était répandu parmi les Ouïrates que le Ca-an voulait marier leurs filles aux hommes d'une autre tribu. Dans la crainte de l'événement, les Ouïrates se hâtèrent de se promettre mutuellement leurs filles, et il y eut même plusieurs mariages conclus. Ogotaï, instruit de ce fait, ordonna de réunir toutes les filles de cette tribu qui étaient âgées de plus de sept ans, et toutes les femmes qui avaient été mariées dans le courant de l'année. Elles furent rangées sur deux lignes, au nombre

de quatre mille. L'empereur choisit les plus belles pour son palais; il en donna un grand nombre aux officiers de sa cour; il en envoya d'autres dans des maisons publiques et des hôtelleries, et il permit à tous ceux qui étaient présents d'enlever celles qui restaient. Cette scène se passait sous les yeux des pères, des frères, des maris de ces femmes, et personne n'osait en murmurer.

Un Mongol vint se plaindre à Ogotaï des ravages qu'un loup avait exercés dans son troupeau. Au même instant, les athlètes musulmans amenèrent à ses pieds un animal de cette espèce qu'ils venaient de prendre dans les environs. L'empereur fit donner au Mongol un troupeau de moutons, et voulut qu'on mît le loup en liberté, afin, dit-il, qu'il allât avertir ses compagnons du danger qu'il avait couru, et qu'il les engageât à quitter le pays; mais à peine le loup eût-il été relâché, qu'il fut assailli par une meute de chiens et mis en pièces. Ogotaï parut consterné de cet événement; il rentra, l'air morne, dans son pavillon; après avoir longtemps gardé le silence, il dit à ceux qui l'entouraient: « Ma santé s'affaiblit, et en sauvant « cet être de la mort, je pensais qu'il plairait « peut-être au ciel de prolonger ma vie; il n'a « pu échapper à sa destinée; c'est pour moi

« un triste présage. » En effet, ce prince mourut peu de jours après.

Ogotaï eut plusieurs épouses et soixante concubines (*coumas*). La première de ses femmes en rang était Tourakina, de la tribu Ouhouse-Merkite, dont il eut cinq fils, Couyouc, Coutan, Coutchou, Caradjar et Caschin. Ses deux autres fils Cadan-Ogoul et Mélik étaient nés de deux concubines.

Après la mort d'Ogotaï, tous les yeux se tournèrent vers le prince Tchagataï (1), le seul des fils de Tchinguiz-khan qui vécût encore. Il était d'autant plus respecté que l'on connaissait la tendresse et la confiance de l'empereur pour son frère; Ogotaï n'entreprenait rien d'important sans le consulter, et lorsque Tchagataï se trouvait dans le pays des Ouïgours, où il avait coutume de résider, il lui envoyait fréquemment des officiers pour lui demander son

(1) Tchagataï, qui veut dire *aux longues oreilles*, est le nom que les Mongols donnent au cheval sauvage, dont il y a de nombreux troupeaux en Tartarie, et surtout dans le désert Cobi. C'est une espèce particulière, tenant du cheval et de l'âne, mais ayant de plus belles formes que le mulet. Cet animal sauvage surpasse à la course le meilleur cheval; on ne peut le prendre que par ruse. Voyez Pallas, *Voyages en Tartarie*, tom. V, pag. 425. Ogotaï signifie *qui monte*.

avis (1). Tchagataï était d'un caractère sévère; il tenait la main à la stricte observation des lois de Tchinguiz-khan; aussi, le conquérant mongol, qui connaissait la rigidité de son second fils, l'avait-il spécialement chargé de veiller au maintien de ses statuts. Les musulmans se plaignaient avec amertume de la rigueur avec laquelle il faisait exécuter dans ses domaines, qui s'étendaient depuis les monts Canghaï jusqu'au Djihoun, les ordonnances de Tchinguiz-khan les plus vexatoires pour les gens de leur religion, telles que la défense, sous peine de mort, d'égorger les animaux dont on mange la chair, de se baigner, de jour, dans une eau courante, et d'autres du même genre, qui forçaient les sectateurs de Mahomet de violer les préceptes de leur loi (2). On cite un trait de ce prince, qui prouve combien il était scrupuleux sur le point de la subordination. Étant un jour sorti avec l'empereur son frère, tous deux la tête échauffée par le vin, il prétendit que son cheval devancerait à la course celui d'Ogotaï, et lui proposa de parier. En effet, il gagna la gageure; mais, lorsque le même soir il se fut retiré dans sa tente, il réfléchit qu'il avait manqué de respect

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.
(2) *Djami-ut-Tévarikh.*

à son souverain, en lui proposant un pari et en le devançant; pour détruire l'effet de ce mauvais exemple, il se rendit le lendemain matin, suivi de tous ses officiers, devant la tente d'Ogotaï. Ce prince, malgré sa confiance pour son frère, n'apprit pas, sans quelque sentiment d'inquiétude, son arrivée de si bonne heure, avec un nombreux cortége; il lui fit demander quel motif l'amenait. Tchagataï répondit qu'il avait, le jour précédent, manqué de respect à l'empereur, et qu'il venait se livrer à sa justice, prêt à subir la peine qui lui serait infligée, méritant la bastonnade et même la mort. L'empereur, confus de cette excessive soumission de la part de son frère aîné, lui en fit faire de tendres reproches, et Tchagataï accepta enfin son pardon; mais il voulut accomplir les formalités prescrites aux criminels graciés: en faisant ses prosternations à l'entrée de l'ordou impérial, il offrit au monarque un don expiatoire de neuf fois neuf chevaux, et voulut que les greffiers annonçassent à haute voix que le Caan avait fait grace de la vie à Tchagataï, afin que tout le monde sût qu'il se prosternait pour remercier l'empereur de sa clémence (1).

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

Tchagataï avait confié l'administration de ses vastes domaines à Mahmoud Yelvadje, qui travailla avec zèle à réparer les maux que l'invasion de Tchinguiz-khan avait causés à la Transoxiane. Boukhara surtout ressentit les effets de ses soins pour ramener la prospérité dans ces belles contrées; elle vit sa population s'accroître, et redevint une ville florissante; mais elle faillit d'être, pour la seconde fois, ensevelie sous ses ruines, à la suite d'une émeute causée par le fanatisme d'une populace crédule. Un homme du village de Tarab, à trois lieues de Boukhara, qui gagnait sa vie à fabriquer des cribles, prétendait avoir des esprits familiers toujours prêts à exécuter ses ordres, et qui lui révélaient les secrets de l'avenir; son nom était Mahmoud. Il eut bientôt un grand nombre d'adeptes; car dans la Transoxiane et dans le Turkustan, on croyait généralement à la magie; beaucoup d'individus, surtout des femmes, exerçaient cet art trompeur; appelés pour guérir les malades, ils évoquaient les démons en dansant et s'agitant comme des furieux. Au bruit du pouvoir surnaturel de Mahmoud, des gens affligés de paralysie, d'épilepsie, et d'autres infirmités, vinrent implorer son secours; plusieurs prétendirent qu'il les avait guéris; il n'en fallut pas davantage pour attirer auprès de lui un grand concours de peuple. Ces

rassemblements donnèrent de l'inquiétude aux commandants mongols dans Boukhara; ils en firent leur rapport à Mahmoud Yelvadje, qui résidait à Khodjend, et résolurent de se défaire de l'imposteur. Étant allés le trouver à Tarab, ils lui baisèrent les pieds, et l'invitèrent avec respect de se rendre à Boukhara, pour faire participer à ses faveurs les habitants de cette ville. Ils avaient l'intention de le tuer en un certain endroit de la route; soit que Mahmoud devinât leur dessein, ou qu'il en eût été averti, lorsqu'il fut arrivé près du lieu fatal, il regarda fixement le principal officier mongol et lui dit: « Renonce « à ton mauvais dessein; sinon je te ferai arra« cher les yeux par une main invisible. » Les Mongols, surpris de cette apostrophe, et persuadés qu'il n'avait pu être instruit de leur projet que par une voie surnaturelle, craignirent d'attenter à sa vie. A Boukhara, Mahmoud fut logé dans un palais, et reçut de grands honneurs. Le peuple se portait en foule au quartier qu'il habitait, chacun voulant avoir part à ses faveurs; pour satisfaire cette multitude, il montait sur le toit de son hôtel et aspergeait les assistants avec de l'eau qu'il laissait tomber de sa bouche. Mais ayant su que les autorités de la ville, résolues de le faire périr, étaient seulement retenues par la crainte que leur inspirait le grand

nombre de ses adhérents, il s'évada; lorsqu'on s'aperçut de sa disparition, on envoya des cavaliers de toutes parts pour le chercher; on le trouva à quelques lieues de Boukhara. Le peuple se persuada qu'il s'y était rendu par les airs, et s'y porta en foule, pour le ramener en ville. Mahmoud harangua cette multitude : « Braves « gens, leur dit-il, qu'attendez-vous pour purger « le monde des hommes sans foi; que chacun de « vous se munisse d'armes et me suive. » Il fut conduit en triomphe à Boukhara, que les autorités mongoles crurent prudent d'évacuer; et le jour suivant, qui était un vendredi, on y prononça dans la prière publique le nom de Mahmoud, de Tarab. Au sortir de la mosquée, les gens du nouveau souverain allèrent prendre dans les hôtels des riches les meubles et les effets qui étaient à leur convenance; le peuple y pénétra sur leurs traces et les mit au pillage. On raconte que Mahmoud ayant passé la nuit avec des femmes, ses adeptes recueillirent l'eau dont il s'était servi pour ses ablutions, se la partagèrent et la gardèrent précieusement dans des fioles, pour la donner en potion aux malades. Maître dans Boukhara, Mahmoud manda auprès de lui les principaux personnages, qu'il accabla d'injures, et dont il envoya même quelques-uns à la mort; il destitua le chef du clergé,

le remplaçant par un de ses affidés ; les hommes les plus marquants prirent alors la fuite.

Cet imposteur disait qu'il avait à ses ordres des légions d'êtres invisibles ; que les uns volaient dans les airs et les autres habitaient la terre. Il ordonnait à ses disciples de les regarder ; ceux-ci s'écriaient que les esprits leur apparaissaient vêtus de telle et telle couleur. Si quelqu'un disait qu'il n'apercevait rien, on le faisait voir à coups de bâton.

Cependant les autorités ayant rassemblé des troupes mongoles à Kerminiyé, entre Boukhara et Samarcand, s'avancèrent sur la ville insurgée. Mahmoud sortit à leur rencontre avec ses disciples qu'il rangea en bataille ; il ne portait lui-même ni armes, ni cuirasse. Un ouragan qui s'éleva pendant le combat fut attribué par les Mongols au pouvoir de Mahmoud ; dans leur frayeur superstitieuse, ils tournèrent le dos, et furent poursuivis, l'épée dans les reins, jusqu'à Kerminiyé ; mais les vainqueurs, revenant sur leurs pas après avoir fait un grand carnage, furent bien surpris de ne plus revoir leur prophète ; Mahmoud avait péri dans la mêlée, sans que les siens mêmes s'en fussent aperçus. Ses adeptes répandirent qu'il avait disparu momentanément, et reconnurent pour chefs, pendant son absence, ses deux frères, Mohammed et Ali.

Huit jours après cette victoire, les insurgés virent arriver un gros corps de troupes mongoles, auxquelles ils livrèrent un second combat, mais avec un succès tout différent; ils essuyèrent une défaite totale, et laissèrent, dit-on, vingt mille hommes sur la place. Les deux frères de Mahmoud qui, comme lui, s'étaient présentés à l'ennemi sans armes, furent tués dès le commencement de l'action. Le lendemain de leur victoire, les Mongols firent sortir tout le monde de Boukhara; ils voulaient égorger les hommes, réduire à l'esclavage les jeunes femmes et les enfants, et piller la ville. Le ministre Mahmoud Yelvadje s'opposa à cette cruelle exécution, disant que la faute de quelques individus ne devait pas retomber sur tous les habitants, et faire détruire une ville, dont on avait mis tant de soin à rétablir la prospérité. Ses vives représentations eurent l'effet de suspendre l'acte de barbarie que les chefs mongols voulaient commettre, suivant la rigueur de leur code militaire. Il fut convenu que l'on demanderait les ordres de l'empereur. Mahmoud Yelvadje expédia à la cour et fit si bien qu'il obtint la grace des habitants de Boukhara (1).

Tchagataï passait ordinairement l'été dans le pays d'*Almalig*, dans le voisinage des hautes

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

montagnes *Gueuk* et du mont *Cout;* le canton qu'il habitait l'hiver s'appelait *Mérouzik-ila.* Ainsi que ses frères, il était très-adonné aux boissons fortes, vice commun parmi les Mongols ; il se livrait aussi sans modération aux plaisirs de l'amour. Les princes tchinguiziens croyaient ne pouvoir mieux jouir de leur haute fortune qu'en se plongeant dans la débauche. Après la mort de l'empereur, Tchagataï, l'aîné de la famille impériale, d'accord avec les autres princes du sang, déféra la régence à l'impératrice Tourakina. Ce prince ne survécut que de quelques mois à son frère ; pendant sa maladie, son ministre favori, qui était turc, et son médecin, qui était persan, lui prodiguèrent les remèdes; lorsqu'il eut succombé, ces deux individus furent mis à mort, ainsi que leurs enfants, par l'ordre d'Yssouloun, l'une des épouses du défunt (1). Les descendants de Tchagataï régnèrent sur le Turkustan et la Transoxiane jusqu'au milieu du quatorzième siècle. Leurs guerres civiles pour la succession au trône avaient depuis long-temps miné cette monarchie, lorsqu'elle fut détruite par Tamerlan (2).

(1) *Tarikh Djihankuschaï,* tom. I.

(2) Selon les historiens mahométans postérieurs au fameux Timour, son cinquième aïeul, Caradjar, commandait les trou-

pes de Tchagataï, possédait toute la confiance de ce prince, et jouissait à sa cour de la plus grande autorité; cependant Caradjar n'est nommé ni par Alaï-ud-din, ni par Raschid, qui font mention de plusieurs personnages influents sous le règne de Tchagataï, tels que Mahmoud Yelvadje, Habesch-Amid et d'autres. Caradjar mourut en 652 (1254), âgé de soixante-dix-neuf ans. *Voyez* Mirkhond, tom. IV.

CHAPITRE II.

Expédition mongole dans les pays à l'occident du Volga. — Conquête de la Boulgarie ; — du pays des Captchacs ; — de la Russie septentrionale. — Soumission complète des peuples au nord du Caucase. — Conquête de la Russie méridionale. — Invasion en Pologne. — Bataille de Lignitz. — Dévastation de la Silésie et de la Moravie. — Invasion en Hongrie. — Déroute de l'armée hongroise. — Dévastation de la Hongrie. — Fuite de Béla vers la côte Adriatique. — Expédition des Mongols en Dalmatie. — Leur retraite. — Leurs nouvelles irruptions en Hongrie et en Pologne. — Leur domination en Russie.

Les princes mongols avaient arrêté, dans l'assemblée générale de l'année 1235, qu'une armée marcherait à la conquête des pays situés à l'occident du Volga. Lorsque la diète fut dissoute, les princes qui devaient faire partie de cette expédition, retournèrent dans leurs territoires pour se préparer à marcher. L'armée d'Occident fut composée de contingents fournis par les quatre branches de la famille impériale, et commandés par les princes Batoui, Orda, Schiban et Tangcoute, fils de Tchoutchi; Baïdar et Bouri, l'un fils, l'autre petit-fils de Tchagataï; Couyouc et Cadan,

fils d'Ogotaï ; Coulcan, son frère ; Mangou et Boudjek, fils de Toulouï. Batoui, l'aîné de ces princes, fut investi du commandement en chef, et l'empereur plaça auprès de lui, en qualité de lieutenant-général, Souboutaï Bahadour, qui fut rappelé du centre de la Chine, pour exercer en Occident ses talents militaires et sa longue expérience (1).

Au printemps de l'année 1236, les princes partirent de leurs divers cantonnements, pour se rendre avec leurs troupes au rendez-vous général ; sur la frontière du pays des Boulgares. Ils commencèrent par soumettre ce peuple. Le général Souboutaï entra dans la Boulgarie avec une division de l'armée mongole, et saccagea la ville de Boulgar, capitale de cette contrée. Les chefs de la nation vaincue allèrent prêter hommage aux princes mongols. Ils ne tardèrent pas à se révolter; mais Souboutaï, chargé de les réduire à l'obéissance, acheva la soumission de la Boulgarie (2).

1237. L'année suivante, au retour du printemps, les princes mongols attaquèrent les Captchacs. Une partie de cette nation fut détruite ; une autre émigra ; le reste se soumit aux vainqueurs. Un de leurs chefs, nommé Batchman, incommoda

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami-ut-Tévarikh.*

(2) *Djami-ut-Tévarikh.*

long-temps les Mongols par ses courses hostiles. Il les attaquait à l'improviste, disparaissait avec son butin, et savait échapper à leurs poursuites. C'était en vain qu'ils le cherchaient; caché avec sa troupe dans les forêts sur les rives du Volga, il changeait à tout moment de retraite. Le prince Mangou et son frère Boudjek, résolurent enfin de cerner ces forêts. En les parcourant, les troupes mongoles virent les vestiges d'un campement, et apprirent d'une vieille femme malade, abandonnée en ce lieu, que Batchman venait de le quitter pour se retirer dans une île du Volga. Ils passèrent à gué dans cette île; les Capthacs y furent surpris et taillés en pièces. Batchman, amené devant Mangou, lui demanda seulement la grace de périr de sa main; ce prince ordonna à son frère Boudjek de le couper par le milieu du corps (1).

Les autres nations qui habitaient ces contrées septentrionales furent subjuguées par les Mongols. De ce nombre étaient: les Bourtasses et les Mokschas ou Mordouans, de race tchoude ou finoise, dont les territoires avoisinaient au sud-ouest celui des Boulgares; les Circasses, et un peuple que l'historien Raschid appelle Vézofinak. Les Saxines étaient déja soumis. Maîtres des

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II.

régions situées au nord de la mer Caspienne et du Caucase, les princes mongols tinrent un couriltaï, où ils résolurent d'envahir la Russie (1).

Les Mongols se présentèrent, dans le mois de décembre 1237, sur la frontière du grand-duché de Vladimir, qui était borné au nord et à l'ouest par les territoires de Novgorod et de Smolensk; à l'est, un peu au-delà de Nijneï-Novgorod, par le pays des Boulgares; et au midi, par les plaines des Captchacs ou Polovtsis. Ils sommèrent les princes de Razan, Roman et George, qui étaient frères, de leur prêter obéissance et de leur livrer le dixième de leurs sujets et de leurs biens. Ces princes demandèrent du secours au grand-duc George, qui leur répondit avoir besoin de ses troupes pour défendre son propre territoire. Trop faibles pour tenir la campagne, Roman et George s'enfermèrent, l'un dans la ville de Colomna, l'autre dans celle de Razan. Cette dernière fut investie par les Mongols; ils l'entourèrent d'une palissade, firent jouer leurs balistes, continuèrent l'attaque sans relâche, prirent la ville au bout de sept jours, et en passèrent les habitants au fil de l'épée. Le prince George, sa femme et d'autres princesses périrent dans le massacre

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

général. Après avoir pillé Razan, les Mongols y mirent le feu et se portèrent sur Colomna.

Le grand-duc de Vladimir s'était enfin déterminé à envoyer son fils Vsévolod avec quelques troupes au secours de Razan; Vsévolod apprit en route que déja cette ville n'existait plus, et alla se joindre à Roman dans Colomna. Ce prince étant sorti de la ville pour en défendre les approches, périt dans le combat. Vsévolod se sauva par une prompte fuite et retourna à Vladimir. Colomna fut prise. Moscou, qui était alors une ville peu considérable, ne fit guère de résistance. Ses habitants furent égorgés ou traînés en captivité; au nombre des prisonniers se trouva le prince Vladimir, fils du grand-duc George, qui défendait la place.

Alarmé par les nouvelles de ces désastres qui se succédaient avec rapidité, le grand-duc sortit de Vladimir pour hâter l'arrivée des secours qu'il avait demandés aux autres princes apanagés, confiant la défense de sa capitale à ses deux fils, Vsévolod et Mestislaw. Il alla poser son camp sur le bord de la Sitti, qui se jette dans la Mologa, et attendit en ce lieu les troupes de ses frères Yaroslaw et Sviatoslaw.

Les Mongols parurent devant Vladimir le 2 février 1238, et sommèrent la ville de se rendre, montrant au pied de ses murs le prince Vladimir

leur prisonnier. Pendant qu'ils travaillaient à l'investir, un autre corps marcha sur Souzdal, la prit et la livra aux flammes; une partie de ses habitants fut égorgée, l'autre réduite à l'esclavage. Ces troupes allèrent se joindre à celles qui assiégeaient Vladimir, dont les habitants, sans espoir de salut, se préparaient à la mort. Les principaux d'entre eux, les princes et les princesses, voyant l'ennemi prêt à donner l'assaut, se réfugièrent dans les églises, et selon l'esprit du temps, se firent tonsurer pour mourir
8 février. dans l'état monacal. Les Mongols escaladèrent le mur, et furent bientôt maîtres de la ville, où ils commirent leurs atrocités ordinaires. Les deux jeunes princes périrent dans le massacre général. La femme du grand-duc et les princesses de sa famille s'étaient enfermées, avec l'évêque et beaucoup de personnes de distinction, dans le chœur de la cathédrale; les Mongols ayant abattu les portes de cet édifice sacré, et tué tous les individus qui remplissaient la nef, crièrent à ceux qui étaient dans le chœur de se rendre, assurant qu'il ne leur serait fait aucun mal; mais voyant qu'ils ne se fiaient pas à leur parole, ils mirent le feu à l'église, et les firent périr dans les flammes. La ville fut enfin pillée et brûlée.

Ensuite l'armée mongole, divisée en plusieurs corps, saccagea, dans le courant de février, les

villes de Rostow, Yaroslavl, Gorodetz, Youriew, Pereslavl, Dmitrew, Tver, Caschin, Volok, Cosniatin, et d'autres. Le grand duc George était encore, à la fin du même mois, sur le bord de la Sitti, attendant les secours qu'il avait demandés à son frère Yaroslaw, prince de Kiew, lorsqu'il fut attaqué dans cette position, et tué avec la plus grande partie de ses troupes.

Après cette victoire, les Mongols marchèrent sur Novgorod, dont le territoire, voisin des principautés de Vladimir et de Smolensk, s'étendait au nord jusqu'à la mer Blanche et à la Permie. Mais à vingt lieues de cette ville, les Barbares changèrent de direction. On ignore ce qui, en détournant l'orage prêt à fondre sur Novgorod, sauva de la destruction générale cette république alors puissante dans le nord, par les avantages qu'elle retirait de son commerce avec l'Asie et la Baltique (1).

L'armée mongole retourna vers les contrées situées au nord du Caucase, pour achever la soumission des peuples qui les habitaient. Les Circasses furent reduits, ainsi que les Marimes, peuple qui, suivant Raschid, faisait partie de

(1) Michel Scherbatow, *Istoriia Rossiiscaya*, tom. II, pag. 555 à 575. — Karamsin, *Istoriia Gossoudarstva Rossiiskago*, tom. III, pag. 270 à 281.

la nation des Tchintchakes (1). Le prince Berca battit les Captchacs (2); un de leurs principaux chefs, Coutan, beau-père de Mestislaw, prince de Galitch, émigrant avec 40 mille huttes, alla chercher un asyle en Hongrie (3). Dans l'hiver de 1238, les Mongols firent le siége de Mangass (4), qu'ils prirent au bout de six semaines, et le printemps suivant ils conquirent les pays voisins du Derbend, défilé appelé par eux *Timour-cahalca*, ou portes de fer. Les princes Couyouc et Mangou ayant reçu de l'empereur l'ordre de revenir, quittèrent l'armée dans l'automne de 1239; à leur arrivée en Tartarie, Ogotaï était déja mort (5).

L'armée mongole ayant pourvu à sa sûreté par la destruction ou la soumission des peuples qu'elle laissait derrière elle, rentra en Russie.

---

(1) Le peuple de race tchoude ou finoise, que les Russes appellent Tchérémisse, se nomme lui-même *Mări;* c'est peut-être ce peuple qui est désigné ici sous le nom de *Marim*. Les Tchérémisses habitent aujourd'hui les contrées arrosées par la Viatka et la Kama, au nord-est de Cazan.

(2) *Djami-ut-Tévarikh.*

(3) Karamsin, tom. IV, pag. 8.

(4) Le nom de cette ville, qui nous est inconnue, manquant de point diacritique dans le manuscrit de Raschid, peut être aussi lu *Mikess*.

(5) *Djami-ut-Tévarikh.*

Elle dévasta pour lors la partie méridionale de ce pays, dont les petits souverains n'avaient pas été distraits de leurs querelles intestines, par les horribles dévastations des Barbares dans le grand duché de Vladimir. Après leur retraite, Yaroslaw, prince de Kiew, frère de George, s'était rendu à Vladimir, et avait pris le titre de grand duc; car les trois fils de George avaient péri avant lui. Dès que Yaroslaw eut quitté Kiew, Michel, prince de Tchernigow, s'empara de cette capitale; mais à l'approche des Mongols il se réfugia en Hongrie.

Après avoir saccagé Tchernigow et Pereyaslavl, les Mongols marchèrent sur Kiew. Cette ville, qui pendant trois siècles avait été la métropole de la Russie, et que son commerce avec l'empire de Byzance par le Dniéper et la mer Noire, rendait florissante, fut prise, et en grande partie détruite. 1240. Les Mongols ravagèrent la principauté russe de Galitch ou Galicie, qui, bornée au nord par la Lithuanie, s'étendait jusqu'aux monts Carpathes et à l'embouchure du Pruth et du Siret. Daniel, descendant de Ruric, souverain de cette contrée, se retira en Hongrie (1). Après avoir dévasté la Galicie, une partie de l'armée

(1) Karamsin, tom. IV, pag. 6 à 14.

mongole entra en Pologne par la province de Lublin.

La Pologne était bornée au nord par la Prusse encore payenne, et par la Poméranie citérieure; a l'est, elle confinait à la principauté de Galitch, et au pays des Lithuaniens, qui alors étaient idolâtres; au midi, les monts Carpathes la séparaient de la Hongrie; ses limites occidentales touchaient à la marche de Brandenbourg et à la Silésie, qui dépendait de la Pologne sans en faire partie intégrante. Depuis le partage de la Pologne entre les quatre fils de Boleslaw III, mort en 1139, ce pays était sans cesse en proie aux fureurs de la guerre civile; ses princes armés par l'ambition, animés par la vengeance, s'attaquaient mutuellement et ravageaient tour-à-tour leur patrie commune. A l'époque de l'irruption des Mongols, Boleslaw IV, arrière petit-fils de Boleslaw III, prince jeune et simple, surnommé le *Pudique*, à cause du vœu de chasteté qu'il avait fait en épousant Cunégonde, fille de Béla, roi de Hongrie, occupait le trône suzerain de Cracovie, ne possédant que la province de ce nom et celle de Sandomir. Sa suprématie n'était que titulaire; les autres princes ne reconnaissaient pas son autorité; aucun lien n'unissait les divers états qui partageaient la Pologne. La Mazovie et la Cujavie appartenaient à Con-

rad, oncle de Boleslaw, qui résidait à Plotsk. Henri II, autre descendant de Boleslaw III, régnait, depuis trois ans, sur la basse Silésie et sur la grande Pologne, composée des provinces de Gnesne, Posnanie et Calisch; Wratislaw ou Breslau était sa capitale. Son cousin Miézislaw possédait les duchés d'Oppeln et de Ratibor, ou la haute Silésie (1).

Les Mongols pénétrant en Pologne, dans l'année 1240, ravagèrent la province de Lublin, et se retirèrent avec leur butin en Galicie. Ils revinrent au cœur de l'hiver, passèrent la Vistule sur la glace, saccagèrent Sandomir, et s'avancèrent, sans trouver de résistance, jusqu'à sept milles de Cracovie. Ils se retirèrent une seconde fois, au commencement du carême de 1241, chargés de dépouilles et chassant devant eux, comme des bestiaux, une multitude de captifs des deux sexes attachés l'un à l'autre; c'était l'élite de la population. Vlodimir, palatin de Cracovie, les suivit avec quelques troupes, surprit leur camp près de Polanietz, et leur tua du monde dans le premier instant; mais les Mongols ayant reconnu le petit nombre de ceux qui les attaquaient, les chargèrent et les mirent

(1) Mart. Cromerus, *De Origine et rebus gestis Polonorum*, ap. Joan. Pistorium Nidanum. *Polonicæ Hist. Corpus*, t. II.

aisément en fuite. Cette action fut cependant favorable aux captifs qui, pendant le combat, ayant rompu leurs liens, se sauvèrent dans les forêts voisines. Les Mongols continuèrent leur retraite par Sedziszow, et rentrèrent en Galicie.

Ils ne tardèrent pas à revenir en Pologne avec de nouvelles forces. Arrivés près de Sandomir, ils se divisèrent en deux corps. Tandis que l'un marchait sur Lencisc et la Cujavie, l'autre ravageait le palatinat de Sandomir. La noblesse de cette province et celle du palatinat de Cracovie, ayant rassemblé tous ses vassaux, s'avança contre l'ennemi sous la conduite de deux palatins, et l'attaqua le 18 mars près de la ville de Szydlow. Les Polonais furent battus; ils perdirent leurs chefs et beaucoup de monde; ceux qui purent échapper au fer mongol, se refugièrent dans les forêts voisines. Le prince Boleslaw, ne se croyant plus en sûreté dans la citadelle de Cracovie, se réfugia avec sa mère et sa femme, dans un château situé près de la ville de Sandecz, au pied des monts Carpathes, et, peu après, dans un monastère des Cisterciens en Moravie. Beaucoup de Polonais, surtout les plus opulents, allèrent, à son exemple, chercher un asyle en Hongrie ou en Allemagne; les habitants qui ne pouvaient émigrer, tâchaient

de se soustraire à la mort, en se cachant dans les forêts, les marais, les montagnes.

Les vainqueurs se portèrent sur Cracovie, et après avoir mis le feu à cette ville, qu'ils trouvèrent déserte, ils entrèrent en Silésie. Les ponts sur l'Oder ayant été rompus, ils passèrent ce fleuve près de Ratibor, les uns sur des radeaux, les autres à la nage, en présence du duc Miézislaw, qui n'ayant qu'une poignée de monde, se retira vers Lignitz, où son cousin Henri rassemblait une armée. Les Mongols marchèrent droit à Breslaw, capitale de la Silésie; mais ils la trouvèrent réduite en cendres; ses habitants, à leur approche, s'étaient réfugiés dans la citadelle, dont la garnison avait mis le feu à la ville, pour empêcher l'ennemi de s'y loger. Ils tinrent cette citadelle assiégée pendant quelques jours; puis ils s'éloignèrent pour aller joindre l'autre corps d'armée qui avait passé par la Cujavie, et marcher avec lui contre les forces rassemblées près de Lignitz.

Henri, duc de Silésie, surnommé le Pieux, fils de Henri le Barbu et de Sainte-Hedvige, se trouvait à la tête d'environ 30 mille hommes, divisés en cinq corps. Le premier, composé d'Allemands qui avaient pris la croix contre les Tatares, et d'une troupe d'ouvriers des mines voisines de Goldberg, était commandé par Boles-

law, fils du margrave de Moravie, Dipold. On voyait, dans le second, les troupes de la grande Pologne, et un petit corps de Cracoviens, sous les ordres de Sulislaw, frère de Vlodimir, palatin de Cracovie. Le troisième était formé des troupes de Miezislaw, duc d'Oppeln et de Ratibor; le quatrième, des chevaliers teutoniques, sous leur maître Poppo d'Osternau, et le dernier, où se trouvait Henri, était composé de l'élite des guerriers de la Silésie et de la Pologne, et d'une légion d'étrangers, la plupart allemands. Les Mongols, commandés par un prince que les historiens polonais nomment Péta (1), s'étaient aussi divisés en cinq corps; mais leur armée surpassait en nombre celle de leurs ennemis.

Le duc Henri, les princes, les chefs chrétiens, après avoir entendu la messe et communié, sortirent de Lignitz le 9 avril 1241, et les deux armées se rangèrent à une lieue de la ville, dans une plaine arrosée par la Neiss, où fut bâti depuis le village de *Wahlstadt*, nom qui signifie champ de bataille. Les croisés avaient obtenu du duc Henri la faveur de commencer l'attaque; ils s'engagèrent imprudemment à la poursuite de l'avant-garde mongole qui se retirait à dessein; lorsque cette infanterie mal armée, à

(1) C'est peut-être Baïdar, fils de Tchagataï.

demi-nue, fut suffisamment éloignée des autres corps, la cavalerie mongole l'entoura, par une évolution subite, et la perça de flèches; presque tous ces Allemands périrent avec le duc Boleslaw leur chef. Les deux corps de Miezislaw et de Sulislaw, qui s'étaient avancés à leur secours, furent mis en déroute. Henri et Poppo chargèrent alors ceux qui poursuivaient les fuyards; mais leurs efforts n'eurent pas un meilleur succès; l'armée polonaise essuya une entière défaite. Henri s'éloignant du champ de bataille, et n'ayant auprès de lui que quatre de ses officiers, fut retardé dans sa fuite par la chute de son cheval blessé; ce prince venait d'en monter un autre, lorsqu'il fut entouré par un escadron ennemi; comme il avait le sabre levé pour se défendre, il reçut un coup de lance dans l'aisselle, et fut renversé. On lui trancha la tête. La perte des Polonais fut très-considérable; on rapporte que, pour faire connaître le nombre de leurs ennemis restés sur le champ de bataille, les Mongols coupèrent une oreille à chaque mort, et en remplirent neuf grands sacs (1).

(1) Dlugoss, *Hist. Polonica*, Lipsiæ 1711, in-folio, l. VII. — Math. de Michow, *Cronica Polonica*, lib. III, cap. 39. Idem *Sarmatia As. atq. Europ.*, lib. I, cap. 3. — Mart. Cromerüs, *De Origine et rebus gestis Polonorum*, lib. VIII. —

Les vainqueurs se présentèrent, avec la tête de Henri au bout d'une lance, devant la citadelle de Lignitz, et la sommèrent de se rendre; la ville avait été livrée aux flammes par les chrétiens. Voyant que leurs menaces étaient vaines, les Mongols dévastèrent toute la contrée environnante et se portèrent à Ottmuchow, près de Neiss, où ils restèrent campés une quinzaine

---

Joachim. Cureus Freistadiensis, *Gentis Silesiæ Annales*, Witebergæ, 1571, in-folio, pag. 68 et suiv. — *Assertiones tab. geneal. duc. Silesiæ* in *Silesicar. rer. scriptoribus*, t. I, p. 316. — Dubravius, *Hist. Bohemica*, lib. XVI. — Les historiens polonais et silésiens racontent que lorsque les deux corps de Sulislaw et de Miezislaw, accourus au secours des croisés allemands, soutenaient avec vaillance les efforts des Tartares, on entendit la voix d'un cavalier inconnu qui voltigeait sur les flancs des Polonais, criant en leur langue : *Fuyez, fuyez*, et que Miezislaw et ses troupes, croyant que c'était un avis salutaire, prirent subitement la fuite. Les mêmes historiens attribuent à une cause plus extraordinaire la déroute des deux dernières divisions. Comme elles combattaient avec succès, les Tartares employèrent, pour vaincre, les ressources de la magie; ils déployèrent un étendart, où l'on voyait un signe semblable à la lettre X, et une tête d'homme monstrueuse qui vomissait avec des nuages de fumée les vapeurs les plus fétides. Ces exhalaisons épaisses, en couvrant les Tartares, les dérobèrent à la vue de leurs ennemis, tandis qu'elles répandirent la terreur et la mort dans l'armée polonaise. — C'est ainsi que dans tous les temps les vaincus ont voulu sauver leur honneur.

de jours. Après avoir ravagé, pour la seconde fois, le pays de Ratibor, et fait une halte de huit jours à Bolésisko, ils entrèrent dans la Moravie, qu'ils mirent à feu et à sang jusqu'aux frontières de la Bohême et de l'Autriche. Ce pays, qui faisait partie des états de Venceslaw, roi de Bohême, n'avait qu'un petit nombre de défenseurs. Venceslaw ne voulait dégarnir ni la Bohême, ni la Lusace, qui étaient également menacées par les Barbares; il n'envoya au secours de la Moravie qu'un corps de cinq mille hommes d'infanterie, avec quelques escadrons, sous la conduite de Jaroslaw de Sternberg, capitaine expérimenté, qui reçut l'ordre de ne pas s'exposer en rase campagne devant un ennemi si supérieur en nombre, mais de défendre la ville d'Olmütz ou celle de Brünn. Sternberg trouva à Brünn quelques troupes qui avaient été rassemblées par les seigneurs de ce district; il en prit mille hommes, et laissant le reste en garnison dans cette ville, il courut se jeter dans Olmütz dont les Mongols approchaient. A peine y était-il entré qu'on vit paraître les premiers escadrons ennemis; et la nuit suivante un grand nombre d'incendies qu'on découvrait des remparts sur tous les points de l'horizon, attestèrent le voisinage de l'armée tatare. Le troisième jour elle fut toute réunie devant Olmütz, qu'elle en-

toura de ses nombreux bataillons; mais elle ne voulut pas entreprendre le siége de cette place, dont la garnison était forte de douze mille hommes. Les Mongols se bornèrent à la harceler, tirant des flèches à tous ceux qu'ils apercevaient sur les remparts; à peine quelqu'un s'était-il montré, qu'il tombait percé de traits. Les assiégés, étonnés de la dextérité des Mongols, s'amusaient à exposer des mannequins sur la muraille, et à les voir aussitôt criblés de flèches. Quelquefois les Barbares, pour effrayer les citadins, lançaient à la fois une multitude de traits qui couvraient la ville comme un nuage, et y tombaient comme la grêle. Suivant leur usage, ils tâchaient d'attirer la garnison dans la plaine; mais Sternberg avait trop d'expérience pour donner dans le piége. Les assiégeants brûlèrent alors les faubourgs, et attaquèrent un couvent qui était occupé par quelques troupes. Ils mirent le feu à cet édifice, en y décochant des flèches chargées de matières inflammables, qui se fixaient au bois de la toiture; un grand vent favorisa l'incendie, et les traits des Mongols frappaient ceux qui voulaient l'éteindre. Les guerriers enfermés dans le monastère embrasé, près de périr dans les flammes, se précipitèrent sur l'ennemi, et moururent tous les armes à la main. Les Barbares leur ayant coupé la tête, attachèrent à la queue

de leurs chevaux ces trophées sanglants, qu'ils montrèrent avec bravade aux assiégés, en se promenant devant les remparts. A cette vue les défenseurs d'Olmütz, brûlant du désir de venger leurs compatriotes, demandèrent à grands cris qu'on les laissât sortir de la ville, et il fallut que leur commandant employât toute son autorité pour contenir leur fureur prête à éclater en sédition; Sternberg défendit, sous les peines les plus sévères, que personne ne quittât son poste, ni s'avisât de parler d'une sortie.

Pendant qu'une partie de l'armée de Péta restait campée devant Olmütz, plusieurs corps de ses troupes pillaient et dévastaient toute la province. Sternberg, apercevant moins de vigilance dans le camp ennemi, résolut de le surprendre; il exécuta son projet dans la nuit du 24 juin, et fit éprouver aux Mongols une perte considérable, avant qu'ils eussent le temps de se mettre sous les armes. Péta fut tué, dit-on, dans la mêlée, et l'on prétend qu'il tomba sous les coups de Sternberg. Ce général, faisant sa retraite au moment où il allait être enveloppé, rentra dans la ville, avec une perte de trois cents hommes. Le lendemain on entendit les gémissements des Tartares qui rendaient les derniers honneurs à Péta; ils eurent la barbarie de sacrifier à ses mânes tous leurs prisonniers. Trois jours après

ils levèrent leur camp devant Olmütz, dont, selon toute apparence, ils avaient seulement voulu tenir la garnison en échec pendant que leurs troupes mettaient le pays à feu et à sang; et ils marchèrent vers la Hongrie, pour rejoindre la grande armée, sous les ordres de Batou (1).

Tandis qu'une partie de l'armée mongole dévastait la Silésie et la Moravie, l'autre, commandée par Batou en personne, envahissait la Hongrie. Ce royaume, qui s'étendait alors jusqu'à la mer Adriatique, obéissait, depuis cinq ans,

---

(1) Joannis Pessina de Czechorod, *Mars Moravicus*, Pragæ, 1677, in-folio, pag. 343 et suiv. Cet auteur, qui était archevêque de Semendrie, ou Saint-André en Servie, dans l'année 1675, nous apprend que Sternberg, pour rendre graces au ciel du salut d'Olmütz, y fit bâtir une église dédiée à la Vierge, et que son souverain, le roi Venceslaw, lui donna, en récompense de sa prudence et de sa valeur, le gouvernement de la Moravie, la permission de mettre dans ses armoiries une couronne ducale et la propriété d'une terre près d'Olmütz, où ce général fit élever un château qui reçut le nom de Sternberg (pag. 348). Suivant un autre historien, la terre qui lui fut donnée comprenait le théâtre même du combat où le chef mongol avait péri. *Voyez* Bohuslai Balbini, societatis Jesu, *Miscellaneos Historicos regni Bohemiæ*, Pragæ, 1687, in-folio, pag. 117. Au reste, le siége, ou plutôt le blocus d'Olmütz, est le seul événement de l'invasion des Mongols en Europe, que l'on trouve décrit avec quelques détails.

à Bela IV, fils et successeur d'André. Batou, avant de l'attaquer, écrivit au roi Béla pour le sommer de prêter obéissance au souverain mongol, s'il voulait conserver sa vie et celle de ses sujets (1). Un Anglais, banni de son pays pour crimes, et reçu au service des Mongols, fut chargé de porter cette lettre au roi de Hongrie (2).

---

(1) Il est fait mention de cette circonstance dans une lettre de l'empereur Frédéric II au roi d'Angleterre, datée de Faenza, le 3 de juillet 1241, et dans une lettre d'un prêtre français nommé Ivon, à l'archevêque de Bordeaux, écrite de Neustadt, près de Vienne. Voici le passage de celle de Frédéric II, qui impute les malheurs de la Hongrie à l'inepties de Béla. Après avoir fait mention des horribles ravages commis par les Tartares dans le pays des Russes, l'empereur ajoute : « Quod cum contermino regno Hungarorum fuisse « debuit ad cautelam, robur et munimen, sprevit negligenter. « Quorum rex deses, et nimis securus, per Tartarorum nuncios, et litteras requisitus, ut, si suam vitam cuperet, et « suorum, per suam et regni sui deditionem, eorum gratiam « festinus, præveniret; nec sic perterritus, aut edoctus, suis « vel aliis præstitit documentum, ut et ipse et sui se maturius « ad eorum protecti præmunirent incursus. » Math. Paris, *Hist. Angliæ*, tom. I, pag. 558.

(2) Un ecclésiastique français, qui se trouvait à Neustadt, près de Vienne, lorqu'en 1242 un parti mongol vint de Hongrie menacer cette petite ville, raconte dans une lettre à l'archevêque de Bordeaux que ces ennemis se retirant à l'approche de forces considérables, on leur prit huit hommes, parmi lesquels était un Anglais, banni de son pays à per-

Quoique les hordes sanguinaires qui venaient de désoler les provinces russes, fussent déja en Galicie, prêtes à fondre sur la Hongrie et la Pologne, la seule mesure de défense que prit, dans les derniers jours de l'année 1240, le roi Béla, prince doux et pieux, mais nullement guerrier, fut d'envoyer le comte palatin avec une poignée de troupes dans les gorges des monts Carpathes, pour les garder et les obstruer par des abatis d'arbres. Ce ne fut que vers le carême de l'année suivante que, recevant de la frontière russe des nouvelles de plus en plus alarmantes, il convoqua une diète dans la ville de Bude, pour délibérer, avec le clergé et la noblesse de son royaume, sur les moyens de le défendre.

Une partie de la noblesse était mécontente du roi Béla. Ce prince, à son avènement au trône, avait sévi contre des seigneurs qui n'avaient cessé de fomenter la discorde entre lui et le roi André, son père. Il s'était vu obligé d'en punir d'autres, après avoir intercepté des lettres où ils offraient la couronne de Hongrie au duc

---

pétuité, qui ayant passé au service des Tartares, avait été envoyé deux fois par leur chef au roi Béla, pour le sommer à l'obéissance. Yvonis dicti Narbonensis *Epistola* ad Giraldum Burdegalensem archiepiscopum, ap. Math. Paris *Hist. Angliæ*, tom. I, pag. 608.

d'Autriche et à l'empereur Frédéric II. Quoique ces coupables n'eussent pas été traités selon la rigueur des lois, leurs familles n'en étaient pas moins animées contre Béla, qui d'ailleurs avait augmenté le nombre de ses ennemis, en reprenant les domaines royaux que ses prédécesseurs avaient trop libéralement accordés à des nobles, au préjudice des revenus de la couronne.

Il existait une autre cause de mécontentement plus générale. Une partie de la nation des Captchacs ou Coumans, qui, pour se soustraire au joug mongol, avait émigré sous la conduite d'un chef nommé Coutan, avait, deux ans auparavant, obtenu du roi la permission de s'établir en Hongrie. Coutan était suivi de quarante mille familles, et promettait d'embrasser la foi chrétienne; l'acquisition de ces nouveaux sujets donnait au roi un accroissement de puissance, et l'espoir de convertir tant de payens lui causait une douce satisfaction. Les officiers qu'il envoya pour annoncer à Coutan l'accueil favorable fait à sa demande, étaient accompagnés de missionnaires. Le roi alla lui-même, en 1239, à la rencontre de ce prince turc jusqu'à la frontière de ses états, et lui rendit de grands honneurs. Mais les Coumans, en traversant avec leurs nombreux troupeaux les provinces de la Hongrie, ne laissaient pas d'y faire du dégât; ils

avaient de fréquentes contestations avec les habitants; on les accusait d'attenter à la pudeur des femmes hongroises; des clameurs s'élevèrent de toutes parts contre ces nouveaux hôtes, et contre le roi qui les avait reçus; on se plaignit de les voir favorisés dans tous leurs démêlés avec les Hongrois. Voulant aviser aux moyens de faire cesser les griefs de part et d'autre, Béla convoqua, en 1240, le clergé et la noblesse de son royaume, ainsi que les chefs des Coumans. Il fut résolu dans cette diète que les Coumans seraient répartis dans les diverses provinces, et qu'on leur assignerait des districts incultes pour y faire paître leurs troupeaux. Le roi avait tenu Coutan sur les fonts de baptême; plusieurs chefs de tribus avaient eu pour parrains des seigneurs hongrois; néanmoins le peuple était animé contre ces étrangers, et sa haine éclata au moment de l'invasion des Mongols.

La première mesure que l'on crut devoir prendre, dans l'assemblée convoquée à Bude en 1241, fut d'arrêter comme suspects le prince Coutan et les autres chefs de sa nation qui avaient été appelés à la diète. On y délibérait encore sur les préparatifs de défense contre les Mongols, lorsqu'on vit arriver le comte palatin, avec la nouvelle que, le 12 mars, sa troupe avait été taillée en pièces par les Tartares, et qu'ils étaient

entrés dans le royaume. Cet événement répandit la consternation parmi les Hongrois. Le roi congédia les membres de l'assemblée, en leur recommandant de venir promptement le joindre avec leurs troupes. Des ordres furent expédiés aux Coumans pour les faire marcher sans délai. Le roi alla chercher lui-même les guerriers qui se trouvaient dans Albe et Strigonie, les amena à Bude, y passa le Danube, et, en attendant l'arrivée de ses vassaux, il établit son quartier-général à Pest, riche ville allemande située sur le même fleuve, à l'opposite de Bude. L'évêque de Vatzen fut chargé de conduire à la frontière d'Autriche la reine, ses enfants, et les effets les plus précieux de la couronne.

Batou pénétra en Hongrie par le défilé qu'on nommait la porte de Russie; Péta, venant de la Moravie, y entra un peu plus tard, par les gorges qu'on appelait portes de Hongrie; les corps d'armée du prince Cadan et du général Souboutaï arrivaient en même temps du côté de la Moldavie, appelée alors Coumanie.

Batou marcha droit à Pest, mettant à feu et à sang les provinces qu'il traversait. Ayant posé son camp à une demi-journée de cette ville, il en fit ravager tous les environs. Les escadrons mongols voltigeaient sous les murs de Pest, pour en braver la garnison et l'attirer dans la plaine;

mais le roi ne voulait pas qu'on fît de sorties; cependant le troisième jour, comme l'ennemi répétait sa manœuvre, l'archevêque de Colotcha, nommé Ugolin, ne put plus contenir son impatience, et, taxant le roi de pusillanimité, il sortit, malgré sa défense, avec une poignée de gens. Les Mongols se retirèrent lentement vers un terrain marécageux, qu'ils traversèrent avec rapidité; l'archevêque, ardent à les poursuivre, s'y engagea sans s'en apercevoir, et bientôt sa troupe, pesamment armée, enfonçant dans la bourbe, ne put ni avancer, ni reculer. Alors les Mongols entourèrent le marais et tuèrent les Hongrois à coups de flèches. L'archevêque se sauva, lui quatrième, et rentra dans la ville, aussi confus de sa mésaventure qu'irrité contre le roi qui ne lui avait pas envoyé de secours.

Le peuple croyait que Coutan était secrètement d'intelligence avec les Mongols, et qu'il les avait attirés en Hongrie; il prenait même les Mongols pour des Coumans, parce qu'il y avait, sans doute, beaucoup de ces Turcs dans leur armée. On murmurait contre le roi Béla. « Qu'il « combatte lui-même, disait-on, lui qui, pour « notre malheur, a introduit les Coumans dans « le royaume! qu'il combatte avec ceux auxquels « il a donné nos terres! » La multitude, dont l'ir- « ritation croissait avec le danger, demanda à

grands cris la mort de Coutan; des Hongrois et des Allemands coururent en fureur à l'hôtel où il était détenu. Le prince et ses gens se défendirent pendant quelque temps contre ces forcenés; mais enfin ils périrent, et leurs têtes furent jetées au peuple par les fenêtres. On reconnut dans la suite l'innocence de Coutan.

Le meurtre de ce prince ne servit qu'à aggraver les maux de la Hongrie. Dès qu'il fut connu dans les provinces, les paysans tombèrent sur les Coumans, qui se rendaient de toutes parts au rendez-vous général, et massacrèrent sans pitié ces étrangers qu'ils détestaient; mais bientôt les Coumans se réunirent, et passant de la défense à l'agression, saccagèrent le plat pays; un de leurs corps attaqua même une troupe de gentilshommes qui, avant d'aller joindre le roi, conduisaient leurs familles dans la haute Hongrie, et en tua le plus grand nombre. Puis, traversant le Danube, ces nomades battirent les habitants de la Marche, qui, pour les repousser, s'étaient rassemblés sur la lisière de leur province, et la mirent à feu et à sang. En tuant les Hongrois, ils disaient : *Reçois ce coup pour Coutan.* Après avoir détruit les deux villes principales de ce district, Franka et Saint-Martin, ils passèrent en Bulgarie, avec un butin considérable en argent, en chevaux et en bestiaux.

Le roi attendait à Pest l'arrivée de toutes ses troupes, résistant aux sollicitations de l'archevêque de Colotcha, qui le pressait de faire attaquer les partis ennemis répandus dans les environs, et occupés à les dévaster. Un corps mongol venait de détruire la ville épiscopale de Vatzen, sur le Danube, où s'étaient réfugiés un grand nombre d'habitants avec leurs effets les plus précieux. L'évêque de Varadin essuya un échec, en conduisant ses troupes à l'armée. Averti qu'un corps ennemi, qui venait de saccager la ville d'Agria, se retirait chargé de dépouilles, parmi lesquelles se trouvait le trésor de l'évêque et de l'église, il suivit ses traces avec célérité. Les Mongols, inférieurs en nombre, employèrent un stratagème qui leur avait souvent réussi; ils mirent en embuscade une partie de leur troupe avec des mannequins placés sur des chevaux; après avoir escarmouché avec les Hongrois, ils prirent la fuite vers ce lieu, et furent poursuivis par les gens de l'évêque; mais ceux-ci, apercevant tout-à-coup la nouvelle troupe, qui paraissait deux fois plus nombreuse qu'elle ne l'était réellement, tournèrent le dos, et perdirent beaucoup de monde dans leur déroute. Le prélat rentra à Varadin, avec quelques-uns des siens, et après s'y être arrêté quelques jours, pour réparer ses pertes, il se rendit au quartier-général.

Lorsque l'armée hongroise fut réunie, le roi, sortant de Pest, s'avança contre les Mongols. Aussitôt leurs troupes se concentrèrent, et Batou se retira lentement par la même route qui l'avait amené. Bela plaça son camp sur la rive occidentale de la Sayo, non loin d'un pont qu'il fit garder par mille hommes; on croyait que c'était le seul point où des troupes pussent passer cette rivière large et limoneuse. Les Mongols s'étaient arrêtés dans une plaine bordée de marais, à cinq milles au-delà de cette même rivière; ils ne tardèrent pas à surprendre le camp hongrois (1). Ayant traversé de nuit la Sayo, une partie à gué, l'autre sur le pont, d'où les Hongrois furent chassés par une batterie de sept catapultes, leurs nombreux escadrons entourèrent, dès le point du jour, le camp ennemi, sur lequel ils firent pleuvoir une grêle de traits. Attaqués à l'improviste, se voyant enveloppés par cette multitude, les Hongrois furent saisis de crainte; leurs chefs perdirent la tête, et la plus grande confusion se mit dans leur camp. Le

(1) M. Rogerii Varadiensis Capituli Canonici *Miserabile Carmen*, seu *Historia super destructione regni Hungariæ* temporibus Belæ IV regis, per Tartaros facta, cap. 2, ad 28, ap. Schvandtnerum, *Scriptores rerum Hungaricarum*, tom. I, in-f°. Vindob. 1746.

duc Coloman, frère du roi, l'archevêque Ugolin et un maître des templiers, furent les seuls qui chargèrent l'ennemi; mais les flèches des Mongols leur firent éprouver une grande perte. De retour au camp, Ugolin reprocha au roi et aux seigneurs leur manque de résolution; il put à peine engager quelques-uns de ces derniers à le suivre au combat. L'archevêque sortit pour la seconde fois avec le duc Coloman et le maître des templiers; cette tentative fut plus malheureuse encore que la première; après avoir fait des prodiges de valeur, Coloman et Ugolin revinrent blessés, mais tous les templiers restèrent sur le champ de bataille. Alors, ni les exhortations du roi, ni celles du courageux archevêque ne purent déterminer les Hongrois à sortir de leur camp, où ils restèrent entassés pêle mêle jusqu'au milieu du jour. Enfin, le duc Coloman retourna à la charge; tandis qu'il combattait avec valeur, beaucoup de Hongrois quittèrent leurs retranchements, non pour suivre son exemple, mais pour prendre la fuite. Les Mongols ouvraient leurs rangs et les laissaient passer, sans même tirer sur eux. Dans l'espoir de se sauver de même, les autres troupes hongroises se pressèrent de sortir du camp. Pour en diminuer l'étendue, on avait placé les tentes très-serrées; ce fut un obstacle à l'écoulement

de cette multitude, qui pouvait à peine se mouvoir dans d'étroits intervalles, coupés encore par les cordes des pavillons. Le roi, qui d'abord avait cru que ses troupes allaient charger l'ennemi, s'apercevant de leur déroute, se vit contraint de chercher aussi son salut dans la fuite. Il passa, sans être reconnu, par l'une de ces issues que les Mongols avaient ménagées à dessein. Ces barbares suivirent d'abord les Hongrois au pas, sans leur décocher de flèches, sans leur permettre non plus de se disperser, mais lorsqu'ils virent les fuyards épuisés de lassitude, ils les passèrent au fil de l'épée. Un grand nombre d'entre eux furent chassés dans un marais où ils périrent (1).

(1) L'empereur Fréderic, dans sa lettre au roi d'Angleterre, déja citée, parle en ces termes de la surprise du camp hongrois : « Sed hostium contemtores (Hungari) elati, vel « nescii, dum inimico vicinante segnes dormitarent, loci « nativo munimine confidentes, ipsi (Tartari), more turbinis « intrantes eos undique circumdabant repentini. At Hungari « ante exspectatum circumdati, et oppressi velut imparati, « ipsis objicere castra contenderunt. Et cum distarent quin- « que tantum milliaribus hinc exercitus Tartarorum, inde « Hungarorum, irruerunt raptim in auroræ crepusculo Tar- « tarorum præambuli, et subito castris Hungarorum cir- « cumdatis, interfectis primo prælatis, et majoribus de « regno, qui se objecerant, cæsis, infinitam Hungarorum « multitudinem gens inimica trucidavit, stragem faciens in-

La plus grande partie de l'armée hongroise fut moissonnée dans cette déroute. Un espace de deux journées de chemin était parsemé de cadavres. Parmi les morts se trouvaient les archevêques de Strigonie et de Colotcha, trois évêques et une foule de seigneurs. Le roi dut son salut à la bonté d'un cheval qu'on lui donna; il se réfugia dans le comté de Thurocz, près des monts Carpathes, où il rencontra son gendre, Boleslaw, duc de Cracovie, qui était aussi venu chercher un asyle dans ces contrées (1). Le duc Coloman gagna Pest par des chemins détournés, et se retira dans son apanage, composé de la Dalmatie et de la Croatie, qui relevaient alors de la couronne de Hongrie. Il y mourut de ses blessures au mois de décembre de la même année (2).

« auditam, cui ex antiquissimi lapsu temporis, in uno belli « conflictu vix recolitur fuisse consimilis. Ex fugâ igitur rex « vix elapsus equo raptus velocissimo. » Fréderic ajoute qu'il tient ces détails de l'évêque de Vatzen, ambassadeur du roi de Hongrie, qui venait d'arriver à sa cour, et qu'ils lui ont été confirmés par les lettres de son fils Conrad, roi des Romains, du roi de Bohême, et des ducs d'Autriche et de Bavière.

(1) Petr. de Reva, *de Monarchia et S. Corona regni Hungariæ*, centuria III ap. Schvandtnerum, tom. II, p. 631.

(2) Thomas, archidiaconus spalatensis, *Hist. Salonitarum*

Lorsque les Mongols, revenus de la poursuite des fuyards, recueillirent les dépouilles des vaincus, ils trouvèrent le sceau royal sur le chancelier, qui avait péri dans la déroute; Batou s'en servit pour tromper les Hongrois. Il fit écrire par ses captifs des lettres adressées, au nom du roi, aux seigneurs et au peuple, et conçues en ces termes: « Ne craignez pas la « rage et la férocité de ces chiens, et gardez-vous « de quitter vos habitations. Quoique nous ayons « abandonné notre camp, à la suite d'une sur- « prise, nous comptons, avec l'aide de Dieu, « le reprendre bientôt, l'épée à la main; con- « tentez-vous donc de prier Dieu qu'il nous « permette d'écraser nos ennemis. » Les Hongrois, abusés par cet artifice, se tinrent tranquilles, conservant un espoir que tout ce qui se passait aurait dû détruire; mais le pays étant inondé par les barbares, on ne pouvait se procurer aucunes nouvelles.

Pontificum atque spalatensium, cap. 37, ap. Schvandtner. *Scriptores rerum hungaricarum*, tom. III. M. Rogerius, *Miserabile carmen*, cap. 28. « Le duc Coloman, dit l'archidiacre « Thomas, fut enseveli dans un mausolée souterrain, parce « que les Tartares détruisaient les tombeaux, surtout ceux « des princes, et dispersaient leurs ossements. C'était un « prince rempli de piété, mais qui n'était pas propre aux « affaires publiques », cap. 38.

Après leur victoire, les Mongols marchèrent sur Pest, où s'étaient réfugiés un grand nombre d'habitants des bords du Danube. Le duc Coloman, en passant par cette ville, avait conseillé à sa population de se sauver par la fuite; mais elle préféra de s'y fortifier; on travaillait aux retranchements, lorsque les Mongols parurent devant Pest; ils la prirent d'assaut au bout de quelques jours, et la brûlèrent après avoir égorgé tout le monde.

Tandis que ces événements se passaient au cœur de la Hongrie, le prince Cadan s'avançait par la Transilvanie. Après avoir marché trois jours, à travers des forêts, il se présenta tout-à-coup devant Roudan, riche ville allemande, située entre de hautes montagnes, près d'une mine d'argent, qui appartenait au roi. Les habitants de cette place sortirent bravement à sa rencontre. Cadan se retira pour les attirer à sa poursuite; mais ils s'en retournèrent triomphants, déposèrent leurs armes, et se mirent à boire (1). Pendant qu'ils s'enivraient, les Mongols, revenus sur leurs pas, entrèrent, sans éprouver la moindre résistance, dans cette ville qui était

(1) *Prout Theutonicorum furia exigit*, ajoute le chanoine M. Roger.

entièrement ouverte. Cadan emmena le comte Ariscalde avec six cents hommes armés, choisis parmi les Allemands, et poursuivit sa marche, par les montagnes et les forêts jusqu'à Waradin. Une foule de nobles, de dames et de femmes du commun étaient venus de tous les environs se réfugier dans cette ville, l'une des principales de la Hongrie. Elle avait une citadelle défendue par de larges fossés et des murs flanqués de tours de bois. Les Mongols s'emparèrent aisément de la ville, la pillèrent, y mirent le feu, et en égorgèrent toute la population, sans distinction d'âge ni de sexe. Ils se retirèrent ensuite à la distance de cinq milles. Au bout de quelques jours, ceux de la citadelle ne les voyant pas reparaître, crurent qu'ils s'étaient éloignés, et allèrent s'établir dans les maisons de la ville qui n'avaient pas été détruites; mais un matin, les Mongols tombèrent sur eux à l'improviste, et tuèrent tous ceux qui n'eurent pas le temps d'atteindre le château. Ils investirent alors cette place, et battirent jour et nuit avec sept balistes une partie du mur qui venait d'être réparée. Lorsqu'elle eut été renversée, ils emportèrent le fort d'assaut; les dames s'étaient réfugiées dans la cathédrale. Les Mongols, voyant qu'ils n'y pouvaient pas entrer tout de suite, y mirent

le feu, et toutes les personnes qui s'y étaient enfermées périrent dans les flammes.

Ces barbares profanèrent les autres églises par les plus abominables débauches, y traînant des femmes et des hommes sur lesquels ils assouvissaient leurs infames désirs, et qu'ensuite ils égorgeaient. Ils fouillèrent dans les tombeaux, foulèrent aux pieds les reliques, souillèrent les vases sacrés, et mirent les chanoines à la torture, pour leur faire découvrir tout ce qu'ils possédaient; enfin, le peu d'habitants qui restaient, nobles, bourgeois, chanoines et militaires, furent impitoyablement massacrés dans la plaine. Bientôt l'infection des cadavres força les Mongols d'abandonner ce lieu réduit en un désert. Après leur départ, ceux qui s'étaient cachés dans les forêts voisines sortirent de leurs retraites, pour aller chercher quelque nourriture parmi les ruines et les morts; mais les barbares, qui les épiaient, tombèrent sur eux et les taillèrent en pièces. Ils répétèrent plusieurs fois la même manœuvre, et ne se retirèrent tout-à-fait que lorsqu'il ne resta plus personne à tuer.

Le pont Saint-Thomas, bourg allemand, éprouva le même sort que Varadin. Tchanad fut détruite par une autre division. Les Mongols dévastèrent toute cette province avant d'attaquer

la ville de Perg, où s'étaient réfugiés les habitants de soixante-dix villages, et le monastère d'Egresch, de l'ordre des Cisterciens, qui ressemblait à un château-fort. Lorsque tout le plat pays eut été entièrement ravagé, Perg fut investi par un corps d'armée composé de captifs russes, coumans et hongrois, et d'un petit nombre de Mongols. Ceux-ci firent d'abord attaquer la place par les Hongrois, et lorsqu'ils eurent péri, par les Russes, enfin par les Coumans. Ils se tenaient derrière ces malheureux, et riaient de les voir tomber, faisant main basse sur ceux qui reculaient. Au bout d'une semaine d'attaque continue, la ville fut prise; on la fit évacuer. Les militaires et les dames, qui étaient en grand nombre, furent placés d'un côté dans la plaine et les paysans de l'autre. On les dépouilla, et puis on les massacra à coups de sabres et de haches. A l'exception de deux jeunes filles, que ces barbares réservèrent pour leurs plaisirs, il ne se sauva de cette boucherie, que ceux qui s'étant jetés subitement à terre et se trouvant teints du sang des autres, passèrent pour morts. Peu de jours après, les Mongols attaquèrent le couvent d'Égresch. Ceux qui s'y étaient enfermés se rendirent à condition d'avoir la vie sauve; mais ils furent égorgés, hormis quelques moines que

les Mongols laissèrent en liberté, et les plus belles femmes qu'ils gardèrent pour leur usage (1).

Les Mongols prirent alors des cantonnements au milieu du pays qu'ils avaient dévasté, possédant un immense butin, en chevaux, en bétail, en effets de toutes espèces, et maîtres d'un grand nombre de captifs des deux sexes, qu'ils employaient à divers services (2). Beaucoup d'habitants de la province de Varadin s'étaient réfugiés dans les forêts. Les Mongols, après les avoir parcourues, ne pouvant atteindre tous ces malheureux, eurent recours à cette atroce perfidie : ils relâchèrent quelques-uns de ceux qu'ils avaient pris, leur disant que quiconque se fierait à eux et retournerait dans ses foyers avant une certaine époque, ne serait pas molesté. Sur la foi de cette promesse, tous ces fugitifs, qui mouraient de faim, retournèrent dans leurs demeures et repeuplèrent une centaine de villages. Chacun de ces villages fut placé sous l'autorité d'un Mongol, et comme c'était le temps de la moisson, les paysans s'occupèrent à récolter les bleds et à les serrer. Les Mongols et les Coumans étaient confondus avec

(1) M. Roger., *Miserabile carmen*, etc., cap. 30, 31 et 34.
(2) Thomas, etc., *Hist. salon.*, cap. 37.

les Hongrois, et l'on voyait souvent de ces derniers racheter leur vie au prix de l'honneur de leurs femmes, de leurs filles ou de leurs sœurs, dont ces barbares jouissaient même à leurs yeux; on envoyait les plus belles filles aux commandants des villages, qui donnaient en retour du bétail ou des chevaux; mais après la récolte et les vendanges, ces chefs s'étant assemblés, ordonnèrent que les habitants de tous les villages vinssent, un certain jour, leur apporter des présents, et se fissent accompagner de leurs familles. Lorsque ces malheureux eurent offert leurs dons, on les conduisit dans une vallée où, après les avoir dépouillés, on les égorgea.

Les Mongols restèrent dans l'inaction l'été et l'automne de 1241. L'hiver suivant fut si rigoureux que le Danube gela, ce qui de longtemps n'était arrivé. Les Mongols voulurent profiter de cette circonstance pour attaquer Strigonie ou Gran, qui était la ville la plus considérable du royaume et l'ancienne résidence de ses souverains. Pour savoir si l'on pouvait traverser le fleuve sur la glace, ils abandonnèrent près de la rive des chevaux et des bestiaux, puis s'éloignèrent; au bout de trois jours, les Hongrois de l'autre bord ne voyant plus l'ennemi, crurent qu'il s'était retiré, et allèrent chercher ces animaux, qu'ils amenèrent sur la glace. Les Mongols passèrent alors le fleuve.

La ville de Strigonie était ceinte d'un fossé et de murs flanqués de tours de bois, derrière lesquels ses habitants se croyaient en sûreté contre l'ennemi. Les Mongols posèrent d'abord leur camp à une certaine distance de la ville, en attendant qu'on eût construit une trentaine de catapultes; ensuite ils investirent la place, et leurs prisonniers élevèrent sur le bord du fossé un parapet en fascines, à l'abri duquel ils dressèrent leurs machines qui jouèrent sans interruption. Lorsqu'une partie du mur eut été détruite, ils comblèrent le fossé avec des sacs pleins de terre, lancés par leurs engins. Alors les assiégés, parmi lesquels il y avait beaucoup de négociants français, allemands et lombards, mirent le feu aux faubourgs et aux maisons de bois, brûlèrent une immense quantité d'habits et d'étoffes, tuèrent leurs chevaux, enfouirent leur or, leur argent, ce qu'ils avaient de plus précieux, et se retirèrent ensuite dans les édifices en pierre pour s'y défendre. Les Mongols, furieux de se voir frustrés de leur proie, entourèrent la ville d'un enclos de pieux, afin que personne ne put s'en échapper; puis ayant assailli ces édifices, ils tuèrent tous ceux qui s'y étaient retirés; les barbares brûlaient à petit feu les principaux habitants pour les forcer à déclarer où ils avaient caché leurs richesses. Les premières

dames de la ville, couvertes de leurs plus belles parures, s'étaient réfugiées dans l'un de ces hôtels; sur le point d'être massacrées, elles demandèrent à être conduites au prince mongol. Amenées dans son camp, au nombre de trois cents, elles implorèrent sa miséricorde, s'offrant à le servir comme esclaves. Ce barbare donna l'ordre de les dépouiller et de leur couper la tête.

Cependant les Mongols ne purent pas se rendre maîtres de la citadelle de Strigonie, qui était située sur une hauteur et vaillamment défendue par un Espagnol, le comte Siméon. Grace au dégel qui survint, ils ne prirent pas non plus Albe-Julie, entourée de marais, et tandis qu'ils assiégeaient le fort de Saint-Martin, ils reçurent un courrier du fond de la Tartarie avec la nouvelle de la mort d'Ogotaï et l'ordre de revenir. Ces trois places furent les seules qui échappèrent à la destruction; car Bude avait aussi été incendiée; mais le pays à l'occident du Danube ne fut pas entièrement ruiné comme l'autre partie du royaume; les Mongols n'y ayant pas cantonné, ne dévastèrent que les districts sur leur passage (1). Ces barbares pénétrèrent même en Au-

(1) M. Rogerius, *Miserabile carmen*, cap. 35, 36, 38, 39 et 40.

triche; au commencement du mois d'août, un de leurs corps s'avança jusqu'à Neustadt près de Vienne (1). Il n'y avait dans Neustadt que cinquante hommes de garnison et vingt balistaires; mais les Mongols se retirèrent à l'approche d'une armée réunie par le duc d'Autriche, le roi de Bohême, le duc de Carinthie, le margrave de Bade et le patriarche d'Aquilée (2).

Après la destruction de Strigonie le prince Cadan fut détaché contre le roi Bela. Du comté de Thurocz ce prince avait passé à Presbourg, où Frédéric, duc d'Autriche, étant allé le trouver et lui ayant prodigué des témoignages d'intérêt et d'amitié, l'avait pressé de se mettre en sûreté au-delà du Danube. Mais dès qu'il le vit en son pouvoir, il exigea du roi une grosse somme d'argent, en restitution de celles que Bela, disait-il, lui avait extorquées les années précédentes, et en indemnité des contributions que ce prince avait levées sur les Viennois. Bela fut contraint de lui payer une partie de cette somme en argent comptant, en vases précieux, et de lui engager, pour le reste, trois comtés voisins de

(1) Pernoldus, *Chronicon*, ad an. 1242.

(2) Yvonis dicti Narbonensis *Epistola* ad Giraldum Burdegalensem archiepiscopum, apud Math. Paris. *Historia angliæ*, tom. I, p. 608.

l'Autriche. Frédéric ne fut pas encore satisfait de cet acte de vengeance; il ravagea les provinces hongroises à l'ouest du Danube, tandis que celles à l'est étaient dévastées par les Barbares; il s'empara même de la ville de Raab; mais les habitants de ce district ayant couru aux armes, la reprirent, et brûlèrent tous les Allemands qui gardaient la citadelle (1).

Bela, quittant l'Autriche, se retira avec sa famille à Zagrab ou Agram en Croatie. Il y demeura pendant l'été, attendant l'issue des événements, et auprès de lui se réunirent beaucoup d'Hongrois qui avaient échappé au fer mongol. Il envoya chercher, dans la ville d'Albe-Royale, le corps du roi Saint-Étienne, ainsi que les trésors des églises, et les fit conduire en Dalmatie avec la reine son épouse et son fils Étienne, âgé de deux ans. Ces dépôts si chers furent confiés à la garde de la ville de Spalatro; mais la reine préféra de se retirer dans le fort de Clissa.

Sur la nouvelle que le prince Cadan était en marche pour l'enlever, Bela quitta la ville d'Agram et se réfugia vers la côte de Dalmatie; les villes maritimes de ce pays furent bientôt encombrées d'émigrés hongrois. Le roi, accom-

(1) M. Rogerus, cap. 33. — Pernoldus, *Chronicon*, ad an. 1241.

pagné d'un grand nombre de prélats et de nobles, se rendit à Spalatro, puis à Trau, d'où il passa dans une île voisine. Cadan traversa la Sclavonie avec une incroyable rapidité, franchissant des lieux qui n'avaient jamais vu d'armée et répandant la terreur dans cette contrée, dont les habitants se réfugièrent dans les montagnes et les forêts; mais lorsque le prince mongol eut appris que le roi avait atteint la côte, il ralentit sa course et s'arrêta quelques jours sur la rive du Sirbium. Alors il fit assembler dans une plaine les captifs hongrois des deux sexes et de tout âge, que l'armée avait menés à sa suite, et les fit égorger. Il traversa la Croatie, parut devant Spalatro et cerna le fort de Clissa; voyant que cette place située sur un rocher ne serait pas facile à prendre, informé d'ailleurs que le roi n'y était pas, il alla à Trau, et campa sur le rivage, en face de l'île où s'était réfugié Bela, qui ne se croyant plus en sûreté, fit embarquer sa famille et ses trésors. Après avoir demeuré pendant presque tout le mois de mars dans ces contrées, les Mongols se portèrent sur les villes maritimes de la haute Dalmatie, laissant de côté Raguse. Ils saccagèrent Cattaro, Suagio et Drivasto, où ils ne laissèrent pas une ame vivante, et traversèrent ensuite la Servie pour aller rejoindre l'armée de Batou.

Lorsque les Mongols, qui s'en retournaient en Orient, furent sur le point d'évacuer la Hongrie, ces barbares publièrent dans leur camp que tous les étrangers, libres ou captifs, pouvaient, grace à la clémence des princes mongols, s'en aller chez eux. Une foule de Hongrois et d'Eclavons quittèrent l'armée au jour fixé; mais à peine ces malheureux s'étaient éloignés de trois milles, que des escadrons tartares vinrent fondre sur eux le sabre à la main et les taillèrent en pièces (1).

Les princes mongols s'arrêtèrent plusieurs mois dans le pays au nord du Caucase, pour réduire les Captchacs, qui avaient repris les armes, et attaqué Sancor, frère de Batou. Continuant leur marche à la fin de 1243, ils arrivèrent l'année suivante dans la Tartarie (2).

Bela ne quitta l'île où il s'était refugié, et à laquelle on donna son nom (3), que lorsqu'il fut bien assuré de la retraite totale des Barbares.

---

(1) Thomas, *Hist. salonitar. Pontif.*, cap. 39 et 40.

(2) *Djami-ut-Tévarikh.* — *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. Voy. dans la note XI, à la fin du volume, la traduction des passages de ces deux histoires qui sont relatifs à l'expédition des princes mongols en Occident.

(3) Lucius, *de regno Dalmatiæ et Croatiæ*, lib. IV, cap. 5, p. 163.

Alors il retourna en Hongrie; mais ce royaume éprouva la même année un fléau plus destructeur encore que la cruauté des Mongols; les champs, abandonnés pendant leur occupation, ne fournissant aucun tribut, la famine acheva la désolation de ce malheureux pays (1).

---

(1) Deux auteurs contemporains nous ont transmis les principaux détails de l'invasion des Mongols dans le royaume de Hongrie: l'archidiacre Thomas, de Spalatro en Dalmatie, mort en 1268, dans son Histoire des Pontifes de Salona et de Spalatro, et Roger, chanoine de Varadin, dans son récit intitulé *Miserabile carmen*, etc. Ce petit ouvrage est précédé d'une épître dédicatoire à Jean, évêque de Pest, où Roger l'assure, en ces termes, de la fidélité de sa narration: « Multa quidem invenietis in eo, quæ meo subjacuerunt as-« pectui, plurimaque propriis palpavi manibus; nonnullaque « a fide dignis didici, in quorum illa fuerunt præsentia per-« patrata. » Il ajoute: « Et sciant cuncti, hæc me temerè non « referre, quod quisquis ad manus ipsorum devenerit Tar-« tarorum, si natus non fuisset, melius esset ei; et sentiet, « se non a Tartaris, sed in Tartaro detineri. »

Voici ce que Roger raconte de ses propres aventures: « Tandis que les Tartares saccageaient Varadin, j'étais caché « dans une forêt voisine; je me sauvai de nuit à Pont-« Thomas, bourg allemand sur la rivière Kœrœsch, et ne « me croyant pas encore en lieu de sûreté, je me réfugiai « dans une île fortifiée de la Marosch. J'appris bientôt le « sac de Pont-Thomas, ce qui me fit dresser les cheveux; je « quittai l'île, et me jetai dans une forêt. Dès le lendemain, « cette île fut occupée par les Tartares, qui firent main

La funeste bataille de Lignitz et les horribles dévastations des Mongols sur les frontières de

« basse sur tout ce qui s'y trouvait. Plusieurs de ses habitants « s'étaient sauvés dans les bois; croyant, au bout de trois « jours, que l'ennemi s'était éloigné, ils y revinrent pour « chercher de la nourriture; mais ils y trouvèrent des Tar- « tares qui y étaient restés cachés et qui les massacrèrent. « Cependant j'errais dans les bois, dénué de tout. Pressé « par la faim, j'étais obligé d'aller la nuit dans l'île pour « tâcher de découvrir, sous les cadavres, de la viande et de « la farine enfouies, que j'emportais furtivement. Je vécus « ainsi pendant plus de vingt jours, me cachant dans les « cavernes, dans les fossés, dans les cavités des arbres.

« Quand les Tartares promirent de ne faire aucun mal « aux habitants qui reviendraient dans leurs foyers, je ne « me fiai pas à cette assurance, et mes soupçons n'étaient « que trop justes. J'aimai mieux aller droit à leur camp « que d'attendre mon sort dans un village; je me donnai « donc à un Hongrois, qui était entré au service des Tar- « tares, et qui daigna, comme une grande faveur, m'ad- « mettre au nombre de ses domestiques. A demi-nud, je « gardais ses chariots; pendant que je restai chez lui, « j'eus toujours la mort devant les yeux. Un jour je vis un « grand nombre de Tartares et de Coumans revenir de tous « les côtés avec des chariots chargés de dépouilles, des « troupeaux, et quantité de chevaux. J'appris que dans une « nuit ils avaient égorgé les habitants de tous les villages des « environs; mais ils n'avaient brûlé ni les grains, ni les « fourrages, ni les maisons; ce qui me fit juger qu'ils avaient « l'intention de passer l'hiver dans le pays, et ma conjec- « ture se vérifia. Ils n'avaient prolongé pendant quelque

l'Allemagne, avaient répandu la terreur dans l'Empire. On y prêcha la croisade contre ces barbares,

« temps l'existence de ces villageois, que pour leur laisser « faire la moisson et les vendanges; mais ils n'entendaient « pas que ces malheureux consommassent ce qu'ils avaient « récolté. (Cap. 24 et 36.)

« Lorsque les princes eurent reçu l'ordre de retourner en « Tartarie, nous commençâmes à rétrograder avec les cha- « riots chargés de butin, les troupeaux et les chevaux. Les « Tartares parcouraient à pied les forêts, pour tâcher de « découvrir quelque chose qu'ils n'avaient pas aperçu en « venant. L'armée, qui se retirait ainsi lentement, trouva, « au sortir des forêts, une multitude de ses gens qu'elle avait « laissés en cet endroit, et des camps qui lui étaient préparés. « Lorsqu'elle eut quitté la Hongrie pour entrer dans la Cou- « manie, il ne fut plus permis comme auparavant de tuer « du bétail pour les captifs; on leur abandonnait seulement « les intestins, les pieds et la tête des animaux qui servaient « à la nourriture des Tartares. Nous commençâmes alors « à craindre qu'on ne fit main basse sur nous tous; ce que « les interprètes donnaient aussi à entendre. Je songeai à « m'échapper. Feignant d'aller satisfaire un besoin, je m'é- « cartai de la route, et m'enfonçai précipitamment dans la « forêt, suivi de mon domestique; j'entrai dans une grotte, « et me fis couvrir de branchages; mon domestique se cacha « plus loin. Nous restâmes ainsi couchés comme dans le « tombeau, pendant deux jours, n'osant pas lever la tête, « entendant l'horrible voix des Tartares qui cherchaient les « bestiaux dans la forêt, ou bien appelaient les captifs qui « se cachaient. Enfin, pressés par la faim, nous sortîmes de « nos retraites; bientôt nous aperçûmes un homme, et,

que l'on croyait acharnés à la déstruction du nom chrétien; ceux qui possédaient de la for-

« saisis de frayeur, nous prîmes la fuite; il s'éloigna de son « côté; puis nous nous regardâmes, et comme il était ainsi « que nous sans armes, nous nous fîmes des signes pour « nous appeler mutuellement. Nous nous racontâmes l'un à « l'autre nos tristes aventures, et délibérâmes sur ce qu'il « fallait faire. Nous étant fortifiés par notre confiance en « Dieu, nous arrivâmes à l'extrémité de la forêt; nous mon- « tâmes sur un arbre élevé, et vîmes que le pays épargné « par les Tartares, à leur arrivée, était entièrement désolé. « O douleur! nous nous mîmes à traverser cette terre dé- « serte, où les clochers des églises dirigeaient notre marche; « heureux quand je pouvais trouver des poireaux, des oi- « gnons, de l'ail, dans les jardins des villages ruinés, ré- « duit d'ailleurs à me nourrir de simples racines. Enfin, « huit jours après être sortis des forêts, nous arrivâmes à « Albe (probablement Albe-Julie), où nous ne trouvâmes « que des ossements humains, que les murs des églises et « des palais, qui étaient encore teints du sang chrétien. A dix « milles de là, il y avait, près d'une forêt, une maison de « campagne appelée vulgairement *Frata*, et à quatre milles « de la forêt une haute montagne où s'étaient réfugiés beau- « coup d'individus des deux sexes. Ils nous félicitèrent, les « larmes aux yeux, et nous interrogèrent sur les périls que « nous avions courus. Ils nous offrirent du pain noir, fait « de farine mêlée d'écorce de chêne, qui nous parut le plus « délicieux que nous eussions jamais mangé. Nous restâmes « un mois dans ce lieu, n'osant pas le quitter; mais nous « envoyions souvent à la découverte les hommes les plus « dispos, pour voir s'il n'était pas resté de Tartares dans le

tune, mais n'étaient pas propres à la guerre, devaient contribuer de leurs biens à la défense commune (1). Les lettres que Grégoire IX adressa aux fidèles pour les exhorter à voler au secours

« pays, craignant toujours que leur retraite ne fut simulée, « et qu'ils ne revinssent pour égorger ceux qui avaient pu « échapper à leur barbarie; et quoique le besoin de vivre « nous forçât souvent de descendre dans les lieux qui avaient « été habités, nous ne quittâmes tout-à-fait cette retraite, « qu'après le retour du roi Bela. » (Cap. 40.)

Roger était né dans la principauté de Bénevent. Il fut d'abord attaché, comme chapelain, au cardinal Jean de Tolède, qui l'envoya plusieurs fois en Hongrie pour ses affaires ou celles de l'église. A l'époque de l'invasion des Tartares, il était chanoine du chapitre de Varadin. Après avoir échappé à la mort comme par miracle, il retourna auprès de son ancien patron, qui prit soin de son avancement, et lui procura les bonnes graces du souverain Pontife. Roger fut nommé à l'archevêché de Spalatro; revêtu de cette dignité, il se rendit en Hongrie auprès du roi Bela, avec des lettres de recommandation du pape. Le roi fut très-mécontent de cette nomination faite à son insçu; néanmoins il dissimula sa colère, et permit au nouvel archevêque de se rendre à son siège, dont Roger prit possession en 1250 (Thomas, *Hist. salon.*, cap. 48). Il le conserva jusqu'à sa mort, en 1267 (*Series archiepiscopor. salon. et spalat. ecclesiæ.* ap. Schvandtner., tom. III).

(1) *Chronicon Luneburgicum* ap. Eccard. *Corpus Historicum medii ævi*, tom. I, cap. 19.

des Polonais, peignent fortement sa douleur et ses alarmes. « Divers objets et tous très-graves, « y est-il dit, occupent sans cesse notre pensée : « les tristes affaires de la terre sainte; les tribu- « lations de l'Église; l'état déplorable de l'empire « romain; mais, nous le confessons, nous ou- « blions tous ces motifs d'affliction, et ce qui « nous concerne particulièrement, en songeant « aux maux causés par les Tartares; car l'idée « que le nom chrétien pourrait être détruit de « nos jours par les Tartares; cette idée seule « brise tous nos os, dessèche notre moelle, « amaigrit notre corps, détruit nos forces, et « nous cause une telle douleur, de si vives an- « goisses, que, pour ainsi dire, hors de nous- « mêmes, nous ne savons de quel côté nous « tourner. (1) »

Cependant l'Allemagne échappa au danger d'une invasion. L'armée du prince Péta se dirigea vers la Hongrie, qui fut pendant près de trois ans un vaste théâtre de carnage et de destruction. Ce fut en vain que Bela implora le secours des souverains de l'Europe; l'empereur Frédéric II et le pape Grégoire IX se faisaient alors la guerre

(1) Dlugoss, *Hist. Polon.*, lib. VII, pag. 682.

avec une extrême animosité. Le pontife romain voulant délivrer l'Italie de la domination germanique, et précipiter du trône un prince qui, par ses lumières, supérieur à son siècle, ne fléchissait pas devant l'autorité spirituelle, lançait sur son ennemi les foudres de l'Église, déliait ses sujets du serment de fidélité, les excitait à la révolte, et s'efforçait d'animer contre lui toute la chrétienté. Frédéric, bravant l'orage, employait ses armes à réduire ses états d'Italie, soulevés à l'instigation du pape. Il était occupé dans ce pays, lorsque l'évêque de Vatzen, envoyé par Bela, vint lui remettre les lettres de ce prince, qui le pressait de le secourir contre les Tartares, et s'offrait, à cette condition, de lui prêter hommage. Frédéric répondit à Bela : que s'il quittait l'Italie avant d'avoir terminé la guerre, l'Allemagne perdrait le fruit du sang et des trésors qu'elle avait sacrifiés pour maintenir ses droits ; qu'en marchant contre les Barbares, il exposerait ses propres états à être envahis, puisqu'il avait tout à craindre de l'animosité du souverain pontife; mais qu'il espérait donner bientôt la paix au monde chrétien, et qu'après avoir rétabli le calme en Italie, et pourvu à la sûreté de son empire, il marcherait, avec une multitude de guerriers, pour vaincre

les-Tartares (1). Frédéric manda néanmoins à son fils Conrad, et aux princes de l'Allemagne de se tenir prêts à repousser les Barbares; il adjura les autres souverains, au nom de la religion, et pour leur propre sûreté, de concourir aux mesures de défense contre un danger qui était commun; « car, écrivait-il au roi d'Angle-« terre, si les Tartares pénétraient en Allemagne, « et n'y trouvaient pas de barrières suffisantes « pour les arrêter, les autres états se verraient « bientôt menacés par la tempête que la justice « divine, nous le croyons, a permis d'éclater, à « cause des péchés qui souillent le monde, et « du refroidissement de la piété parmi les hom-« mes. Que votre excellence use donc de pré-« voyance, et tandis que l'ennemi commun « exerce ses fureurs dans les pays voisins, qu'elle « avise aux moyens de lui résister; car ces peuples « ont quitté leur pays avec l'intention de subju-« guer tout l'Occident, et de détruire la foi et « le nom chrétien, ce que Dieu ne veuille pas « permettre; mais nous espérons dans notre Sei-« gneur Jésus-Christ, qui, par sa grace et son « assistance, nous a fait jusqu'a présent, triom-« pher de nos ennemis, que ceux-ci, qui se sont

(1) Petri de Vineis cancellarii Friderici II *Epistol.*, lib. I, cap. 29. Basilæ, 1566, in-8°.

« élancés des régions tartares, rencontrant les « forces de l'Occident, déposeront leur orgueil, « et que les Tartares seront précipités dans le « Tartare. (1) »

En quittant la cour de l'empereur, l'évêque de Vatzen se rendit à Rome avec des lettres où son souverain implorait également l'assistance du siége apostolique; mais les réponses du pape ne furent guère plus satisfaisantes que celles de Frédéric II. Après avoir exprimé la profonde affliction que lui causaient les calamités dont les chrétiens étaient frappés par les mains des Tartares, et qui devaient être attribuées au courroux céleste, provoqué par l'excès de leurs péchés et de leurs crimes; après avoir exhorté ceux dont le cœur est touché de la crainte de Dieu, d'implorer sa miséricorde, couverts de cilices et de cendres, Grégoire IX conjure Bela de défendre vaillamment son royaume et la religion catholique, contre laquelle les Barbares, comme on le savait, étaient particulièrement animés, lui promettant de l'aider de ses conseils et de lui donner des secours efficaces. Il lui annonce que, recevant sa personne et sa famille sous la protection du siége apostolique, il lui accorde,

(1) Math. Paris, *Hist. Angliæ*, tom. I, pag. 558. C'est la lettre déja citée du 3 juillet 1241.

ainsi qu'à tous ceux qui marcheront, sous la bannière de la croix, à la défense de la Hongrie, les mêmes indulgences et immunités qui avaient été concédées, en concile général, aux croisés de la terre sainte. En même temps Grégoire écrivit à plusieurs souverains pour les presser de secourir la Hongrie, dans la crainte que ce pays étant conquis et dévasté, les autres contrées de l'Europe n'éprouvassent le même sort.

Dans une seconde lettre adressée à Béla, le pape exhorte ce prince à fonder son espoir en la miséricorde de Dieu, qui, après avoir lancé sur son peuple le fléau de sa vengeance, provoqué par l'intolérable atrocité des crimes, fait succéder à ses rigueurs la douceur de l'amour, et après avoir tenu la verge de la correction, étend une main consolatrice. Il l'invite au courage et à la constance, promettant de lui donner toujours des secours et des conseils : « Si Frédéric, « qui se dit empereur, ajoutait-il, revenait d'un « cœur contrit et pénitent, à l'obéissance de la « mère Église, elle serait prête à faire la paix « avec lui, ce qui tournerait à la gloire de Dieu, « et au bien de la religion; ce qui rendrait le « repos au monde chrétien et permettrait aussi « de vous secourir plus efficacement ». (1).

(1) Odor. Raynaldus, *Annal. Eccles.*, tom. II, pag. 259

En occident comme en Asie, les peuples se persuadaient que les Tartares étaient les instruments dont la providence voulait se servir pour les châtier de leurs iniquités. Les fidèles craignaient même que ce ne fût le peuple, qui, selon l'ecriture, devait précéder l'arrivée de l'Anti-Christ (1); on le croyait sorti des extrémités de l'orient, pour anéantir le nom chrétien. Dans ce siècle, où l'autorité souveraine était affaiblie par l'aristocratie féodale, et l'Europe morcelée en petits états rivaux; où l'on ne pouvait prendre une mesure sans convoquer une diète, ni réunir ses efforts pour un intérêt commun; où l'esprit monastique, une dévotion puérile et de vaines superstitions, offusquant les lumières naturelles, s'opposaient au développement de la raison; la chrétienté fit à peine quelques préparatifs de défense contre les hordes barbares, prêtes à la dévaster, et ne dut probablement son salut qu'à la mort d'Ogotaï, qui obligea Batou et les autres princes à retourner en Tartarie, pour participer à l'élection d'un nouveau souverain. Sans cette heureuse circonstance, il est à croire que la supériorité des Mongols dans l'art de la guerre,

et 261. Ces deux lettres sont datées de Latran, au mois de juillet 1241.

(1) Thomas archid., *Hist. Salonita*, cap. 38.

BR... OF THE ASIATIC...

eût fait éprouver aux autres nations européennes le sort déplorable des Russes, des Hongrois et des Polonais. Une funeste expérience avait prouvé que des troupes composées d'un petit nombre de cavaliers couverts de fer, et d'une multitude de paysans à demi-nus; que des armées sans ordre, ni subordination, sans unité de commandement, ni usage de tactique, ne pouvaient résister à cette nombreuse cavalerie légère des Mongols, aguerris et disciplinés, fertiles en stratagêmes, habiles dans l'art des grandes opérations et des manœuvres sur le champ de bataille; qui, montés sur des chevaux agiles, et frappant de loin par leurs fléches, se jouaient de la bravoure et de l'adresse de guerriers habitués à combattre avec la lance, l'épée et la masse d'armes.

A peine Béla fut-il de retour dans son royaume, que des bruits sinistres annoncèrent une nouvelle invasion des Tartares. Leur empire s'étendait jusqu'à l'extrémité occidentale de la Galicie et de la Moldavie, d'où ils menaçaient la Hongrie et la Pologne. Le pape Grégoire était mort le 21 août 1241; Célestin n'avait occupé que peu de jours la chaire de Saint Pierre, qui resta vacante jusqu'au 25 juin 1243. Innocent IV venait d'être élevé au pontificat, lorsque Béla lui écrivit pour le conjurer d'avoir compassion de son royaume, et de faire marcher à sa défense

des légions de croisés. Innocent ordonna sans délai au patriarche d'Aquilée, d'exhorter les peuples d'Allemagne à prendre la croix pour secourir les Hongrois; mais heureusement les craintes de Béla ne furent pas vérifiées (1).

Deux ans après, dans un concile général assemblé à Lyon, le pape Innocent IV cita, parmi les principaux motifs qui l'avaient déterminé à le convoquer, l'urgence d'aviser aux moyens de défendre l'Europe contre les Tartares. Pour appaiser la divinité, on ordonna des jeûnes et des prières solennelles; il fut résolu que les peuples exposés aux irruptions des Mongols, recevraient le conseil de fortifier leurs villes, d'obstruer les chemins, et que des missionnaires seraient envoyés aux chefs de ces barbares avec des lettres du pape, qui les inviteraient à ne plus verser le sang chrétien, et à se convertir à la vraie foi; telles furent les dispositions du concile de 1245, pour garantir la chrétienté d'un danger aussi menaçant.

En implorant l'assistance de Frédéric II, à l'époque où son royaume était à moitié dévasté par les Tartares, Béla s'était engagé à lui prêter hom-

(1) Odor. Raynaldus, ad an. 1243. La lettre d'Innocent au patriarche d'Aquilée est datée d'Anagni, le 12 des calendes d'août 1243.

mage, si avant un certain terme, l'empereur venait à son secours, ou lui envoyait son fils Conrad, roi des Romains. Frédéric annonça que son fils marcherait à la défense de la Hongrie; mais cette promesse ne fut pas accomplie. Au bout de quelques années, Béla ayant communiqué au pape sa crainte que l'empereur ne fondât sur cette promesse éventuelle la prétention d'un droit de suzeraineté sur la Hongrie, le pontife romain le rassura par sa réponse où il déclarait que la condition n'ayant pas été remplie, l'engagement était nul, et qu'on ne pourrait jamais rien réclamer à ce titre, ni de Béla, ni de ses successeurs (1).

On apprend par une lettre que le pape Alexandre IV adressa, en 1259, au roi de Hongrie, que Béla avait reçu des propositions d'alliance de la part d'un prince mongol. Le roi s'était plaint amèrement envers ce pontife de l'indifférence que la cour de Rome lui avait témoignée dans ses malheurs, et ménaçait de s'en venger, en acceptant les propositions d'alliance qui lui étaient faites par les Tartares. « Les plaintes « contenues dans le début de votre lettre, lui « répond Alexandre, nous ont froissé le cœur. Il

(1) Odor. Raynaldus, ad. an. 1245. La lettre d'Innocent est datée de Lyon 12 calendes de septembre 1246.

« y est dit que, lorsque votre royaume était « cruellement dévasté par les Tartares, vous aviez « fait demander du secours à notre prédécesseur « Grégoire, et que ce pontife, comme s'il eût « oublié votre insigne dévotion et celle de vos « ancêtres, n'avait pas voulu témoigner, même « par des paroles, encore moins par des actions, « qu'il compatissait au carnage de vos sujets; et « que, bien qu'après sa mort, pendant la vacance « du siége apostolique, les cardinaux vous eus- « sent donné la promesse consolante, que le pape « futur mettrait ses soins à repousser les barbares « de vos frontières, cet espoir n'avait cependant « pas été réalisé. En demandant les secours et les « conseils de l'église contre de nouvelles attaques « de la part des Tartares, vous exposez qu'elle « vous a abandonné et dédaigné dans le danger « précédent; mais si vous voulez considérer la « malheureuse situation de l'église à cette époque, « nous croyons que vous l'absoudrez, et que vous « conviendrez que l'omission dont vous vous plai- « gnez doit être uniquement attribuée aux mal- « heurs du temps, et à l'iniquité de ceux qui « troublaient alors l'Église; car l'empereur Fré- « déric exerçait la plus violente tyrannie contre « le siége apostolique, l'attaquant de toute sa « puissance, afin que, lorsqu'elle aurait été op- « primée, lorsque ses fils, privés de sa protec-

« tion, auraient été subjugués, il pût recevoir « seul les honneurs suprêmes. Pour défendre sa « liberté et celle de ses fils, l'Église avait fait « de si grandes dépenses, elle était grevée de « tant de dettes, que, dans ses embarras, elle « ne pouvait prêter secours à autrui; et ses res- « sources n'ont pu encore suffire à acquitter « toutes les dettes qu'elle a contractées. Si, après « l'avénement d'un nouveau pontife, les pro- « messes, données par les cardinaux, n'ont pas « été accomplies, c'est que le secours n'était « plus nécessaire, puisque les Tartares avaient « alors évacué vos états. Vous avez ajouté que, « hors d'état de résister à de si puissants enne- « mis, s'il fallait que vous fussiez privé ulté- « rieurement des secours du saint siége, vous « sériez forcé, quoiqu'en gémissant, de faire avec « eux un traité de paix et d'alliance, qu'ils vous « avaient pressé plusieurs fois de conclure, vous « proposant, à ce que vous dites, de faire épou- « ser à votre fils la fille du prince tartare, ou à « votre fille son fils, selon votre choix; ce traité « de paix devant porter la condition expresse, « que votre fils, avec la quatrième partie de la « nation, formera l'avant-garde des Tartares, « dans une expédition qui sera entreprise pour « détruire le peuple chrétien, et que vous aurez « le cinquième du butin et des biens qui seront

« enlevés aux chrétiens tués ou soumis; que d'ail-
« leurs vous ne paierez aucun tribut aux Tar-
« tares, qu'ils n'entreront pas sur votre terri-
« toire, et que, lorsqu'ils vous enverront des
« ambassadeurs, pour traiter d'affaires, leur suite
« n'excédera pas le nombre de cent personnes;
« mais il aurait mieux valu taire toutes ces cir-
« constances, car si vous pensez qu'il n'y a de
« secours à attendre contre ces ennemis, ni du
« ciel, qui dans les guerres soutenues pour la re-
« ligion et la justice, donne ordinairement la
« victoire au petit nombre, ni de la terre, où le
« péril qui vous menace est commun aux autres
« princes, un monarque très-chrétien devrait
« cependant avoir horreur de conserver, à des
« conditions si honteuses et détestables, non-
« seulement le plus beau royaume du monde,
« mais sa propre vie et celle des siens ». Le sou-
verain pontife cite alors tous les motifs tirés des principes de la vertu, de l'honneur, de la religion, qui doivent engager le roi à repousser de pareilles propositions; il ajoute que son intérêt, même temporel, lui défendait de les accepter, puisqu'il ne pouvait pas attendre, de la part des Tartares, plus de bonne foi qu'ils n'en avaient montré envers d'autres nations, qu'ils avaient fait tomber dans les mêmes embûches, pour les

mieux asservir; et après lui avoir annoncé que les calamités qui frappent les peuples sont des châtiments qui leur sont infligés par la divine providence, l'exhortant à les éviter dans son royaume, par son zèle pour y faire régner la justice et la piété; il s'excuse de ne pouvoir lui accorder sa demande d'un corps de mille balistaires, et lui assure que le saint siége, par ses concessions d'indulgences pour une croisade, lui donne un bien plus grand secours (1).

L'Europe continuant à être agitée par la crainte d'une nouvelle invasion des Mongols, le pape Alexandre IV invita les chrétiens à prendre des mesures pour repousser ces barbares. Dans une lettre qu'il adresse, en 1260, à l'archevêque de Bordeaux, le souverain pontife invoque la réunion de toutes les forces chrétiennes, celles d'un seul état ne suffisant point pour réprimer les irruptions de cette multitude féroce, et prononce qu'il faut empêcher, par la menace de peines terribles, que des chrétiens ne commettent l'infamie de s'allier avec les Tartares; mais comme le danger n'était pas imminent, on se borna, du moins en France, à ordonner des processions, le premier vendredi de chaque mois, ainsi que

(1) Odor. Raynaldus ad. an. 1259.

des prières, des jeûnes, des aumônes et d'autres œuvres méritoires (1).

Au commencement de la même année, le pape ayant mandé au roi de France que les chrétiens de la Palestine étaient menacés par les Tartares, qui venaient de conquérir les principales villes de Syrie, Louis IX assembla à Paris les barons et les prélats de son royaume, qui ordonnèrent, dit Guillaume de Nangis, *que on feît pourcession et que on deît litanies et oroisons, et que on se gardât de vilainnement jurer de nostre seigneur et des sains, et que on se tenît de pécher et de superfluités et de robes et de viandes* (2).

L'année suivante, Alexandre IV avait convoqué un concile général à Rome au temps de pâques; mais des bruits annonçant la marche d'une armée tartare vers l'Occident, lui firent différer la tenue de cette assemblée, qui n'eut lieu qu'à la fin de juin, après que ces alarmes eurent été dissipées par la nouvelle que les Tartares,

(1) *Alexandri IV. Litteræ ad archiepiscopum Burdegalensem et responsio concilii Burdegalensis*, ap. Martenne et Durand, *Veter. scriptor. et monumentor. amplissima collectio*, Parisiis, 1724, in-folio. tom. VII, pag. 168 et 170.

(2) Guillaume de Nangis, *Annales de Saint-Louis* (édit. de Capperonnier), pag. 247.

entrés en Hongrie, y avaient été battus par le roi Bela avec une perte de cinquante-deux mille hommes (1). On délibéra dans ce concile sur les mesures à prendre pour garantir la chrétienté des hordes féroces qui la menaçaient. Le pape exhorta, par ses lettres, les rois et les princes à faire des armements, et les peuples furent appelés sous la bannière de la croix pour repousser les ennemis du nom chrétien.

En 1265, le roi Bela ayant annoncé au pape Clément que les Tartares se préparaient à faire une irruption en Hongrie et en Pologne, le souverain pontife fit prêcher la croisade dans ces deux royaumes et dans les parties de l'Allemagne qui les avoisinaient (2); cependant l'ennemi ne parut pas. Ce ne fut que dans l'année 1285 que la Hongrie revit les Mongols. Attirés dans ce royaume par des Coumans revoltés contre le roi

(1) Harduinus, *Acta Conciliorum*, Parisiis, 1714, in-fol. tom. VII, pag. 546 et 7. L'invasion en Hongrie et la défaite des Tartares dans l'année 1261, dont il vient d'être fait mention, d'après les historiens des conciles, n'était, sans doute, qu'une fausse nouvelle; car les anciens historiens hongrois n'en parlent pas. Cependant George Pray l'a recueillie dans ses *Annales* comme un fait avéré. Voyez *Annales regum Hungariæ*, tom. I, in-folio, pag. 309.

(2) Odor. Raynaldus, ad an. 1265.

Ladislas, ils le dévastèrent jusqu'à Pest, et se retirèrent chargés de butin (1).

La Pologne fut plus souvent ravagée par ces barbares. Après avoir fait, en 1259, une incursion en Lithuanie, où ils égorgèrent tous les habitants qui ne purent pas se réfugier dans les bois ou les marais, ils entrèrent en Pologne avec des troupes russes et lithuaniennes qu'ils faisaient marcher sous leurs drapeaux. Ayant brûlé Sandomir, ils assiégèrent sa citadelle, où les habitants de la ville et des campagnes environnantes s'étaient rétirés avec leurs effets les plus précieux. Les chefs des troupes russes, Vassilko et Léon, l'un frère, l'autre fils de Daniel, roi de Galicie, chargés de parlementer avec le commandant de cette place, Pierre de Crempa, lui persuadèrent qu'il obtiendrait aisément une capitulation, s'il voulait aller fléchir les généraux mongols, et le pressèrent de sauver, par ce moyen, la vie de tant de chrétiens renfermés dans la citadelle, garantissant la sûreté de sa personne. Trop confiant en leurs paroles, Pierre de Crempa se rendit au camp ennemi avec les principaux de la noblesse; mais comme ils se prosternaient devant les chefs mongols pour leur de-

(1) Joh. de Thurocz, *Chronica Hungarorum*, cap. 78, ap. Schvandt. *Script. rer. Hung.*, tom. I, pag. 151.

mander quartier, ils furent assaillis, dépouillés de leurs vêtements, et massacrés. Aussitôt les barbares courent avec de grands cris à la citadelle, où l'on se croyait désormais en sûreté ; ils s'en emparent, font main basse sur les hommes, épargnent les femmes pour les réduire à l'esclavage, et lorsqu'ils sont las de tuer, ils chassent le reste de la population dans la Vistule. Après avoir brûlé la citadelle, les Mongols se portèrent rapidement sur Cracovie, qu'ils trouvèrent sans défense et livrèrent aux flammes; Boleslaw le pudique s'était réfugié en Hongrie. Les Mongols dévastèrent le pays jusqu'à Bythom, dans le district d'Oppeln, et au bout de trois mois ils retournèrent en Russie chargés de dépouilles. Unis aux Russes et aux Lithuaniens ces barbares firent encore dans la suite plusieurs irruptions semblables en Pologne, où ils commirent toujours les mêmes cruautés (1).

La Russie, plus malheureuse que la Pologne et la Hongrie, après avoir été dévastée, demeura pendant plus de deux siècles sous l'affreuse domination des Mongols. Le grand duc et les princes apanagés étaient les vassaux du khan, de la postérité de Tchoutchi, qui régnait sur les contrées situées au nord de la mer Noire et de la

(1) Cromerus, *Rer. Polonicar.*, lib. X.

mer Caspienne, et faisait sa principale résidence à Séraï, sur le Volga. Ces princes étaient souvent obligés de se rendre à la cour de leur suzerain pour lui rendre hommage. Les fréquentes querelles qu'ils avaient entre eux pour la possession de leurs domaines, les obligeaient de soumettre leurs différends à la décision du souverain mongol, et pour réussir ils devaient être munis de riches présents; car rien n'égalait l'avidité de ces khans et de leurs officiers. A la mort du grand duc, ceux qui aspiraient à lui succéder, allaient briguer la faveur des successeurs de Batou. Sans cesse exposés à perdre leurs principautés et même leur vie, dont leur suzerain mongol disposait arbitrairement, ces princes étaient souvent forcés de comparaître à la cour de Séraï, pour se défendre contre les accusations de leurs rivaux. Ils y étaient soumis à un cérémonial humiliant, et traités en sujets avec la grossière insolence particulière à ces barbares. Des gouverneurs mongols établis dans les provinces russes, y exerçaient impunément leurs tyrannies et leurs concussions. Lorsqu'un envoyé du khan arrivait à la cour du grand duc de Russie, ce prince sortait de la ville à pied pour aller à sa rencontre, se prosternait devant l'ambassadeur de son suzerain, et lui présentait une coupe remplie de coumiz. On étendait une peau

de martre sous les pieds de celui qui donnait lecture des ordres du khan, et le grand duc l'écoutait un genou à terre (1). Les Russes payaient aux Mongols une capitation qui consistait en fourrures; souvent ceux qui n'avaient pas les moyens de l'acquitter étaient réduits à l'esclavage (2).

La domination des Mongols sur la Russie dura jusqu'à la fin du quinzième siècle. Les guerres civiles entre les descendants de Tchoutchi, qui se disputaient la succession au trône, affaiblirent la puissance des khans de Séraï; tandis que leur empire se divisait en plusieurs états, les grands ducs de Russie, dont la résidence était fixée à Moscow, devenaient de plus en plus puissants par la réunion, sous leur sceptre, des principautés qui avaient servi d'apanages aux princes du sang; ils cessèrent enfin de payer le tribut aux khans mongols, et de reconnaître leur suprématie; puis ils s'emparèrent de leurs domaines.

Il paraît que les Mongols, dans les premiers temps de leur domination en Russie, étendirent leurs ravages dans le nord jusqu'à la Permie. Sous le règne de Hocan II, qui occupa le trône

(1) Karamsin, *Ist. Gossoud. Ross.*, tom. IV, V et VI. — Cureus, *Silesiæ Annales*, pag. 67.

(2) Carpin, *Voyage*, art. VI.

de Norvège depuis 1217 jusqu'en 1263, il arriva dans ce pays un grand nombre de Permiens, qui avaient émigré pour se soustraire aux cruautés des Tartares. Le roi les ayant fait instruire dans la religion chrétienne, leur donna des terres autour du golfe Malanger (1).

(1) Thormod. Torfœus, *Historia rer. Norvegicarum*, Hafniæ, 1711, in-folio, tom. IV, pag. 303.

CHAPITRE III.

COUYOUC.

Régence de l'impératrice Tourakina. — Élection de Couyouc. — Actes de son règne. — Sa mort. — Missionnaires envoyés aux Mongols par le pape Innocent. — Mission du frère Jean de Plan Carpin en Tartarie. — Mission du frère Anselme en Perse. — Mission d'André de Lonjumel, envoyé par Saint-Louis en Tartarie.

A la mort d'Ogotaï, toutes les routes aux environs de la résidence furent gardées, afin que personne n'en pût sortir; et des courriers, expédiés dans toutes les directions, obligèrent les voyageurs de s'arrêter à l'endroit où ils les trouvèrent. Ogotaï avait d'abord désigné pour son successeur Goutchou, son troisième fils, et celui qui lui était le plus cher; ce jeune prince étant mort, en 1236, à l'armée, dans le Hou-koan, province de la Chine, son fils aîné Schiramoun hérita de la tendresse d'Ogotaï, qui le fit élever à sa cour, et le destina au trône; mais l'impéra-

trice Tourakina voulait élever à l'empire son fils aîné Couyouc (1). Ce prince avait reçu l'ordre de quitter l'armée d'Occident, et de revenir avec ses troupes; il apprit en route la mort de son père.

Les princes du sang et les chefs de l'armée reçurent, avec la nouvelle de cet évènement, une invitation, de la part de Tourakina, de se rendre à l'Ordou d'Ogotaï, pour élire son successeur. Tchagataï et les autres princes déférèrent la régence à cette impératrice. Elle avait été l'épouse de Taïr-Oussoun, chef de la tribu Ouhouse-Merkite; prise avec son mari, lorsqu'il se révolta contre Tchinguiz-khan, elle fut donnée par ce prince à son fils Ogotaï, qui en fit son épouse.

La régente commença par destituer le chancelier Tchingcaï. Ce ministre d'Ogotaï, né Ouïgour, était chargé, indépendamment des fonctions de sa place, de consigner chaque jour, sur un registre, les paroles remarquables de l'empereur (2); usage que l'on voit établi, dès les temps les

(1) Le nom de ce prince, qui se prononçait Couyouc ou Gouyouc, est écrit *Cuiuc* dans le *Miroir Historique* de Vincent; mais, dans les autres ouvrages qui parlent des Mongols, ce nom est transformé en *Cuine*, par une méprise assez facile sur les deux dernières lettres.

(2) *Djami-ut-Tévarikh.* Le prince Tchagataï avait pour

plus reculés, à la cour des souverains de la Chine. Mahmoud Yelvâdje, qui administrait avec sagesse les finances des possessions mongoles en Chine, fut remplacé par un autre mahométan, nommé Abd-our-Rahman. Tchingcaï et Yélvadje, sur le point d'être arrêtés, se réfugièrent dans le Tangoute, auprès de Coutan, fils d'Ogotaï, qui refusa, à plusieurs reprises, de les livrer, mandant à Tourakina qu'il les ferait comparaître à la prochaine assemblée générale, que leur conduite pourrait y être examinée, et que si on les jugeait coupables, ils seraient alors punis.

Les moyens oppressifs qu'Abd-our-Rahman employa pour procurer l'argent nécessaire aux besoins de la régente, excitèrent le mécontentement des Chinois, et causèrent un profond chagrin au sage Yélou-Tchoutsaï, qui voyait détruire le fruit de ses longs travaux. Cet homme d'état ne survécut pas long-temps au prince, qui sachant apprécier son mérite, lui avait accordé toute sa confiance; il mourut en 1243, à Caracouroum, agé de 55 ans. Yélou-Tchoutsaï, qui avait passé au service de Tchinguiz-khan, lors de sa première invasion en Chine, et l'avait suivi en Perse, travailla sans cesse à civiliser et instruire les

chancelier un chinois, qui était aussi chargé de recueillir journellement ses discours. *Ibid.*

Mongols. Versé dans les lettres et les sciences qui florissaient en Chine, il protégeait avec zèle ceux qui les cultivaient, et des milliers de lettrés chinois durent la vie à sa courageuse intercession auprès de leurs cruels vainqueurs (1).

Mess'oud bey, fils d'Yelvadje, gouverneur du Turkustan et de la Transoxiane, craignant d'être arrêté, se réfugia auprès du prince Batou. Ergoun fut envoyé en Perse, avec l'ordre de saisir Keurgueuz, gouverneur de ce pays; il l'amena à la cour de la régente, qui, pour satisfaire un ancien ressentiment contre cet officier, le fit emprisonner, et le remplaça par Ergoun. L'impératrice se laissait guider par les conseils d'une de ses femmes, nommée Fathma, qui avait été prise par les Mongols au sac de Thouss, en Perse. On attribuait à

(1) Mailla, pag. 231 et 239. — Gaubil, pag. 102. Selon les historiens persans, Mahmoud Yelvadje était, à la fin du règne d'Ogotaï, chargé de l'administration générale des provinces mongoles en Chine; selon les historiens chinois, c'était Yélou-Tchoutsaï. On serait tenté de croire que les uns et les autres parlent de la même personne, ces deux noms ayant d'ailleurs assez de ressemblance, si la mort du premier n'était de plusieurs années postérieure à celle du second. En outre Mahmoud était musulman, au lieu que Yélou-Tchoutsaï, issu de la famille impériale des Leáo, comme l'indique son surnom de Yélou, était de la secte de Boudha.

l'influence de cette mahométane la disgrace que venaient d'éprouver plusieurs des personnages les plus marquants sous le règne d'Ogotaï.

Peu de temps après la mort de ce prince, son oncle Daraï Otdjikin fit une faible tentative pour s'emparer du trône; il s'approcha avec ses troupes de la résidence impériale. Tourakina lui fit demander amicalement pourquoi il venait auprès *de sa fille* avec une suite si nombreuse, et lui renvoya son fils, qui avait demeuré à la cour d'Ogotaï. Comme on apprit alors l'arrivée de Couyouc dans son yourte, sur le bord de l'Imil, Daraï ne jugea pas à propos de poursuivre son dessein. Il retourna sur ses pas, mandant à la régente qu'il était venu dans l'intention de lui faire ses compliments de condoléance sur la mort de son époux.

L'assemblée générale, qui avait été convoquée dans un endroit, près du lac Gueuca, où le dernier empereur avait coutume de résider pendant l'été, ne put avoir lieu qu'au printemps de l'année 1246 (643). Ce retard fut causé par les délais de Batou qui, n'aimant ni la régente ni son fils Couyouc, prétextait un mal de pied pour ne pas se rendre au Couriltaï; et comme il était l'aîné des princes du sang, les autres membres de la famille impériale ne voulaient pas procéder sans lui à l'élection d'un nouveau souverain. Sur les

instances de l'impératrice, Batou promit enfin de venir; mais il ne parut pas, et la diète se tint malgré son absence. La convocation de cette assemblée avait mis en mouvement les princes de l'Asie; les routes qui conduisaient de toutes les parties de ce continent au centre de la Tartarie étaient couvertes de voyageurs; les princes du sang s'y rendaient avec une nombreuse suite militaire. On vit arriver au lieu fixé pour l'élection Daraï Otdjikin avec ses quatre-vingt fils, la veuve de Toulouï accompagnée de ses enfants, les descendants d'Ogotaï, de Tchoutchi et de Tchagataï; les gouverneurs militaires et civils dans les possessions mongoles en Chine; Ergoun et Mess'oud, l'un gouverneur général de la Perse, l'autre, du Turkustan et de la Transoxiane, ayant à leur suite les princes et les seigneurs de ces contrées; le sultan Seldjoukide du Roum, Rukn-ud-din; le grand duc de Russie, Yaroslaw; deux princes nommés David, qui se disputaient la couronne de Géorgie; le frère du souverain d'Alep, les ambassadeurs du khalife de Bagdad, ceux du prince Ismaïliyen d'Alamout, des princes de Moussoul, du Farss et du Kerman; tous apportant des offrandes magnifiques; et, dans cette foule de personnages qui paraissaient avec le brillant éclat du luxe asiatique, se faisaient remarquer par leur simplicité deux moines européens. C'é-

taient des missionnaires envoyés par le pape dans ces contrées orientales, pour prêcher l'évangile aux Tartares, et les détourner de faire désormais la guerre aux chrétiens. On voyait en ce lieu, nommé *Sira-Ordou*, deux mille tentes blanches, à peine suffisantes pour loger cette affluence de princes, de seigneurs et d'ambassadeurs, qui n'attendaient que le moment de se prosterner devant le nouveau monarque. Des marchands y étaient accourus en grand nombre avec les productions les plus précieuses des diverses contrées de l'Asie. Une immense multitude couvrait les environs du camp impérial, et les vivres devenus rares se vendaient à très-haut prix (1).

Les princes du sang et les généraux s'assemblaient dans une grande tente, qui pouvait contenir deux mille personnes; elle était entourée, à quelque distance, par une balustrade couverte de peintures. Cette tente avait deux entrées : l'une, réservée pour le souverain seul, n'était point gardée; on supposait que personne n'aurait l'audace de passer de ce côté; l'autre était oc-

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami-ut-Tévarikh*. Parmi les personnages qui se trouvaient présents au lieu de l'élection, les auteurs de ces deux histoires nomment des ambassadeurs francs; ils veulent sans doute parler des deux missionnaires envoyés par le pape.

cupée par des militaires armés d'arcs et de sabres. Les membres de l'assemblée s'entretenaient d'affaires jusqu'au milieu du jour; puis ils se mettaient à boire avec excès de la liqueur de lait de jument, et chaque jour ils se vêtissaient d'habits d'une autre couleur. Avant même son élection, Couyouc recevait des honneurs particuliers: toutes les fois qu'il sortait de son pavillon, on faisait retentir l'air de chants en son honneur, et l'on inclinait devant lui des baguettes terminées par des touffes de laine écarlate. Lorsque le moment de l'élection approcha, l'impératrice et les membres de l'assemblée se rendirent à un endroit situé à trois ou quatre lieues du Sira-Ordou, et tinrent leurs réunions dans une tente appelée l'*Ordou d'or*, parce qu'elle était soutenue par des colonnes couvertes de lames d'or, fixées avec des clous d'or (1). Les princes du sang et les chefs des tribus et des troupes, délibérant sur le choix d'un nouvel empereur, arrêtèrent, en premier lieu, qu'il serait pris parmi les descendants d'Ogotaï. Quoique Schiramoun eût été désigné par son grand-père pour lui succéder, les membres de l'assemblée, cédant à l'influence de la régente, élirent son fils Couyouc; ce prince, suivant l'u-

(1) Carpin ap. Vincentium, *Specul. Hist.*, lib. XXXI, cap. 30 et 31.

sage, refusa la dignité suprême, nommant chacun des autres princes, comme plus digne du trône, et s'excusant sur sa faible santé. Après une longue résistance, se rendant enfin aux vœux de l'assemblée, il dit qu'il acceptait l'empire, mais à condition que le trône serait assuré à sa postérité. « Nous le jurons, s'écrièrent les princes, d'une « voix unanime; tant qu'il existera un morceau « de chair de ta race ». Au même instant, ils ôtèrent leurs bonnets, détachèrent leurs ceintures, firent asseoir Couyouc sur un trône doré, et le saluèrent du titre de khan. Les membres de l'assemblée rendirent hommage au nouveau monarque par trois prosternations, et la multitude répandue dans la plaine, les princes vassaux, les ambassadeurs étrangers, qui se tenaient respectueusement hors de l'enceinte du pavillon impérial, s'étendirent en même temps la face contre terre. Après avoir reçu l'hommage de ses nouveaux sujets, Couyouc sortit de sa tente, suivi des princes du sang et des généraux, pour saluer le soleil par trois génuflexions. Ces cérémonies furent suivies d'un festin. L'empereur était assis sur son trône; les princes à sa droite, les princesses à sa gauche, siégeaient sur des tabourets; le repas ne fut composé que de viande; on servit à la ronde du vin et du coumiz, et les convives burent jusqu'au milieu de la nuit, au son des août. 1246.

instruments, accompagnés de chants guerriers (1). Ce banquet se renouvela sept jours de suite. Les fêtes terminées, Couyouc fit distribuer l'or, l'argent, les étoffes et les bijoux qui composaient le trésor de son père (2), confiant la direction de ces largesses à la princesse Sioureoucteni, veuve de Toulouï, qui était la personne la plus marquante du Couriltaï. Des présents furent donnés à chacun selon son rang, d'abord aux princes et aux princesses de la famille impériale, puis aux personnes attachées à leur service, aux noyans, aux généraux, à tous les officiers, enfin aux rois des nations tributaires, à leurs ministres et aux individus de leur suite. Le nouvel empereur surpassa son père en libéralité. Il acheta des marchandises pour la somme de 70 mille balischs, qui fut payée avec des assignations sur les pays

(1) Simon de Saint-Quentin qualifie le chant des Mongols de *hurlements: Cantibus, vel potius ululatibus* (ap. Vincent. *Spec. Hist.*, lib. XXXI, cap. 50). *Tartari*, dit Vincent dans sa description des mœurs de ce peuple (lib. XXIX, cap. 71) *modo interrogativo, clamoroso loquuntur, gutture rabido et horribili. Cantantes mugiunt ut tauri, vel ululant, ut lupi, voces inarticulatas in cantando proferunt.*

(2) « A quelque distance du quartier impérial, dit Carpin, on voyait sur une élévation plus de cinq cents chariots « chargés d'or, d'argent, et d'étoffes de soie. » C'était le trésor impérial.

conquis; ses officiers lui ayant proposé d'enfermer ces richesses dans les magasins de Caracouroum, attendu qu'il serait difficile de les transporter à sa suite, Couyouc dit qu'il était inutile de les garder, et voulut qu'elles fussent distribuées, non-seulement aux troupes, mais aussi à tous les individus présents. On en donna d'abord aux tribus de l'aile droite et de l'aile gauche, avec une telle profusion qu'il n'y eut pas un enfant qui ne reçût un présent; ensuite les étrangers, jusqu'aux valets, eurent part aux largesses de l'empereur. Comme, après cette distribution, il restait encore une grande quantité de ces marchandises, on en fit une seconde, sans pouvoir les épuiser. Couyouc, passant un jour devant les tas qui restaient, ordonna qu'ils fussent livrés au pillage.

La première affaire dont le khan s'occupa fut l'examen de la conduite du prince Otdjikin. Comme elle était d'une nature trop délicate pour être traitée publiquement, les princes Mangou et Orda furent seuls chargés de faire les informations nécessaires. Ce procès se termina par le supplice de plusieurs officiers d'Otdjikin.

Pendant la régence, qui avait duré plus de trois ans, les princes du sang avaient donné à leurs créatures des assignations sur les revenus des provinces; ils avaient accordé à toute sorte

de personnes des brevets d'exemption des charges publiques. Couyouc leur en fit de sévères reprimandes, et annula toutes ces concessions. La princesse Siourcoucteni et ses fils étaient les seuls qui ne se fussent point permis de pareils abus; le khan mêla l'éloge de leur conduite aux reproches qu'il adressa aux autres membres de sa famille. En même temps il confirma toutes les ordonnances d'Ogotaï, de même que celui-ci avait confirmé les ordonnances de Tchinguiz-khan, et il sanctionna par sa signature tous les diplomes délivrés sous le règne de son père.

Tchagataï, en mourant, avait transmis ses états à son petit-fils Cara-Holagou, dont le père Moatougan, avait péri au siége de Bamian. Le nouvel empereur, mécontent de ce choix, donna l'investiture des domaines de Tchagataï à Yissou-Mongca, fils de ce prince, qui avait été désigné son successeur par Ogotaï. Couyouc continua la guerre contre les Soungs, et mit les généraux Souboutaï et Tchagan à la tête de l'armée qui devait agir dans la Chine méridionale. Il fit marcher des troupes contre la Corée, qui soutenait son indépendance. Une armée fut envoyée en Perse, sous la conduite du général Iltchikdaï; pour la former, il fut ordonné que chacun des princes du sang fournît deux hommes sur dix de ses troupes. Iltchikdaï devait prendre le com-

mandement des forces mongoles en Perse, et lever, dans ce pays, deux hommes sur dix. Les royaumes de Géorgie et de Roum, les principautés de Moussoul, de Diarbékir et d'Alep furent placés sous sa juridiction exclusive, et il fut autorisé à percevoir seul les tributs de tous ces états. L'empereur annonça la résolution de marcher lui-même en Occident; cette armée d'Iltchikdaï devait être son avant-garde (1). Ergoun conserva le gouvernement général de la Perse; Mess'oud, celui du Turkustan et de la Transoxiane; ils furent munis de tablettes à tête de lion, marques de leurs dignités. Tous les grands fonctionnaires qui étaient sous la protection de ces deux gouverneurs, furent également confirmés dans leurs emplois par des diplomes et des tablettes, et plusieurs petits souverains de ces contrées reçurent des patentes qui leur en continuaient la possession. Abd-our-Rahman, le nouvel administrateur des provinces chinoises, fut mis à mort, et remplacé par son prédécesseur Mahmoud Yelvadje. Tchincaï obtint de nouveau la charge de grand chancelier.

Le royaume des Seldjoukides, dans l'Asie-Mineure, venait de subir le joug mongol, et

(1) Carpin dit aussi que Couyouc avait l'intention de marcher à la conquête de l'Occident (lib. XXXI, cap. 36).

selon une clause de son pacte de soumission, le sultan Yzz-ud-din Keï-Kavouss, avait envoyé à la cour de son nouveau suzerain son frère cadet Rukn-ud-din Kilidj-Arsslan. Ce jeune prince plut à l'empereur qui lui donna le trône de Roum, et déposa son frère (1).

Deux jeunes princes géorgiens, nommés tous deux David, étaient venus à la cour du grand khan solliciter l'investiture du royaume de Géorgie; l'un était fils naturel de George Lascha, dernier roi de Géorgie; l'autre était fils de la reine Rhouzoudan, qui avait succédé à son frère George. Couyouc partagea la Géorgie entre ces deux compétiteurs; il donna le Khartli au premier et l'Imirette au second; mais le fils de Rhouzoudan fut obligé de rendre l'hommage pour ses états au fils de George (2). Le grand juge Fakhr-ud-din, ambassadeur du khaliphe, fut congédié avec un message menaçant, à cause des plaintes portées contre ce pontife par les généraux mongols en Perse; et les envoyés du prince Ismaïliyen, (3), traités avec mépris, em-

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami-ut-Tévarikh.*

(2) *Précis de l'Histoire d'Arménie*, par M. Saint-Martin, dans ses *Mémoires sur l'Arménie*, tom. I, pag. 385, tom. II, pag. 294. — *Djami-ut-Tévarikh.*

(3) C'était le chef de la secte des Bathiniyes, plus connus

portèrent une réponse très-dure au mémoire qu'ils avaient été chargés de remettre. Les affaires générales ainsi réglées, l'assemblée fut dissoute, et les princes partirent pour faire les préparatifs des expéditions militaires nouvellement résolues (1).

Les deux religieux européens qui furent présents à l'élection de Couyouc, étaient les moines franciscains Jean de Plan Carpin et Benoit. On a vu que le concile tenu à Lyon dans l'année 1245, avait décrété l'envoi de missionnaires vers les Tartares, pour leur prêcher l'humanité et tâcher de les convertir au christianisme. Le pape Innocent IV écrivit au prieur des Dominicains à Paris, de choisir, parmi les religieux de son ordre, plusieurs frères qui pussent être chargés de cette mission. Le prieur ayant donné lecture des lettres apostoliques en plein chapitre, tous les religieux s'offrirent à l'envi; tous fondaient en larmes; ceux qui venaient d'obtenir la permission de se dévouer à la mort pour le salut de leurs frères, pleuraient de joie; les autres étaient pénétrés de douleur. Les quatre religieux qui furent choisis, Anselme

---

en Europe sous le nom d'Assassins, lequel résidait dans un château fort du Deïlom en Perse.

(1) *Tarikh Djihankiuschaï*, tom. I. — *Djami-ut-Tévarikh*.

de Lombardie, Simon de Saint-Quentin, Albéric et Alexandre, étant allés se jeter aux pieds du pape, reçurent de ce pontife des lettres adressées au chef des Tartares, et l'ordre de se rendre à la première armée de cette nation qu'ils trouveraient en Perse (1). Ils allèrent au camp du général Baïdjou. Trois autres religieux de l'ordre de saint François, Benoit, polonais, Laurent de Portugal, et Jean de Plan Carpin furent envoyés en Tartarie. Ces deux ordres mendiants avaient été institués depuis près d'un demi siècle, dans le but spécial de propager la lumière de l'Évangile parmi les infidèles (2).

Les deux missions partirent en 1246. Les franciscains traversèrent la Bohème, la Silésie et la Pologne. Ils apprirent à Lencisc que, pour être admis devant les chefs mongols, il fallait leur offrir des présents; ces frères qui vivaient d'aumônes, ne possédant rien, le duc Conrad, son épouse, l'évêque de Lencisc, les nobles polonais vinrent à leur secours, en leur donnant

(1) Vincent. M. Fontana, *Monumenta Dominicana*, Romæ, 1675, in-folio, pag. 52.

(2) Lucas Waddingus, *Annales Minorum*, Lugduni, 1647, in-folio, tom. I, pag. 641. — Odor. Raynaldus, *Annales Ecclesiastici*, tom. II, in-folio, pag. 258 et 393.

des pelleteries, pour les employer en offrandes. Ces missionnaires se rendirent à Kiew, d'où ils parvinrent en six jours aux avant-postes mongols. Ils furent conduits au quartier du prince qui commandait les troupes mongoles sur cette frontière ; mais comme il n'y avait auprès de lui personne qui pût interpréter les lettres latines dont ils étaient chargés, ce général envoya les missionnaires à la cour de Batou. Après avoir couru à franc-étrier pendant trente-neuf jours, ils arrivèrent au camp de ce prince sur le bord du Volga. On leur dressa des tentes à environ une lieue du quartier-général. L'intendant de Batou leur ayant demandé ce qu'ils offriraient à son maître lorsqu'ils seraient admis à se prosterner en sa présence, ils répondirent que leur seigneur le pape, n'étant pas sûr que ses envoyés pussent arriver à leur destination, ne les avait pas chargés de porter des présents, et que d'ailleurs ils avaient eu à traverser des pays très-dangereux ; mais qu'ils offriraient ce qu'ils avaient reçu pour leur propre compte. Lorsqu'ils eurent remis leurs présents et fait connaître le motif de leur voyage, ils furent conduits à l'audience de Batou. On les fit d'abord passer entre deux feux, pour détruire les influences malignes qui pouvaient résulter de leur présence. Deux lances plantées

auprès de ces feux soutenaient une corde tendue, à laquelle étaient attachés des morceaux d'étoffe. Les personnes, les animaux et les effets qui devaient être purifiés passaient sous cette corde, et en même temps deux femmes, chacune d'un côté, faisaient des aspersions d'eau en récitant certaines paroles. Les religieux durent fléchir trois fois le genou gauche devant la tente du prince, et furent avertis de n'en pas toucher le seuil. Batou était assis sur une estrade élevée, ayant auprès de lui une de ses femmes. Les membres de sa famille et ses principaux officiers occupaient un banc au milieu du pavillon, et derrière eux reposaient par terre les personnes d'un rang inférieur, les hommes à droite, les femmes à gauche. Les missionnaires durent se mettre à genoux pour adresser leur discours au prince. Ils lui remirent ensuite les lettres dont ils étaient chargés, et demandèrent des interprètes pour les traduire. Ils furent placés à gauche dans la tente du prince; on plaçait à droite les ambassadeurs qui revenaient de la cour du grand khan. Cette tente, qui était spacieuse et de toile fine, avait été prise au roi de Hongrie. On y voyait une table couverte de coupes d'or et d'argent, pleines de diverses boissons; chaque fois que Batou buvait, des

chants mêlés au son des instruments se faisaient entendre (1).

Les lettres du pape, datées de Lyon le III des nones de mars 1245, étaient adressées au roi et à la nation tartare. Dans l'une de ces missives, après avoir expliqué les principaux dogmes de la religion chrétienne : la rédemption du genre humain opérée par le sacrifice du fils de Dieu, sa résurrection et son ascension, précédée de la désignation de son vicaire dans ce monde, qui est chargé du soin des ames et des clefs du royaume des cieux, le souverain pontife déclare que, successeur, quoique indigne, de ce vicaire, il veut opérer le salut du roi et de la nation tartare, et que, ne pouvant être présent partout, il délègue ses pouvoirs au frère Laurent de Portugal et à ses compagnons, porteurs des présentes, afin qu'ils leur fassent connaître les dogmes de la religion chrétienne. L'autre lettre était conçue en ces termes : « Comme non-seu-« lement les hommes, mais aussi les animaux

(1) Relation de Plan Carpin dans Vincent. *Specul. Hist.* lib. XXXI. Ce missionnaire dit que lorsque Batou montait à cheval, on tenait sur sa tête un parasol, ce qui se pratiquait aussi pour les autres princes du sang et même pour leurs femmes. Les Mongols avaient, sans doute, emprunté cette distinction honorifique des Chinois. *Ibid.* cap. 22.

« privés de raison, et même les éléments de l'u-
« nivers, sont unis ensemble par une certaine
« affinité, à l'exemple des esprits célestes, que
« l'être suprême a établis dans un état de paix
« perpétuel, nous ne pouvons qu'être grande-
« ment étonnés que vous ayez envahi, comme
« nous l'avons ouï dire, tant de pays chrétiens
« et autres, que vous les ayez horriblement dé-
« solés, et que, dans vos fureurs dévastatrices,
« vous ayez rompu tous les liens de l'affinité na-
« turelle, n'épargnant ni l'âge, ni le sexe, et
« passant tout le monde indistinctement au fil
« de l'épée. Désirant donc, à l'exemple du Dieu
« de paix, voir tous les hommes réunis dans la
« crainte du Seigneur, nous vous avertissons,
« prions et exhortons de ne plus attaquer les
« chrétiens, et d'apaiser la colère divine forte-
« ment provoquée par tant d'offenses, en vous
« soumettant à une pénitence qui y soit propor-
« tionnée; car si, jusqu'à présent, Dieu a per-
« mis que les nations tombent sous vos coups,
« cela ne doit pas vous enhardir à continuer
« d'exercer vos fureurs; il omet quelquefois pen-
« dant un temps de châtier les superbes; mais
« s'ils ne songent pas eux-mêmes à s'humilier,
« Dieu ne manque pas de les punir de leurs
« iniquités, dans ce monde, en leur réservant
« dans l'autre une vengeance plus complète. »

Cette lettre se terminait par la prière de bien accueillir les religieux chargés de la présenter, et d'ajouter foi à ce qu'ils diraient au nom du pape, surtout en ce qui concerne l'établissement de la paix. Le souverain pontife y demande enfin assez naïvement que les Tartares lui fassent connaître ce qui a pu les exciter à détruire les autres nations, et quels sont leurs projets pour l'avenir (1).

Quelques jours après la remise de ces lettres, qui furent traduites en langue mongole, russe et arabe, Batou fit dire aux envoyés du pape de se rendre au lieu fixé pour l'élection d'un nouveau khan. On leur proposa de renvoyer quelques personnes de leur suite; les missionnaires y consentirent et les chargèrent de leur rapport au pape; mais ces individus furent retenus près de la frontière russe jusqu'au retour des religieux.

Jean de Plan-Carpin et ses compagnons partirent du camp de Batou le jour de Pâques, accompagnés de deux Tatares, qui avaient l'ordre de les faire voyager avec grande diligence, afin qu'ils pussent arriver avant l'élection; néanmoins ils n'atteignirent le grand Ordou que le 22 de juillet (2). Ces religieux furent admis à l'audience

(1) Odor. Raynaldus, *Annales Eccles.*, tom. II, p. 321.

(2) « Nous partîmes, dit Carpin (Lib. XXXI, cap. 23),

de Couyouc; quelques jours après son élévation au trône, en même temps que plusieurs princes

« les yeux baignés de larmes, pensant que nous allions à la « mort; car nous étions si faibles, que nous pouvions à « peine nous tenir à cheval. Pendant tout le carême, nous « n'avions eu d'autre nourriture que du millet cuit à l'eau « avec du sel, d'autre boisson que de la neige fondue. »

Ce missionnaire rapporte quelques traits qui caractérisent la barbarie des Mongols. Un duc de Russie, nommé Michel, étant venu rendre hommage à Batou, fut conduit entre deux feux, et reçut l'intimation de se prosterner devant l'image de Tchinguiz-khan. Il répondit qu'il s'inclinerait volontiers devant Batou et les siens, mais que sa religion lui défendait de rendre cet honneur à l'image d'un homme mort. On insista; et comme il persévérait dans son refus, Batou lui fit dire, par le fils du grand duc Yaroslaw, que s'il n'obéissait pas, il serait mis à mort. Cette menace n'ayant pu ébranler la constance du prince russe, Batou l'en fit punir par un de ses gardes, qui lui donna tant de coups de pied dans le ventre et dans l'estomac, qu'il en mourut peu après. Ce même fait est rapporté dans l'*Histoire de Russie*, par M. Karamsin, tom. IV. On y voit que Michel était prince de Tchernigow, et qu'il avait reçu l'ordre, en 1246, de se rendre auprès de Batou; un de ses boyards, nommé Fédor, périt avec lui, et ils furent mis tous deux au rang des saints.

« Il arriva, dit ailleurs Plan Carpin (lib. XXXI, cap. 6), « comme nous étions sur les terres de Batou, qu'un cer- « tain André, duc de Russie, accusé devant ce prince d'a- « voir tiré des chevaux de Tartarie, pour les vendre ailleurs, « quoique le fait n'eût pas été prouvé, fut mis à mort. Le

et ambassadeurs, dont les noms furent lus à haute voix par le chancelier Tchincaï. Tous fléchirent quatre fois le genou gauche (1); on les

« frère cadet et la veuve du défunt, ayant appris cette nou-
« velle, se rendirent à la cour de Batou pour le supplier
« de ne leur point ôter sa principauté. Alors Batou ordonna
« que, suivant la coutume des Tartares, le jeune prince
« épousât la veuve de son frère. Elle répondit qu'elle se
« tuerait plutôt que de commettre un acte aussi contraire
« à sa religion; néanmoins il la fit livrer au jeune prince, et
« comme l'un et l'autre s'y refusaient, les Tartares les con-
« duisirent au lit, et mirent le jeune homme sur la prin-
« cesse, malgré les pleurs et les cris de cette dame.

« Les Tartares, dit encore ce missionnaire (lib. XXXI,
« cap. 5) sont les plus orgueilleux des hommes, et traitent
« avec mépris les chefs des nations. Nous avons vu, à la
« cour de l'empereur, le grand duc de Russie, le fils du
« roi de Georgie, beaucoup de sultans et d'autres princes
« auxquels ils ne rendaient aucun honneur; et même les
« simples Tartares qu'on leur donnait pour escorte, quelque
« misérables qu'ils fussent, passaient devant eux, et pre-
« naient toujours la meilleure place. »

Suivant Carpin (cap. 36), le grand duc de Russie Yaroslaw mourut subitement, à la suite d'un repas où il avait été invité chez l'impératrice-mère, et, sept jours après, son corps était tout bleu, ce qui ne laissa aucun doute qu'il n'eût été empoisonné.

(1) Ici, comme à l'occasion de son audience chez Batou, le frère Jean Carpin ne parle que de génuflexions; mais, selon l'étiquette mongole, qui avait sans doute été

fouilla soigneusement pour voir s'ils ne portaient point de couteaux, et on les avertit de ne pas toucher en entrant le seuil de la porte. Ces personnages avaient offert à l'empereur une immense quantité de présents, qui consistaient principalement en riches étoffes, en ceintures de tissu soie et or, en fourrures précieuses; il y avait aussi des chevaux et des mules bardés de fer ou de cuir. On demanda aux envoyés du pape quels

---

empruntée du cérémonial chinois, et à laquelle on ne dérogeait ni pour les ambassadeurs, ni pour les grands vassaux, quiconque se présentait devant le grand khan, un prince régnant de sa famille, et même un de ses lieutenants-généraux, devait le saluer par trois prosternations et neuf battements de tête, en se mettant à genoux, frappant la terre trois fois de son front, et se relevant pour recommencer. « L'oncle du prince d'Alep et le frère du sultan de « Moussoul, dit Simon de Saint-Quentin, revenant de la « cour de Couyouc, arrivèrent au camp de son général « Baïdjou en Perse, peu de jours avant le départ des reli- « gieux dominicains que le pape avait envoyés auprès de « cette armée tartare. Les deux princes firent de beaux pré- « sents à Baïdjou, *ipsumque cum trina genuum flexione, « capitumque in terram allisione, secundum mandatum « Chaani, adorantes.* » Relation de Simon dans Vincentii *Spect. Hist.*, lib. XXXI, cap. 5o. — Les plus grands personnages, lorsqu'ils parlaient à l'empereur, et pendant qu'il leur adressait la parole, restaient à genoux; mais, selon Carpin, jamais le grand khan n'adressait la parole directement à un étranger, quelque élevé qu'il fût par son rang (cap. 33). Sur ce dernier point le missionnaire se trompe.

présents ils apportaient; ils répondirent qu'ils ne possédaient plus rien.

Quelque temps après cette première audience, l'empereur fit dire aux religieux, par l'organe de Tchincaï, de mettre par écrit l'objet de leur mission. Avant de répondre aux lettres du pape, on leur demanda s'il y avait auprès de leur maître quelqu'un qui comprît le mongol, le russe ou l'arabe; ils répondirent négativement. Peu de jours après (11 novembre), Cadan, intendant de l'empire, Tchincaï et Béla, accompagnés de plusieurs secrétaires, se rendirent auprès d'eux et leur interprétèrent la réponse du khan au pape, que les missionnaires écrivirent en latin. Les officiers de l'empereur avaient soin de se faire expliquer chaque mot que les religieux écrivaient, pour s'assurer qu'ils avaient bien compris; néanmoins, en leur remettant les lettres originales de l'empereur, scellées de son sceau, ils y joignirent une traduction en langue arabe (1). Deux jours

(1) On ne connaît pas le contenu de cette réponse aux lettres du pape; mais comme les Mongols se croyaient de droit les maîtres de la terre, qu'ils ne voyaient dans les ambassades que des actes d'hommage, et qu'ils n'imaginaient pas qu'il pût y avoir d'autre rapport entre eux et les nations étrangères que celui de suzerain à vassal, il n'est pas douteux que la lettre de Couyouc ne contînt une sommation

après les religieux furent conduits à l'audience de l'impératrice-mère, qui donna à chacun d'eux une pelisse de renard avec le poil en dehors, et une robe d'étoffe. Ils partirent, en novembre, de la résidence impériale (1), mais ils n'arrivèrent à la cour de Batou que vers la fin de mai de l'an-

au pape de se soumettre à sa puissance, et de lui rendre hommage. On pourrait citer, à l'appui de cette conjecture, le passage suivant d'une lettre que le roi de Chypre avait reçue du connétable d'Arménie, et qu'il communiqua à Louis IX pendant le séjour de ce prince à Nicosie, vers la fin de l'année 1248.

« Sachez aussi que notre seigneur le Pape a envoyé un « ambassadeur audit Caan, lui faisant demander s'il était « chrétien, et pourquoi il envoyait les gens de sa nation « pour fouler aux pieds et détruire l'univers. A quoi le « Caan a répondu, *que Dieu avait ordonné à ses aïeux et à « lui-même d'envoyer son peuple pour exterminer les mé- « chantes nations ;* mais quant à la question s'il était chré- « tien, il répondit : *que Dieu le savait, et que si le Pape « voulait le savoir, il n'avait qu'à venir et voir.* » Voy. Vincentius, *Spec. Hist.*, lib. XXXI, cap. 92.

(1) Pendant un mois que ces religieux restèrent à la cour impériale, ils faillirent mourir d'inanition ; car les vivres qu'on leur distribuait pour quatre jours suffisaient à peine pour un, et ils ne pouvaient rien acheter, le marché étant à une trop grande distance. Heureusement ils furent assistés dans leur besoin de provisions par un orfèvre russe, nommé Come, qui était au service de Couyouc, et bien vu de ce prince. (Voy. Relat. de Carpin, cap. 37).

née suivante (1247). Ayant demandé à ce prince sa réponse au pape, ils apprirent que Batou n'avait pas autre chose à mander que ce qui était contenu dans les lettres de l'empereur, et les missionnaires poursuivirent leur route, pour se rendre auprès du souverain pontife (1).

Le frère Anselme et ses compagnons, qui avaient reçu l'ordre de se rendre à l'armée tartare la plus proche, arrivèrent, en 1247, au camp du général Baïdjou, en Perse (2), avec une lettre

(1) Relation de Jean de Plan Carpin, dans Vincentii *Speculum Historiale*, lib. XXXI, cap. 9 à 25, 30 et 31, 33 à 39. Ce moine franciscain, et Simon de Saint-Quentin, de l'ordre de saint Dominique, furent les premiers qui donnèrent en Europe quelques détails sur les Mongols. Jean de Planocarpio ou Planocarpino, avait été disciple de saint François. Il fut d'abord custode en Saxe, puis provincial d'Allemagne; il propagea son ordre en Bohème, en Hongrie, en Norwège, en Dacie, en Lorraine, et remplit une mission en Espagne dans l'année 1225. (Wadingus, *Annales minorum*, tom. I, p. 641). A son retour de Tartarie, il fut très-bien accueilli par le pape Innocent IV, qui le garda auprès de lui trois mois, et le fit évêque d'Antivari. (Paolo Pansa, *Vita del gran pontifice Innocencio IV.* Napoli, 1598, in-4°, pag. 45).

(2) Ce camp était, selon le frère Simon, près du château de Sitiens, que l'on disait à la distance de cinquante-neuf journées de Saint-Jean-d'Acre. Nous ignorons où était situé ce château, dont le nom est sans doute altéré.

du pape où ce pontife exhortait les Tartares à ne pas renouveler leurs ravages dans les pays chrétiens et à se repentir de ceux qu'ils avaient commis. Ces frères dominicains ayant témoigné le désir d'être admis devant Baïdjou, pour s'acquitter de la commission dont ils étaient chargés, furent interrogés par les officiers de ce général sur le lieu d'où ils venaient. Ils se dirent les envoyés du pape, que les chrétiens regardaient comme supérieur à tous les autres hommes, et révéraient comme leur père et leur maître. Ces paroles causèrent une vive indignation aux officiers mongols, qui demandèrent à ces étrangers, comment ils avaient l'insolence de prétendre que celui qui les envoyait fût au-dessus de tous les autres hommes. « Ne sait-il pas, dirent-ils, votre « maître, que le khan est le fils de Dieu? que « Baïdjou noyan est son lieutenant? Leurs noms « doivent être connus en tous lieux. » Le frère Anselme, chef de la mission, répondit que le pape ignorait qui était le khan, qui était Baïdjou, et qu'il n'avait jamais entendu prononcer leurs noms; qu'il avait seulement ouï dire qu'une nation, appelée Tartare, sortie des confins de l'Orient, avait subjugué beaucoup de contrées et fait périr une multitude d'hommes innombrable; que si le pape eût connu les noms du khan et de son lieutenant, il n'aurait pas omis

de les écrire dans les lettres dont il les avait chargés; que ce pontife, affligé de tant de carnage et principalement du meurtre des chrétiens, leur avait ordonné, de l'avis de ses frères les cardinaux, de se rendre promptement au premier camp tartare qu'ils pourraient rencontrer, pour exhorter, en son nom, le chef de cette armée et tous ceux qui lui obéissaient, à s'abstenir désormais d'égorger les hommes, surtout les chrétiens, et à expier par la pénitence leurs crimes atroces, comme la teneur même des lettres le leur ferait connaître plus parfaitement.

Les officiers de Baïdjou et les interprètes allèrent rendre à ce général les paroles du frère Anselme, et revinrent au bout de quelques instants pour demander aux missionnaires s'ils apportaient des présents de la part du pape. Le frère Anselme répondit qu'il n'apportaient rien, parce que le pape n'était pas dans l'usage d'envoyer des présents; qu'il recevait, au contraire, des offrandes de la part des chrétiens et même des infidèles. Les officiers mongols retournèrent encore à la tente de leur maître et ne tardèrent pas à revenir : « Comment, dirent-ils « aux missionnaires, voulez-vous paraître devant « notre maître les mains vides; personne encore « ne l'a fait. » Anselme répondit que s'ils ne pouvaient pas être admis devant le général, sans

présents, ils leur donneraient les lettres du pape pour les lui remettre.

Les officiers allèrent encore prendre les ordres de leur chef; à chaque message ils avaient soin de changer d'habits. De retour, ils déclarèrent aux religieux que s'ils voulaient présenter eux-mêmes les lettres du pape au noyan Baïdjou, il fallait qu'ils l'adorassent par trois génuflexions, comme s'ils étaient devant son souverain, le fils de Dieu et le maître de la terre. Les religieux, pensant que cette espèce d'adoration pourrait être regardée comme un signe de soumission de la part du pape et de l'église chrétienne envers l'empereur mongol, ce qui donnerait un sujet de triomphe à tous les ennemis de l'Église en Asie, refusèrent d'y consentir, et déclarèrent qu'ils étaient prêts à saluer le général, puisqu'il représentait le khan, de la même manière qu'ils saluaient leur propre maître; que la proposition qu'on leur faisait était ignominieuse à la religion chrétienne et qu'ils souffriraient la mort plutôt que de s'y soumettre; mais que pour montrer qu'ils n'étaient pas animés dans leur refus par un sentiment d'orgueil, ils les assuraient que, si le noyan Baïdjou, si eux-mêmes, ses officiers, voulaient se faire chrétiens, ils n'hésiteraient pas, non-seulement de se prosterner devant eux, mais aussi de leur baiser la plante des pieds, en l'hon-

nour de Dieu. A ces mots, les officiers mongols leur dirent avec indignation : « Comment, vous « nous conseillez de nous faire chrétiens, de de- « venir des chiens comme vous et votre pape! » et ils les quittèrent en colère. Cependant ils revinrent demander aux religieux comment ils saluaient leur souverain. Le frère Anselme tira son capuchon un peu en arrière et fit une légère inclination de tête. Les Mongols demandèrent ensuite comment ils adoraient Dieu. Anselme répondit qu'ils l'adoraient de beaucoup de manières; les uns prosternés, les autres à genoux; d'autres différemment. « Puisque vous autres « chrétiens, leur dirent brusquement ces offi- « ciers, vous adorez le bois et la pierre, vous ne « devriez pas refuser d'adorer Baïdjou noyan, à « qui le khan, fils de Dieu, ordonne que l'on « rende les mêmes honneurs qu'à lui-même. » Le frère Anselme leur fit observer que c'était la divinité représentée par le bois et la pierre que les chrétiens adoraient, et que leur maître ne pouvait rien prétendre de semblable.

Les officiers de Baïdjou s'étant absentés, reparurent encore et signifièrent aux religieux qu'ils n'avaient qu'à aller à la cour du khan pour lui présenter les lettres du pape, et contempler sa majesté et sa puissance, dont ils pourraient rendre compte à leur maître. Anselme répondit que

le pape n'ayant jamais entendu parler du grand khan, leur avait simplement ordonné d'aller à la première armée tatare qu'ils trouveraient, et qu'il leur suffisait d'avoir accompli ses instructions; qu'il était prêt à leur remettre les lettres du pape, s'il leur plaisait de les recevoir, sinon il les remporterait : « De quel front, dirent alors « ces officiers, osez-vous dire, vous autres chré- « tiens, que le pape est supérieur en dignité à « tous les autres hommes? Qui a jamais ouï dire « que votre pape possède autant de royaumes « que le khan, fils de Dieu, en a acquis par la « grace divine? Qui a jamais entendu dire que « le nom du pape soit répandu, craint et respecté « sur toute la terre, comme celui du khan, qui « domine depuis les bornes de l'Orient jusqu'à « la mer Méditerranée et à la mer Noire. Le khan « est donc supérieur en gloire et en puissance à « votre pape et à tous les hommes. » — « Nous « disons, répondit le frère Anselme, que notre « seigneur le pape est au-dessus de tous les au- « tres hommes, parce que Dieu a accordé à saint « Pierre et à ses successeurs l'autorité de l'É- « glise universelle jusqu'à la fin des siècles, » et le religieux se mit à leur expliquer cet article de foi; mais il fut bientôt interrompu par les insolentes vociférations des officiers de Baïdjou,

qui l'empêchèrent en même temps de répondre aux autres points de leur discours.

Ces officiers, qui étaient partis brusquement, revinrent encore et dirent aux missionnaires de la part de Baïdjou, de leur remettre les lettres dont ils étaient chargés. Anselme les livra. Ils s'éloignèrent avec ces missives, et de retour au bout de quelques instants, ils dirent aux religieux de les faire traduire en persan. Les quatre frères se retirèrent à l'écart avec les interprètes et les écrivains de Baïdjou; tous travaillèrent à la version des lettres du pape en persan; de cette langue elles furent traduites en mongol et mises sous les yeux de Baïdjou.

Les officiers de ce général reparurent accompagnés d'un secrétaire du grand khan, personnage considérable, qui allait partir pour la cour, et dirent aux religieux qu'il fallait que deux d'entre eux se rendissent au camp impérial, sous la conduite de ce fonctionnaire, pour présenter eux-mêmes les lettres de leur maître à l'empereur, recevoir sa réponse, et voir par leurs yeux sa gloire et sa puissance. Anselme s'y refusa encore par les mêmes raisons qu'il avait déja alléguées.

Après avoir passé péniblement cette première journée en négociations peu satisfaisantes, les religieux s'en revinrent le soir, à jeun, dans leur

tente, qui était à un mille de distance du quartier de Baïdjou. Au bout de quatre jours, ils retournèrent au campement de ce général, pour demander sa réponse et la permission de partir; ce fut en vain. Ils réitérèrent leurs démarches, et pendant près de neuf semaines, ils se rendirent presque chaque jour au quartier général, restant plusieurs heures de suite exposés à l'ardeur du soleil, dans les mois de juin et de juillet, sans qu'on fît attention à leur demande, sans même que les gens de Baïdjou daignassent s'approcher d'eux et leur parler. « Les missionnaires, dit le « frère Simon, étaient regardés par ces Tartares « comme des misérables, indignes d'une réponse, « et même comme des chiens; ce fut ainsi que Baïd- « jou exerça son ressentiment contre les frères, « qui l'avaient blessé par la franchise de leurs « paroles. Il alla, dans sa colère, jusqu'à vou- « loir les faire mourir, et trois fois il en donna « l'ordre (1) ».

(1) Baïdjou était d'une tribu mongole, appelée *Yissoute*, et parent du général Tchépé qui avait dévasté tant de pays. Il vint en Perse avec l'armée du général Tchormagoun; il commandait alors mille hommes; il fut élevé au grade de chef de touman ou de dix mille hommes; ce fut lui qui soumit le royaume seldjoukide de Roum. — *Djami-ut-Téwarikh*, art. des Mongols-Yssoutes.

Enfin les missionnaires furent congédiés, le 25 juillet, avec la réponse de Baïdjou au pape, conçue en ces termes :

« Par l'ordre du divin khan, Baïdjou noyan « t'adresse ces paroles : sache, ô pape ! que tes « envoyés sont venus et nous ont apporté tes « lettres. Tes envoyés nous ont dit beaucoup de « choses ; nous ne savons pas si tu leur as or- « donné de parler de la sorte, ou s'ils l'ont fait « de leur chef. Tes lettres portaient entre autres « ces mots : *Vous tuez beaucoup de monde ;* mais « voici le commandement de Dieu, et l'ordre qui « nous est donné par celui qui est le maître de « toute la terre : *Que quiconque nous obéira, reste « en possession de sa terre, de son eau, de son « patrimoine, et livre ses forces au maître de toute « la terre ; mais que quiconque nous résistera, « soit anéanti.* Nous te transmettons cet ordre, « en vertu duquel, si tu veux conserver ta terre, « ton eau, ton patrimoine, il faut que toi, pape, « tu te rendes en personne auprès de nous, et « que tu ailles ensuite te présenter devant celui « qui est le maître de toute la terre. Et si tu n'o- « béis pas au commandement de Dieu et de celui « qui domine sur la terre, nous ne savons ce qui « en adviendra, Dieu seul le sait. Envoie-nous « tes messagers pour nous annoncer si tu viendras « ou non, si tu veux être notre ami ou notre

« ennemi, et fais-nous parvenir promptement tà « réponse à cet ordre, que nous envoyons par « Aybeg et Sargis. Fait dans le district de Sitiens, « le 20 de juillet ».

A ces lettres fut jointe une copie de l'ordre général donné à Baïdjou, pour régler sa conduite à l'égard des peuples étrangers. Il lui était enjoint, au nom de Tchinguiz-khan, fils de Dieu, et maître de la terre, comme l'Éternel est le souverain de l'univers, de faire connaître en tous lieux, que quiconque se soumettra aux commandements du fils de Dieu, sera sauvé; mais que quiconque lui résistera, sera anéanti (1).

---

(1) Relation du frère Simon de Saint-Quentin, dans Vincent, *Speculum Historiale*, lib. XXXI, cap. 40 à 52. Le nom de Baïdjou noyan, y est toujours écrit Bayothnoy. Le frère Anselme, que d'autres appellent Anselin et Ascelin, resta près d'une année en Perse avec ses compagnons, et revint à la cour du pape après une absence de trois ans et sept mois. Les quatre missionnaires, en se rendant au camp de Baïdjou, avaient été joints par deux autres dominicains, André de Lonjumel, qui avait déja parcouru l'Orient pour y propager la foi chrétienne, et Guichard de Crémone, qu'ils avaient trouvé à Tifliss.

Voici la traduction originale des deux pièces que Baïdjou fit remettre aux missionnaires. Il faut sans doute attribuer, du moins en partie, les incohérences de la seconde à l'ignorance des interprètes qui l'ont dictée.

« Dispositione divina ipsius chaan transmissum Bayoth-

L'impératrice Tourakina mourut deux mois après l'avènement au trône de son fils. Alors les nombreux ennemis de Fathma conjurèrent la perte de cette favorite. Elle fut accusée par un mahométan de Samarcande, nommé Schiré, d'a-

---

noy verbum. Papa, ita scias : tui nuntii venerunt, et tuas litteras ad nos detulerunt; tui nuntii magna verba dixerunt, nescimus utrum injunxeris eis ita loqui, aut à semetipsis dixerunt; et in litteris taliter scripseras : *homines multos occiditis, interimitis* et *perditis.* Præceptum Dei stabile, et statutum ejus qui totius faciem orbis continet ad nos sic est : *Quicunque statutum audierint, super propriam terram, aquam et patrimonium sedeant, et ei qui faciem totius orbis continet virtutem tradant; quicunque autem præceptum et statutum non audierint, sed aliter fecerint, illi deleantur et perdantur.* Nunc super hoc istud statutum et præceptum ad vos transmittimus; si vultis super terram vestram, aquam et patrimonium sedere, oportet ut tu Papa in propria persona ad nos venias, et ad eum qui faciem totius terræ continet, accedas; et si tu præceptum Dei stabile, et illius qui faciem totius terræ continet non audieris, illud nos nescimus, Deus scit. Oportet ut antequam venias, nuntios præmittas et nobis significes si venis aut non, si velis nobiscum componere, aut inimicus esse, et responsionem præcepti citò ad nos transmittas. Istud præceptum per manus *Aybeg* et *Sargis* misimus mense Julii vigesima die lunationis, in territorio *Sitiens* castri scripsimus. »

Litteræ Dei.

« Per præceptum Dei vivi Chingischan filius Dei dulcis et

voir, par ses maléfices, attiré au prince Coutan, frère de l'empereur, la maladie dont il était attaqué. Celui-ci envoya même un officier à Couyouc, pour lui dénoncer la prétendue magicienne, et demander son supplice, s'il succombait à son mal. Le prince étant mort, Tchingcaï rappela au khan la demande de son frère, et l'ordre fut donné d'examiner Fathma. Après l'avoir forcée,

---

venerabilis, dicit quia Deus excelsus super omnia, ipse Deus immortalis, et super terram Chingischan solus dominus, volumus istud ad audientiam omnium in omnem locum pervenire, provinciis nobis obedientibus et provinciis nobis rebellantibus. Oportet igitur te, ô Bajothnoy, ut excites eos et notifices eis quia hoc est mandatum Dei vivi et immortalis. Incessanter quoque innotescas eis super hoc petitionem tuam, et notifices in omni loco hoc meum mandatum, ubicumque nuntius poterit devenire; et quicunque contradixerit tibi, venabitur et terra ipsius vastabitur; et certificio te quod quicunque non audierit hoc meum mandatum erit surdus et quicunque viderit hoc meum mandatum et non fecerit, erit cœcus; et quicunque fecerit secundum istud meum judicium, cognoscens pacem, et non facit eam, erit claudus. Hæc mea ordinatio perveniat ad notitiam cujuslibet ignorantis et scientis. Quicunque ergo audierit et observare neglexerit, destruetur, perdetur et morietur. Manifestes igitur istud, o Bajothnoy, et quicunque voluerit utilitatem domus suæ et prosecutus istud fuerit, et voluerit nobis servire, salvabitur, et honorabitur, et quicunque audire istud contradixerit, secundum voluntatem tuam faciens, eos corripire studeas. »

par la bastonnade et la torture, de s'avouer coupable, on cousut les ouvertures de son visage et de son corps, et on la jeta, enveloppée d'un feutre, dans la rivière. Les amis de cette femme subirent aussi le dernier supplice. Peu de temps après, Schiré, accusé lui-même d'avoir ensorcelé Khodja Ogoul, fils de Couyouc, fut mis à mort avec ses femmes et ses enfants.

L'empereur demeura l'hiver dans l'endroit où s'était tenue la diète, et au printemps de l'année suivante, il partit pour son territoire particulier, sur le bord de l'Imil, disant que le climat de ce pays convenait mieux à sa santé. Dans cette route, partout où il voyait des habitations, il faisait distribuer de l'argent et des étoffes. Cependant la princesse Siourcoucteni, soupçonnant que Couyouc s'avançait dans des intentions hostiles envers Batou, qui n'était pas venu lui rendre hommage, fit secrètement avertir ce prince de se tenir sur ses gardes; mais Couyouc mourut à sept journées de Bisch-Balic, capitale de l'Ouïgourie, agé de quarante-trois ans. 644. 1247.

Ce prince était grave et sévère. La seule nouvelle de son avènement au trône fit rentrer dans le devoir ceux qui, pendant la faible administration de la régente, avaient empiété sur l'autorité suprême. Mais Couyouc était fortement attaqué de rhumatismes, et son goût pour les boissons

spiritueuses et les plaisirs de l'amour avait achevé de détruire sa santé. Son état habituel de souffrance l'obligeait d'abandonner le soin des affaires à ses ministres Cadac et Tchingcaï, tous deux chrétiens. Cadac, son instituteur, lui avait inspiré de la prédilection pour le culte qu'il professait. La protection particulière que les chrétiens trouvaient à sa cour, y attira un grand nombre de moines de l'Asie mineure, de Syrie, de Bagdad, du pays des Ases et de la Russie; ils y acquirent d'autant plus d'influence que les médecins du prince étaient de la même religion. Carpin vit devant sa tente une chapelle chrétienne où l'on célébrait tous les jours l'office divin, et dit que Couyouc salariait des prêtres chrétiens, ce qui faisait croire qu'il avait l'intention de se convertir; aussi l'historien Raschid se plaint-il de l'abaissement auquel les mahométans étaient réduits sous son règne (1).

Le sceau de Couyouc portait ces mots : *Dieu au ciel et Couyouc khan sur la terre; la force de Dieu, l'empereur de tous les hommes* (2).

Deux années après la mort de Couyouc, il ar-

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami-ut-Tévarikh*. — Aboul-faradj ap. Asseman., *Biblioth. orient.*, tom. III, 2, p. 105.

(2) Relation de Jean du Plan Carpin, dans Vincent., *Spec. Hist.*, lib. XXXI, cap. 34.

riva à la cour de sa veuve, qui exerçait encore la régence, une ambassade de la part de saint Louis. Ce prince se trouvant, en 1248, à Nicosie, capitale de l'île de Chypre, prêt à passer en Égypte, donna audience, le jour de Noël, à deux individus, nommés David et Marc, qui se disaient envoyés auprès de lui par Iltchikdaï (1), commandant des forces mongoles en Perse. Ils lui remirent, de la part de ce général, une lettre écrite en persan, que le roi fit traduire en latin, par le frère André de Lonjumel, dominicain, qui avait connu David, quelques années auparavant, dans le camp de Baïdjou. Cette lettre commence par des vœux pour la durée et la prospérité du règne de Louis, et pour le succès des armées chrétiennes contre les mahométans; le général mongol annonce qu'il est venu en Perse avec l'ordre de délivrer les chrétiens de la servitude, de les affranchir des tributs et de toutes charges quelconques, de les faire honorer et respecter, d'empêcher que personne ne touche à leurs propriétés, de veiller à ce que leurs églises détruites soient relevées, à ce qu'ils soient libres de faire résonner leurs plaques d'airain (2), à ce que per-

(1) Il est nommé *Erchalchaï* et *Ercaltay* dans les Relations contemporaines.

(2) Les chrétiens orientaux s'en servent au lieu de cloches.

sonne ne les empêche de prier en repos pour le règne du grand khan. Il prie le roi de France, qu'il appelle *son fils*, d'ajouter foi à ce que lui diront de sa part ses envoyés Sab-ed-din David et Marc, chargés de lui remettre cette lettre, et lui fait connaître que le *roi de la terre* veut qu'on ne fasse aucune distinction entre latin, grec, arménien, nestorien et jacobin, parce que tous ceux qui adorent la croix sont égaux à ses yeux. Il prie donc le roi *magnifique* de ne faire entre eux aucune différence, et d'étendre sa bienveillance sur tous les chrétiens (1).

---

(1) Voici la traduction latine de cette lettre, telle qu'elle fut faite mot à mot par l'ordre du roi. (Voy. Vincent., *Spec. Hist.*, lib. XXXI, cap. 91, et la lettre du légat Odon au pape Innocent IV dans d'Achery *Spicilegium*, in-f°, tom. III, p. 625). Guillaume de Nangis en donne une traduction française dans ses *Annales de saint Louis* (ed. de Capperonnier, p. 198); mais elle n'est pas toujours exacte:

«Per potentiam Dei excelsi, missi a Rege terræ Khan, verba Erchaltay, regi magno provinciarum multarum, propugnatori strenuo, orbis gladio, christianitatis victori, religionis apostolicæ defensori, legis evangelicæ filio, regi Francorum. Augeat Deus dominium suum et conservet ei regnum suum annis plurimis, et impleat voluntates suas in lege et in mundo, nunc et in futurum, per veritatem divinæ potentiæ, conductricis hominum, et omnium Prophetarum et Apostolorum, amen; centum millia salutum et benedictionum. Ex hoc rogo quod recipiat salutationes istas, ut

Cette lettre qui, sous tous les rapports, aurait dû paraître supposée, n'inspira aucun soupçon à Louis IX; ce prince en envoya une copie à la reine Blanche; une autre fut adressée au pape Innocent par son légat, le cardinal Eude de Châ-

---

sint gratæ apud ipsum. Faciat Deus ut videam hunc regem magnificum qui applicuit. Creator autem excelsus causet occursum nostrum in caritate et facile faciat ut congregemur in unum.

« Post hanc autem salutationem noverit quod in hac epistola non est intentio nostra, nisi utilitas christianitatis et corroboratio manus regum christianorum, Domino concedente. Et peto à Deo ut det victoriam exercitibus regum christianitatis, et triumphet eos de adversariis suis contemnentibus crucem. Ex parte autem regis sublimis (sublimet eum Deus), videlicet de præsentia Kioukai (*Couyouc khan*) (augeat Deus magnificentiam suam), venimus cum potestate et mandato, ut omnes christiani sint liberi à servitute et tributo et angaria et pedagiis et consimilibus, et sint in honore et reverentia, et nullus tangat possessiones eorum, et ecclesiæ destructæ reædificentur; et pulsentur tabulæ, et non audeat aliquis prohibere, ut orent corde quieto et libenti pro regno nostro. Istâ autem horâ adhuc venimus pro utilitate christianorum et custodia, dante Deo excelso. Missimus autem hoc per nuntium fidelem nostrum, virum venerabilem, Sab-ed-din Moufat David, et per Marcum, ut annuntient istos bonos rumores, et quæ sunt circa nos. dicant ore ad os. Filius autem recipiat verba eorum, et credat eis. Et in litteris suis, Rex terræ (augeatur magnificentia sua) ita præcipit, quod in lege Dei non sit differentia inter

teau-Raoul. Les Chrétiens étaient trop enclins à croire les Tartares disposés à embrasser le christianisme, et prêts à les assister contre les mahométans, pour ne pas ajouter foi légèrement à tout ce qui favorisait cette opinion. Lorsque Tchinguiz-khan conquit la Perse et fit un si grand carnage de ses habitants, les chrétiens orientaux crurent, ou du moins propagèrent, que le souverain des Tartares professait la religion du Christ; selon les fables qu'ils débitaient, ce conquérant se nommait David, fils d'Israël, fils de Jean (1). Ils se plaisaient à regarder, comme leur protecteur et leur auxiliaire, celui qui exterminait les sectateurs de Mahomet; la puissance des Mongols, qu'ils croyaient les ennemis du mahométisme, leur inspira l'espoir de sortir de l'état de sujétion auquel ils étaient condamnés depuis des siècles, et les croisés partageaient des illusions qui soutenaient leur courage, quoique les rapports des missionnaires, envoyés par le pape,

latinum, et græcum et armenum, nestorinum et jacobinum, et omnes qui adorant crucem; omnes enim sunt unum apud nos. Et sic petimus ut rex magnificus non dividat inter ipsos; sed sit ejus pietas super omnes christianos, durcque ejus pietas et clementia. Datum in fine Muharram et erit bonum, concedente Domino excelso. »

(1) Voyez la note XII à la fin du volume.

eussent dû les désabuser. Ainsi Louis IX accueillit avec distinction les prétendus messagers d'Iltchikdaï. Le roi les ayant reçus en présence des membres de son conseil, du légat et de quelques autres prélats, leur fit diverses questions, auxquelles ils répondirent d'une manière qui montre leur ignorance. Ils firent croire à ce prince que le grand khan s'était fait baptiser, avec un grand nombre de princes et de généraux mongols; qu'Iltchikdaï avait également reçu le baptême, qu'il était envoyé par son maître pour aider les chrétiens à conquérir la Terre-Sainte et à délivrer Jérusalem, et qu'il désirait beaucoup l'amitié du roi de France, dont la prochaine arrivée en Chypre lui était connue; enfin qu'il avait l'intention d'assiéger Bagdad, au printemps suivant, et qu'il priait le roi de vouloir attaquer l'Égypte, afin qu'elle ne pût pas secourir le khalife. Louis reçut toutes ces nouvelles avec joie. Il fut résolu dans son conseil qu'il enverrait une ambassade au grand khan; elle devait se rendre d'abord au camp d'Iltchikdaï. David ayant insinué que le don le plus précieux pour l'empereur mongol serait une chapelle en forme de tente, le roi lui fit préparer une chapelle de ce genre, dont l'étoffe écarlate était ornée d'une riche broderie, représentant les principaux traits de l'histoire de Jésus-Christ: l'annonciation, la nativité, le baptême,

la passion, l'ascension et l'avènement du Saint-Esprit. On y joignit des calices, des livres, des ornements et tout ce qu'il fallait pour célébrer les saints mystères. Le roi destina même au souverain mongol et à son général Iltchikdaï, du bois de la vraie croix. Dans les lettres qu'il adressa à l'un et à l'autre, il les exhorta à remplir les devoirs d'un culte respectueux envers celui qui, par sa grace, les avait appelés à la connaissance de son saint nom, et à persévérer dans leur ferveur. Le légat du pape écrivit aussi au grand khan, à sa mère et à son lieutenant général en Perse pour leur annoncer que la sainte Église romaine, ayant appris avec joie leur conversion à la foi catholique, les recevait au nombre de ses enfants chéris, les exhortait à conserver inviolablement la foi orthodoxe, à reconnaître l'Eglise romaine pour la mère de toutes les Églises, et son chef pour le vicaire de Jésus-Christ, auquel doivent obéir tous ceux qui professent la foi chrétienne. Les personnes chargées de cette ambassade furent trois dominicains, André de Lonjumel, Jean et Guillaume. Le premier, né français, et qui, dit Joinville, savait le *Sarrazinois*, avait été avec le frère Anselme au camp de Baïdjou. Ils partirent de Nicosie, le 10 février 1249, accompagnés de David et de Marc, avec

une suite composée de deux clercs et de deux sergents du roi (1).

Les deux frères prêcheurs se rendirent en Tartarie par la Transoxiane; à leur arrivée, Couyouc était mort; ils remirent à l'impératrice régente les lettres et les présents dont ils étaient chargés, et reçurent un bon accueil à sa cour; mais le résultat de leur mission ne répondit nullement aux espérances de Louis IX (2), auprès duquel ils revinrent, en 1251, tandis que ce prince était occupé à fortifier Césarée en Palestine. La cour mongole considéra cette ambassade et les présents qu'elle apportait, comme un acte d'hommage de la part du roi de France, et sa réponse qu'elle envoya par des messagers qui accompagnèrent les deux dominicains, ne contenait que la sommation accoutumée de prêter obéissance, de payer tribut et de venir en per-

(1) Odonis, episcopi tusculani, *Epistola* ad Innocent. IV, an. 1249, apud Luc. d'Achery, *Spicilegium*, Paris, 1723, in-f°, tom. III, p. 626. — Iehan de Joinville, *Histoire de saint Louis*, ed. de Capperonnier; Paris, 1761, in-f°, p. 29. — Guillaume de Nangis, *Annales de saint Louis*, ibid., p. 204. — Vincentius, *Spec. Hist.*, lib. XXXI, cap. 90 et seq.

(2) Amelricus Augerius de Biteris, *Actus Pontificum Romanorum*, ap. Eccardum, *Corpus historicum medii ævi*, tom. II, p. 1774.

sonne rendre hommage au chef de l'empire mongol; ensorte que le roi de France, selon l'expression de Joinville, *se repentit fort, quand il y envoya* (1).

(1) Joinville nous fait connaître la manière dont la cour de Caracouroum envisagea cette ambassade, et la nature de ses réponses. Son récit mérite d'autant plus de créance, qu'il est entièrement conforme à la pratique constante des Mongols dans leurs relations avec les princes étrangers. « Le roi « des Tartarins, dit-il, fit tendre la chapelle, et dit aux rois « qui se trouvaient à sa cour: Seigneurs, le roy de France « est venu en nostre sujestion, et vezci le treu que il nous « envoie. — Avec les messagers le Roy vindrent..... si « apportèrent lettres de leur grant roy au roy de France « qui disaient ainsi: *Bone chose est de pèz, quar en terre de « pèz manguent cil qui vont à quatre piez l'erbe pèsiblement; « cil qui vont à deus labourent la terre, dont les biens vien- « nent pèsiblement: et ceste chose te mandons nous pour toy « aviser; car tu ne peus avoir pèz si tu ne l'as à nous, et tel « roy et tel (et moult en nommoient) et tous les avons mis à « l'espée. Si te mandons que tu nous envoies tant de ton or et « de ton argent chascun an, que tu nous retieignes à amis; « et se tu ne le fais, nous destruirons toy et ta gent auss; « comme nous avons fait ceulx que nous avons devant nommez.* « Et sachez qu'il (le roi) se repenti fort quant il y envoia. » Pag. 103.

CHAPITRE IV.

MANGOU.

Passage du trône de la branche d'Ogotaï dans celle de Touloui; élection de Mangou. — Prétendue découverte d'un complot. — Persécution des partisans de la branche d'Ogotaï. — Supplice de l'impératrice Gaïmisch. — Actes d'administration. — Supplice du roi des Ouigours. — Mort de l'impératrice-mère. — Gouvernement général de la Chine donné à Coubilaï. — Expédition de Coubilaï dans le Youn-nan. — Conquête d'une partie du Tibet par Oriangcodaï. — Départ de Houlagou pour la Perse, à la tête d'une armée. — Mission du frère Guillaume de Rubruguis en Tartarie. — Conduite de Mangou sous le rapport de la religion. — Sa lettre à Louis IX. — Voyage du roi Hayton à la cour impériale. — Fondation de Chan-tou. — Guerre contre l'empire Souhg. — Conquête d'une partie du Se-tchuen. — Expédition du général Oriangcodaï dans le Gan-nan et le Tibet. — Siége de Ho-tcheou. — Mort de Mangou. — Mort de Batou. — Mort de Sertac.

A la mort de Couyouc, on prit les précautions d'usage pour empêcher que cette nouvelle ne se répandit avant que les principaux chefs de la nation en fussent informés; tandis qu'on interceptait les communications, et qu'on retenait les voyageurs, des messagers étaient expédiés à la

princesse Siourcoucteni et au prince Batou, pour leur annoncer cet évènement.

Batou, qui était enfin parti des bords du Volga pour aller rendre hommage à Couyouc, apprit la mort de ce prince à Élactac, lieu distant de sept journées de Cayalic, et s'y arrêta, sous le prétexte que ses chevaux avaient besoin de repos. Il déféra la régence, suivant les coutumes de la nation, à Ogoul-Gaïmisch, qui tenait le premier rang parmi les épouses du souverain défunt; elle était fille du bey Coutouca, chef des Ouïrates. En même temps Batou convoqua une assemblée générale à Élactac. Les princes de la branche d'Ogotaï refusèrent de s'y rendre, alléguant que la diète d'élection devait se tenir dans l'ancienne patrie des Mongols. Cependant ils y envoyèrent deux officiers munis de leurs pouvoirs, auxquels ils ordonnèrent de souscrire en leur nom à ce qui serait résolu par Batou et la majorité des princes. Dans ce couriltaï, composé principalement des descendants de Tchoutchi et de Toulouï, le général Iltchidaï, de la tribu tchélaïre, rappela qu'ils avaient tous promis, en élevant au trône Ogotaï, de ne pas élire un prince d'une autre branche de la famille tchinguizienne, tant qu'il resterait de la sienne un morceau de chair. « C'est vrai, lui répondit le « prince Coubilaï; mais vous avez été les premiers « à enfreindre les lois et à désobéir aux volontés

« d'Ogotaï; d'abord vous avez fait mourir Alta-
« loun (1) sans jugement, au mépris des statuts
« de Tchinguiz-khan, qui prescrivent de ne point
« punir un individu de sa famille, qu'il n'ait été
« jugé dans l'assemblée des princes du sang; en
« second lieu, vous avez élevé au trône le prince
« Couyouc, contre la volonté d'Ogotaï, qui avait
« désigné Schiramoun pour son successeur. »

Ces deux griefs étaient allégués par ceux qui voulaient justifier leur résolution d'ôter le trône aux descendants d'Ogotaï. Batou, l'ennemi de ces derniers, était d'accord avec Siourcoucteni pour faire élire Mangou, l'aîné des fils de cette princesse, qui avait d'ailleurs un puissant parti dans l'armée.

La disposition par laquelle Tchinguiz-khan avait donné la plus grande partie de ses troupes à son fils Toulouï, assurait à cette branche de sa famille une supériorité marquée sur toutes les autres. Lorsque le trône était occupé, toutes les troupes obéissaient au chef suprême; mais pendant un interrègne, elles ne reconnaissaient pour chefs que les princes auxquels elles appartenaient (2). Après la mort de Toulouï, ses

(1) C'était la fille favorite de Tchinguiz-khan, qui avait épousé Djaver-Satchan.

(2) L'empereur n'avait pas le droit de disposer de la

troupes avaient passé en héritage à ses quatre fils, Mangou, Coubilaï, Aric Boga et Moga; pendant la jeunesse de ces princes, leur mère avait gouverné leurs nombreuses tribus avec une rare prudence; sûre de l'affection des chefs qu'elle s'était attachée, honorée de Batou et de tous les princes, il lui était d'autant plus facile de placer un de ses fils sur le trône, que les prétendants, de la branche d'Ogotaï, étaient trop jeunes pour jouir d'une considération personnelle; outre Schiramoun, le prince Khodja-Ogoul, fils de Couyouc, aspirait au rang suprême (1).

Le général Mangousar fut le premier qui pro-

---

propriété des troupes qui appartenaient à des princes du sang. Après la mort de Toulouï, l'empereur Ogotaï ayant donné à son propre fils Coutan mille hommes de la tribu Sounite, et deux mille de la tribu Seldouze, qui faisaient partie des troupes de ce prince, leurs généraux allèrent s'en plaindre à sa veuve et à ses fils, disant qu'ils voulaient en faire des représentations à l'empereur; la princesse Siourcoucteni leur répondit qu'ils avaient raison; mais que ces trois mille hommes formaient une bien petite partie de l'héritage de ses enfants; qu'il ne fallait pas importuner l'empereur pour si peu de chose; « et d'ailleurs, ajouta-t-elle, « nous appartenons nous-mêmes au Caan; il est notre maître « à tous. » Les généraux furent réduits au silence, et Ogotaï sut bon gré à la princesse d'avoir étouffé cette réclamation. *Djami-ut-Tévarikh.*

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II. — *Djami-ut-Tévarikh.*

posa dans l'assemblée d'élever au trône le prince Mangou, dont il vanta l'esprit et le courage, citant les glorieuses campagnes qu'il avait faites en Chine, sous son père, et en Occident, sous la conduite du prince Batou (1). Les princes offrirent le trône à Batou, comme à l'aîné de la famille de Tchinguiz-khan. Sur son refus, ils le prièrent de désigner celui qu'ils devaient élire, s'engageant tous par écrit à exécuter ses volontés. Batou nomma le prince Mangou comme le plus capable de gouverner l'empire. Mangou s'excusa d'accepter cet honneur, et résista plusieurs jours aux prières de l'assemblée; enfin Mogaï-Ogoul, son frère, se leva et dit : « Nous « avons tous promis de nous conformer à la dé- « cision du prince Batou; si Mangou se per- « mettait de ne pas tenir sa parole, d'autres « pourraient à l'avenir se prévaloir d'un pareil « exemple. » Batou applaudit à ce discours, et le prince élu ne fit plus de résistance; dès qu'il eut accepté, tous les membres du couriltaï le saluèrent Caan de la manière accoutumée, et Batou lui présenta la coupe.

L'assemblée décréta qu'il serait convoqué, au printemps suivant, un second couriltaï dans l'ancien yourt ou territoire de Tchinguiz-khan,

(1) Mailla, tom. IX, p. 247.

36954

près des sources de l'Onan et du Kéroulan, pour faire reconnaître Mangou par la totalité des princes et des chefs de l'armée, et que dans l'intervalle l'impératrice Ogoul-Gaïmisch continuerait à exercer la régence. Cette princesse partageait son autorité avec ses fils Khodja-Ogoul et Bagou; mais l'unique soin de ces trois régents était de disposer d'avance des revenus du fisc, par des assignations sur les provinces. Ogoul-Gaïmisch, adonnée aux pratiques de la sorcellerie, passait son temps enfermée avec des *cames*, et l'empire mongol était livré à l'anarchie.

Cependant Khodja et Bagou désavouèrent leur représentant, qui avait consenti en leur nom à l'élection de Mangou. Ils mandèrent à Batou qu'ils ne pouvaient adhérer à la décision d'une assemblée qui s'était tenue loin de la patrie de Tchinguiz-khan, et qui avait été incomplète. Batou, dans sa réponse, les exhorta à se rendre au nouveau couriltaï, leur mandant que les princes assemblés avaient fixé leur choix sur celui qu'ils jugeaient le plus digne de gouverner un aussi vaste empire, et que leur décision était irrévocable. Le reste de l'année s'étant écoulé en messages infructueux, entre les partisans de Mangou qui voulaient engager les mécontents à le reconnaître, et ses compétiteurs qui protestaient contre son élection, Batou fit partir ses deux

frères, Barcaï et Boca-timour avec un nombreux corps de troupes, pour accompagner Mangou jusqu'aux rives du Kéroulan, et l'installer sur le trône de Tchinguiz-khan dans une assemblée générale, qui avait été convoquée par la princesse Siourcoucteni (1); mais les descendants d'Ogotaï et Yissou-Mangou, fils de Tchagataï, refusèrent de s'y rendre, soutenant que l'élection de Mangou était illégale, et que le trône appartenait de droit à la postérité d'Ogotaï. Des députés envoyés par Batou et Siourcoucteni, vinrent plusieurs fois les exhorter à ne pas déchirer l'empire par leur opposition. Batou leur mandait que des enfants n'étaient point capables de gouverner l'immense héritage de Tchinguiz-khan. Comme ces princes persistaient néanmoins dans leur refus, Barcaï, après une année d'attente, demanda les ordres de Batou, qui lui fit dire d'installer Mangou sans plus tarder, déclarant que ceux qui troubleraient l'état, le paieraient de leurs têtes.

Les princes des deux branches de Tchoutchi et de Toulouï, et les neveux de Tchinguiz-khan (2) étant réunis au lieu fixé pour la diète,

(1) Cette assemblée se tint, suivant l'histoire de la Chine, de Mailla, tom. IX, p. 107, à l'endroit nommé Kotié-Oulan, près des sources du fleuve Onon.

(2) Suivant l'ancien usage des Turcs, les princes tchin-

firent une dernière démarche pour engager les chefs des branches d'Ogotaï et de Tchagataï à venir prendre part aux délibérations. Un officier envoyé à Ogoul-Gaïmisch et à ses deux fils; un autre à Yissou-Mangou, successeur de Tchagataï, leur annoncèrent que les princes étaient assemblés, et n'attendaient que leur arrivée pour commencer les opérations de la diète. Schiramoun, Khodja et Bagou voyant leur opposition désormais inutile, promirent de s'y rendre, et fixèrent le temps de leur arrivée. Ce terme étant écoulé sans qu'ils eussent paru, l'ordre fut donné aux astrologues d'indiquer le jour et l'heure de l'inauguration.

9. reb.-ul-akhir 641. 18 juin 1251. Mangou fut installé sur le trône avec les cérémonies d'usage, et au moment où les princes jetèrent leurs ceintures sur leurs épaules et fléchirent trois fois le genou, leur exemple fut suivi par dix mille guerriers, rangés autour du pavillon impérial. Mangou ordonna qu'en ce

guiziens, cantonnés avec leurs troupes dans l'Asie centrale, s'appelaient, les uns, *princes de l'aile droite*, les autres, *princes de l'aile gauche*. Par exemple, les fils de Djoudji Cassar, de Cadjioun et d'Otdji noyan, tous trois frères de Tchinguiz-khan, et dont les territoires étaient situés à l'extrémité orientale de la Tartarie, appartenaient à l'aile gauche.

jour, les hommes quittant leurs travaux, oubliant leurs querelles, se livrassent entièrement à la joie et au plaisir, et voulant faire participer à cette fête le reste de la nature, il défendit de monter les chevaux, de charger les bêtes de somme, de tuer les animaux dont on mange la chair, de chasser, de pêcher, de blesser la terre, de troubler le calme et la pureté des eaux.

Le lendemain, Mangou donna un banquet solennel dans une tente magnifique, tapissée des plus riches étoffes. A la droite de son trône siégeaient les princes du sang, à sa gauche, les princesses; ses frères, au nombre de sept, se tenaient debout devant lui; les généraux et les noyans étaient rangés en haie, Mangousar à leur tete; les employés civils, secrétaires, intendants, chambellans, avec leur chef Boulgaï Aca, occupaient la place qui leur était assignée par le cérémonial; autour de la tente étaient assis les officiers et les soldats couverts de leurs armes. Cette fête se renouvella pendant une semaine, et chaque jour les membres de l'assemblée portaient des habits d'une autre couleur. Il se consommait journellement trois cents chevaux et bœufs, cinq mille moutons, et la charge de deux mille chariots de vin et de coumiz.

Au milieu de ces réjouissances, un homme parut à l'entrée du pavillon impérial, annonçant

qu'il avait découvert un complot contre l'empereur et les autres princes assemblés. Il raconta que, cherchant un mulet égaré, il était tombé au milieu d'un corps de troupes escortant des charrettes, qu'il avait cru d'abord remplies de provisions pour le couriltaï. Un jeune garçon, auprès duquel il passa, le prenant pour un de ses camarades, le pria de l'aider à raccommoder son chariot. Le muletier, nommé Kischk, s'apercevant qu'il était rempli d'armes, demanda à ce jeune homme quelle en était la destination ; il répondit qu'il y en avait dans son chariot comme dans les autres. Cette circonstance frappa le muletier qui, ayant questionné adroitement d'autres individus, apprit que la troupe se rendait au couriltaï, avec les princes Schiramoun, Bagou et Coutoucou, résolus de profiter d'un moment où tout le monde serait plongé dans l'ivresse, pour se défaire de Mangou et de ses adhérents. Le muletier, impatient d'apporter cet avis à l'empereur, avait franchi en un jour, l'espace de trois journées de marche. Son récit causa une vive sensation dans l'assemblée; cependant il paraissait peu vraisemblable; on le fit répéter plusieurs fois, et Kischk l'affirmait de manière à dissiper tous les doutes sur sa véracité. Chacun des princes voulait aller lui-même examiner le fait. On résolut que Mangoussar, le pre-

mier des généraux, irait, avec deux ou trois mille hommes, au-devant de ces princes, qui n'étaient plus qu'à deux journées de marche du lieu de l'assemblée. Mangoussar arriva de grand matin à leur campement, et les ayant fait entourer, il s'approcha de leur tente avec cent cavaliers, leur criant qu'on avait rapporté à l'empereur, qu'ils arrivaient dans de mauvaises intentions; que si cet avis était faux, ils se justifieraient en se rendant sur-le-champ à son Ordou; sinon il avait ordre de les y conduire. A ces mots les princes sortirent de leurs tentes, et se virent entourés de troupes; ils dirent qu'étant venus pour rendre hommage à Mangou, ils étaient prêts à continuer leur route; mais ils furent obligés de suivre Mangoussar, sans pouvoir emmener plus d'une vingtaine de leurs gens. Arrivés à l'Ordou, ils offrirent à l'empereur leurs présents, composés de neuf objets divers, chacun au nombre de neuf pièces. Les deux premiers jours, ils prirent part aux fêtes, sans qu'il fût question d'éclaircir leur dessein; mais le troisième, comme ils se présentaient pour entrer dans le pavillon impérial, il leur fut ordonné de renvoyer leurs troupes dans leurs cantonnements, et les trois princes furent ensuite arrêtés (1).

(1) *Tarikh-Djihankuschaï*, tom. II. — *Djami-ut-Tévarikh.*

Le lendemain, Mangou les interrogea lui-même; il commença par leur dire que, quelque invraisemblable que parût la dénonciation faite contre eux, il devait s'assurer de sa fausseté, pour détruire jusqu'au moindre soupçon sur leur compte, et pouvoir infliger aux calomniateurs une punition exemplaire. Les princes nièrent fermement ce qu'on mettait à leur charge. Alors Mangou interrogea le gouverneur de Schiramoun. La bastonnade lui fit avouer le complot; mais il déclara que c'était à l'insçu des princes que lui et les autres officiers l'avaient formé, et il se tua de son sabre.

Alors une commission composée de généraux, et présidée par Mangoussar, fut chargée d'informer contre les officiers des trois princes. On leur arracha l'aveu de leur dessein. Mangou voulait leur faire grace; ses parents, ses généraux représentèrent qu'il ne fallait pas laisser échapper l'occasion de se défaire de ses ennemis. Cédant à leurs conseils, Mangou fit charger de fers les officiers coupables. Il balançait encore; dans son irrésolution, il ordonna un jour aux grands qui l'entouraient de dire chacun leur avis sur le sort que méritaient les conjurés. Lorsque tous

— Rubruquis raconte cet évènement de la même manière, chap. 30.

eurent parlé, sans qu'aucun de ces discours eût fait impression sur son esprit, Mangou, apercevant Mahmoud Yelvadje qui se tenait modestement à l'extrémité de la tente, demanda pourquoi ce grand-père ne disait rien. On lui fit signe de s'avancer. Yelvadje dit que, si le prince l'ordonnait, il citerait un trait d'histoire qui avait quelque rapport avec le sujet présent. « Lorsque « Alexandre, continua-t-il, déja vainqueur de la « Perse, se préparait à marcher contre l'Inde, « plusieurs de ses capitaines méconnurent son « autorité; chacun d'eux voulait faire le maître; « indécis sur la conduite qu'il devait tenir à leur « égard, il fit consulter Aristote. Ce vézir incom- « parable mena le député dans son jardin, où, « en se promenant, il donna l'ordre d'arracher « les arbres vigoureux, qui avaient poussé de « profondes racines, et d'y planter de jeunes et « faibles rejetons. Le député fut congédié sans « autre réponse; mais Alexandre, auquel il ren- « dit compte de ce qu'il avait vu, comprenant « l'intention d'Aristote, punit de mort l'ambition « de ses capitaines, et les remplaça par leurs « fils (1) ».

(1) Cette citation rappelle le trait de Tarquin le Superbe, se promenant dans son jardin avec le messager de son fils Sextus, et abattant la tête des pavots les plus élevés, pour

Mangou, frappé de cet exemple, se décida à faire périr les officiers arrêtés. Ils furent mis à mort au nombre de soixante-dix. Parmi ces victimes se trouvaient deux fils du général Iltchikdaï, qui commandait en Perse; on leur ôta la vie, en leur enfonçant des pierres dans la bouche, et leur père, arrêté à Badghiss dans le Khorassan, fut conduit à Batou, qui le fit mourir.

Ces individus condamnés au dernier supplice, comme ayant trempé dans un complot, qui sans doute était supposé, ne furent pas les seuls que Mangou sacrifia à sa sûreté et à son ressentiment. Irrité contre l'impératrice Ogoul Gaïmisch, qui avait répondu au député du Caan, chargé de l'inviter à aller rendre hommage au nouveau souverain, que Mangou, ainsi que les autres princes, avait fait le serment de ne reconnaître pour empereur que l'un des descendants d'Ogotaï, il se fit amener cette princesse, les deux mains cousues dans un sac de cuir. A son arrivée au camp impérial, elle fut conduite, avec la mère de Schiramoun, au quartier de Siourcoucteni, où le grand-juge Mangoussar l'ayant fait dépouiller de tous ses vêtements, procéda à son interrogatoire, quoique la princesse lui reprochât avec indigna-

lui indiquer ce qu'il devait faire à l'égard des habitants de Gabies.

tion de dévoiler un corps qui n'avait été vu que par un souverain. Jugées toutes deux coupables d'avoir attenté, par des sortilèges, à la vie de Mangou, elles furent enveloppées dans des feutres, et noyées. Leurs fils avaient déclaré que c'étaient elles qui les avaient excités à ne pas reconnaître l'empereur. Cadac et Tchincaï, les deux principaux conseillers de Gaïmisch furent mis à mort; ce dernier périt de la main de Danischmend Hadjib. Bouri, petit-fils de Tchagataï, fut livré à Batou, qui lui fit ôter la vie, pour se venger de quelques propos injurieux que Bouri avait tenus contre lui, dans les fumées du vin.

En faveur des liens du sang, Mangou fit grace aux trois princes arrêtés. Khodja-Ogoul fut relégué dans un canton situé près de la Sélinga; Bagou et Schiramoun reçurent l'ordre d'aller à l'armée. Coubilaï partant peu de temps après, pour aller prendre possession de son gouvernement en Chine, obtint de son frère la permission d'emmener Schiramoun, qu'il aimait; mais lorsque Mangou se rendit lui-même en Chine, il fit noyer, par méfiance, ce jeune prince qui avait été destiné au trône. La plupart des fils d'Ogotaï furent relégués en divers lieux, et privés des troupes qu'ils avaient héritées de leur père. L'empereur les distribua aux princes qui lui étaient dévoués; il ne fit d'exception qu'en faveur de

Cadan, de Mélik et des fils de Coutan, qui étaient venus de bonne grace lui rendre hommage ; non-seulement il leur laissa leurs troupes, mais il donna à chacun d'eux un ordou d'Ogotaï, avec l'une de ses veuves.

Mangou, non content de ces actes de vengeance, voulut atteindre tous ceux qui, dans l'étendue de son empire, s'étaient déclarés en faveur de la branche d'Ogotaï. Ses armées formèrent une chaîne depuis les monts Caracouroum jusqu'à Otrar, et le juge Béla fut envoyé dans les domaines de Tchagataï, pour rechercher et punir de mort les coupables, tandis qu'un autre inquisiteur se rendait à l'armée en Chine. Deux corps de troupes partirent dans le même temps pour le pays des Kirguises et des Kemdjoutes.

Affermi sur le trône par la destruction de ses ennemis, le nouvel empereur congédia les princes et les généraux qui avaient composé le couriltaï. Berca et Boca Timour reçurent de superbes présents pour eux et pour leur frère Batou. Cara-Houlagou fut investi des états de son grand-père Tchagataï, et chargé de mettre à mort Yissou-Mangou son oncle, que l'empereur Couyouc avait placé sur le trône. Cara-Houlagou mourut, en allant prendre possession de sa principauté ; mais sa veuve Organa exécuta l'ordre de l'empereur

à l'égard de Yissou-Mangou, prince qui vivait dans un état continuel d'ivresse, et abandonnait à sa femme la direction des affaires. Organa prit les rênes du gouvernement, qu'elle conserva pendant dix années. Mangou n'oublia pas de récompenser le muletier Kischk; il lui accorda les privilèges de *Terkhân*, un rang supérieur et une somme considérable.

Mahmoud Yelvadje fut nommé administrateur général des possessions mongoles dans la Chine, et son fils Mess'oud, des pays situés entre l'Irtisch et le Djihoun. Le gouvernement de la Perse fut confirmé à Ergoun, dont la juridiction s'étendit sur l'Azerbaïdjan, le Diarbékir, Moussoul, Alep et les royaumes de Géorgie, de Roum et de petite Arménie. Tous les seigneurs et les officiers civils et militaires qui étaient venus à la suite d'Ergoun, obtinrent les graces que ce gouverneur demanda pour eux.

Ergoun exposa à l'empereur le triste état où les finances de la Perse étaient réduites, par la quantité d'assignations que les princes du sang donnaient sur les revenus de ce pays; il peignit la ruine des peuples, consommée par le grand nombre de commissaires envoyés pour cet objet, et se faisant défrayer par les habitants. Les taxes se multipliaient de la manière la plus arbitraire, au point que le cultivateur, en y sacrifiant même

tout le produit de sa recolte, ne pouvait pas les acquitter. Mangou donna l'ordre que les intendants des diverses parties de la Perse, qui avaient accompagné Ergoun, consignassent, dans des mémoires séparés, les abus existants dans leurs provinces respectives, et les moyens d'y remédier. Ils obéirent; le jour suivant, ayant tous été mandés auprès de l'empereur, le résultat de leurs avis fut que, la misère des peuples provenant de l'excès des impôts, il conviendrait d'introduire en Perse le mode d'imposition établi par Mahmoud Yelvadjé dans la Transoxiane; c'était une capitation proportionnée aux facultés des contribuables, laquelle, payée une fois par an, les libérait de toute autre taxe. Cette proposition ayant été approuvée, le maximum de cet impôt personnel en Perse fut fixé à sept dinars, et le minimum à un dinar; tandis que, dans la Chine et dans la Transoxiane, les plus pauvres étaient taxés à une pièce d'or et les plus riches à quinze. Il fut ordonné que le produit de cet impôt serait appliqué aux frais d'entretien des milices, des postes aux chevaux, des envoyés de l'empereur; et défense fut faite de rien exiger des sujets, sous aucun autre titre. La taxe sur le bétail, appelée *couitchour*, fut fixée à une tête par cent de chaque espèce, et ceux qui possédaient moins de cent pièces en étaient exempts. Mangou con-

firma les ordonnances de Tchinguiz-khan et d'Ogotaï, qui affranchissaient de toutes contributions les prêtres et les religieux chrétiens, mahométans et idolâtres (1), ainsi que les vieillards et les individus de toutes les nations qui ne pouvaient pas gagner leur vie. Les rabbins n'étaient point compris dans cette faveur, à la grande mortification des Israélites.

Mangou défendit d'exiger l'arriéré des contributions, disant qu'il avait moins à cœur de remplir son trésor que de ménager ses peuples. Comme, depuis la mort de Couyouc, sa veuve et les princes du sang avaient accordé un grand nombre de patentes d'exemption à toutes sortes d'individus censés à leur service, l'empereur ordonna de retirer toutes celles qui avaient été délivrées depuis la mort de Tchinguiz-khan, et dé-

(1) L'auteur du *Tarikh Djihankuschaï* dit à cette occasion que les Chrétiens sont appelés *Arcaoun* par les Mongols, qui donnent aux moines idolâtres (boudhistes) le nom de *Touines*. Rubruquis fait aussi mention des Boudhistes, sous le nom de *Touiniens*, dans plusieurs endroits de sa relation (chap. 31 et 43, éd. de Bergeron, 1634). Quant à la dénomination des Chrétiens, elle est confirmée par le passage suivant de l'histoire des Orpélians, par Étienne Orpélian: « Ce prince aimait beaucoup les Chrétiens, que les Mongols « appellent *Ark'haïoun*. » Voy. *Mém. sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. II, p. 133.

fendit qu'aucun prince de sa famille donnât des ordres dans les provinces, sans s'être entendu d'avance avec ses préfets. Quoiqu'ils eussent tous des apanages considérables, ces princes se croyaient en droit de partager avec le souverain le produit des pays conquis, comme un bien commun aux enfants de Tchinguiz-khan, ensorte que le pouvoir du chef de ce vaste empire était restreint par les empiètements de ses nombreux parents.

L'empereur défendit à ses envoyés et messagers de réquérir les chevaux des particuliers, de prendre plus de quatorze chevaux de relais à chaque station, d'exiger en voyage au-delà de ce qui était fixé pour leur entretien, de passer par les villes et les villages qui n'étaient pas sur leur route. Depuis le règne d'Ogotaï, les banquiers, marchands et fournisseurs de la cour se faisaient donner des chevaux de poste pour parcourir la Tartarie; Mangou trouva étrange que des gens qui voyageaient pour leur intérêt particulier, se servissent d'un établissement réservé à l'usage des officiers publics, et fit cesser cet abus.

Un grand nombre de marchands avaient fait des fournitures à l'empereur Couyouc, et reçu en paiement des assignations sur les revenus des provinces; mais elles n'avaient point été soldées à cause de la prompte mort de ce souverain. Après lui, sa veuve, ses fils, ses neveux avaient

également émis des bons sur les différentes caisses, pour des effets qui leur avaient été vendus. A l'avènement de Mangou, la plupart de ces marchands n'avaient rien touché de leurs créances. Encouragés par la renommée de ce prince, confiants dans sa générosité, ils se rendirent tous à son Ordou. Les officiers du trésor n'étaient point d'avis que l'empereur payât les dettes de son prédécesseur, moins encore celles de ses ennemis, et disaient qu'il ne devait avoir aucun scrupule à cet égard; mais Mangou ordonna qu'elles fussent acquittées des deniers du fisc; elles s'élevaient à plus de 500,000 balischs d'argent (1).

Il institua un conseil d'état présidé par le noyan Mangoussar, et plaça un chrétien nestorien, nommé Bolgaï, à la tête de la chancellerie, qui fut divisée en plusieurs bureaux, pour l'expédition des différentes affaires; elle était composée de secrétaires persans, ouigours, chinois, tibétains, tangoutes, etc. (2), pour la correspondance avec ces divers pays.

---

(1) Selon Oderic d'Udine, moine franciscain, qui voyageait en Chine vers l'année 1320, le *balisch* d'argent valait un florin et demi de Venise. Voy. son Voyage dans Ramusio, *Navigationi* et *Viaggi;* Venetia, 1583, in-f°, tom. II, p. 250.

(2) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II. — *Djami-ut-Tévarikh.*

Le sort qu'éprouva, à cette époque, le roi des Ouigours, montre le cas que les Mongols faisaient des princes, leurs vassaux. Bardjouc, qui s'était soumis à Tchinguiz-khan, et l'avait suivi avec ses troupes, d'abord dans la Transoxiane, ensuite dans le Tangoute, était mort sous le règne d'Ogotaï. Son fils Kessmaïn, s'étant rendu à la cour, obtint le titre d'*Idi-cout*, affecté au rang suprême chez les Ouïgours, et la main d'Aladji-Bigui, fille de Tchinguiz-khan, qui avait été destinée en mariage à son père. Kessmaïn étant mort peu de temps après, eut pour successeur, par l'ordre de la régente Tourakina, son frère Salbedi. Ce prince était parti pour aller rendre hommage à Mangou, à l'occasion de son avènement au trône, lorsqu'il fut accusé dans son pays, par un esclave idolâtre, d'avoir eu l'intention de faire égorger tous les musulmans qui se trouvaient à Bisch-Balik et dans le reste de l'Ouïgourie, lorsqu'ils seraient rassemblés le vendredi dans les mosquées. Un officier de Mangou, nommé Seif-ud-din, qui était alors à Bisch-Balik, reçut cette accusation et dépêcha un messager au roi pour le faire revenir. Salbedi étant retourné sur ses pas, fut confronté avec l'esclave, qui raconta, en sa présence, les circonstances du plan découvert; et comme le prince niait fermement tout ce qu'on mettait à sa charge, l'esclave demanda

que cette affaire fût portée devant le tribunal de la cour; Seïf-ud-din le fit aussitôt partir pour la résidence impériale. Peu après, le roi reçut l'ordre de s'y rendre. Interrogé par le redoutable Mangoussar et mis à la torture, il finit par s'avouer coupable. L'empereur le renvoya à Bisch-Balik pour y subir sa peine. Il fut décapité un ven- 650.
dredi, de la main de son propre frère Okendje, 1252.
en présence d'une foule immense, et à la grande satisfaction des musulmans, qui, selon toute apparence, avaient conjuré la perte de ce prince, sectateur de Boudha, dont les rigueurs avaient peut-être provoqué leur ressentiment. Deux de ses principaux officiers, jugés ses complices, furent coupés par le milieu du corps. Un troisième, nommé Béla, dut la vie, pour la seconde fois, à une heureuse circonstance. Il avait été arrêté précédemment, et condamné à mort avec les autres officiers de la régente Gaïmisch, dont il était le secrétaire; mais comme l'empereur, pour obtenir du ciel la guérison de sa mère, dangereusement malade, venait d'accorder la grace de tous les criminels qui devaient être exécutés en ce jour, Béla, déja conduit au lieu du supplice et dépouillé de ses vêtements, profita de l'amnistie, et Mangou lui ayant fait grace de la vie à cette occasion, ne voulut plus qu'il fût mis à mort; mais ses femmes, ses enfants et tous ses

biens furent saisis par le fisc, et on lui donna une mission pour la Syrie et l'Égypte; car les princes mongols, lorsqu'ils faisaient grace de la vie à un criminel, avaient coutume, ou de l'envoyer à l'armée, afin qu'il périt d'une manière utile, ou de l'employer comme parlementaire, lorsque cette commission était périlleuse, ou de l'expédier dans des pays dont le climat est meurtrier pour les hommes du nord. L'esclave accusateur fut récompensé et se fit mahométan. Okendje se rendit à la cour de Mangou, qui lui accorda la principauté de son frère, avec le titre accoutumé d'Idi-Cout (1).

Siourcoucténi, qui avait reçu de son fils le titre d'impératrice, mourut au commencement de l'année 1252. Cette princesse était chrétienne; néanmoins elle témoignait de la bienveillance aux mahométans et leur faisait de grandes largesses. Elle donna mille balischs d'or pour fonder un collége mahométan à Boukhara, et le dota de terres considérables; ce *medressé* appelé *Khani* était fréquenté par mille étudiants. L'empereur Ogotaï lui témoignait les plus grands égards; c'était elle qu'il consultait la première dans les affaires importantes; c'étaient ses envoyés qu'il traitait avec le plus de distinction. Il la demanda

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

en mariage pour son fils Couyouc; mais elle lui fit répondre que l'éducation de ses enfants réclamant toute sa sollicitude, elle se voyait avec peine obligée de lui désobéir. Cette princesse habitait, avec son quatrième fils Aric-Boca, un district situé dans le voisinage des monts Altaïs. Elle fut inhumée auprès de son époux et de Tchinguiz-khan (1).

Peu de temps après son avènement au trône, Mangou donna à son frère Coubilaï-Ogoul (2) le gouvernement général des pays de sa domination au midi du grand désert qui sépare la Tartarie de la Chine. Depuis environ quatorze années les Mongols n'avaient fait que des incursions au-delà du fleuve Hoaï, qui formait de ce côté la limite entre l'empire mongol et l'empire chinois. Pendant les régences qui suivirent la mort d'Ogotaï et celle de Couyouc, sous le faible gouvernement de deux femmes, les Mongols ne purent faire de vigoureuses entreprises. Ils avaient d'ailleurs trouvé dans le général chinois Mongkong un adversaire habile, actif et valeureux,

(1) *Djami-ut-Tévarikh.* — *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II.

(2) Ogoul, qui veut dire *fils* en turc, joint aux noms des princes tchinguiziens, indiquait sans doute qu'ils étaient les descendants de Tchinguiz-khan, et servait de titre distinctif à ceux qui n'étaient pas souverains.

qui les avait battus dans toutes les rencontres; mais ce guerrier était mort en 1246.

Dans l'exercice de sa nouvelle autorité, le prince Coubilaï se laissa diriger par les conseils d'un seigneur chinois du mérite le plus distingué, qui avait présidé à son éducation. Yao-tchou présenta d'abord à son élève un livre qui traçait les règles d'un bon gouvernement et la manière dont le prince devait agir envers les Chinois et les Tatares, envers les princes de sa maison, les seigneurs et les troupes. Afin de réparer les maux de la guerre, il persuada à Coubilaï d'établir à Caï-fon-fou une commission chargée de relever les districts dévastés au midi du fleuve Jaune. On y transporta des laboureurs qui furent pourvus de tout ce qu'il fallait pour rendre ces belles campagnes de nouveau florissantes. La sollicitude du prince lui gagna l'affection des Chinois, d'ailleurs flattés de voir qu'il étudiait leurs sciences et qu'il suivait leurs principes en fait d'administration.

Un jour que Mangou s'informait des revenus de ses vastes états, on lui parla en faveur des lettrés de la Chine, qui jouissaient antérieurement de l'exemption des impôts. « Qu'entendez-vous « par lettrés? demanda l'empereur. Y en a-t-il d'au- « tres que les médecins? » On lui dit que c'étaient des hommes supérieurs aux médecins, puisque

leurs études avaient pour objet le bien-être du corps politique. Mangou accorda la grace qu'on demandait pour les lettrés (1).

Ce prince, donnant des apanages en Chine aux princes de sa famille, avait assigné à Coubilaï le Ho-nan avec une partie du Schen-si. Coubilaï fit, en 1258, par l'ordre de son frère, une expédition dans le Youn-nan, pays situé au sud-ouest de la Chine, et divisé alors en petits royaumes indépendants.

Coubilaï partit de Lin-tao-fou dans le Schen-si, et se frayant une nouvelle route par le Se-tchuen, à travers des montagnes qu'on avait crues jusqu'alors impraticables, il arriva, après une marche aussi longue que pénible, sur la rive du Kin-cha, fleuve qui, après avoir baigné la partie septentrionale du Youn-nan, traverse la Chine sous le nom de grand Kiang et va se précipiter dans la mer orientale. Ayant passé ce fleuve sur des radeaux, Coubilaï fit sans peine la conquête des royaumes de Moussouman, Péman et Nan-tchao. Cette dernière contrée fut soumise sans effusion de sang; Yao-chou ayant raconté à son élève comment Tsao-pin, le fondateur de la dynastie chinoise des *Soung*, avait conquis, sans répandre une goutte de sang, l'empire des

(1) Mailla, tom. IX, p. 237 à 255.

Tang méridionaux, Coubilaï tâcha d'imiter cet exemple. En entrant dans le royaume de Nan-tchao, dont Tali était la capitale, il fit exposer à la vue des habitants, des étendarts de soie, qui portaient en gros caractère, la défense de tuer, sous peine de mort. En effet, il n'éprouva aucune résistance, et cette conquête ne coûta la vie qu'à deux commandants de la ville de Tali, qui avaient fait tuer trois officiers envoyés par les Mongols, pour la sommer de se rendre. De cette ville Coubilaï retourna au nord, laissant Oriangcodaï, fils de Souboutaï, à la tête de son armée, pour achever la soumission de ces contrées méridionales (1).

Ce général, entrant dans le Tibet, trouva plus de difficulté à réduire la nation guerrière des Tou-fans, composée de trois cent mille familles. Elle fut cependant obligée de subir le joug, à la suite de plusieurs combats, qui ne furent pas tous à l'avantage des Mongols. Des troupes toufanes incorporées dans l'armée victorieuse, lui servirent de guides et d'auxiliaires pour soumettre d'autres peuples voisins. Après cette heureuse campagne, Oriangcodaï se rendit à la cour de Mangou (2).

---

(1) Mailla, *ibid.*, p. 257 et suiv.

(2) Selon le *Djami-ut-Tévarikh*, Coubilaï, avant d'atta-

Dans une diète convoquée en Tartarie, au commencement de l'année 1253, il fut résolu qu'une armée serait envoyée sur la frontière de l'Inde, une autre en Corée, et une troisième en Perse. Celle-ci, la plus nombreuse, fut confiée au prince Houlagou, deuxième frère de l'empe-

---

quer l'empire de la Chine méridionale voulut conquérir le pays de Caratchank appelé en chinois Taï-liou ou *grand pays*, en indien Candar, qui a la même signification, et en perse Candahar; pays borné par le Tibet, le Tangcoute, le Khataï, l'Inde et le pays des *Dents d'or;* Coubilaï mit ce royaume à feu et à sang, et se rendit maître de la personne de son souverain, nommé *Mah Arar* ou grand Roi, qu'il emmena pour le présenter à Mangou. Raschid place cet évènement à l'année du dragon, qui commence en Moharrem 654 (1256).

Voici ce que le même auteur rapporte à l'article des Orianguites mongols :

« Oriangcodaï, qui était de cette tribu, était un grand « général sous le règne de Mangou-caan. Lorsque ce souve- « rain envoya son frère Coubilaï dans le pays de Caratchank, « avec dix toumans de troupes, il en donna le commande- « ment à Oriangcodaï, et voulut que Coubilaï fût soumis à « son autorité. Ce pays était éloigné de près d'une année de « chemin de la résidence de Mangou. Son climat très-mal « sain, causa des maladies dans l'armée. D'ailleurs le Cara- « tchank était défendu par un grand nombre de guerriers « valeureux; il fallait se battre chaque jour; ces deux causes « de destruction réduisirent bientôt l'armée à deux tou- « mans. »

reur, qui partit la même année. Houlagou renversa la puissance des princes ismaïliyens, dont la secte fut presque entièrement détruite, ensevelit sous les ruines de Bagdad la domination des khaliphes Abassides, et fonda en Perse une dynastie qui ne dura pas même un siècle.

Le corps d'armée envoyé en observation sur la frontière de l'Inde, prit des cantonnements devant les monts Hindoukesch, dans les pays de Badakhschan, Bacalan et Coundouz.

A la fin de l'année 1253, on vit arriver à la cour de Mangou deux religieux européens avec des lettres du roi de France. Pendant son séjour en Palestine, Louis IX ayant ouï dire à des chrétiens nestoriens arrivés de la Tartarie, que Sertac, fils aîné de Batou, était chrétien, jugea que des missionnaires pourraient, sous la protection de ce prince, propager la vraie foi parmi les Tartares; il donna des lettres de recommandation pour Sertac à un cordelier nommé Guillaume de Rubruquis. Le roi demandait qu'il fût permis à ce religieux de demeurer en Tartarie pour y prêcher le christianisme. Guillaume partit de Palestine dans l'année 1253, accompagné d'un autre frère nommé Barthélemi de Crémone et d'un clerc. Étant allé s'embarquer à Constantinople, il aborda à Soudac en Crimée, d'où il se rendit à l'habitation de Sertac, qu'il trouva

à trois journées en deçà du Volga. Rubruquis fut présenté à ce prince par un de ses officiers qui était chrétien nestorien. Le religieux était revêtu de riches ornements; il tenait dans ses mains une belle Bible qu'il avait reçue du roi et un psautier de grand prix, orné d'images coloriées, dont la reine lui avait fait présent; son compagnon portait le missel et la croix; le clerc était muni d'un encensoir. Ils furent avertis, suivant l'usage, de prendre bien garde à ne pas toucher le seuil de la porte, et on leur conseilla d'entonner quelque cantique de bénédiction pour le prince. Ils entrèrent en chantant le *Salve Regina*. Après que Sertac et ses femmes eurent satisfait leur curiosité en examinant les vêtements et les livres des religieux, Rubruquis présenta au prince les lettres de saint Louis avec deux traductions, l'une en arabe, l'autre en syriaque; mais le fils de Batou, ayant pris connaissance de leur contenu, lui fit dire qu'il devait s'adresser à son père. Guillaume observa que Sertac avait auprès de lui des prêtres nestoriens qui officiaient, mais que d'ailleurs il n'était pas chrétien: *Il me semble bien plutôt*, dit-il, *qu'il se moque des chrétiens et les méprise.*

Les missionnaires furent donc obligés de se rendre à la cour de Batou, sur le bord du Volga; ils obtinrent une audience de ce prince, auquel

ils présentèrent les lettres de saint Louis. Les deux religieux s'étant mis à genoux, Rubruquis lui adressa ces paroles : « Mon seigneur, nous « prions Dieu, de qui tous biens procèdent et « qui vous a donné toutes les commodités ter- « restres, qu'après cela il lui plaise vous donner « aussi les célestes, d'autant que les unes sont « inutiles et vaines sans les autres. Vous devez « savoir, mon seigneur, que vous n'aurez jamais « ces dernières, si vous n'êtes chrétien ; car Dieu « a dit lui-même : *Que qui croira et sera baptisé « sera sauvé ; mais qui ne croira sera condamné.* « A ces mots, dit Rubruquis, le prince sourit mo- « destement et tous les Mongols commencèrent à « frapper des mains et à se moquer de nous. « Après, silence s'étant fait, je lui dis que j'étais « venu vers son fils, pour ce que nous avions ouï « dire qu'il était chrétien, et que je lui avais porté « des lettres de la part du roi de France, mon sou- « verain seigneur ; et qu'il m'avait envoyé vers lui, « et devait savoir pourquoi. » Batou lui ayant fait répondre qu'il ne pouvait pas de son chef leur accorder la permission de demeurer dans ces contrées, qu'ils devaient l'obtenir du grand khan, les religieux se disposèrent à faire le voyage de la Tartarie. Après avoir suivi la cour de Batou, le long du Volga, pendant cinq semaines, ils partirent pour se rendre à celle de l'empereur,

et passèrent plus de trois mois en route. Ils étaient accompagnés par le fils d'un chef de mille hommes au service de Batou. Les vivres, les chevaux et les chariots leur étaient fournis gratuitement en tous lieux, par voie de réquisition, suivant la règle établie; car les personnes expédiées par les princes du sang, étaient, de même que les envoyés de l'empereur, défrayées sur leur route, aux dépens des sujets. Partout on rendait des honneurs à l'officier de Batou; on sortait des villes à sa rencontre, avec des mets et des boissons, et des gens venaient chanter devant lui en battant des mains.

Arrivés à la cour de Mangou, qui était alors à quelques journées au midi de Caracouroum, les religieux furent interrogés sur le motif de leur voyage, et malgré tout ce qu'ils purent dire, les officiers de l'empereur restèrent persuadés qu'ils étaient envoyés pour demander la paix et offrir la soumission de leur maître. Rubruquis leur répétait qu'il n'était pas ambassadeur du roi de France, mais un missionnaire muni de lettres de recommandation de ce souverain pour le prince Sertac, qu'il avait cru chrétien; car Louis IX, sachant alors que l'envoi d'une ambassade était regardée par les Tartares comme un acte de soumission, avait recommandé au frère Guillaume de ne pas laisser croire qu'il fût son

ambassadeur (1). Les missionnaires furent admis, le 4 janvier 1254, à l'audience du grand khan. Le pavillon impérial était tapissé d'une étoffe brochée d'or, et chauffé par un feu d'épines et de racines d'absinthes, qui brûlait au centre dans un réchaud. Mangou, couvert d'une riche pelisse, était assis sur un trône élevé. Rubruquis nous apprend que ce prince était d'une moyenne stature et qu'il avait le nez camus. Auprès de lui était l'une de ses femmes avec sa fille. L'empereur fit demander aux missionnaires ce qu'ils voulaient boire; ils avaient été placés sur un banc vis-à-vis des dames; on leur offrit du vin, du coumiz, de l'hydromel et du *tarassoun*, boisson vineuse faite de riz (2). Ils virent qu'on apporta au prince des oiseaux de proie de plusieurs espèces; il les mit sur son poing et s'amusa

(1) « Ils sont si fiers et si orgueilleux, ajoute Rubruquis, « qu'ils croyent que tout le monde doit désirer leur bonne « grace. — Ils s'enquéroient de nous s'il y avait dans notre païs « force bœufs, moutons et chevaux, comme s'ils eussent été « tout prêts d'y venir et emmener tout. » La même question lui avait été faite plusieurs fois par les gens de Sertac et de Batou. (Chap. 32).

(2) « Ce breuvage fait de riz, et appelé *cerasine* ou *tera-* « *sine*, était tel, dit Rubruquis, que je ne l'eusse jamais su « discerner d'avec le meilleur vin d'Auxerre, sinon qu'il « était blanc. »

assez long-temps à les examiner; ensuite il ordonna aux religieux de parler. Rubruquis, s'étant mis à genoux avec ses deux compagnons, commença par prier Dieu d'accorder au khan une longue vie (1); il dit qu'on avait su dans son pays que le prince Sertac professait le christianisme, ce dont les chrétiens s'étaient fort réjouis et particulièrement le roi de France, qui l'avait envoyé lui et ses compagnons auprès de Sertac, avec des lettres où il le priait de permettre qu'ils séjournassent dans son pays, afin d'y pouvoir enseigner, comme ils y sont obligés par les statuts de leur ordre, la manière de vivre, selon la loi de Dieu; que Sertac les avait adressés à son père Batou, et ce dernier prince à sa majesté impériale; qu'ils la suppliaient de leur permettre de rester dans son empire, afin d'y faire observer le culte et les commandements de Dieu, et de prier pour lui, pour ses femmes et pour ses enfants; s'il ne le voulait pas, qu'il leur permît du moins d'attendre, pour partir, que le grand froid fût passé; qu'ils n'avaient ni or, ni argent, ni pierres précieuses à lui offrir, mais seulement leur service et leurs prières qu'ils adresseraient continuellement à leur Dieu pour

(1) « Car c'est tout ce qu'ils désirent, ajoute Rubruquis, « qu'on prie pour eux, afin de leur obtenir une longue vie. »

sa prospérité. A cela le khan nous répondit : « *Que* « *tout ainsi que le soleil épand ses rayons de* « *toutes parts, ainsi sa puissance et celle de Ba-* « *tou s'étendaient en tous lieux; que pour notre* « *or et notre argent il n'en avait que faire.* Jus- « que là, ajoute Rubruquis, j'entendis aucune- « ment notre interprète ; mais du reste je ne pus « rien comprendre autre chose, sinon qu'il était « bien ivre, et, selon mon opinion, que Mangou « même était un peu chargé. Après cela il nous « fit lever, puis rasseoir, et au bout d'un instant, « nous sortîmes avec ses secrétaires. Comme « nous étions sur le point de retourner à notre « logis, vint l'interprète qui nous dit que Man- « gou avait pitié de nous et nous donnait deux « mois de temps pour demeurer là, tandis que « le froid se passerait ; et il nous mandait aussi « que près de là il y avait une ville, nommée « Caracouroum, où, si nous voulions nous trans- « porter, il nous y fera fournir tout ce qui nous « serait de besoin ; mais que si nous aimions « mieux demeurer là où nous étions, il nous « ferait aussi bailler toutes choses nécessaires, « et néanmoins que ce serait très-grande peine « et misère de suivre la cour partout. »

Pendant son séjour à la cour impériale, Rubruquis observa que Mangou et les personnes de sa famille assistaient également aux cérémonies

religieuses des chrétiens, des mahométans et des boudhistes; qu'ils ne connaissaient du christianisme que quelques pratiques extérieures, telles que l'encens, la bénédiction de la coupe, l'adoration de la croix; et, qu'indépendamment des *cames* ou magiciens, ils entretenaient des prêtres de ces trois cultes, pour être plus sûrs d'obtenir les biens qu'ils souhaitaient et d'éviter les maux qui les menaçaient, ne soupçonnant pas que les pratiques religieuses pussent avoir un autre but (1).

---

(1) Rubruquis rapporte que les prêtres nestoriens qui se trouvaient auprès de Mangou, étaient fort ignorants, superstitieux et adonnés au vin. Dans les festins à la cour, les prêtres chrétiens, revêtus de leurs ornements, entraient d'abord, priaient pour l'Empereur, et bénissaient sa coupe. Lorsqu'ils s'étaient retirés, on introduisait les ministres du culte mahométan, et après eux les prêtres païens qui officiaient à leur tour.

« Le jour de l'octave de l'Épiphanie, dit Rubruquis, la principale femme de Mangou, nommée Coutouctaï, vint à la chapelle des Nestoriens, avec plusieurs dames, son fils aîné Baltou et ses enfants en bas âge. Tous se prosternèrent la face contre terre, touchèrent les images de la main droite, qu'ils portèrent à leurs lèvres, et donnèrent la main à tous ceux qui étaient présents, selon l'usage des Nestoriens. Mangou visita aussi cette chapelle, et s'assit avec son épouse sur un sopha doré placé devant l'autel. Il fit chanter Rubruquis et son compagnon, qui entonnèrent le *Veni, sancte spi-*

Les sectateurs de ces trois religions s'efforçaient de faire des prosélytes parmi les mongols;

---

ritus. L'empereur ne tarda pas à se retirer; mais sa femme demeura dans la chapelle, et fit des présents à tous les chrétiens. On apporta du *tarassoun*, du vin et du *coumiz*. L'impératrice prit une coupe, se mit à genoux, demanda la bénédiction, et, tandis qu'elle buvait, les prêtres chantaient. Ceux-ci burent à leur tour, et s'enivrèrent; ce fut ainsi qu'ils passèrent la journée. Vers le soir, l'impératrice étant ivre comme les autres s'en retourna chez elle dans son chariot, accompagnée des prêtres qui ne cessaient de chanter, ou plutôt de hurler. »

« Le samedi, veille de la Septuagésime, qui est le temps « de la Pâque des Arméniens, continue Rubruquis, nous « allâmes en procession au palais de Mangou. Comme nous « entrions, sortit un serviteur portant des os d'épaule de « mouton brûlés au feu et noirs comme charbon, dont je fus « fort étonné, et leur ayant demandé depuis ce que cela « voulait dire, ils m'apprirent que jamais en ce pays-là « rien ne s'entreprend sans avoir premièrement bien con- « sulté ces os. Quand le Khan veut faire quelque chose, il se « fait apporter trois de ces os, qui n'ont pas encore été « mis au feu, et les tenant entre les mains, il pense à l'af- « faire qu'il veut consulter, si elle se pourra faire ou non; « puis il baille ces os pour les brûler, et il y a deux petits « lieux proche le palais où le Khan couche, où on les brûle « soigneusement; et étant bien passés par le feu et noircis, « on les rapporte devant lui, qui les regarde fort curieuse- « ment, pour voir s'ils sont demeurés entiers, et que l'ar- « deur du feu ne les ait pas rompus ou éclatés; et en ce « cas, ils jugent que l'affaire ira bien; mais si ces os se

il leur importait surtout de gagner l'empereur; mais Mangou, fidèle à la maxime de Tchinguiz-

---

« trouvent rompus de travers, et que de petits éclats en « tombent, cela veut dire qu'il ne faut pas entreprendre la « chose (Voy. la note XIII à la fin du vol.). Arrivés en la « présence de Mangou, les prêtres nestoriens lui apportèrent « l'encens, qu'il mit lui-même dans le vase, et ils l'encensè- « rent. Ils bénirent aussi sa coupe; nous fûmes tous obligés « de faire de même; ensuite on fit boire tous les prêtres.

« Après cela, nous allâmes au logis de Baltou. Sitôt qu'il « nous aperçut, il sauta de son siége et se jeta à terre, la « touchant du front, en révérence de la croix, qu'il mit « poser, après s'être relevé, sur une pièce de tissu de soie « neuf, et la plaça devant lui en un lieu élevé. Son précep- « teur, nommé David, prêtre nestorien, qui était un vrai « ivrogne, l'avait instruit à cela. Ensuite il nous fit asseoir, « et après avoir bu une coupe qui avait été bénie par les « prêtres, il les fit boire aussi.

« De là, nous allâmes successivement à la cour de la se- « conde, de la troisième et de la quatrième femme de l'em- « pereur. Toutes se jetaient à terre, aussitôt qu'elles aper- « cevaient la croix, l'adoraient et la faisaient poser ensuite « dans un lieu élevé sur un tapis de soie; c'est là tout ce que « les prêtres leur avaient appris du christianisme. Elles sui- « vaient du reste en tout les pratiques des devins et des « idolâtres. » (Chap. 36 à 39).

« La veille de Pâques, dit-il plus loin, c'est-à-dire le 19 « avril 1254, plus de soixante personnes furent baptisées en « très-bel ordre à Caracouroum, dont il y eut grande ré- « jouissance entre tous les chrétiens. » (Chap. 42).

khan, ne montrait de préférence pour aucun culte, et les traitait tous avec égalité. Il dit un jour au frère Guillaume, pour l'exhorter à la tolérance, que tous les hommes qui se trouvaient à sa cour, adorant le même Dieu, être unique et éternel, chacun devait être libre de l'honorer à sa manière. Les bienfaits qu'il répandait sur les hommes des diverses sectes, faisaient croire à chacune qu'elle était préférée. Selon l'historien Alaï-ud-din, c'étaient les musulmans dont Mangou faisait le plus de cas; pour citer un exemple de sa bienveillance à leur égard, il rapporte le trait suivant. Le jour de Beyram de l'année 650 (1252-3), les musulmans qui se trouvaient dans la résidence de Mangou, s'assemblèrent devant l'Ordou impérial pour célébrer cette fête par un office solennel. Après le namaz, auquel avait présidé le grand juge Djémal-ud-din Mahmoud, de Khodjend, ce prélat entra dans l'Ordou et pria pour l'empereur. Mangou lui fit répéter plusieurs fois sa prière, et donna aux musulmans, à l'occasion de leur fête, plusieurs chariots remplis de riches étoffes et de monnaies d'or et d'argent; il voulut même signaler ce jour par un acte de clémence; des courriers furent expédiés dans les provinces avec l'ordre de relâcher tous ceux qui

languissaient dans les prisons (1). Deux historiens chrétiens, Haython et Étienne Orpélian, témoignent, au contraire, que Mangou montrait de la prédilection pour les chrétiens, et les sectateurs de Boudha croyaient, sans doute, que l'empereur préférait leur religion. L'histoire de la Chine nous apprend qu'en 1252, Mangou offrit, avec solennité, un sacrifice au ciel sur la cime d'une montagne, et qu'il créa le lama Namo chef de la religion de Boudha dans l'empire, avec le titre de docteur et d'instituteur du Caan.

Le frère Guillaume observa que le chef des prêtres ou devins mongols, était logé devant le pavillon de l'empereur, à la distance d'un jet de pierre, et qu'il avait sous sa garde les chariots qui portaient les idoles. Ces devins se mêlaient d'astrologie, et savaient prédire les éclipses. A l'apparition d'un semblable phénomène, ils se mettaient à battre du tambour et des cymbales, en poussant de grands cris. Ils indiquaient les jours heureux et malheureux pour toute sorte d'affaires; on n'entreprenait rien sans leur avis. C'étaient eux qui purifiaient par le feu tous les objets destinés pour la cour, ainsi que les présents offerts à l'empereur, dont ils avaient le

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II.

droit de prélever pour leur compte une certaine part. On les appelait à la naissance des enfants, pour tirer leur horoscope; on avait recours à leurs sortilèges pour la guérison des malades. Voulaient-ils perdre quelqu'un, ils n'avaient qu'à l'accuser d'avoir attiré par ses maléfices les maux dont on éprouvait les atteintes. Lorsqu'ils étaient interrogés, ils évoquaient les démons au son du tambourin, s'agitant avec fureur; puis tombant en extase, ils feignaient de recevoir de leurs esprits familiers une réponse qu'ils proclamaient comme un oracle (1).

(1) *Relation* de Rubruquis, chap. 45. Ce missionnaire rapporte quelques traits de la malignité de ces devins et de la superstition des Mongols, que lui avait racontés à Caracouroum une dame de Metz, nommée Paquette, prise en Hongrie et attachée pendant quelque temps au service de l'une des épouses de Mangou, qui était chrétienne. Cette princesse mongole avait reçu en présent de superbes fourrures. Les devins les ayant purifiées par le feu, suivant l'usage, en retinrent une partie; mais la femme qui soignait la garde-robe de la princesse, jugeant qu'ils avaient pris plus qu'il ne leur revenait, en avertit sa maîtresse, qui fit aux devins de vifs reproches. Peu de jours après, cette dame étant tombée dangereusement malade, les devins consultés sur son état, déclarèrent qu'elle avait été ensorcelée par la femme qui avait dénoncé leur larcin. L'intendante fut saisie, et on la tortura pendant sept jours pour lui arracher l'aveu

Vers Pâques, Rubruquis suivit le grand khan à Caracouroum, ville qui, selon lui, ne valait pas celle de Saint-Denis en France, dont le monastère, ajoute-t-il, *vaut dix fois mieux que tout le palais même de Mangou.* Il y avait deux

---

de son prétendu crime. Sur ces entrefaites, l'impératrice mourut. Alors l'accusée supplia qu'on lui ôtât la vie, voulant suivre sa maîtresse, à qui elle protestait n'avoir jamais causé aucun mal; mais l'empereur n'y voulut pas consentir; il la fit remettre en liberté.

Les devins choisirent une autre victime : ils accusèrent de la mort de la princesse la nourrice de sa fille; c'était la femme de l'un des principaux prêtres nestoriens. Mise à la torture, elle confessa qu'elle avait bien employé quelque charme pour gagner les bonnes grâces de sa maîtresse, mais protesta qu'elle n'avait jamais rien fait qui pût lui nuire; néanmoins elle fut condamnée à mort et exécutée.

A quelque temps de là, une des femmes de Mangou étant accouchée d'un fils, les devins appelés pour tirer son horoscope prédirent qu'il jouirait d'une longue vie, qu'il deviendrait un grand monarque, et qu'il aurait le règne le plus prospère. Cet enfant étant mort au bout de quelques jours, la mère désespérée fit venir les devins, et les accabla de reproches. Ils se justifièrent en disant que la nourrice, mise à mort peu de temps auparavant, avait tué l'enfant par ses maléfices, qu'ils l'avaient vu emporter par cette magicienne. L'épouse de Mangou, devenue furieuse à ces paroles, voulut du moins exercer sa vengeance sur les enfants de la nourrice. Cette infortunée avait laissé un fils et une fille; l'impératrice ordonna que l'un fût tué par un homme, et

grandes rues, l'une dite des mahométans, où se tenaient les marchés et la foire, et où l'on voyait beaucoup de marchands étrangers, attirés à Caracouroum par le séjour de la cour et l'abord d'une foule d'envoyés qui y venaient de toutes parts; l'autre, appelée rue des Chinois, était habitée par des artisans. Cette ville renfermait plusieurs grands édifices destinés aux chancelleries, douze temples payens de divers rits, deux mosquées et une église. Elle était ceinte d'un rempart de terre, et avait quatre portes qui correspondaient aux points cardinaux. Près de ces portes étaient divers marchés; on vendait à l'orient, le millet et d'autres sortes de grains, dont il n'y avait pas abondance; à l'occident, les brebis et les chèvres; au nord, les chevaux; au midi, les bœufs et les chariots.

Le palais impérial, situé près du rempart et

---

l'autre par une femme. Mangou, ayant appris ces exécutions, en fut outré de colère; il reprocha sévèrement à l'impératrice d'avoir fait mourir de son chef ces deux individus, et la fit enfermer dans un cachot pendant sept jours, au bout desquels elle fut éloignée de la cour pendant un mois. En même temps, l'empereur fit trancher la tête à celui qui avait tué le jeune homme, et ordonna que cette tête fût attachée au cou de la femme qui avait tué la jeune fille; elle fut ensuite battue avec des tisons ardents, et mise à mort. (Chap. 47).

entouré d'un mur de briques, s'étendait dans la direction du nord au midi; sa face méridionale était percée de trois portes. On y voyait une grande salle, dont la construction ressemblait à celle d'une église; c'était une nef bordée de deux rangs de colonnes. Dans les jours solennels, l'empereur se plaçait au fond de cette salle sur un trône élevé; auprès de lui, sur un siége un peu plus bas, était assise la première de ses femmes. Ses fils et les autres princes du sang siégeaient à sa droite, les princesses à sa gauche. Vis-à-vis du trône s'élevait un grand arbre d'argent, au pied duquel reposaient quatre lions de même métal; de leurs gueules jaillissaient, dans quatre bassins d'argent, du vin, du coumiz, de l'hydromel et du tarassoun. Au sommet de l'arbre, un ange d'argent sonnait de la trompette lorsque les sommeliers devaient emplir les réservoirs extérieurs qui communiquaient avec les fontaines. Cette pièce venait d'être exécutée par un orfèvre parisien, nommé Guillaume Boucher, qui avait été fait prisonnier par un des frères de Mangou dans la ville de Belgrade en Hongrie; on lui avait fourni pour ce travail trois mille marcs d'argent (1).

(1) Rubruquis ajoute que, dans la même ville de Belgrade, avait été pris un évêque natif de Belleville, près de Rouen,

Après un séjour de cinq mois à la cour impériale, Rubruquis se prépara à partir. Il ne paraît pas que ce missionnaire ait beaucoup insisté pour obtenir la permission de rester plus longtemps en Tartarie. Mangou voulait le faire accompagner de ses ambassadeurs; mais Guillaume déclara qu'il ne pouvait pas répondre de leurs personnes, devant traverser des pays où il n'y avait aucune sûreté pour les voyageurs. Il fut alors chargé des lettres du Caan en réponse à celles du roi de France. Rubruquis demanda si, après avoir remis cette lettre, il pourrait revenir pour soigner les ames des chrétiens qui se trouvaient dans cette partie de la Tartarie. Mangou ne lui fit aucune réponse à ce sujet, et après lui avoir conseillé de se bien pourvoir de tout ce qui était nécessaire pour le long voyage qu'il allait entreprendre, il le fit boire et le congédia (1).

La lettre de Mangou à Louis IX, écrite en

---

dont il vit le neveu à Caracouroum, où il y avait d'ailleurs un grand nombre de chrétiens hongrois, alains, russes, géorgiens et arméniens.

(1) *Et je pris congé de lui*, dit naïvement Rubruquis, *pensant bien que si Dieu m'eût fait la grace de tels miracles que Moyse avait faits jadis, peut-être l'eussé-je converti.*

langue mongole et en caractères ouigours, commençait par la sommation ordinaire de Tchinguiz-khan. « Tel est le commandement du Dieu « éternel; il n'y a qu'un Dieu au ciel, et qu'un « souverain sur la terre, Tchinguiz-khan, fils de « Dieu. Faites savoir partout où oreilles peuvent « entendre et où chevaux peuvent aller, que « ceux auxquels mes ordres seront parvenus, et « qui n'y obéiront pas, ou qui s'armeront pour « y résister, auront des yeux et ne verront pas, « auront des mains et ne pourront s'en servir, « auront des pieds et seront perclus. Tels sont « les commandements du Dieu éternel et du Dieu « de la terre, le souverain des Mongols.

« Ce commandement est adressé par Mangou-« Caan à Louis, roi de France, à tous les seigneurs « et prêtres et à tout le peuple du royaume de « France, afin qu'ils puissent entendre mes pa-« roles et les commandements du Dieu éternel « à Tchinguiz-khan, qui ne sont pas encore par-« venus jusqu'à vous.

« Un homme, nommé David, vous a été trou-« ver comme ambassadeur des Mongols; c'était « un imposteur. Vous avez envoyé avec lui vos « ambassadeurs à Couyouc-khan, après la mort « duquel ils sont arrivés à la cour, et sa veuve « Gaïmisch vous envoya par eux une pièce de soie

« avec des lettres ; mais comment cette femme, « plus vile qu'une chienne (1) aurait-elle pu sa- « voir quelque chose des affaires de la paix ou « de la guerre, et de ce qui concerne le bien de « cet empire?

« Ces deux moines sont venus de votre part « vers Sertac, qui les a envoyés à Batou, et Ba- « tou les a envoyés ici, parce que Mangou Caan « est le chef suprême des Mongols. Nous eus- « sions voulu vous envoyer nos ambassadeurs « avec vos prêtres; mais ils nous ont fait en- « tendre qu'entre ce pays et le vôtre, il y a « plusieurs nations ennemies et des chemins dan- « gereux, ce qui leur faisait craindre que nos « ambassadeurs ne pussent aller sûrement jus- « qu'à vous; mais ils s'offrirent de porter nos « lettres, contenant nos commandements au roi « Louis. Ainsi donc, nous vous adressons, par « vos prêtres, les commandements du Dieu éter- « nel. Quand vous les aurez entendus, vous nous « enverrez vos ambassadeurs pour nous annon- « cer si vous voulez avoir paix ou guerre avec « nous. Si vous méprisez les commandements de « Dieu, dans la pensée que votre pays est bien

(1) « Et le Caan me dit lui-même, observe ici Rubruquis, « que cette malheureuse femme avait par ses sortiléges dé- « truit tout son lignage. »

« éloigné, que vous êtes protégé pas de hautes « montagnes, par des mers vastes et profondes, « celui qui peut faciliter les choses difficiles, et « approcher ce qui est éloigné, sait bien ce que « nous pourrons faire (1). »

Rubruquis partit au mois de juin 1254, avec les lettres de Mangou, se dirigeant, par l'ordre de l'empereur, vers la cour de Batou. Dans cette route, qu'il parcourut en soixante-dix jours, il ne vit qu'un seul village, où il ne put pas même trouver du pain; quelquefois il n'avait, pendant deux ou trois jours, d'autre nourriture que du *Coumiz*. Mangou avait écrit à son cousin d'ajouter et de retrancher ce qu'il voudrait dans ses lettres au roi de France. Après avoir suivi quelques semaines la cour nomade de Batou, Rubruquis prit la route du Caucase, pour retourner à son couvent de Saint Jean d'Acre, d'où il adressa la relation de son voyage à Louis IX, qui était parti pour la France (2).

---

(1) « Voilà à-peu-près, dit Rubruquis, la substance de « ces lettres. » Leur traduction, telle qu'il la rapporte, se ressent de l'ignorance des interprètes. Nous en avons omis quelques passages peu intelligibles.

(2) *Relation du Voyage en Tartarie* de Frère Guillaume de Rubruquis, édition de P. Bergeron; Paris, 1634, in-8°. Ce missionnaire s'appelait proprement Guillaume de *Ruys-*

Mangou reçut, à la même époque, la visite et l'hommage de Héthoum I, roi de la petite Arménie, souveraineté peu étendue, dont Sis était la capitale; elle comprenait alors la Cilicie et la Comagène, avec plusieurs villes de la Cappadoce et de l'Isaurie. Peu après la mort de Kakig II, dernier roi d'Arménie de la race des Pagratides, un parent de ce prince, nommé Rhoupen, s'empara de quelques districts montagneux de la Cilicie, où beaucoup d'Arméniens, fuyant l'oppression des Turcs Seldjoukides, maîtres de leur patrie, étaient venus s'établir depuis près d'un siécle. Les successeurs de Rhoupen agrandirent leur territoire aux dépens de l'empire grec, et le défendirent avec vaillance contre les Turcs Seldjoukides de l'Asie-mineure. Un intérêt commun les avait liés avec les croisés, dont ils reçurent des secours et auxquels ils rendirent des services. Léon, le neuvième successeur de Rhoupen, obtint, en 1197, le titre de Roi, qu'il avait fait demander, par ses ambassadeurs, au pape et à l'empereur Henri VI. Les Arméniens, sans cesse exposés aux invasions cruelles des fanatiques mahométans qui les entouraient, durent

broek, et comme on sait qu'il était Brabançon, on doit le supposer natif du village de Ruysbroek, situé à une lieue au midi de Bruxelles.

regarder, comme des alliés naturels, un peuple qui détruisait ou subjuguait leurs ennemis. Depuis son avènement au trône en 1224, Héthoum, appelé par les Latins Haiton, s'était toujours montré le plus fidèle ami des Mongols; il leur avait fourni des troupes contre les princes musulmans de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Asie-mineure. Après l'élection de Couyouc, le roi d'Arménie envoya son frère Sempad, connétable du royaume, porter ses félicitations et son hommage à ce nouvel empereur; il se rendit lui-même, en 1254, à la cour de Mangou, et reçut de ce prince un accueil distingué (1). Il en obtint que le clergé chrétien et les biens de l'Église seraient exempts de toutes charges dans l'empire mongol; que les places du royaume d'Arménie, conquises par les musulmans et reprises par les Mongols, lui seraient restituées; que les généraux mongols dans l'Occident recevraient l'ordre de fournir du secours au roi d'Arménie, lorsqu'il en ferait la demande. Il obtint également la promesse que les Mongols attaqueraient le Khaliphe, et qu'ils se joindraient aux chrétiens, pour délivrer la Terre-Sainte du joug mahométan; promesses que le prince Houlagou ne tarda pas à

(1) M. Saint-Martin, *Précis de l'histoire de l'Arménie*, dans ses Mémoires sur l'Arménie, tom. I, p. 387 et suiv.

réaliser. Héthoum quitta la cour impériale, fort satisfait des marques de bienveillance qu'il avait reçues de Mangou (1).

(1) Haiton, *Hist. orientale*, chap. 23. Selon cet auteur, la première prière que le roi Haiton, son parent, adressa à l'empereur mongol, était qu'il voulût se convertir à la foi chrétienne, et travailler à la conversion de toute sa nation. « Cette demande et six autres ayant été soumises à Mangou, « ce prince, dit Haiton, fit assembler son conseil, et le roi « d'Arménie étant présent, il lui répondit en ces termes : « Parce que le Roi d'Arménie est venu de fort loin dans « notre empire sans y être obligé, il est raisonnable de lui « accorder ses demandes, surtout en ce qui est juste. Nous « vous déclarons donc, ô roi d'Arménie, que nous avons vos « demandes pour agréables, et que nous les ferons effectuer « avec l'aide de Dieu. Premièrement, moi empereur et sei- « gneur des Tartares, je me ferai baptiser ; je tiendrai la foi « des chrétiens, et ferai en sorte que mes sujets en fassent « autant, quoique je ne prétende y forcer personne. » — Haiton ajoute qu'en effet, l'empereur reçut le saint baptême des mains d'un certain évêque, qui était chancelier du roi d'Arménie; que tous ceux de sa maison furent aussi baptisés, et plusieurs autres de l'un et de l'autre sexe, entre lesquels il y en avait des principaux de l'empire. Il est possible que Mangou ait été baptisé; car il suivait indifféremment les pratiques des divers cultes protégés à sa cour; mais il ne professait aucune religion positive; et les Mongols regardaient sans doute le baptême comme une simple purification. Quant à l'exemption des charges publiques en faveur du clergé et des biens de l'église, que l'historien Haiton dit avoir été obtenue par le roi d'Arménie, on a vu

Un nouveau couriltaï avait été convoqué au commencement de l'année 1256. Mangou traita magnifiquement, pendant soixante jours, les princes et les chefs militaires qui composaient cette assemblée, leur fit de riches présents, et fixa ce que chacun d'eux recevrait dorénavant pour son entretien, soit en argent, soit en grains (1). La situation de Caracouroum lui paraissant trop éloignée de ses possessions chinoises, qui formaient la plus riche partie de son empire, il chargea un savant lama chinois de choisir dans la Tartarie un lieu convenable pour y établir la résidence impériale. D'après l'avis de ce religieux boudhiste, l'ordre fut donné de bâtir à l'endroit

---

que, d'après les réglements de Tchinguiz-khan, confirmés par Ogotaï, les ministres de tous les cultes jouissaient de ce privilège.

Hethoum ou Haiton, parent des rois d'Arménie, et prince de Gorhigos, petit territoire situé au sud-ouest de Tarse, sur le bord de la Méditerrannée, remit, en 1305, sa principauté au roi Hethoum II, se fit religieux de l'ordre des Prémontrés, passa en Chypre, puis à Rome, et vint en France, où il composa à Poitiers une histoire d'Orient, qui contient beaucoup de détails sur l'histoire des Mongols et des rois de la petite Arménie. (M. Saint-Martin, *Description de la Cilicie;* dans ses Mémoires sur l'Arménie, tom. I, pag. 203.)

(1) Mailla, tom. IX, pag. 262.

nommé Long-Kang, situé à près de soixante lieues au nord de Pé-king, un palais pour l'empereur, des hôtels pour ses officiers, et des édifices sacrés. Cette ville fut ceinte de hautes murailles, et nommée Caï-ping-fou; mais dans la suite, on l'appela plus communément Chan-tou (1).

Mangou ayant conçu de la méfiance contre son frère Coubilaï qui, se faisant aimer des Chinois, par la douceur et l'équité de son gouvernement, lui était représenté comme visant au pouvoir souverain, le rappela, en 1257, et envoya un de ses officiers, nommé Alemdar, pour administrer les provinces de Ho-nan et de Schen-si. Dans son ressentiment, Coubilaï était disposé à justifier les soupçons qu'on avait fait naître contre lui dans l'esprit de Mangou; mais le sage Yao-chou l'en dissuada. Il lui rappela qu'étant le premier sujet de son frère, il devait donner l'exemple de la soumission, et lui conseilla d'aller humblement se résigner aux volontés de l'empereur, et de lui offrir ses femmes, ses concubines, ses enfants, tout ce qu'il possédait. Le prince, docile à cet avis, se rendit auprès de Mangou. Les deux frères s'aimaient tendrement; leur entrevue fut

(1) Elle était située à 42° 25′ de latitude, et 10 ou 12′ de longitude à l'ouest de Pékin. (Gaubil, pag. 115.)

touchante ; ils ne purent retenir leurs larmes, et l'empereur, convaincu de l'innocence de Coubilaï, lui rendit son apanage (1).

Dans un couriltaï tenu en 1257, au centre de la Mongolie, les princes du sang et les généraux pressèrent Mangou de faire la guerre à l'empereur de la Chine méridionale. Le Caan s'y décida, et annonça qu'il marcherait en personne, disant qu'il voulait, à l'exemple d'autres princes de sa maison, faire des conquêtes, et graver son nom dans la mémoire des hommes. « Pourquoi, « s'écrièrent les princes, ses parents, un souverain « qui règne sur le monde entier, et qui a sept « frères, irait-il en personne combattre ses enne« mis. » Mangou n'imita pas l'exemple d'Ogotaï en pareille circonstance, et persista dans sa résolution (2). Depuis long-temps la cour des Soungs avait fourni aux Mongols un prétexte de lui faire la guerre. La régente Tourakina avait envoyé une ambassade au monarque chinois, avec des propositions de paix; en arrivant sur le territoire des Soungs, cette ambassade, composée de 70 personnes, fut jetée dans les prisons; l'ambassadeur y mourut et les gens de sa suite restèrent enfermés jusqu'en 1254; à cette époque, les gé-

(1) Mailla, *ibid.*, pag. 263.

(2) *Djami-ut-Tévarikh.*

néraux mongols ayant fait une démonstration hostile sur la frontière, le gouvernement Soung se souvint de ces prisonniers, et les relâcha pour donner à ses redoutables voisins un gage de son désir de conserver la paix (1).

Avant d'entreprendre cette expédition, Mangou alla rendre hommage à la mémoire de son grand-père Tchinguiz-khan, dans le palais qui lui était consacré, et offrit au ciel un sacrifice solennel (2). Laissant à son frère Aric-Boca le gouvernement de la Tartarie, avec Alemdar pour lieutenant, il entra en Chine; son plan était d'attaquer l'empire des Soungs à l'ouest, tandis que Coubilaï envahirait les provinces orientales; les généraux Tatchar, Litan et Oriangcodaï avaient ordre d'y pénétrer également de divers côtés.

Oriangcodaï, qui avait été renvoyé, en 1255, dans le Youn-nan, pour achever la conquête de ces régions méridionales, étant parti du pays des *Toufans*, c'est-à-dire du Tibet, avait soumis plusieurs petites nations, ainsi que les royaumes de Lolos, Apé et Alou. Il se présenta, en 1257, sur la frontière du Gan-nan, pays appelé aussi Ton-kin, et fit sommer le roi Tchin-ge-king,

(1) Mailla, *ibid.*, pag. 237 et 260.
(2) Gaubil, *ibid.*, pag. 115.

qui était vassal de l'empereur Soung, de se reconnaître tributaire des Mongols. Oriangcodaï ne voyant pas revenir ses parlementaires, entra dans le Gan-nan, et pénétra, sans éprouver de résistance, jusqu'au grand fleuve qui traverse ce royaume. Il vit alors, sur la rive opposée, l'armée de Tchin-gé-king rangée en bataille avec un grand nombre d'éléphants. Les Mongols traversèrent le fleuve en présence de ces troupes, et les mirent en déroute. Le roi se réfugia dans une île près de l'embouchure du fleuve. Sa capitale étant tombée au pouvoir des vainqueurs, Oriangcodaï y trouva ses parlementaires, dont les mains étaient si fortement garottées avec des cordes de bamboù, que l'un d'eux mourut de ses souffrances tandis qu'on le déliait. Pour venger ce traitement, le général mongol fit égorger tous les habitants de la capitale. Après avoir donné neuf jours de repos à ses troupes, il se disposait à rétrograder vers le nord, pour se soustraire aux chaleurs ardentes de ce climat, lorsqu'il reçut l'ordre de se porter sur Vou-tchan-fou, chef-lieu du Houkoan, qui était assiégé par Coubilaï (1). Mais avant de partir, il reçut les soumissions et le tribut du roi du Gan-nan qui, voulant conser-

(1) Mailla, *ibid.*, pag. 264.

ver la paix avec les Soungs, envoya un pareil tribut à cette cour (1).

Cependant, Mangou avait établi son camp près du mont Liou-pan, devenu célèbre par la mort de son grand-père. Son armée n'était que de quarante mille hommes; mais il faisait publier qu'elle se montait à cent mille. Il entra dans le Se-tchuen par Han-tchon-fou et employa l'année 1258 à faire la conquête de cette province, où, avant lui, les Mongols avaient pris plusieurs villes, qu'ils avaient été obligés d'évacuer, principalement à cause de la disette de fourrages.

Au mois de février de l'année suivante Mangou alla mettre le siége devant la ville de Ho-tcheou (2), place abondamment pourvue de vivres et commandée par un guerrier plein d'expérience et de valeur. Tandis que celui-ci repoussait avec bravoure les attaques des assiégeants, le gouverneur de la province s'attachait à leur couper les communications et les vivres. Le siége durait depuis plus de six mois, et avait coûté beaucoup d'hommes aux Mongols, lorsque la dysenterie se mit

(1) *Mémoire historique sur le Ton-kin*, par Gaubil, dans le tom. XII de Mailla, pag. 26.

(2) Située dans le Se-tchuen, lat. 30° 8′, longit. 10° 8′ occid., à 8 ou 9 lieues au N. N. E. de Tchon-kin. (Gaubil, pag. 119.)

dans leur armée. Mangou, qui buvait avec excès, en fut lui-même atteint. Voulant sortir de l'air infecté de son camp, il se fit transporter sur le mont Tiao-ya, où il mourut au bout de quelques jours, dans le mois d'août de l'année 1259.

Ce prince avait régné huit ans et se trouvait dans sa cinquante-deuxième année. La sévérité de son caractère maintenait l'ordre et la discipline. N'aimant ni le faste, ni les plaisirs, il ne permettait pas que ses femmes fissent de grandes dépenses. La chasse était son principal amusement; et, simple dans ses habitudes, il disait souvent qu'il préférait le genre de vie de ses ancêtres au luxe et à la mollesse des souverains du midi; mais superstitieux à l'excès, il consultait sans cesse les devins qui abondaient à sa cour, et n'osait rien entreprendre sans leurs avis.

Le prince Moga, frère de l'empereur, et les généraux jugèrent unanimement qu'il fallait lever le siége de Ho-tcheou. L'armée fit sa retraite vers le Schen-si, emportant le cercueil de Mangou, et les troupes mongoles évacuèrent une grande partie du Se-tchuen (1). Le corps du grand

(1) Maillà, tom. IX, pag. 247 à 275. — Gaubil, pag. 108 à 120. — *Djami-ut-Tévarikh.* — Marco Polo (liv. I, ch. 4) rapporte que les soldats qui escortaient le corps de Mangou de la Chine en Tartarie, tuèrent toutes les personnes qu'ils

khan fut transporté à son Ordou par son fils Assoutaï, qui laissa le commandement de l'armée au général Condoucaï, et les derniers devoirs lui furent rendus alternativement pendant quatre jours dans les différentes habitations de ses quatre femmes, l'une desquelles l'avait accompagné en Chine. Chaque fois, le cercueil était posé sur un trône et les assistants éclataient en pleurs et en gémissements. Il fut inhumé à Bourcan-Caldoun, auprès de Tchinguiz-khan et de Toulouï.

Mangou avait plusieurs femmes et concubines. La première de ses femmes était Coutouctaï, de la tribu des Enkirasses. Il en eut deux fils, Baltou et Orenguiass; deux de ses concubines lui donnèrent aussi deux fils, Schirégui et Assoutaï (1).

Le prince Batou était mort en 1256 (654), près du Volga, à l'âge de quarante-huit ans (2). Il fut surnommé Saïn-khan, qui veut dire *le bon*

---

rencontrèrent dans la route, et qu'ils dirent avoir envoyé dans l'autre monde environ vingt mille individus.

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

(2) Le *Djami-ut-Tévarikh* et le *Mo'izz-ul-Enssab* placent la mort de Batou à l'année 650 (1252-1253); mais le *Tarikh-Captchaki* et le *Tarikh Mounédjim-Baschi*, tom. II, la rapportent à l'année 654 (1256), ce qui paraît plus exact; car le moine Rubruquis et le roi Haiton virent ce prince en 1254.

prince. On vante son extrême libéralité; il distribuait les présents qu'on lui apportait, sans permettre qu'on les déposât dans son trésor. Ce prince avait conservé la grossière religion de ses ancêtres. Il fonda sur la rive orientale du Volga la ville de Séraï, qui fut la résidence principale de ses successeurs. Selon l'usage de la vie nomade, Batou parcourait dans l'année un certain territoire; au printemps il commençait à émigrer vers le nord, suivant la rive orientale du Volga jusqu'aux frontières du pays des Boulgares; au mois d'août il retournait vers le midi (1). A la mort de Tchoutchi, Batou avait partagé avec son frère aîné Orda les troupes de son père; Orda prit possession du pays situé au nord du Sihoun. Ce prince et ses successeurs, qu'on appelait les princes de l'aile gauche, pour les distinguer de la lignée de Batou établie près du Volga, résidaient dans les environs de Signac, de Sabéran et d'Otrar. Ils étaient indépendants de la branche principale, dont Séraï était le chef-lieu; néanmoins ils regardaient le khan de la postérité de Batou comme leur suzerain, et mettaient son nom en tête de leurs ordonnances (2).

(1) *Relation* de Rubruquis, chap. 22.

(2) *Djami-ut-Tévarikh*, Vie de Tchoutchi. — *Tarikh Mounédjim-Baschi*, tom. II.

Batou avait envoyé son fils Sertac au couriltaï, convoqué par Mangou en 1256. Avant d'arriver à sa destination, Sertac apprit la mort de son père. L'empereur le nomma successeur de Batou et le congédia avec de magnifiques présents; mais Sertac mourut en route (1). Ce prince passait, même parmi les Mahométans, pour avoir embrassé la religion chrétienne (2). Le pape Innocent IV, informé par un prêtre, nommé Jean, de sa prétendue conversion, lui adressa une lettre en 1254, pour l'en féliciter (3).

Après la mort de Sertac, son fils Oulagtchi fut proclamé, par l'ordre de l'empereur; comme il était en bas âge, Mangou donna la régence, jusqu'à sa majorité, à la princesse Boractchin, qui avait été la première en rang des épouses de Batou; Oulagtchi étant mort au bout de quelques mois, Barcaï, fils de Tchoutchi, fut élevé au trône (4).

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

(2) *Tarikh Mounédjim-Baschi*, tom. II. — Aboul-Faradje, cité par Assemannus, *Biblioth. Orient.*, tom. III, 2e partie, pag. 104.

(3) Odor. Rayn. *Annal. Eccles.*, tom. II, pag. 492. Cette lettre est datée d'Anagni, IV, Kal. sept., an. XII.

(4) *Djami-ut-Tévarikh.*

FIN DU DEUXIÈME LIVRE.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

COUBILAÏ.

Campagne de Coubilaï sur le Kiang. — Traité de paix avec l'empereur Soung. — Proclamation d'Aric-Boca. — Proclamation de Coubilaï. — Guerre entre les deux compétiteurs au trône. — Succès de Coubilaï. — Feinte soumission d'Aric-Boca. — Victoire de Coubilaï. — Seconde bataille indécisive. — Guerre entre Aric-Boca et Algou. — Soumission d'Aric-Boca envers Coubilaï. — Mort d'Aric-Boca. — Guerre de Caïdou, petit-fils d'Ogotaï, contre Coubilaï. — Guerre de Coubilaï contre l'empereur Soung. — Conquêtes des Mongols dans le midi de la Chine. — Reddition de la capitale des Soungs. — Captivité de l'empereur et de la famille impériale. — Proclamation de Toan-tsou, frère de l'empereur, dans le Fo-kien. — Son départ avec une flotte. — Sa mort. — Proclamation de Ti-ping, frère de Toan-tsou. — Bataille navale. — Destruction de la flotte chinoise, et mort de Ti-ping. — Soumission de la Chine entière à Coubilaï. — Expédition contre le Japon. — Conquête du Youn-nan. — Soumission du royaume de Mien-tien. — Campagne en Cochinchine. — Guerre dans le Ton-kin. — Soumission de plusieurs

grandes îles dans la mer de l'Inde. — Guerre contre Caïdou. — Défaite et mort du prince Nayan, allié de Caïdou. — Expédition pour la conquête des îles de Lieou-Keou; — pour la conquête de l'île de Java. — Mort de Coubilaï.

Coubilaï, parti de Caï-ping-fou, vers la fin de l'année 1258, était arrivé, après neuf mois de marche, sur la rive du fleuve Kiang, lorsque des courriers expédiés par les généraux mongols et par Khatoun, la seule des épouses de Mangou, que ce prince eût emmenée, vinrent lui annoncer la mort du grand khan, et le presser de retourner en Tartarie pour soutenir ses droits au trône; mais Coubilaï manda à la princesse Khatoun qu'il ne pouvait, sans compromettre son honneur, se retirer avant d'avoir fait quelque action d'éclat, et, passant le fleuve avec son armée, il mit le siége devant Vou-tchan-fou, capitale du Hou-kouan. Dans le même temps une division de ses troupes ayant pénétré dans le Kian-si, y prit les villes de Lin-kian-fou et de Chouï-tcheou-fou.

Ces opérations jetèrent l'alarme dans Lin-gan, résidence impériale, où l'on prétend que le souverain, trompé par son ministre Ting-ta-tsiuen, avait jusqu'alors ignoré l'invasion des Mongols. Ce ministre fut accusé de trahison dans

un grand nombre de placets, où l'on demandait sa mort; l'empereur se contenta de le destituer, et le remplaça par Kia-sé-tao, qui reçut l'ordre de se mettre à la tête de l'armée, et de marcher au secours de Vou-tchan-fou. De grandes levées furent commandées dans tout l'empire; le souverain, ouvrant ses trésors, fit distribuer aux troupes de l'argent et des pièces d'étoffe de soie.

Le nouveau ministre, sans courage ni talents militaires, mécontenta l'armée par les nominations qu'il fit en faveur de ses créatures. Les généraux sous ses ordres ne pouvaient cacher leur mépris pour ce chef. Kia-sé-tao, voulant délivrer à tout prix la ville assiégée, fit secrètement des propositions de paix à Coubilaï (1). Ce prince venait de recevoir de la princesse Khatoun et des généraux de la grande armée, l'avis que son frère Aric-Boca avait envoyé en Chine les généraux Dourédji et Alemdar, pour prendre un certain nombre de troupes mongoles et chinoises; on le pressait encore de se rendre à l'Ordou. Il reçut, deux jours après, des envoyés d'Aric-Boca. Coubilaï leur demanda quelle était la destination des troupes que leur maître tirait de l'armée. Ils dirent qu'ils l'ignoraient, et que

novembr. 1259.

(1) Mailla, tom. IX, pag. 276 et suiv.

c'était, sans doute, un faux rapport. Le prince vit du mystère, et conçut des soupçons. Dans un grand conseil qu'il tint pour délibérer sur le parti qu'il devait prendre, on lui représenta que son frère Aric-Boca, exerçant l'autorité dans Caracouroum, et Tolitcha, gouverneur de Yen-tou (Pé-kin) étant dévoué à ce prince, il était à craindre que, maîtres des deux capitales de l'empire, ils ne se concertassent pour élire un souverain, à l'exclusion de Coubilaï, qui, en sa qualité de premier prince du sang, devait exercer la régence et présider à l'élection d'un nouvel empereur; il était donc urgent qu'il se rendît en Tartarie. Dans ces conjonctures, Coubilaï jugea à propos d'accepter les conditions, d'ailleurs avantageuses, qui lui étaient offertes par Kia-sé-tao; il fut stipulé que l'empereur Soung se reconnaîtrait le vassal du grand Khan, qu'il lui paierait un tribut annuel de 200 mille taëls, en or ou en argent, avec 200 mille pièces d'étoffes de soie, et que le fleuve Kiang servirait de limite aux deux empires. Ce traité conclu, le prince mongol partit avec l'élite de sa cavalerie, laissant à la tête de l'armée deux de ses généraux, qui eurent l'ordre d'attendre l'arrivée d'Oriangcodaï (1).

(1) *Djami-ut-Tévarikh.* — Mailla, *ibid.*, pag. 279.

Ce général, étant parti du Tonkin avec son armée, renforcée de 13 mille hommes que lui fournirent les nations soumises de ces contrées, avait traversé le midi de la Chine, pour aller joindre, suivant ses instructions, Coubilaï devant Vou-tchan-fou. Après une marche des plus pénibles, et un grand nombre de combats, il ne lui restait plus que 5 mille hommes de 30 mille, dont une grande partie avait été emportée par les maladies, lorsqu'il joignit les deux généraux qui avaient jeté un pont de bateaux sur le Kiang, pour lui en faciliter le passage. Malgré la paix qui venait d'être conclue, Kia-sé-tao fit rompre ce pont par des bateaux lancés à pleines voiles, et ses troupes tombèrent sur une faible arrière-garde restée sur l'autre rive. Il représenta à la cour cette violation du traité comme une victoire remportée sur les Mongols, et annonça la conclusion de la paix, sans cependant faire connaître les conditions humiliantes auxquelles il avait souscrit; le ministre se vanta, au contraire, d'avoir forcé Coubilaï de lever le siége de Vou-tchan-fou. Appelé à la cour, il y fut accueilli avec des honneurs extraordinaires (1).

Coubilaï était arrivé à Caï-ping-fou. Il avait appris qu'Aric-Boca, excité par ses officiers, en- mai 1260.

(1) Mailla, *ibid.*, pag. 281.

couragé par l'éloignement de ses deux frères, soutenu par l'impératrice Coutouctaï, veuve de Mangou, travaillait à se faire élire souverain; qu'il avait chargé deux de ses officiers, Dourédji et Alemdar, d'attirer sous ses drapeaux les troupes mongoles et chinoises, en gagnant par des présents les officiers de l'armée en Chine; que le prince Assoutaï, fils de Mangou, chef de l'armée de réserve que cet empereur, en pénétrant dans le Se-tchuen, avait laissée près des monts Liou-pan, ainsi que les commandants des troupes dans le Schen-si et le Se-tchuen, tenaient le parti d'Aric-Boca; enfin, qu'on avait levé dans la Chine, au nom de ce prince, une contribution en argent et en bétail. Aric-Boca avait convoqué une diète au grand Ordou de l'empereur défunt, dans le pays de l'Altaï, pour célébrer ses obsèques. Dourédji vint de sa part inviter Coubilaï et les princes de son armée de se rendre à cette assemblée générale. Ces princes, qui ne faisaient que d'arriver des bords du Kiang, répondirent qu'ils iraient au couriltaï; mais qu'ils devaient d'abord ramener leurs troupes dans leurs cantonnements. Dourédji expédia des messagers à son maître pour lui porter cette réponse; lorsqu'elle fut parvenue à Aric-Boca, les princes de son parti déja présents au lieu de la diète, quoiqu'ils ne fussent qu'au nombre

de douze, jugèrent qu'ils n'avaient pas besoin d'attendre l'arrivée de ceux qui étaient en Chine, et proclamèrent Aric-Boca. Aussitôt le nouvel empereur expédia des messagers dans tous les pays de la domination mongole, pour annoncer son avènement au trône et défendre d'obéir aux ordres de Coubilaï (1).

A cette nouvelle, les princes et les généraux de l'aile gauche, c'est-à-dire, de l'armée de Coubilaï, s'assemblèrent à Caï-ping-fou, et, considérant que ni le prince Houlagou, qui était en Perse, ni les descendants de Tchoutchi et de Tchagataï, ne pouvaient être convoqués à raison de leur éloignement et de la gravité des circonstances, qui ne permettaient aucun délai, ils élurent à l'unanimité Coubilaï pour leur souverain, et le placèrent sur le trône avec les cérémonies d'usage. Ce prince était alors âgé de 44 ans. 4 juin 1260.

Cent députés allèrent annoncer à Aric-Boca, de la part des princes et des généraux, l'élection de Coubilaï. Dourédji, qui dans la même nuit avait pris la fuite, fut arrêté et contraint de révéler toutes les brigues de son maître, depuis la mort de Mangou; on l'emprisonna. Coubilaï nomma Apischga, fils de Bouri, chef de l'*Oulouss*

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

de Tchagataï, et le fit partir avec son frère; mais ces princes ayant été arrêtés dans le Schen-si, furent conduits à Aric-Boca, qui les retint prisonniers (1).

Il importait à Coubilaï d'attirer à son parti les troupes mongoles de l'aile droite, cantonnées dans le Schen-si et le Se-tchuen, dont les généraux et le commandant en chef, Assoutaï, fils de Mangou, s'étaient déclarés pour Aric-Boca. Il nomma un gouverneur-général de ces deux provinces, qui se rendit promptement à Sin-gan-fou, et parvint, par l'habileté et l'énergie de ses mesures, à y détruire plusieurs des chefs du parti opposé (2).

Les deux empereurs rivaux continuèrent à négocier pendant l'été, sans pouvoir en venir à un accommodement. Vers l'automne, Aric-Boca fit marcher des troupes contre son frère; elles furent battues et se dispersèrent. Aric-Boca se retira dans le pays des Kirguises, après avoir fait tuer Apischga, ainsi que le frère de ce prince, et les cent députés qu'il avait en son pouvoir. Il songea pour lors à placer Algou, fils de Baïdar, sur le trône de son grand-père Tchagataï, afin qu'il pût lui fournir des armes et des vivres; car

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

(2) Mailla, *ibid.*, pag. 283.

la ville de Caracouroum, qui était approvisionnée de la Chine, ne recevant plus rien de ce pays par l'ordre de Coubilaï, souffrait de la disette. Le prince Algou fut d'ailleurs chargé de tenir tête à Houlagou, s'il voulait agir en faveur de Coubilaï, pour lequel il s'était déclaré (1).

Cependant le général Coundoucaï, que le prince Assoutaï, en partant pour aller à la diète convoquée par Aric-Boca, avait laissé à la tête de l'armée dans le Schen-si, s'était porté avec ses troupes à l'extrémité occidentale de cette province, où, après avoir pris la ville de Kan-tcheou, il avait opéré sa jonction avec Alemdar, qui amenait des forces de la Tartarie. Cette armée fut battue au nord de Kan-tcheou, par les troupes de Coubilaï. Alemdar périt dans le combat, et les débris des vaincus allèrent rejoindre Aric-Boca dans le pays des Kirguises. Cette victoire livra à Coubilaï le Schen-si et le Se-tchuen ; ce prince s'avançait de son côté vers Caracouroum ; il établit ses quartiers d'hiver sur la rive de l'Ong-ki.

Aric-Boca se trouvait alors sur la frontière du pays de Kem-kemdjout, près du fleuve Yénisséi, avec une armée qui manquait de vivres et de fourrages. Craignant d'être attaqué dans cet état

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

de détresse, il manda à son frère qu'il se repentait de son entreprise, qu'il le reconnaissait pour son souverain, et qu'il se rendrait à ses ordres, dès que ses chevaux seraient engraissés; il espérait voir arriver dans l'intervalle Holagou, Algou et Barcaï, qui avaient promis de venir au couriltaï, où le nouveau souverain devait être formellement reconnu. Ce dernier était le chef de l'*Oulouss* de Tchoutchi.

Coubilaï lui fit répondre qu'il se fiait à sa parole, et qu'il désirait de le voir au plus tôt, avant même l'arrivée des trois princes; puis, laissant sur la lisière septentrionale du désert une partie de son armée, sous les ordres de son cousin Yessoungca, pour attendre Aric-Boca, il se rendit à son ordou de Caraoun-tchidoun, et renvoya le reste de ses troupes dans leurs cantonnements.

L'été et l'automne s'écoulèrent; Aric-Boca, voyant que ses chevaux étaient refaits, se mit en marche et fit annoncer à Yessoungca qu'il venait se rendre. Après lui avoir inspiré par ce message une fausse sécurité, il fondit sur ses troupes, dispersa ce qu'il ne put tuer, et traversa le grand désert marchant droit à Coubilaï. Ce prince rassembla promptement son armée et s'avança à la rencontre de son ennemi. Les deux frères se livrèrent bataille, vers la fin de l'année

1261, sur la lisière du Cobi, près du lac Simoultaï. Aric-Boca essuya une entière défaite. Le vainqueur défendit à ses troupes de le poursuivre : « Ce sont, dit-il, des étourdis ; peut-être que la « réflexion les amènera au repentir. » Mais au bout de dix jours, Aric-Boca reparut. On combattit encore avec acharnement jusqu'à la nuit, dont les deux armées profitèrent pour se retirer chacune de son côté. Elles avaient beaucoup souffert. Les deux compétiteurs au trône retournèrent à leurs ordous, et y passèrent le printemps et l'été suivant.

Aric-Boca fut alors obligé de faire face à un nouvel ennemi ; il venait d'apprendre la défection d'Algou, auquel il avait donné l'*Oulouss* de Tchagataï. Algou, s'étant rendu à Bisch-balic, avait pris les rênes du gouvernement des mains de la princesse Organa, veuve de Cara-Holagou. Sa domination s'étendait depuis la contrée d'Almalic jusqu'aux rives du Djihoun ; et il se vit en peu de temps une armée de cent cinquante mille hommes. Aric-Boca, se trouvant à la suite de ses revers dénué de tout, avait envoyé trois commissaires dans les états d'Algou pour y lever une imposition en bétail, en armes et en argent. Le riche produit de cette réquisition tenta l'avidité d'Algou ; voulant se l'approprier, il fit arrêter les officiers de son suzerain, sous le prétexte de

quelques discours qu'ils avaient tenus, et puis il consulta les siens sur le parti qu'il devait prendre. On lui dit qu'il aurait mieux valu délibérer avant d'agir; mais qu'après avoir offensé Aric-Boca, il ne lui restait plus d'autre parti que de se déclarer ouvertement contre lui, en reconnaissant Coubilaï. Algou fit aussitôt mettre à mort les trois commissaires, et s'empara du produit des contributions, qu'il distribua à ses troupes.

Aric-Boca, étonné de cet acte de perfidie, auquel il était loin de s'attendre, résolut de marcher contre Algou, et en partant il laissa la liberté aux habitants de Caracouroum, qui étaient chrétiens, musulmans ou boudhistes, de rendre la ville à Coubilaï s'il venait l'attaquer; car il n'avait pas une grande opinion de leur courage. A peine s'était-il éloigné que le Caan parut devant Caracouroum. Les habitants lui envoyèrent une députation de chaque secte, qui fut bien accueillie, et Coubilaï confirma les priviléges d'exemption de tout impôt que cette ville avait reçus d'Ogotaï et de Mangou. Il allait continuer sa marche; mais des courriers lui ayant apporté la nouvelle de troubles qui s'étaient élevés en Chine, il prit la route de ce pays.

Cependant Cara-Boca qui commandait l'avant-garde d'Aric-Boca, ayant rencontré le prince Al-

gou près de la ville de Poulad, perdit la bataille et la vie. Algou, se croyant en sûreté par cette victoire, retourna tranquillement à sa résidence sur le bord du fleuve Hilé, et licencia son armée. Mais bientôt Assoutaï, à la tête d'une seconde division, franchit le défilé qu'on nomme porte de fer, passa le fleuve Hilé, s'empara d'Almalic et même du territoire privé d'Algou, qui se retira avec ce qu'il put rassembler de troupes vers Khoten et Caschgar. Peu après Aric-Boga arriva avec le reste de l'armée et prit ses quartiers d'hiver sur la rive de l'Hilé, dans le pays d'Almalic, tandis qu'Algou, que ses troupes venaient joindre par détachements, rétrogradait vers Samarcand.

Aric-Boca passa l'hiver dans le repos, faisant ravager le pays de son ennemi et tuer toutes les troupes d'Algou qui tombaient entre ses mains. Ces actes de barbarie lui devinrent funestes. Le pays d'Almalic éprouva, au printemps suivant, les horreurs de la famine, qui causa une grande mortalité. La plupart des officiers d'Aric-Boca, indignés de l'inhumanité avec laquelle il traitait les troupes mongoles de son ennemi, que le sort de la guerre livrait en son pouvoir, résolurent de l'abandonner; ils se rendirent avec leurs troupes auprès du prince Orenguiass, fils de Mangou, qui commandait les avant-postes de

Coubilaï, près de l'Altaï et du fleuve Tchabacan, et passèrent au service de ce souverain.

Il ne restait plus à Aric-Boca qu'une poignée de troupes. Sachant qu'Algou voulait profiter de sa faiblesse pour venir l'attaquer, il lui envoya la princesse Organa et Mess'oud-Bey pour lui faire des propositions de paix. Après avoir été obligée de céder à Algou le gouvernement du pays de Tchagataï, Organa s'était rendue auprès d'Aric-Boca pour se plaindre d'avoir été dépossédée par son ordre, et se trouvait encore dans son camp. Lorsqu'elle arriva auprès d'Algou avec la mission dont elle était chargée, ce prince l'épousa; en même temps il confia à Mess'oud-Bey l'administration de ses finances. Le ministre leva dans Semercand et Boukhara de fortes contributions d'argent, qui mirent Algou en état de lever une armée. Il en eut immédiatement besoin pour faire face à un nouvel ennemi. Caïdou, petit-fils d'Ogotaï, soutenu par le successeur de Batou, s'avançait pour s'emparer de ses états; mais il fut battu.

Aric-Boca, sans armée, dénué de ressources, prit, en 1264, le parti d'aller se mettre à la discrétion de son frère. Le jour de son arrivée, Coubilaï fit ranger ses troupes, et lorsque le prince suppliant se présenta à l'entrée du pavillon impérial, on jeta sur lui la portière de la

tente; ainsi couvert, il fit ses prosternations, suivant l'usage en pareille circonstance. Admis dans l'intérieur, après qu'on l'eut fait attendre quelques instants, il resta debout à l'endroit assigné aux secrétaires. Coubilaï le fixa long-temps avec émotion, et voyant qu'il répandait des larmes, il ne put retenir les siennes. *Eh bien! mon frère*, lui dit-il enfin, *qui de nous deux avait la justice de son côté?—Autrefois c'était moi*, répondit Aric-Boca, *c'est vous aujourd'hui.* Atchiki, frère d'Apischga, s'approchant du prince Assoutaï, qui accompagnait Aric-Boca, lui dit : *C'est toi qui as tué mon frère! — Je l'ai tué*, répondit-il, *par l'ordre d'Aric-Boca, qui était alors mon souverain, ne voulant pas qu'un prince de notre famille périt de la main d'un Caradjou* (1). *Coubilaï est à présent mon maître; s'il l'ordonnait, je te tuerais tout de même.* Le Caan imposa silence à Atchiki, en lui disant que ce n'était pas le moment de tenir de pareils discours. Alors le noyan Togatchar, neveu de Tchinguiz-khan, se leva et dit : *Le Caan veut qu'en ce jour on ne s'occupe pas du passé, et qu'on se livre unique-*

(1) Chez les Mongols on nommait *Caradjou* tous ceux qui n'étaient pas de la race de Tchinguiz-khan. Ce nom est altéré de *Cara-koen*, qui signifie *homme noir.*

ment à la joie. Se tournant ensuite vers l'empereur : *Aric-Boca*, continua-t-il, *est debout. Quelle place vous plaît-il de lui assigner?* Coubilaï le fit asseoir auprès de ses fils, et ils passèrent la journée dans les plaisirs.

Mais le lendemain, les officiers d'Aric-Boca furent mis aux fers, et Coubilaï établit une commission composée de quatre princes et de trois généraux pour interroger son frère et ses partisans. Aric-Boca déclara qu'il était l'unique auteur de son entreprise, que ses officiers n'en étaient pas coupables. *Comment ils ne sont point coupables*, dit l'empereur. *Les généraux qui étaient contraires à l'élévation de Mangou n'avaient pas tendu l'arc contre lui; vous savez cependant comment ils furent punis de leur simple intention, et vous, qui avez allumé la guerre civile, qui avez tué tant de princes et de troupes, que méritez-vous donc?* Comme ils gardaient le silence, *Mes amis*, dit le principal d'entre eux, *ne vous souvient-il plus, qu'en élevant Aric-Boca au trône, nous jurâmes de mourir pour sa cause; voici le moment de tenir notre promesse.* Coubilaï l'ayant loué de sa fidélité, demanda encore à Aric-Boca qui l'avait excité à son entreprise. Celui-ci déclara pour lors que Bolga et Alémdar lui avaient dit : « Holagou et Coubilaï sont occupés dans des ex-« péditions lointaines, et le défunt empereur vous

« a laissé le commandement en Mongolie; qu'hé-« sitez-vous à vous rendre souverain! » qu'il en avait délibéré avec ses autres officiers, et que tous avaient appuyé cet avis. Les officiers présents confirmèrent ce qu'Aric-Boca venait de dire. Ils furent condamnés à mort au nombre de dix. Mais, pour le jugement de son frère, Coubilaï désirait la présence de Holagou, de Barcaï et d'Algou. Après avoir attendu quelque temps ces trois souverains, les princes du sang et les généraux qui se trouvaient dans la Mongolie, s'assemblèrent pour statuer sur le sort d'Aric-Boca et d'Assoutaï. Ils convinrent unanimement de leur accorder la vie, en considération de Coubilaï, et mandèrent aux trois grands vassaux de l'empire, que les voyant retenus dans leurs états par des affaires importantes, ils avaient jugé à propos de faire exécuter les officiers coupables, dans la crainte qu'un plus long délai ne fût dangereux, et qu'après avoir interrogé Aric-Boca et Assoutaï, les princes étant tous d'avis de leur faire grace, désiraient connaître leur sentiment.

Algou répondit aux députés, qu'ayant pris le gouvernement du pays de Tchagataï, sans le consentement de Coubilaï, il ne pouvait émettre son opinion avant d'avoir été légitimé par l'assemblée des princes du sang. Holagou approuva tout ce qui avait été fait dans cette circonstance, et an-

nonça qu'il se rendrait incessamment au courîltaï. Barcaï, ayant donné la même réponse, Aric-Boca et Assoutaï eurent la liberté d'entrer dans l'Ordou et de rendre hommage au Caan.

664. 1265-6. Le premier de ces princes mourut un mois après, de maladie; il fut inhumé auprès de Toulouï et de Tchinguiz-khan.

Holagou, Barcaï et Algou étant morts dans l'espace de trois ans, Coubilaï donna le commandement des Mongols et des Taziks dans l'Iran à Abaca, fils aîné d'Holagou, l'Oulouss de Tchoutchi à Mangou-Timour, petit-fils de Batou, et celui de Tchagataï à Moubarek-Schah, fils de Cara-Holagou. Ce dernier, après la mort d'Algou, avait été placé, par sa mère Organa, sur le trône de son aïeul; mais Borac, arrière-petit-fils de Tchagataï, obtint de l'empereur, à la cour duquel il résidait depuis quelque temps, des lettres patentes qui l'associaient à Moubarek-Schah dans le gouvernement de son Oulouss. En arrivant auprès de ce prince il cacha sa nomination, disant qu'il n'était amené que par le désir de revoir ses foyers. Il parvint à s'insinuer dans l'esprit de Moubarek-Schah, et séduisit en même temps une partie de ses troupes; lorsque ses

663. 1265. mesures furent prises, il détrôna ce jeune prince dont il fit peu de temps après son grand-veneur. Moubarek-Schah était musulman. Plein de

douceur, enclin à la justice, il s'efforçait de réprimer les désordres et les brigandages de ses troupes.

Plusieurs princes du sang refusaient encore de reconnaître Coubilaï, entre autres Caïdou, petit-fils d'Ogotaï, qui avait tenu le parti d'Aric-Boca jusqu'au moment où ce prince était allé se livrer à son frère. Caïdou, étant le fils de Caschi, qui devait succéder à son père Ogotaï, revendiquait ses droits au trône; mais la branche d'Ogotaï ayant été privée de ses troupes par l'empereur Mangou, Caïdou ne pouvait pas soutenir ses prétentions par ses propres armes; dans la lutte entre Coubilaï et son frère, il se rangea du côté d'Aric-Boca. Après la soumission de ce prince, il se retira dans son territoire sur le bord de l'Imil, et s'occupa des moyens d'assembler quelques troupes. Doué de beaucoup d'esprit, rusé et fécond en ressources, il sut gagner l'amitié des princes qui gouvernaient l'Oulouss de Tchoutchi; avec leur assistance, il se rendit maître des contrées qui avoisinent l'Imil, et parvint à former un corps d'armée. Coubilaï lui ayant fait demander pourquoi il n'était pas venu au couriltaï, lui témoignant le désir de le voir, de le consulter, de lui donner des marques de son affection, Caïdou allégua l'excuse ordinaire, la maigreur de ses chevaux, annonçant néanmoins

qu'il se rendrait incessamment auprès de l'empereur. Mais, pendant trois ans, il éluda, sous divers prétextes, de remplir sa promesse, et au
1268. bout de ce terme, il commença les hostilités.

Cette guerre n'empêcha pas Coubilaï d'attaquer l'empire Soung. Il voulait se rendre maître de la Chine entière, conquête que les fils de Tchinguiz-khan n'avaient jamais perdue de vue. Une violation du droit des gens commise par le gouvernement Soung fournissait à Coubilaï un prétexte pour reprendre les armes. Voulant conclure la paix, dont les préliminaires avaient été arrêtés à Vou-tchan-fou, il avait envoyé, en 1261, un ambassadeur à la cour chinoise. Ce négociateur fut emprisonné par l'ordre du généralissime Kia-sé-tao, qui craignait qu'on ne connût le traité honteux auquel il avait souscrit. Il fit même périr, sous divers prétextes, ceux de ses officiers qui en étaient instruits. Ce ministre tout puissant cachait à son souverain le véritable état des affaires, et Li-tson, enfermé au fond de son palais, ne s'occupait que de ses plaisirs. Il mourut, en 1264, laissant le trône à son neveu Tou-tson.

Ce ne fut cependant que dans l'année 1268 que Coubilaï reprit les armes contre l'empire méridional. Par les conseils du général chinois, Lieou-tching, excellent militaire, que sa haine pour le ministre Kia-sé-tao avait fait passer au

service de Coubilaï, ce prince ordonna de commencer les opérations de la guerre par le siége de Sian-yang, ville importante qui était le boulevard de la province de Hou-koan. Cette place fut entourée d'un mur immense, et tenue bloquée pendant cinq ans, au bout desquels elle se rendit (1). 1273.

(1) Mailla, tom. IX, pag. 330. C'est probablement de Sian-yang que Raschid et Marco Polo font mention, sous le nom de Sian-fou. Le premier rapporte qu'un ingénieur mahométan, natif de Damas ou de Balbek, assisté de ses trois fils et de ses ouvriers, avait construit sept grandes catapultes (mandjanics), qui furent employées à battre les murs de Sayan-fou, place frontière du Manzi ou de la Chine méridionale. Voici le passage de Marco Polo : « La principale « difficulté de ce siége provenait de ce que la place, entou- « rée d'eau de tous les côtés, excepté au nord, était appro- « visionnée par des bateaux, sans que les assiégeants pussent « l'empêcher. L'empereur fut très-irrité des obstacles qui « retardaient sa reddition; alors les frères Nicolo et Ma- « theo (l'un père, l'autre oncle de Marco Polo), qui se « trouvaient à la cour impériale, proposèrent à Coubilaï de « construire des machines semblables à celles dont on se « servait dans l'Occident, avec lesquelles on lançait des « pierres du poids de trois cents livres. Leur mémoire ayant « obtenu l'approbation de l'empereur, ce prince ordonna « que l'on mît à leur disposition les plus habiles forgerons « et charpentiers; il y avait parmi eux plusieurs chrétiens « nestoriens qui étaient d'excellents machinistes. Sous la « direction des deux frères vénitiens, ils eurent, en peu de

Kia-sé-tao, entièrement livré à ses plaisirs, n'avait pris aucune mesure pour sauver cette

« jours, construit trois catapultes; lorsqu'on en fit l'essai en « présence du grand khan et de toute sa cour, on vit qu'elles « lançaient en effet des pierres pesant trois cents livres. Elles « furent aussitôt embarquées et transportées à l'armée. On « les dressa contre la ville assiégée, et la première pierre « lancée par une de ces machines écrasa la plus grande par- « tie d'un édifice. Ce terrible effet causa une telle frayeur « aux habitants, qu'ils délibérèrent de leur reddition. Ils « envoyèrent des parlementaires au camp mongol, et leur « soumission fut acceptée sous les mêmes conditions qui « avaient été accordées au reste de la province. » Marco Polo, *Travels*, transl. by Will. Marsden, Lond. 1818, in-4°, ch. 62, pag. 488.

Nicolas et Mathieu Polo, gentils-hommes vénitiens, partirent de Venise par mer pour Constantinople, en 1259, et se rendirent à la cour du prince Barca, sur le bord du Volga, où ils demeurèrent un an. Après la défaite de Barca par l'armée de Holagou, ils allèrent à Boukhara, résidence du prince Borac; ils y étaient depuis trois ans, lorsqu'un ambassadeur envoyé par Holagou à la cour de Coubilaï, passant par Boukhara, engagea les deux Vénitiens à l'accompagner; ils y consentirent. Après un séjour de plusieurs années en Chine, ils revinrent dans leur patrie en 1272; mais ils ne tardèrent pas à repartir pour la Chine, et emmenèrent alors Marco, fils de Nicolas. Ce jeune homme ayant appris les différentes langues usitées en Chine, fut chargé par Coubilaï de commissions importantes dans différentes parties de cet empire, où il demeura dix-sept ans. Il le quitta en 1291, et fut le premier qui donna en Europe quelques notions sur ce pays qui n'y était connu que de nom.

grande cité. Ce ministre exerçait sur le faible et voluptueux empereur Tou-tson, le même ascendant que sur son prédécesseur. Tou-tson étant mort en 1274, Kia-sé-tao, pour être plus sûr de conserver son pouvoir, écarta du trône le fils aîné du défunt, et fit proclamer son second fils, Tchao-hien, qui n'avait que quatre ans. La régence fut déférée à l'impératrice sa mère (1).

Coubilaï, résolu de pousser avec vigueur la guerre contre l'empire Soung, fit marcher, en 1274, deux armées, l'une composée de Chinois, l'autre de Mongols, sous les ordres du généralissime Sé-tien-tché (2), chinois, qui avait passé dans sa jeunesse sous les drapeaux de Tchinguiz-khan, et avait rendu de grands services aux Mongols. Sous lui commandaient Bayan, fils de Gueukdjou, de la tribu Barin, et Atchou, fils d'Oriangcodaï, et petit-fils de Souboutaï. Sé-tien-tché étant tombé malade, remit le commandement en chef à Bayan, que Coubilaï avait fait revenir de la Perse, où il servait Abaca, successeur de Holagou (3).

---

(1) Mailla, *ibid.*, p. 336.

(2) Dans le *Djami-ut-Tévarikh*, il est nommé *Semga-Bahadour*.

(3) *Djami-ut-Tévarikh*.

Cette armée entra dans le Hou-koan, pénétra jusqu'au Kian, et s'empara de plusieurs places, situées sur ce grand fleuve, ainsi que de Voutchan-fou, capitale de la province, et d'autres villes, dont les gouverneurs, séduits par les promesses généreuses de Bayan, et pleins d'animosité contre Kia-sé-tao, se soumettaient à l'envi.

1275. Ce ministre venait enfin d'être forcé, par les clameurs publiques, de se mettre à la tête de l'armée chinoise. Il en détacha soixante-dix mille hommes, qui s'avancèrent sur Tchi-tcheou, au bord du Kian; mais ces troupes furent battues et dispersées. A la suite de cette défaite, plusieurs villes et forteresses des provinces de Kiannan et de Tché-kian, tombèrent au pouvoir des Mongols. Leurs gouverneurs se soumirent, ou prirent la fuite, ou se tuèrent de désespoir. Toutes ces conquêtes se firent sans massacres: Coubilaï avait ordonné à ses généraux d'épargner la vie des habitants désarmés.

Des succès aussi rapides et l'approche des Mongols, jetèrent la consternation dans la capitale des Soung; on y attribuait généralement les malheurs qu'on éprouvait à l'ineptie de Kia-sé-tao. Les grands se réunirent pour demander sa destitution, et l'impératrice y ayant consenti le remplaça par Tchang-chi-kié. Les nombreux ennemis du premier ministre disgracié voulaient

sa mort; il fut seulement condamné à l'exil. Mais un mandarin qui avait à se venger de ce ministre, ayant obtenu la commission de le mener au lieu fixé pour sa retraite, le fit assassiner en route.

Sur ces entrefaites, deux ambassadeurs envoyés par Coubilaï, pour offrir la paix à l'empereur chinois, s'il voulait se reconnaître son vassal, furent tués sur le territoire des Soung. Aussitôt un officier fut expédié par le gouvernement chinois à Bayan, qui avait son quartier-général à Nan-kin, pour lui donner l'assurance qu'il n'avait aucune part au meurtre de ces envoyés, et qu'on en rechercherait les auteurs. Le chef de l'empire offrait en même temps de rendre hommage au khan mongol. Bayan fit partir pour Lin-gan un de ses officiers qui accompagna l'envoyé chinois; mais il fut assassiné en route. Le général mongol, indigné de ce nouvel attentat, demanda à Coubilaï la permission de continuer la guerre; il reçut en réponse l'ordre de se rendre à la cour; l'empereur voulait le mettre à la tête de l'armée qu'il allait faire marcher contre son neveu Caïdou.

Tandis que Bayan faisait des conquêtes rapides dans la partie la plus orientale de la Chine, le général Alihaiya, qu'il avait laissé à Vou-tchan-fou, pénétrait dans le Hou-kouan. Après avoir

vaincu et tué le gouverneur de Yo-tcheou, qui tenta d'arrêter ses progrès, il reçut les soumissions de la plupart des villes de cette province, dont les commandants furent maintenus dans leurs places, en récompense de leur défection. La partie du Se-tchuen qui restait à l'empire Soung, fut également livrée aux Mongols par le gouverneur de ce pays, qui en garda le commandement.

Bayan, arrivé à Tchan-tou, représenta à Coubilaï la nécessité de continuer la guerre, pour achever la conquête de l'empire Soung, et le Caan se décida à lui laisser le commandement de ses armées dans le midi de la Chine. Ayant concerté avec son général le nouveau plan de campagne, il lui ordonna de marcher sur Lingan, tandis que le général Atchou, aux talents duquel Bayan avait eu la modestie d'attribuer ses grands succès, acheverait la soumission du Hoaï-nan, ou du pays au midi du fleuve Hoaï; que le général Alihaiya se rendrait maître de la partie méridionale du Hou-koan, et que Songtoutaï, fils de Tatchar, réduirait la province de Kian-si.

De retour à l'armée, Bayan commença ses opérations par le siége de Tchan-tcheou, qu'il prit d'assaut et saccagea. Ensuite il s'empara de la forteresse de To-son-koan. Effrayée de ces

progrès, l'impératrice envoya un officier au camp du général mongol, lui protester encore que les deux ambassadeurs de Coubilaï avaient été tués à son inçu, par des gens sans aveu. Cet émissaire voulut l'émouvoir, en lui représentant, les larmes aux yeux, qu'il faisait la guerre à un enfant, couvert encore du deuil de son père. *Ignorez-vous*, lui répondit Bayan, *que le prince, à qui le fondateur de la dynastie des Soung ravit l'empire, était aussi un enfant.*

Le même officier fut renvoyé au camp mongol avec de nouvelles propositions de la part de l'impératrice; elle déclarait que l'empereur consentait, pour prix de la paix, à traiter Coubilaï comme son oncle, et à lui payer un tribut. Mais ces offres furent rejetées.

Bayan était déja maître de Kia-hing, la dernière ville sur la route de Lin-gan. Il parut enfin devant cette capitale. L'impératrice, pour lui marquer sa soumission, lui fit alors porter le sceau de l'empire, que Bayan envoya à son souverain. Il avait mandé auprès de lui le principal ministre chinois, Tchin-y-tchon, avec lequel il voulait régler l'acte d'obéissance du jeune empereur; mais ce ministre, craignant de se livrer entre les mains des Mongols, au lieu de se rendre à leur camp, partit pour le midi de la Chine. L'impératrice le remplaça par Ouen-tien-siang,

qu'elle envoya au quartier de Bayan, pour conclure le traité. Il fut détenu par le général mongol, qui, après avoir fait de vaines tentatives pour l'engager à passer au service de Coubilaï, l'envoya à ce prince.

avril 1276. Maître de Lin-gan (1), Bayan demanda à l'impératrice un ordre qui enjoignait aux commandants des provinces de se soumettre aux Mongols, et, pour donner à cette pièce importante une plus grande autorité, il la fit revêtir de la signature de tous les grands de la cour. Des officiers furent préposés par Bayan pour enlever les sceaux de tous les tribunaux, y apposer les

(1) Lin-gan, appelée aujourd'hui Hang-tchou, capitale du Tche-kian, était plus connue dans le treizième siècle sous le titre de *Kin-saï*, ou de *Cour impériale*, qui lui fut donné parce que les neuf derniers empereurs Soungs y tenaient leur cour. « Cette ville, dit Marco Polo, la plus considérable de « tout le Mangi (Chine méridionale) a cent milles de circuit, « et comme elle est bâtie dans un marais, à-peu-près comme « Venise, elle a douze mille ponts de pierre, dont les arches « sont si hautes que les plus grands vaisseaux peuvent passer « dessous sans baisser leur mât. Il y a trois mille bains. On « compte dans la ville six cent mille familles. » Chap. 68. — Selon Abdallah Beidavi (*Hist. sinensis*), qui a probablement puisé ses notions de la Chine dans le second volume du *Djami-ut-Tévarikh*, il y avait à Kin-sai trois grandes mosquées qui, les vendredis, étaient remplies de Musulmans. C'était sans doute à la fin du règne de Coubilaï.

scellés, recueillir les livres, les archives, les cartes géographiques. Les troupes mongoles occupèrent la capitale des Soung, où Bayan fit son entrée avec une pompe militaire. L'impératrice demanda à le voir; il s'en excusa, sous le prétexte qu'il ne savait pas quel cérémonial il devrait observer en sa présence, et dès le lendemain il quitta la ville, ayant reçu l'ordre de revenir incessamment à la cour.

Après le départ de ce général, un de ses lieutenants entra dans le palais, défendit de rendre désormais à l'empereur les hommages accoutumés, et annonça à ce prince, ainsi qu'à l'impératrice, sa mère, qu'ils devaient se disposer à partir pour la cour de Coubilaï. Alors l'impératrice, les yeux baignés de larmes, embrassa son fils qui n'était âgé que de sept ans, et lui dit: *Le fils du Ciel vous accorde la vie; il est juste que vous l'en remerciiez.* Ils tombèrent tous deux à genoux, et firent neuf prosternations le visage tourné vers le nord. On les emmena avec les princes du sang, les princesses, et les principaux mandarins. Les immenses trésors que l'on trouva dans le palais furent portés à Coubilaï.

Des troupes Soung tentèrent d'enlever leur empereur à son passage près de Yan-tcheou, ville du Kian-nan; mais elles échouèrent dans leur entreprise. Coubilaï accueillit avec bonté le

jeune Kong-tsong; néanmoins il le réduisit au rang de prince du troisième ordre; et il régla la manière dont devaient être traités l'impératrice, les princes du sang, et les seigneurs chinois que l'on avait emmenés avec les membres de la famille impériale (1). Kong-tsong fut retenu en Tartarie jusqu'à l'année 1288, que l'empereur l'envoya à Poutala, célèbre monastère dans le Tibet, pour s'y faire instruire dans la doctrine de Boudha. Les Chinois furent indignés de voir que le souverain mongol faisait élever le rejeton de leurs empereurs dans une religion qu'ils méprisaient (2).

Cependant le général Atchou, dont la flotille avait été attaquée sur le Kian, près de Tchin-kian-fou, par des barques de guerre chinoises, qui étaient, dit-on, au nombre de plus de dix mille, leur fit éprouver une perte considérable. Dans le même temps, le général Songtoutaï faisait de grands progrès dans la province de Kian-si, où les villes se rendaient à lui sans coup férir. De son côté, le général Alihaiya, qui avait pénétré dans la partie méridionale du Hou-
1276. kouan, prit d'assaut la ville de Tchan-tcha. Li-fou, commandant de cette place, ne voulant ni

(1) Mailla, *ibid.*, pag. 337 à 377.

(2) Mailla, *ibid.*, pag. 439.

survivre à sa conquête, ni abandonner sa famille aux rigueurs de l'esclavage, ordonna à l'un de ses serviteurs d'ôter la vie à toutes les personnes qui la composaient, et lui présenta ensuite sa tête, qui fut abattue d'un coup de sabre. Le même serviteur, après avoir mis le feu à l'hôtel de son maître, courut chez lui, poignarda tous les siens, et finit par se tuer lui-même. Dans leur désespoir, beaucoup de militaires et d'habitants de Tchan-tcha s'ôtèrent aussi la vie. Si l'histoire de la Chine cite beaucoup d'exemples de lâcheté et de trahison, elle offre également un grand nombre d'actes de fidélité et de courage; on voit souvent, dans cette époque désastreuse pour les Chinois, des généraux que le sort de la guerre avait fait tomber au pouvoir des Mongols, recevoir la mort plutôt que d'entrer à leur service, et de rendre hommage à leur souverain par les prosternations d'usage.

En partant pour la cour, Bayan avait ordonné à ses lieutenants de soumettre les provinces les plus méridionales de la Chine; mais il s'y était rassemblé des forces qui en rendaient la conquête moins facile qu'il ne l'avait jugé. Lorsque ce général s'était approché avec son armée de la capitale des Soung, l'impératrice en avait fait partir les deux frères aînés de l'empereur, Y-ouang et Kouang-ouang, afin de sauver du moins

ces rejetons de la dynastie impériale; en les conservant, on ne perdait pas entièrement l'espérance de voir un jour le trône des Soung rétabli. Ces deux princes furent conduits à Fou-tcheou, chef-lieu de la province de Fou-kien, où l'aîné, le prince Y-ouang, âgé de neuf ans, fut proclamé empereur, sous le nom de Toan-tsong. On fit aussitôt de grandes levées de troupes, et le commandement des armées fut donné à Ouen-tien-sian, qui, arrêté par Bayan et envoyé à Coubilaï, avait trompé en route la vigilance de son escorte et s'était rendu auprès du nouvel empereur.

Les Soung tentèrent alors de repousser leurs ennemis; mais une de leurs armées fut battue près de la ville de Tchu-tcheou, dans le Tché-kian, et les Mongols pénétrèrent dans le Fou-kien. Les généraux Tchin-y-tchon et Tchan-chi-kié avaient assemblé à tout événement un grand nombre de navires dans le port de Fou-tcheou, ainsi que des troupes prêtes à y être embarquées; ils firent monter sur cette flotte l'empereur, son frère et toute sa cour, qui furent conduits à Siuen-tcheou.

Cependant les Mongols poursuivaient le cours de leurs conquêtes; toute la province de Hou-kouan était réduite; après un siége de plusieurs mois, le général Alihaiya avait pris d'assaut et

saccagé la ville de Koué-lin, chef-lieu du Koan-si; il s'était ensuite emparé du reste de cette province, tandis qu'un autre corps soumettait le Koan-ton; mais, au commencement de 1277, Coubilaï rappela ses armées des provinces méridionales de la Chine, où il ordonna de ne laisser que les garnisons les plus nécessaires; il avait besoin de ses troupes pour faire face à Caïdou.

Néanmoins ce prince ne tarda pas à faire passer de nouvelles forces dans le midi de la Chine, où les Soung, profitant du départ de ses troupes, avaient repris beaucoup de villes (1). Le général Tatchou eut ordre de marcher sur Canton; l'amiral Soutchou devait en même temps paraître avec la flotte mongole devant cette place maritime. Ces deux opérations furent exécutées, et Canton se rendit.

(1) Selon Raschid, au bout de quatre ans de guerre, les généraux mongols eurent un pressant besoin de renforts. Coubilaï n'ayant point de troupes à leur envoyer, prit le parti de faire ouvrir toutes les prisons; on dit à ceux qui en sortaient qu'ils avaient mérité la mort; qu'on leur faisait grace; qu'ils allaient recevoir des chevaux, des armes et des vêtements pour aller à l'armée, et que ceux qui se conduiraient bien seraient avancés. On choisit parmi ces prisonniers les chefs de mille, de cent et de dix, qui devaient les commander, et par ce moyen l'armée fut renforcée de vingt mille hommes. De ce corps sortirent un grand nombre d'officiers distingués.

A l'approche des Mongols, l'empereur Toan-tsong s'était éloigné de la côte; après avoir erré quelque temps avec sa flotte, il se retira dans l'île de Kan-tcheou, située près de l'extrémité la plus méridionale de la Chine. Il y mourut en 1278, et son frère fut proclamé empereur, sous le nom de Ti-ping.

Les commandants chinois ne croyant pas la flotte en sûreté près de cette île, la conduisirent dans une position qui leur paraissait inexpugnable; c'était un détroit formé par deux îles très-escarpées, l'île de Yaï et une autre, à quelques lieues de Koan-ton; elles furent occupées par des troupes qui s'y retranchèrent. La flotte mongole, commandée par Tchon-hon-fan, parut devant cette position, au commencement de l'année 1279, et l'attaqua au midi, tandis qu'une escadre sortie du port de Canton, l'attaquait du côté du nord, où les Chinois avaient cru que l'eau n'était pas assez profonde pour les vaisseaux ennemis. Ils combattirent avec beaucoup de valeur; mais, pressés de deux côtés à la fois, ils essuyèrent de grandes pertes. Vers le soir, les amiraux Tchan-chi-kié et Sou-liou-y, profitant d'un épais brouillard, coupèrent leurs cables et se sauvèrent avec seize gros navires. Un officier, nommé Lou-siou-fou, se rendit alors sur le vais-

seau de l'empereur, pour lui faire aussi gagner le large; mais, le passage étant fermé par une chaîne de bateaux, il n'y put parvenir. Cet officier, voyant qu'il n'y avait plus de salut, fit jeter à la mer sa femme et ses enfants; puis, ayant dit à Ti-ping qu'un empereur de la dynastie des Soung devait préférer la mort à la captivité, il prit ce jeune prince sur ses épaules, et se précipita avec lui dans les flots. A son exemple, la plupart des seigneurs chinois se noyèrent. Plus de huit cents navires tombèrent au pouvoir des Mongols, et bientôt la mer se couvrit de milliers de cadavres. On reconnut celui de Ti-ping sur lequel on trouva le sceau de l'empire. L'impératrice, qui était sur un autre vaisseau que son fils, ayant appris sa mort, se précipita dans la mer. Peu de temps après, Tchan-tchi-kié périt dans une tempête. Sou-lieou-y fut tué par ses propres gens, et Ouen-tien-saṅ, qui, fait prisonnier dans une bataille sur terre, se trouvait à bord de la flotte mongole, fut témoin du désastre qui consomma la ruine de la dynastie des Soung, dont la domination avait duré 320 ans (1). Alors Coubilaï se vit le maître de la Chine en-

(1) Mailla, tom. IX, pag. 377 à 399. — Gaubil, *Hist. de Gentchiscan*, pag. 132 à 189.

tière, que les Mongols avaient employé plus d'un demi siècle à conquérir.

Ce prince ne fut pas plutôt en possession de toute la Chine, qu'il voulut soumettre le Japon (1), pays qui avait anciennement payé un tribut à cet empire. Dès l'année 1270, il avait invité le roi du Japon à reconnaître pour son suzerain *le fils du Ciel* et le maître de la terre; mais son envoyé ne fut pas même admis. D'autres ambassadeurs qu'il fit partir après la destruction des Soung, ayant été mis à mort, Coubilaï résolut de réduire le Japon, malgré les représentations de ses plus sages conseillers, qui appréciaient les difficultés de cette entreprise, et jugeaient que sa réussite même aurait peu d'utilité. L'ordre fut donné, en mars 1280, de préparer une expédition de cent mille hommes, pour conquérir les îles orientales; Fan-ouenhou, l'un des meilleurs généraux chinois, devait la commander. Ces troupes furent embarquées vers la fin de l'année, dans les ports de Lin-gan* et de Tsiuen-tchou, et la flotte fit voile pour la Corée, où elle fut jointe par le contingent du roi tributaire de ce pays, composé de neuf cents

(1) Le nom de Japon nous vient des Chinois, qui appellent ce pays *Gé-pan, au soleil levant.*

vaisseaux et de dix mille hommes de troupes réglées. L'expédition partit enfin pour le pays qu'elle devait subjuguer; mais elle essuya près du Japon une furieuse tempête qui détruisit la plus grande partie des navires; les naufragés tombèrent au pouvoir des Japonais, qui, au rapport de l'histoire de la Chine, firent prisonniers soixante-dix mille Chinois, et tuèrent trente mille Mongols; de faibles débris de cette armée formidable regagnèrent les côtes de la Chine, vers l'automne de l'année 1281 (1).

L'empereur envoya, en 1283, une armée dans le Youn-nan, pour y faire la conquête de la partie occidentale de ce pays, qui comprenait les principautés de Taï-liou et de Yon-tchan (2). Le roi

(1) *Mémoires concernant l'histoire, les sciences*, etc., *des Chinois*, par les missionnaires de Pékin; Paris, 1789, in-4°, tom. XIV, pag. 63 et suiv. — Charlevoix, *Hist. et descript. gén. du Japon;* Paris, 1736, in-12, tom. II, pag. 79. — Gaubil, *Hist. de Gentch.*, pag. 195.

(2) La capitale du Taï-liou, ou *grand pays*, était Yao-tchou, nommée aujourd'hui Ta-li-fou. Les Mongols appelaient les habitants de ce pays *Cara-tchank* ou *peuple noir*. Voy. *Djami-ut-Tévarikh;* Abdallah Beidavi, *Hist. Sinensis;* Marco Polo, *Voyages*, liv. II, chap. 39 et 40.

La principauté de Yon-tchan, située à l'ouest de la précédente, ainsi nommée de Yon-tchan-fou, sa capitale, était appelée, sous la dynastie mongole, *Kin-tchi* qui veut dire en

de Mien (1) et de Bengale, dont ces deux contrées étaient sans doute tributaires, s'arma pour repousser les Mongols. A la tête de soixante mille hommes, infanterie et cavalerie, il alla, en 1283, leur présenter bataille sous les murs de Yon-tchan. La vue de ses éléphants, placés en première ligne et portant des tours, garnies chacune d'environ douze hommes, épouvanta tellement les chevaux des Mongols, qu'ils ne pouvaient plus être gouvernés; dans ce moment critique, leur général, qui n'avait que douze mille hommes, leur ordonna de mettre pied à terre, et fit conduire les chevaux dans une forêt voisine. Les Mongols commencèrent par faire pleuvoir une grêle de traits sur les éléphants, qui n'étant pas garantis par des couvertures de cuir, furent bientôt criblés de blessures. Ces animaux, rendus furieux par la douleur, se je-

chinois *dents d'or*, parce que ses habitants se couvraient les dents d'une feuille de ce métal. Dans le *Djami-ut-Tévarikh*, et la relation de Marco Polo, ce pays est désigné sous le nom de *Zerdendan*, mot persan qui signifie aussi *dents d'or;* on voit que c'est la traduction de *Kin-tchi*. Il faut observer qu'à cette époque la plupart des préfets de la Chine étaient des Mahométans.

(1) Le royaume de Mien ou Mien-tien comprenait alors le pays de Burmah ou d'Ava, et peut-être le Pégu, c'est-à-dire qu'il s'étendait entre la Chine méridionale et l'Inde.

tèrent dans les rangs de l'armée indienne : beaucoup d'entre eux coururent dans la partie de la forêt qui n'était pas occupée par les Mongols et brisèrent leurs tours entre les arbres. Délivrés des éléphants, les Mongols remontèrent à cheval, et, attaquant de loin avec leurs flèches, ensuite de près avec le sabre et la masse d'armes, ils firent éprouver une grande perte aux Indiens, qui ne portaient pas, comme leurs ennemis, des armures de cuir. L'armée de Mien, mise en déroute, laissa deux cents éléphants au pouvoir des vainqueurs. Le résultat de cette victoire fut la soumission des royaumes de Mien et de Bengale (1). Depuis lors Coubilaï eut toujours des éléphants dans ses armées.

Après la chûte de l'empire Soung, le roi de Cochinchine avait prêté hommage, par ses ambassadeurs, au nouveau souverain de la Chine. Coubilaï, non content du tribut qui lui était offert, établit en Cochinchine un conseil de ré-

(1) Marco Polo, *Travels*, éd. de Marsden, liv. II, ch. 42. L'histoire de la Chine par Mailla, tom. IX, pag. 419, se borne à dire que les généraux de Coubilaï firent, en 1283, la conquête du royaume de Mien-tien, et que les peuples de Kin-tchi, que le roi de Mien-tien avait jusqu'alors empêchés de reconnaître la domination mongole, se soumirent à l'empereur.

gence, composé de ses officiers. Au bout de deux ans, le prince royal, indigné de voir le gouvernement de son pays entre les mains de ces étrangers, détermina son père à les faire arrêter. Pour punir cet acte de rebellion, Coubilaï fit sortir des ports du midi de la Chine une flotte garnie de troupes chinoises et mongoles, sous les ordres du général Sotou. Elles débarquèrent, en 1281, à Tchen-tching et s'emparèrent de cette capitale. Le roi, s'étant retiré dans les montagnes, amusa le général mongol par des promesses de soumission, en même temps qu'il prenait des mesures pour détruire son armée. Sotou, apprenant que des forces considérables s'avançaient de plusieurs côtés pour couper ses communications avec la flotte, fut obligé de faire sa retraite.

Cependant le roi de Cochinchine envoya des ambassadeurs à Coubilaï pour apaiser son ressentiment. L'empereur ne voulut pas les recevoir, et ordonna à son fils Togan, gouverneur de la province de Youn-nan, de marcher contre la Cochinchine, à travers le Ton-kin; Sotou devait concerter ses opérations avec ce prince (1).

(1) Mailla, tom. IX, pag. 414 et suiv. — *Id.* tom. XII; *Notice historique sur la Cochinchine*, par Gaubil, pag. 11 et suiv.

Le Ton-kin (1) s'était soumis à Coubilaï dès son avènement au trône, et le souverain de ce pays, Tching-koan-ping, s'était engagé à livrer tous les trois ans une certaine quantité d'or, d'argent, de pierres précieuses, de drogues médicinales, d'ivoire et de cornes de rhinocéros; en même temps un commissaire impérial était venu s'établir dans le Ton-kin. Ce roi avait eu pour successeur, en 1277, son fils Tchin-gé-hiven, lequel, aigri par les réquisitions multipliées des Mongols, ne respirait que vengeance, lorsque Togan lui demanda le passage par ses états et des vivres, pour aller attaquer la Cochinchine. Tchin-gé-hiven, pour éluder de le satisfaire, eut recours à divers prétextes, et Togan, pénétrant ses dispositions hostiles, vit qu'il serait obligé, avant tout, de ranger à l'obéissance le roi de Ton-kin. Il entra dans ce pays en 1285, et traversa, sur des radeaux, le fleuve Fou-léang, derrière lequel il vit l'ennemi rangé en bataille. Les Ton-kinois prirent la fuite et leur roi disparut. Togan croyant la guerre terminée, lorsqu'il fut attaqué par une nouvelle armée; il essuya

(1) Ce pays est appelé par les Chinois *Gan-nan* ou *midi pacifique*. Dans le *Djami-ut-Tévarikh* et les Voyages de Marco Polo, il est désigné sous le nom de *Candjécoué;* mais *coué* signifie en chinois pays ou royaume.

une défaite qui le força d'évacuer le pays. Le général Sotou était campé à vingt lieues du champ de bataille; assailli à l'improviste, il périt les armes à la main, et tout son corps d'armée fut détruit.

L'empereur donna l'ordre de venger ces revers. Togan rentra dans le Ton-kin en 1287, tandis qu'une flotte, équipée dans les ports de la province de Koan-ton, débarquait des troupes sur les côtes de ce royaume. Elles étaient commandées par Sitour, né Captchac, et il s'y trouvait beaucoup d'officiers et de soldats de la même nation.

L'armée de Coubilaï battit les Ton-kinois dans dix-sept rencontres, ravagea une grande partie de leur pays et fit un immense butin. Les troupes victorieuses ne purent cependant pas découvrir la retraite du roi. Ce prince parvint, l'année suivante, à mettre sur pied une armée considérable, qui inquiéta les Mongols sur plusieurs points. Elle fut secondée par un soulèvement presque général. Les Mongols éprouvèrent de la difficulté à se procurer des vivres, et les fortes chaleurs en firent périr un grand nombre. Togan se vit obligé, pour ne pas perdre toute son armée, de faire sa retraite vers le Kouan-si. Alors le roi du Ton-kin prit le parti d'offrir ses soumissions à Coubilaï; il le supplia d'oublier le passé et lui

fit hommage d'une statue d'or. L'empereur céda aux représentations des grands de sa cour qui lui firent observer que ces climats méridionaux étaient meurtriers pour les hommes du nord, et qu'il faudrait, pour continuer cette guerre, dégarnir de troupes les provinces du midi de la Chine, où sa domination n'était pas encore bien affermie; mais il déchargea sa colère sur Togan, qui fut envoyé en exil (1).

Ayant fait inviter les souverains de plusieurs grandes îles au midi de la Chine, de lui rendre hommage comme à leur suzerain, Coubilaï reçut, en 1286, les actes de soumission de dix de ces royaumes, qui envoyèrent leurs tributs à Tsiuen-tchou, port du Fo-kien (2). Ils sont nommés, dans l'histoire de la Chine, Mapar, Sumenna, Sengkili, Nanvouli, Malantan, Navang, Tinghor, Laïlaï, Kilanitaï et Soumoutou (Sumatra).

L'empereur n'avait pas abandonné le projet

---

(1) Mailla, tom. IX, pag. 420 et suiv. — *Id.* tom. XII. *Mém. hist. sur le Tong-king*, par Gaubil, pag. 26 et suiv.

(2) Tsiuen-tchou, situé à vingt-cinq ou trente lieues au midi de Fo-tchou, capitale du Fo-kien, était à cette époque un port célèbre en Asie; c'était là qu'abordaient les vaisseaux de tous les ports de la mer des Indes. Cette ville est appelée Zitoun, par Raschid, Marco Polo et Oderic d'Udine.

de conquérir le Japon ; une commission spéciale était chargée de veiller aux préparatifs d'une nouvelle expédition contre ce royaume ; mais, sur les sages remontrances du président des mandarins, qui représentait que, pour subvenir aux frais d'une pareille tentative, on serait obligé d'accabler les peuples d'impôts, ce qui augmenterait leur mécontentement, Coubilaï prit le parti de renoncer à ses vues ambitieuses sur le Japon ; il se voyait d'ailleurs menacé d'un nouvel orage dans le nord (1).

Le prince Caïdou, qui contestait toujours les droits de Coubilaï à la succession de Tchinguiz-khan, s'était rendu maître des contrées situées à l'ouest de la Mongolie jusqu'au Djihoun, et les princes de la branche de Tchagataï, réduits à la possession d'une partie de la Transoxiane, n'étaient plus que ses vassaux. Borac étant mort en 1270, avait eu pour successeur Nikbey, fils de Sarban et petit-fils de Tchagataï ; ce prince ayant pris les armes contre Caïdou, fut attaqué et tué en 1272. Un autre petit-fils de Tchagataï, Boca-timour, qui lui succéda, mourut en 1276. Alors Caïdou mit sur le trône Doua, fils de Borac. L'année suivante, Coubilaï fit marcher contre

(1) Mailla, *ibid.*, pag. 426 et suiv.

Caïdou une armée sous les ordres de ses fils Noumougan et Gueukdjou, de Schiréki, fils de Mangou, de Toctimour, son neveu, et d'autres princes du sang. Dans cette expédition Toctimour, mécontent de Coubilaï, proposa à Schiréki de le mettre sur le trône, et ce prince ayant accepté, ils enlevèrent de nuit les deux fils de l'empereur, ainsi que le noyan Hantoum, le chef des généraux, qui était le quatrième descendant de Moucouli. Ils livrèrent les deux princes à Mangou-timour, souverain de l'Oulouss de Tchoutchi, et le général, au prince Caïdou, leur mandant qu'ils embrassaient leur cause; ensuite ils entraînèrent dans leur parti Sarban, fils de Tchagataï, et d'autres princes de cette branche, ainsi que de celle d'Ogataï.

Attaqués par les troupes impériales, ces rebelles furent mis en fuite, et se retirèrent vers l'Irtisch. Toctimour ayant passé dans le pays des Kirguises, y fut surpris par ces mêmes troupes, qui lui enlevèrent tous ses bagages. Il demanda du secours à Schiréki pour les reprendre. N'en ayant pu obtenir, il voulut s'en venger, en offrant le trône à Sarban. Schiréki tenta de ramener Toctimour; mais celui-ci lui fit répondre qu'il n'était pas assez brave pour être leur chef, que Sarban en était plus digne. Schiréki dut se résigner à son sort et fut même obligé d'en-

voyer, avec les autres princes de son parti, des députés à Caïdou et à Mangou-timour, pour leur annoncer qu'ils avaient élu Sarban.

Toctimour voulut alors forcer Youboucour, fils aîné du prince Aric-Boca, de reconnaître le souverain qu'il venait de créer. Celui-ci rassembla son monde pour le repousser. Au moment du combat, les troupes de Toctimour passèrent de son côté, et le prince abandonné, réduit à prendre la fuite, fut arrêté et livré à Schiréki, qui le fit tuer à la demande d'Youboucour. Toctimour était renommé pour son extrême bravoure et son adresse à tirer de l'arc. Il montait toujours, dans les combats, un cheval blanc et disait qu'on choisissait d'ordinaire des chevaux de couleur foncée afin que le sang des blessures ne fût pas aperçu par l'ennemi; mais qu'il pensait que, semblable au rouge dont les femmes ornent leur visage, le sang du cavalier et du cheval fait la parure d'un guerrier.

Sarban, privé de son protecteur, alla trouver Schiréki, et s'excusa de s'être laissé séduire par Toctimour. Schiréki lui prit ses troupes, et l'envoya avec une escorte de cinquante hommes, à Cotchi-ogoul, petit-fils de Tchoutchi; mais, passant dans le district de Djend et d'Ozkend, il fut délivré par ses propres troupes, cantonnées dans ces quartiers, et se mettant à leur tête, il s'avança

contre Schiréki. Lorsque les deux corps ennemis furent en présence, celui de Schiréki passa du côté de Sarban, et il tomba lui-même au pouvoir de ce prince. Youboucour, qui était venu pour le secourir, fut également abandonné de ses troupes et fait prisonnier. Sarban ayant confié chacun de ces princes à la garde de cinq cents hommes, se mit en marche pour se rendre auprès de l'empereur; en passant près du territoire d'Otdjikin, neveu de Tchinguiz-khan, Youboucour ayant envoyé à ce prince de l'argent et des bijoux avec la prière de venir le délivrer, Otdjikin fondit à l'improviste sur Sarban et fit ses troupes prisonnières. Celui-ci s'étant échappé seul se rendit auprès de l'empereur, qui lui donna des terres et des troupes; mais Schiréki, conduit à Coubilaï, fut relégué dans une île malsaine où il termina ses jours. Youboucour, après avoir servi quelque temps dans le parti de Caïdou, fit sa soumission à l'empereur, et dans la suite Noumougan, fils de Coubilaï, lui fut renvoyé (1).

Dix années s'étaient écoulées depuis ces événements, lorsque le prince Caïdou forma une puissante ligue contre l'empereur Coubilaï. Il sut entraîner dans son parti les princes Nayan, 1287.

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

Cadan et Singtour, qui avaient leurs territoires sur les confins du Leao-tong et du pays des Tchourtchés ; ils descendaient tous trois à la cinquième génération de trois frères de Tchinguiz-khan ; Nayan était petit-fils d'Otdjikin noyan ; Singtour, de Tchoutchi-cassar, et Cadan, de Cadjoun. Nayan, ayant réuni quarante mille hommes, attendait l'arrivée de Caïdou, qui avait promis de lui en amener cent mille. L'empereur sentant combien il importait d'empêcher cette jonction, ordonna au général Bayan, qui avait été rappelé du midi de la Chine, de prendre une position du côté de Caracouroum, pour tenir Caïdou en échec, tandis qu'il marcherait lui-même contre son allié. Coubilaï, ayant promptement rassemblé un grand nombre de troupes, s'avança, à marches forcées, vers le territoire de Nayan, qu'il atteignit au bout de vingt-cinq jours. Il avait pris la précaution de faire garder les chemins pour empêcher que son ennemi ne fût instruit de ses préparatifs. Son armée était divisée en deux corps nombreux, l'un composé de Chinois, sous les ordres du général chinois Li-ting ; l'autre, de Mongols, commandé par Yissou-timour, petit-fils du général Bourdji, qui avait été l'un des premiers capitaines de Tchinguiz-khan. Ils trouvèrent l'armée de Nayan campée près du fleuve Leao, et protégée par une

ligné de chariots (1). L'empereur, après avoir consulté ses astrologues, qui lui promirent la victoire, donna le signal du combat. Son ordre de bataille était composé de trente corps de cavalerie, formant trois divisions, et ses ailes débordaient celles de l'ennemi. En avant de chaque corps étaient placés cinq cents hommes d'infanterie, armés de piques et de sabres. Ces fantassins étaient exercés à monter en croupe lorsque la cavalerie attaquait; ils mettaient pied à terre près de l'ennemi et se servaient de leurs piques; la cavalerie faisait-elle volte face, ils sautaient à cheval pour s'éloigner. Coubilaï était placé sur une tour de bois portée par quatre éléphants, bardés de cuir et couverts de housses de drap d'or; sur cette tour, qui était garnie d'archers et d'arbalétriers, flottait l'étendart impérial, représentant le soleil et la lune. Quand l'armée fut rangée en bataille, l'air retentit des sons d'un grand nombre d'instruments à vent de diverses espèces; à cette musique militaire succéda le chant des guerriers. Les timbales et les tambours donnèrent alors le signal du combat, et l'air fut aussitôt obscurci par une nuée de traits. Après avoir lancé leurs flèches, les

(1) *Djami-ut-Tévarikh.* — Mailla, pag. 431 et suiv.

combattants se joignirent et firent usage de leurs lances, de leurs sabres, de leurs masses d'armes. Les troupes de Nayan montrèrent beaucoup de résolution; mais elles durent céder au nombre. Après avoir soutenu la lutte depuis l'aurore jusqu'au milieu du jour, Nayan, qui sur le point d'être entouré, tentait de se sauver par la fuite, tomba au pouvoir du vainqueur. Coubilaï le fit mettre à mort sur-le-champ; le prisonnier fut enveloppé dans deux feutres et secoué avec violence jusqu'à ce qu'il eut rendu l'ame, genre de mort réservé aux princes de la famille impériale. Après cette victoire Coubilaï retourna à Chantou (1).

(1) Marco-Polo, édit. de Marsden, liv. II, chap. 1, 263 à 270. — Ce voyageur dit que Nayan, quoiqu'il n'eût que trente ans, était oncle de l'empereur, qui en avait soixante-douze. Coubilaï était au contraire le grand oncle de Nayan, car il était le petit-fils de Tchinguiz-khan, et Nayan descendait à la cinquième génération d'Otdjikin noyan, frère cadet de Tchinguiz-khan. Ce n'est pas la seule erreur que l'on trouve dans la relation de Marco Polo, qui cependant avait demeuré dix-sept ans en Chine. Il rapporte, au sujet du supplice de Nayan, qu'on faisait périr de cette manière les princes de la famille impériale, afin que le soleil et l'air ne vissent point couler leur sang. Marco Polo dit aussi que Nayan, qui avait reçu le baptême, quoiqu'il ne professât pas ouvertement le christianisme, jugea à propos, dans cette occasion, de mettre le signe de la croix sur les

Cependant les princes Cadan et Singtour restaient encore armés. L'empereur fit marcher contre eux, l'année suivante, son petit-fils Timour, qui battit ces deux chefs séparément et ramena à l'obéissance toutes les tribus des trois princes rebelles. Le général chinois Li-ting se distingua dans cette campagne; les machines à feu ou canons (*ho-pao*), dont son armée était pourvue, contribuèrent aux deux victoires qu'elle remporta (1).

---

drapeaux, et qu'il y avait dans son armée beaucoup de chrétiens, dont une bonne partie resta sur le champ de bataille. Les Juifs et les Mahométans qui étaient dans l'armée de Coubilaï, se moquaient journellement de ces chrétiens qui venaient de se soumettre à l'empereur, leur disant que Jésus-Christ, dont Nayan avait arboré le signe, ne les avait pourtant pas assistés. Les chrétiens ne pouvant plus tolérer ces outrages, en portèrent plainte à Coubilaï. Ce prince leur dit, en présence de leurs ennemis : « Votre « Dieu n'a pas voulu assister Nayan; mais vous ne devez « pas vous en affliger, ni avoir honte de votre religion, « parce que Dieu, qui est juste, ne peut pas favoriser le « crime et l'injustice. Nayan était rebelle contre son sou- « verain, et, dans sa perversité, il implorait le secours de « votre Dieu; mais ce Dieu bon et juste n'a pas voulu pro- « téger ses mauvais desseins. » Ensuite il défendit aux ennemis des chrétiens de continuer à offenser leur Dieu et sa croix.

(1) Mailla, *ibid.*, pag. 438.

Coubilaï avait encore un ennemi redoutable dans Caïdou. Les monts Cangcaï et le désert Cobi séparaient les états des deux princes; sur la lisière occidentale de ce désert étaient postés sept corps de troupes, qui en venaient souvent aux mains avec celles de Caïdou (1). L'empereur, pour mieux pourvoir à la sûreté de ses frontières sans cesse exposées aux hostilités de ce prince, donna à Bayan le gouvernement général de Caracouroum avec des pouvoirs illimités. Ce général s'y rendit en 1289, et arrêta les incursions de l'ennemi; mais, quatre années plus tard, ses envieux l'ayant accusé d'être d'intelligence avec Caïdou, Coubilaï le rappela et le remplaça par le prince Timour, son petit-fils, qu'il nomma peu après son successeur au trône. Ayant remis son commandement à ce prince, Bayan retourna à la cour, où il n'eut pas de peine à se justifier, et Coubilaï, lui conférant la dignité de ministre d'état, plaça sous ses ordres la garde impériale, ainsi que les troupes cantonnées dans l'arrondissement de ses deux résidences (2).

Cependant Coubilaï, insatiable de conquêtes, avait envoyé, en 1291, une expédition pour faire

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

(2) Mailla, *ibid.*, pag. 456.

la conquête des îles de Lieou-kieou, situées à l'orient de la Chine et au midi du Japon; mais sa flotte n'alla que jusqu'aux îles de Pon-hou et à la côte occidentale de Formose, d'où elle revint, sous divers prétextes, dans les ports du Fou-kien. Une autre expédition de trente mille hommes, qu'il fit embarquer l'année suivante dans le port de Tsiuen-tcheou, pour conquérir le royaume de Koua-oua, n'eut pas plus de succès, et quoique ses deux chefs, à leur retour, eussent offert à l'empereur le riche butin en or et en pierreries qu'ils avaient emporté de ces contrées, ils n'en furent pas moins condamnés à recevoir soixante-dix coups de bâton, pour n'avoir pas mieux exécuté ses ordres (1).

(1) Mailla, *ibid.*, pag. 452. — Suivant une relation faite par des Chinois que l'empereur Kang-hi envoya, vers la fin du dix-septième siècle, dans l'île de Koua-oua (voy. dans les *Mémoires sur les Chinois*, Introduction à la connaissance des peuples chinois, tom. XIV, pag. 101 et suiv.), ce pays était anciennement appelé Tché-po, Pou-kia-loung et Hia-siang, et ce furent les Mongols qui lui donnèrent le nom de Koua-oua. « Ce royaume est situé, y est-il dit, au milieu de la « mer du sud-ouest, et les vaisseaux qui viennent du grand « Occident à la Chine, passent près de ses côtes. On s'em- « barque ordinairement pour le Koua-oua à Tsiuen-tcheou- « fou, port du Fou-kien; on range la côte de Tchen-tcheng « (Cochinchine), et on y arrive au bout d'un mois de na-

Ce fut la dernière expédition qui eut lieu sous le règne de Coubilaï ; ce prince mourut au mois

---

« vigation. On distingue dans le pays trois sortes d'habitants: « les étrangers de l'Occident, les Chinois qui s'y sont fixés « sous la dynastie des Tang, et qui ont embrassé la religion « mahométane, et les indigènes qui ne ressemblent en rien « aux deux autres. »

D'après ces données, il est probable que le pays de Tchè-po ou de Koua-oua est l'île de Java. L'historien Raschid dit: « Une armée envoyée par Coubilaï dans le pays de *Djava*, « qui fait partie de l'Inde, en fit la conquête. » Un autre historien persan contemporain, Vassaf, rapporte qu'en 691 de l'hégire (1292), Coubilaï conquit l'île de *Moul-Djava*, située près de l'Inde, et dont la longueur est de deux cents fersenks, sur cent vingt de largeur. Il ajoute que le souverain de ce pays, Seri-Rama, se rendant après de Coubilaï pour lui rendre hommage, mourut en route; mais que son fils arriva à la cour de ce monarque, en fut bien accueilli, et obtint la conservation de sa principauté, moyennant un tribut annuel en or et en perles. (Voy. *Kitab tedjziyet-ul-emssar*, etc., tom. I.) Il est à observer que les troupes de Coubilaï eurent d'abord des succès. « Le roi de Koua-oua était alors « en guerre avec celui de Ko-lang. Il se soumit aux deux « chefs de l'expédition, et leur suggéra d'attaquer le Ko-lang: « en effet, ils entreprirent la conquête de ce pays, dont ils « opérèrent la soumission, après le gain d'une grande ba- « taille; néanmoins, le roi de Koua-oua, qui avait accom- « pagné, avec son armée, celle de Coubilaï, dans cette ex- « pédition, étant retourné, après la fin de cette campagne, « dans ses états, se déclara contre Coubilaï, et ce fut avec « peine que ses généraux purent faire leur retraite et re-

de février, de l'année 1294, dans son palais de Taï-ṭou, âgé de quatre-vingts ans, après en avoir régné trente-cinq (1).

« gagner Tsiuen-tcheou. » (Voy. Mailla, tom. IX, pag. 452.) Ainsi Vassaf, qui habitait la Perse, aura pu ignorer que l'empereur mongol n'avait pas conservé cette conquête. Marco Polo, qui partit, en 1291, de la Chine pour retourner en Europe, rapporte (liv. III, chap. 10) que, de son temps l'empereur n'avait pas encore pu soumettre à sa domination la grande île de Java. — Jean de Mandeville dit (ch. 19) que le royaume de Java est fort grand, que son roi est très-puissant et qu'il commande aux princes de sept îles voisines; que le grand khan avait souvent tenté de subjuguer Java; mais qu'il n'avait jamais pu réussir. Ce voyageur mourut en 1371.

(1) Mailla, tom. IX, pag. 418. — Marco Polo (chap. 4) nous apprend que ce prince avait une stature moyenne, de beaux yeux noirs, un nez aquilin et le teint délicat. Au rapport de Raschid, lorsque Coubilaï vint au monde, Tchinguiz-khan s'étonna qu'il fût brun, parce que tous ses enfants étaient blonds.

CHAPITRE II.

Étendue de l'empire de Coubilaï. — Sa division en gouvernements. — Communications rapides au moyen des postes. — Population de la Chine. — Armée. — Papier-monnaie. — Ministres des finances. — Nouveau nom de la dynastie tchinguizienne en Chine. — Temples consacrés aux ancêtres de Coubilaï. — Religion de ce prince. — Boudhisme. — Écriture mongole. — Chrétiens en Chine. — Mahométans. — Astrologues et devins de la cour. — Résidences impériales. — Fêtes à la cour. — Chasse. — Femmes de l'empereur. — Ses fils.

Le souverain de l'empire mongol n'était plus un chef nomade, qui traitait en esclaves les peuples vaincus, et ruinait les pays conquis. Coubilaï avait reçu une éducation chinoise; il appréciait les avantages de la civilisation, admirait les institutions de la Chine, et protégeait les sciences et les lettres. On voyait à sa cour des savants de toutes les nations policées de l'Asie. Il fit traduire les meilleurs ouvrages chinois en langue mongole, et fonda des colléges pour les jeunes gens de sa nation, dont il encourageait les études. Si la politique lui commandait

de ne pas donner aux Chinois les premiers emplois de l'administration, il adoucit du moins le sort de la nation en restreignant l'autorité jusqu'alors despotique des commandants mongols. On vante son humanité; cependant il fit périr des milliers d'hommes dans des expéditions lointaines, qui ne furent entreprises, dit l'histoire, que pour satisfaire son insatiable cupidité. Les immenses richesses de la Chine ne suffisaient pas au petit-fils d'un pâtre de la Tartarie.

Coubilaï était le souverain du plus vaste empire que les fastes de l'histoire nous aient fait connaître; il comprenait la Chine, la Corée, le Tibet, le Ton-kin, la Cochinchine et une grande partie de l'Inde au-delà du Gange, plusieurs îles de la mer du sud, le nord du continent, depuis la mer orientale jusqu'au Dniéper, quoique pendant le règne de Coubilaï les princes Tchinguiziens, qui possédaient les pays à l'ouest des monts Cangcaï, ne voulussent pas reconnaître la légitimité de sa puissance; enfin la Perse était feudataire de son trône; ses souverains, successeurs de Holagou, recevaient leur investiture de Pékin; et comme la domination de ces grands vassaux s'étendait jusqu'à la mer méditerranée et aux frontières de l'empire grec, on peut dire que presque toute l'Asie était soumise aux lois du grand khan.

La portion de cet empire sur laquelle Coubilaï régnait immédiatement, était divisée en douze grandes préfectures, régies chacune par un collége ou tribunal, appelé *sing* en chinois. L'un de ces gouvernements comprenait les pays de Soulangca (1) et de Tchourtché; un second la Corée; les dix autres partageaient la Chine (2). Les chefs de ces préfectures et de l'administration en général étaient des étrangers, mahométans, chrétiens, boudhistes, qui la plupart avaient appartenu à la maison de l'empereur. Coubilaï ne se croyait pas assez sûr de l'attachement des Chinois pour leur confier une autorité supérieure; mais, par cette précaution, il s'aliénait le cœur de ses sujets, qui, maltraités par des fonctionnaires étrangers, supportaient leur domination avec impatience (3).

Les communications entre les parties de ce vaste empire étaient accélérées par l'établissement de chevaux de relais sur les routes principales, pour le service des messagers de l'État.

---

(1) Le Soulangca était probablement la partie cultivée du pays des Tchourtchés, celle qui contenait des villes et des villages.

(2) *Djami-ut-Tévarikh.*

(3) *Ibid.* — Marco Polo, liv. II, chap. 8, pag. 309.

Les maisons de poste, qui servaient en même temps d'hôtelleries, étaient placées à la distance de vingt-cinq à trente lieues, et devaient tenir chacune quatre cents chevaux, dont la moitié se reposait pendant un mois. Ces chevaux étaient fournis et entretenus par les habitants, que l'on indemnisait de cette charge par une diminution d'impôts. Dans les cas urgents, les messagers faisaient jusqu'à deux cent cinquante milles par vingt-quatre heures. En approchant de la poste, ils sonnaient du cor, pour faire apprêter les chevaux. Entre les maisons de poste, il y avait, à trois mille de distance, des stations pour les coureurs piétons du gouvernement; ils portaient des ceintures garnies de petites sonnettes, afin qu'on pût les entendre arriver, et que ceux qui devaient les relever se préparassent à partir pour porter plus loin le paquet qui leur était remis. A chaque station, comme dans les maisons de poste, des commis notaient le jour et l'heure de l'arrivée des courriers (1).

Un dénombrement fait en 1290, fait connaître la population de la Chine à cette époque. On y comptait plus de treize millions de familles

(1) Marco Polo, liv. II, chap. 20, pag. 362.

sujettes à l'impôt, et l'on évaluait à cinquante-neuf millions le nombre d'individus dont elles étaient composées (1).

Des princes du sang avaient le gouvernement général des provinces. Chacune était commandée par un chef de dix mille hommes, chargé d'en percevoir les contributions, d'après un ordre qu'il recevait du département des finances, et il avait auprès de lui, à cet effet, quatre employés du même département (2). L'armée, composée de Mongols et de Chinois, était en partie renfermée dans les villes, en partie mise en cantonnement dans les campagnes. On prenait la précaution de dépayser les troupes chinoises; celles d'une province étaient envoyées en garnison dans une autre éloignée; les soldats ne s'engageaient que pour six ans. Les troupes mongoles, toutes composées de cavalerie, cantonnaient dans des lieux convenables; elles recevaient également une solde; et ces nomades échangeaient leur bétail dans les villes, contre les objets dont ils avaient besoin (3). On délivrait aux officiers de l'armée, en guise de brevets, et

(1) Mailla, *ibid.*, pag. 444.

(2) *Djami-ut-Tévarikh.*

(3) Marco Polo, édit. de Ch. liv. II, chap. 1, pag. 264, et chap. 68, pag. 535.

comme marque distinctive de leurs grades, des tablettes qui étaient d'argent et du poids de vingt onces, pour les centeniers; d'argent doré, et du même poids, pour les chiliarques; d'or avec une tête de lion, et pesant trente-six onces, pour les chefs de dix mille hommes. Les inscriptions que portaient ces tablettes, commençaient par cette formule: *Par la toute puissance du grand Dieu, et par la grace qu'il accorde à notre empire, béni soit le nom du Caan. Quiconque désobéira à ce qui est ici ordonné sera puni de mort.* Ces inscriptions spécifiaient les devoirs et les droits de l'officier muni d'une semblable tablette. Celle d'un général, commandant en chef une grande armée, était d'or, du poids de cinquante onces, et portait la figure d'un lion avec les images du soleil et de la lune. Lorsqu'un officier de ce rang sortait à cheval, il faisait tenir un parasol sur sa tête; lorsqu'il voulait s'asseoir, on lui présentait un siége d'argent (1). Coubilaï avait, dès son avénement au trône, fixé le rang et les attributions des diverses classes d'officiers mongols, jusqu'alors peu distinctes (2). Ce prince avait une garde de douze mille hommes de cavalerie, commandée par quatre généraux,

(1) Marco Polo, *ibid.*, chap. 3, pag. 278.
(2) Mailla, *ibid.*, pag. 266.

qui faisaient alternativement le service avec trois mille hommes.

La plus grande partie des revenus du trésor était appliquée à l'entretien de ces forces militaires; l'armée recevait sa solde en papier-monnaie; il n'y avait point de numéraire en circulation dans la Chine; l'or et l'argent étaient remplacés par des billets, munis de la signature et du sceau des officiers de la monnaie, revêtus en outre de l'empreinte, en encre rouge, du sceau impérial. Ce papier-monnaie était fabriqué avec l'écorce intérieure du mûrier, et la grandeur du billet, dont la forme était oblongue, augmentait avec la quantité qu'il représentait; il y en avait de toutes les valeurs, depuis un denier tournois jusqu'à six sequins. Il était défendu, sous peine de mort, de les refuser dans le commerce; leur falsification entraînait le dernier supplice. En payant un droit de trois pour cent, on pouvait échanger à l'hôtel de la monnaie les billets usés pour des billets neufs. Les doreurs et les orfévres avaient la faculté de s'y procurer les métaux précieux dont ils avaient besoin pour leurs travaux. En arrivant aux frontières de la Chine, les étrangers devaient livrer leur or et leur argent pour la monnaie fictive. Celle qui avait cours sous le règne de Coubilaï, et qui avait été émise par ce prince, était nommée

Tchâo (1). Depuis plusieurs siècles, on se servait en Chine de papier-monnaie (2).

A son avénement au trône, Coubilaï confia l'administration des finances de son empire à un mahométan, natif de Boukhara, nommé Seyid-Edjel, qu'il avait connu gouverneur du pays de Caratchank, lorsqu'il y était entré avec son armée, par l'ordre de Mangou. Seyid-Edjel avait plu dès-lors à Coubilaï, qui lui accorda sa confiance; ce ministre mourut en 1270, laissant une belle réputation de probité.

Il fut remplacé par Ahmed, de Fenaket, ville sur le bord du Sihoun, qui occupait un emploi à la cour de l'impératrice Djanoun, la première des épouses de Coubilaï. Souple et rusé, d'un esprit insinuant et fertile en ressources, il trouva dans cette place l'occasion de gagner les bonnes grâces de l'empereur, qui, à la mort de Seyid-Edjel, le mit à la tête de l'administration des finances. Ahmed sut prendre un grand ascendant sur l'esprit de Coubilaï; il en profita pour exercer un pouvoir sans bornes (3), disposant à son gré de tous les grands offices, et

(1) Marco Polo, liv. II, chap. 18, pag. 353.

(2) Gaubil, *Observ. chron.*, pag. 192. — *Sur l'origine du papier-monnaie*, par M. Klaproth, Journ. asiat., t. I, p. 257.

(3) *Djami-ut-Tévarikh.* — Mailla, *ibid*, pag. 315.

faisant périr arbitrairement tous ceux qu'il regardait comme ses ennemis. Beaucoup d'individus furent les victimes de sa tyrannie. Personne, quel que fût son rang, n'osait braver sa haine. Aucune femme, remarquable par sa beauté, n'était à l'abri de sa convoitise; il employait tous les moyens pour satisfaire ses désirs. Ses vingt-cinq fils occupaient les premiers emplois, et il avait amassé des biens immenses par ses concussions; tous ceux qui obtenaient des places étaient obligés de lui faire des présents considérables (1).

Ahmed occupait depuis douze ans le ministère, ayant une foule d'ennemis secrets, indépendamment de la haine publique, qu'il s'était attirée par ses malversations. Le premier de ses adversaires était l'héritier du trône, Tchin-kin. Ce prince s'emporta un jour contre le ministre au point de le frapper au visage du bout de son arc, qui lui fendit la joue. Coubilaï voyant Ahmed blessé, voulut savoir ce qui lui était arrivé; il répondit qu'il avait reçu un coup de pied de cheval. Tchin-kin, qui était présent, lui demanda s'il avait honte d'avouer que c'était lui qui l'avait frappé, et l'assaillit à

(1) Marco Polo, liv. II, ch. 8, 309.

coups de poings, sous les yeux de l'empereur (1). Enfin, un Chinois, nommé Ouang-tcha, l'un des principaux officiers du département des finances, résolut, en 1282, de délivrer l'empire de ce personnage. Pour exécuter son complot, il choisit le moment où Coubilaï et Tchin-kin étaient à Chang-tou, leur résidence d'été. Comme Ahmed était resté dans la capitale pour vaquer aux affaires de son département, Ouang-tcha donna un jour le faux avis que Tchin-kin allait arriver; en conséquence, les grands fonctionnaires furent mandés au palais pour faire leur cour au prince impérial, et Ahmed s'y rendit à la tête des mandarins; au moment où il dépassait le seuil de la porte, Ouang-tcha lui asséna un coup de massue qui l'étendit à ses pieds (2).

A la nouvelle de cet assassinat, l'empereur, outré de colère, fit arrêter le coupable et ses complices, qui furent jugés et exécutés. Ce prince donna une somme d'argent considérable pour faire de magnifiques obsèques à son premier ministre, et voulut que ses grands officiers suivissent le convoi funèbre : mais, aux regrets que lui causait la mort tragique de ce favori, suc-

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

(2) Mailla, *ibid*, pag. 412. Raschid raconte cet assassinat à-peu-près de la même manière.

céda bientôt une vive indignation contre sa mémoire. Cherchant à faire l'acquisition d'un gros diamant pour en orner sa coiffure, Coubilaï apprit que deux commerçants lui avaient apporté, peu de temps auparavant, une superbe pierre, qu'ils avaient remise à Ahmed; on la trouva au pouvoir de sa principale épouse. L'empereur, indigné de ce trait, excité par les discours de son fils Tchin-kin, auquel les fonctionnaires chinois avaient persuadé que c'était pour le délivrer d'un ennemi mortel qu'on avait fait périr Ahmed, et apprenant alors que ce ministre s'était rendu odieux par ses concussions, fit éclater son ressentiment d'une manière terrible. Par ses ordres on exhuma le cadavre d'Ahmed; sa tête, séparée du tronc, fut exposée à la vue du public, et son corps abandonné aux chiens; on mit à mort celle des veuves du défunt qui possédait le diamant, ainsi que deux de ses fils; ses quarante autres femmes et ses quatre cents concubines furent données en présent; on confisqua ses biens, et ses clients, au nombre de sept cents, subirent diverses peines, selon la part qu'ils avaient eue à ses malversations (1).

Le ministère des finances fut alors donné à un

(1) *Djami-ut-Tévarikh* — Mailla, tom. IX, pag. 312. — Marco Polo, liv. II, chap. 8, pag. 309.

Ouigour nommé Sanga, dont le frère avait succédé à Pakba dans la dignité de chef des Lamas (1). Il occupait ce poste depuis huit ans, marchant sur les traces de son prédécesseur, lorsqu'un officier de Coubilaï se chargea de la dangereuse commission de faire connaître à ce souverain les dilapidations de son ministre. Il lui en parla dans une partie de chasse; mais il fut mal récompensé de son zèle; Coubilaï le traita de calomniateur, et le fit frapper par ses gardes. Il voulut ensuite le forcer d'avouer qu'il n'avait fait que servir la haine des envieux de Sanga; cet officier protesta que, n'ayant aucune inimitié personnelle contre le ministre, il n'avait eu en vue que l'intérêt de son souverain et le bien de l'état. Coubilaï prit alors des informations qui confirmèrent ce qu'on lui avait dit, et sut que, s'il n'avait pas été instruit plus tôt des malversations de Sanga, c'est qu'on redoutait le cruel ressentiment de ce ministre. Une circonstance acheva de le perdre dans l'esprit de l'empereur. Coubilaï lui ayant un jour demandé des perles, Sanga dit qu'il n'en avait point. Un Persan, en faveur auprès du prince, et l'ennemi

(1) Mailla, *ibid.*, pag. 423.

de son ministre, s'empressa de dire à Coubilaï qu'il avait vu chez Sanga une grande quantité de perles et de pierreries, et s'offrit même, si l'empereur voulait le retenir quelques instants, d'aller les chercher à son hôtel. Il revint en effet chargé de deux cassettes pleines de ces objets précieux. « Comment, dit Coubilaï, en les mon-« trant à Sanga, tu possèdes tant de perles, et « tu ne veux pas m'en donner quelques-unes! « D'où les as-tu? » Le ministre répondit qu'il les avait reçues en présent de plusieurs fonctionnaires mahométans qu'il nomma; c'étaient des préfets de provinces chinoises. « Pourquoi, re-« prit l'empereur, ne m'ont-ils pas offert des « pierreries? Tu m'apportes des bagatelles, et tu « gardes ce qu'il y a de plus précieux. » — « Ils « m'en ont fait présent, répondit Sanga; si vous « l'ordonnez, seigneur, je les leur rendrai. » Le prince, dans sa colère, lui fit remplir la bouche d'ordures, et le condamna à mort. On confisqua ses biens, qui étaient immenses, et l'empereur, irrité contre les grands fonctionnaires qui auraient dû l'instruire des malversations de Sanga, demanda aux censeurs de l'empire quelle punition ils méritaient. Sur la décision de ce tribunal ils furent destitués. Deux préfets mahométans et plusieurs autres individus, entraînés dans la

disgrace du ministre, subirent comme lui la peine de mort (1).

Suivant un usage établi en Chine, depuis les siècles les plus reculés, le fondateur d'une dynastie donne à sa famille un nouveau nom, qu'elle conserve tant qu'elle occupe le trône. Les prédécesseurs de Coubilaï ne considéraient leurs possessions chinoises que comme des provinces du grand empire, dont le siége était fixé en Tartarie; mais Coubilaï, ayant établi sa résidence en Chine, et adopté les lois et les usages de ce pays, agréa, en 1271, la proposition qui lui fut faite par des mandarins, de donner à sa dynastie le nom chinois de *Yuen*, qui veut dire origine, principe (2). Il désigna aussi par des titres particuliers les années de son règne (3).

A l'exemple des Chinois, qui rendent un culte religieux à leurs ancêtres, Coubilaï avait élevé, en 1263, un temple consacré aux mânes de ses aïeux (4), depuis Yissougaï, père de Tchinguiz-khan, et leur avait donné des noms honorifiques en langue chinoise. Une salle particulière y était dédiée à chacun de ces princes; on y voyait son

(1) Mailla, *ibid*, pag. 425. — *Djami-ut-Tévarikh.*

(2) Mailla, *ibid*, pag. 322.

(3) Gaubil, pag. 138.

(4) Ces temples sont appelés Taï-Miao par les Chinois.

nom tracé sur une tablette appendue au mur. En certains temps de l'année, des bonzes y récitaient des prières pendant sept jours et sept nuits, et l'empereur allait souvent honorer dans ce temple la mémoire de ses aïeux (1).

Coubilaï fut le premier des successeurs de Tchinguiz-khan qui s'écarta de son précepte d'indifférence religieuse; il avait embrassé la doctrine des sectateurs de Boudha. Suivant leur croyance, l'univers est peuplé de bons et de mauvais esprits, subordonnés à des divinités, *Bourkhans*, mais exerçant une plus grande influence; ce sont eux qui président à tous les événements de ce monde. Chaque homme a son bon et son mauvais génie, qui le surveillent sans cesse, et notent toutes ses actions; à sa mort, son ame, citée au tribunal du souverain des enfers, est soumise à un jugement qui prononce quelle sorte de corps elle doit habiter. Les individus renaissent, selon la nature de leurs œuvres, dans une classe supérieure ou inférieure à celle où ils se trouvaient en dernier lieu, depuis l'ordre des esprits célestes jusqu'à celui des malheureux condamnés aux plus affreux tourments de l'enfer. Entre ces deux points extrêmes de l'immense

(1) Mailla, *ibid*, pag. 301.

chaîne des êtres, se trouvent placés les génies inférieurs, les hommes, les animaux et les monstres, quatre grandes classes qui offrent des gradations à l'infini. Les hommes doivent invoquer les bons et les mauvais génies; les uns, pour obtenir les biens, les autres, pour éviter les maux. Ces derniers sont représentés sous toutes sortes de formes monstrueuses; on peut conjurer leur maligne influence par certaines formules que des hommes saints, élevés au rang de *Bourkhans*, ont composées dans l'ancienne langue de l'Inde. Cette doctrine comprend une vaste mythologie; et c'est dans la description des huit enfers et des tourments qu'on y fait subir aux ames des réprouvés, que les docteurs de la secte ont surtout exercé la fécondité de leur imagination.

La religion de Boudha recommande la pratique de toutes les vertus, et défend par-dessus tout d'ôter la vie à un être animé, de s'approprier le bien d'autrui, de commettre l'adultère, le mensonge et la calomnie.

Sa doctrine secrète enseigne que l'homme, pour atteindre au plus haut degré de perfection et de sainteté, doit se dépouiller de tous désirs, devenir insensible au plaisir comme à la douleur, n'être plus affecté des objets extérieurs, demeurer dans un état d'impassibité absolue, et

n'exister que pour la contemplation des choses divines; alors son ame, n'ayant plus besoin d'être purifiée par la transmigration, s'élève au rang des divinités.

Le Boudhisme, qui, à une époque très-reculée, prit naissance dans l'Inde, se répandit au Tibet, devenu le siége principal de sa hiérarchie, d'où il s'introduisit en Chine, dans le premier siècle de notre ère. Le fondateur de cette religion reçoit un culte divin, sous le nom de *Boudha*, dont les Chinois ont fait *Fo-to* ou *Fo*, sous ceux de *Tchaktchamouni*, *Schiguémouni*, *Sommona-Codom*, et d'autres. Les livres sacrés qui renferment ses dogmes, sont appelés *Noum* ou la loi, et les ministres de ce culte sont désignés sous les noms de *Ho-chans*, en Chine, de *Bonzes* au Japon, et de *Lamas* en Tartarie. Ils ont un grand nombre de temples consacrés à leurs dieux, et de couvents où ils vivent en communauté (1).

Coubilaï éleva, en 1260, à la dignité de chef de cette religion dans son empire, un jeune Lama, nommé Pakba, qui était issu de l'une des

(1) Pallas, *Saml. hist. Nachr.*, tom. II, pag. 5 à 363. — Grosier, *Description de la Chine*, tom. IV, in-8°, pag. 450 et suiv. — Deguignes, *Hist. des Huns*, tom. I, pag. 223 à 235.

familles les plus illustres du Tibet. Il le chargea, en 1269, de composer des caractères d'écriture pour la langue mongole, qui, depuis Tchinguiz-khan, s'écrivait avec des lettres ouigoures. Dans l'ordonnance que Coubilaï rendit à ce sujet, il déclare que les Khitans, les Tchourtchés, et la plupart des autres nations, ayant leur écriture particulière, il convenait que les Mongols, qui les surpassaient toutes en puissance, eussent des lettres appropriées à leur langue. Le chef des Lamas présenta, dans l'année même, un nouvel alphabet, dont les caractères, de forme quadrangulaire, et assez semblables à l'écriture tibétaine, avaient été la plupart inventés quelques années auparavant, à la demande de deux princes tchinguiziens, par le Lama Sagtcha-Bandida, qui était mort avant de l'avoir achevé. L'empereur l'ayant approuvé, le fit publier, avec l'ordre aux Mongols de l'apprendre (1).

Quoique professant la religion de Boudha, Coubilaï respectait le culte des chrétiens, des mahométans et des juifs. Les jours où les chrétiens célébraient leurs grandes fêtes, il les fai-

(1) Mailla, *ibid*, pag. 310. — Pallas, *Saml. hist. Nachr.* Jul. V, Klaproth, *Abhandlung über die Sprache und Schrift der Uiguren*, im 2^ten^ Theile der *Reise in die Kaükasus*, in-8°, 1814, pag. 538.

sait venir en sa présence, et baisait dévotement le livre des évangiles, après l'avoir fait encenser. Il disait qu'il y avait quatre grands prophètes révérés par les nations : Jésus-Christ, Mahomet, Moyse et Sommona-Codom; qu'il les honorait tous quatre et qu'il invoquait leur céleste assistance (1).

Les chrétiens nestoriens, nombreux en Chine, avaient un évêque résidant à Khanbalic ou Pékin. Le pape Jean XXI, ayant ouï dire à deux Georgiens qui, en 1277, se présentèrent à sa cour comme envoyés du Khan Abaca, fils de Houlagou, que l'empereur Coubilaï s'était fait baptiser et instruire dans la religion chrétienne, et qu'il désirait ardemment que des missionnaires vinssent prêcher l'Évangile à ses sujets, ce pontife fit choix de plusieurs religieux qui durent se rendre en Tartarie; mais sa mort suspendit leur départ. L'année suivante, Nicolas III, son successeur, chargea cinq franciscains d'aller propager la religion chrétienne parmi les Mongols et les Chinois, et leur donna des lettres pour Abaca et Coubilaï. Celle qui était adressée au Caan commençait par une courte relation de la vie, de la mort, de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ; elle faisait ensuite connaître et

(1) Marco Polo, liv. II, chap. 2, pag. 274.

l'occasion et le motif de l'envoi desdits religieux. Le pape priait Coubilaï de les accueillir avec bonté, de les défrayer pendant leur séjour dans son empire, et de les faire escorter à leur retour, afin qu'ils pussent revenir à Rome avec le fruit désiré de leurs travaux, et la joie d'avoir opéré le salut d'un grand nombre d'individus. Il finit par lui recommander les chrétiens qui se trouvaient dans ses états (1).

En 1289, le pape Nicolas IV fit partir pour la Chine quelques religieux du même Ordre, sous la conduite du frère Jean de Monte-Corvin. Des envoyés d'Argoun, khan mongol de la Perse, lui avaient assuré que l'empereur Coubilaï était très-affectionné à la religion chrétienne, et avaient demandé en son nom l'envoi de missionnaires en Chine. Le pape remit au frère Jean une lettre pour Coubilaï, où il témoignait à ce prince la joie qu'il ressentait de ses bonnes dispositions envers les chrétiens, et recommandait à sa protection les religieux qu'il envoyait à sa cour (2).

Il y avait aussi, à cette époque, beaucoup de

---

(1) Odor. Raynaldus, *Annales Eccles.*, tom. III, pag. 452 à 454. — Cette lettre est datée de Rome, apud S. Petrum, II non. aprilis, anno I.

(2) *Ibid.*, t. IV, pag. 69. La date de cette lettre est, Reate III, jul. an II.

mahométans en Chine; mais une circonstance particulière leur attira, pendant plusieurs années, une sorte de persécution. Des marchands mahométans ayant offert en présent à l'empereur des aigles blancs et des faucons (sancours) à pattes blanches et à bec rouge, qu'ils avaient apportés du pays des Couris et des Kirguises, ce prince, pour leur donner une marque d'attention, leur envoya des mets de sa table. Comme ils s'abstenaient d'en manger, Coubilaï leur en demanda la raison. Ils répondirent que pour eux ces viandes étaient impures, parce qu'elles provenaient d'animaux qui n'avaient pas été tués de la manière prescrite par leur loi. L'empereur, offensé de leur répugnance, excité d'ailleurs par les boudhistes et les chrétiens qui se trouvaient à sa cour, fit revivre l'ordonnance tchinguizienne qui défendait, sous peine de mort, d'égorger les moutons, et promit de donner les biens des coupables à ceux qui les auraient dénoncés. Dès que cet édit eut été promulgué, il se trouva des délateurs; beaucoup d'individus s'enrichirent par ce moyen aux dépens des musulmans; les esclaves, pour obtenir leur liberté, accusaient leurs patrons. Cette persécution dura sept ans; enfin, sur les pressantes sollicitations de quelques seigneurs et prélats mahométans, le ministre des finances, Sanga,

représenta à l'empereur que les marchands mahométans ne venaient plus en Chine; que le prince était privé des présents qu'ils avaient coutume de lui offrir, et le trésor, des droits de douane que payaient leurs marchandises. Ces considérations engagèrent Coubilaï à révoquer son ordonnance.

Avant cette époque, les sectateurs de Mahomet avaient déja encouru la disgrace de l'empereur. Des chrétiens leur avaient rendu le mauvais service de citer au prince ce verset du Cour'an : *Tuez tous ceux qui adorent plusieurs dieux.* L'empereur ayant fait venir les docteurs musulmans qui se trouvaient dans sa résidence, demanda au principal d'entre eux si leur livre sacré contenait ce précepte. Il ne put le nier. *Et*, reprit Coubilaï, *vous croyez que le Cour'an vous vient de Dieu? — Nous n'en doutons pas. — Puisque Dieu vous a ordonné de tuer les infidèles,* poursuivit le Caan, *pourquoi ne lui obéissez-vous pas? — C'est que le temps n'en est pas venu; nous ne le pouvons pas encore. — Mais moi je peux vous faire périr*, s'écria le prince en colère, et il ordonna que cet homme fût mis à mort sur-le-champ. Le ministre des finances Ahmed, prédécesseur de Sanga, et d'autres fonctionnaires mahométans supplièrent l'empereur de faire suspendre l'exécution, et d'inter-

roger d'autres musulmans, mieux instruits du véritable esprit de leur religion. Ils firent venir un cadhi à qui le prince adressa la même question sur le passage du Cour'an qui lui avait été dénoncé. *Il est vrai*, répondit ce magistrat, *que Dieu nous commande de tuer les pluralistes, mais on désigne sous ce nom ceux qui ne reconnaissent pas un être suprême; et comme vous mettez le nom de Dieu en tête de toutes vos ordonnances, vous ne pouvez pas être rangé dans cette classe.* Coubilaï, satisfait de cette réponse, donna au cadhi des marques de sa bienveillance et fit mettre en liberté les docteurs musulmans (1).

L'empereur avait beaucoup de confiance dans l'astrologie. Il y avait à Khanbalic près de cinq mille astrologues ou devins, entretenus aux frais du prince, qui pourvoyait également aux besoins d'une multitude d'indigents (2).

Coubilaï fixa sa résidence dans une nouvelle cité, dont il avait jeté les fondements, près de Yen-kin, capitale de la dynastie précédente, qui avait été ruinée dans l'invasion de Tchinguiz-khan. La nouvelle ville, qui n'était séparée de

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

(2) Marco Polo, liv. II, chap. 25, pag. 377.

l'ancienne que par une rivière, reçut le surnom chinois de *Taï-tou*, c'est-à-dire grande cour; les Mongols l'appellèrent *Khan-balic*, *ville du khan* (1). C'est la ville surnommée aujourd'hui Pé-kin ou cour du nord, mais dont le vrai nom est Chun-tien-fou. Elle était de forme quarrée; chaque côté avait six milles de long, et trois portes, gardées chacune par mille hommes (2). Les rues principales étant tirées au cordeau, laissaient voir à-la-fois les portes opposées. Douze grands faubourgs correspondant aux douze portes, étaient habités par les marchands et les étrangers. Un canal que Coubilaï avait fait creuser depuis cette ville jusqu'à la mer, facilitait son approvisionnement. Coubilaï y faisait sa résidence pendant les mois de décembre, janvier et février. L'enceinte de son palais formait un carré dont le côté avait un mille de long. A chaque angle et au milieu de chaque mur s'élevait un superbe édifice, où l'on conservait les

(1) *Djami-ut-Tévarikh.* — Marco Polo, liv. II, chap. 7; pag. 297.

(2) Suivant Raschid, elle était ceinte d'un rempart de terre, flanqué de sept tours; d'une tour à l'autre, il y avait un fersenk de distance (environ une lieue commune). Le palais impérial, nommé *carschi*, était situé au centre de la ville, et l'on y voyait partout le marbre et l'albâtre.

instruments de guerre. Un second mur intérieur était également flanqué de huit bâtiments qui renfermaient les trésors de l'empereur. Les murs de ces deux enceintes représentaient des batailles et d'autres sujets, peints des plus vives couleurs, parmi lesquelles on voyait briller l'or et l'argent. Au centre du second carré s'élevait le palais impérial, dont la cour contenait une table à laquelle six mille hommes pouvaient se placer pour prendre leur repas; dans l'espace compris entre les deux murailles étaient des vergers, un parc rempli de bêtes fauves et des viviers où l'on nourrissait les poissons les plus délicats (1).

Lorsque l'empereur, dans les jours solennels, donnait un grand festin, sa table particulière était placée devant son trône sur une estrade élevée, et il était assis le visage tourné vers le midi. A sa droite siégeaient les princes ses fils et les autres princes du sang, sur des estrades moins élevées, de sorte que leurs têtes étaient au niveau des pieds de l'empereur; d'autres tables, graduellement plus basses, servaient aux seigneurs et aux chefs militaires. A la gauche de l'empereur étaient assises, à des tables de différentes hauteurs, les impératrices et les

(1) Marco Polo, liv. II, chap. 6, pag. 287.

princesses du sang, les femmes des seigneurs et des officiers. Beaucoup de personnes de marque, qui ne pouvaient pas être placées à ces tables, prenaient leurs repas assis sur les tapis. Les grands officiers qui servaient l'empereur, avaient la bouche couverte d'une fine étoffe, afin que les mets et les boissons ne fussent pas exposés au contact de leur haleine. Chaque fois que le monarque levait la coupe pour boire, on entendait une douce symphonie, et tout le monde se mettait à genoux. Au milieu de la salle, était un buffet carré, richement doré et chargé de sculptures représentant divers animaux. Ce buffet contenait une superbe cuve pleine de vin, entourée de quatre vases moins grands où l'on puisait du lait de jument et d'autres boissons. De larges coupes d'argent ou de vermeil, remplies de ces liqueurs, étaient placées sur les tables, de manière qu'il y en avait une pour deux convives; chacun avait devant lui une cuillère avec laquelle il puisait dans ce vase, et portait la liqueur à sa bouche. Après le repas, on introduisait des comédiens, des jongleurs, des bateleurs, qui exerçaient leurs talents devant le souverain. Deux officiers, d'une taille gigantesque, le baton à la main, étaient postés à chaque porte de la salle, pour veiller à ce que personne n'en touchât le seuil des pieds, con-

tact regardé comme un maléfice, et ceux qui commettaient une pareille inadvertance étaient dépouillés de leurs vêtements par les huissiers, à moins qu'ils n'aimassent mieux recevoir un certain nombre de coups de bâton (1).

Les principales fêtes étaient le premier jour de l'an, qui tombait au 6 de février, et l'anniversaire de la naissance de Coubilaï. A cette dernière occasion l'empereur recevait des présents des princes et des seigneurs, et l'on priait pour lui dans les temples des divers cultes. Le premier jour de l'an, les princes, les grands et les officiers, vêtus de blanc, se rendaient au palais, dès l'aurore, et, s'étant rangés suivant leurs grades, ils tombaient tous à genoux à un certain signal, saluant le monarque par quatre prosternations; après cet acte d'hommage, ils allaient brûler de l'encens sur un autel placé au milieu de la cour, et décoré du nom de Coubilaï. Il était d'usage que les commandants des villes et les gouverneurs des provinces fissent

(1) Marco Polo, liv. II, chap. 10, p. 318. — Rubruquis raconte qu'en sortant du pavillon de l'empereur Mangou, son compagnon, le frère Barthélemi, eut la maladresse de heurter du pied le seuil de la porte, et qu'il fut arrêté par les gardes, mais qu'on ne tarda pas à le relâcher, en considération de ce qu'il était étranger.

offrir, en ce jour, des chevaux blancs à l'empereur. Il y avait dans l'année douze autres fêtes, à l'occasion desquelles Coubilaï donnait aux grands de sa cour des habits brodés d'or et garnis de perles et de pierres précieuses (1).

Ce prince passait les mois de juin, juillet et août à Caï-ping-fou, ville fondée par son prédécesseur, à laquelle il donna le titre chinois de *Chang-tou*, qui veut dire *haute cour;* elle était située au nord de la muraille, à la distance d'environ cinquante lieues de Pékin. Coubilaï avait fait bâtir, à l'extrémité de cette ville, un palais décoré des plus beaux marbres, et dominant sur un parc d'environ seize milles de circuit, où il prenait souvent le plaisir de la chasse (2).

Il entretenait deux corps de chasseurs, chacun de dix mille hommes; les uns, vêtus de rouge, les autres, de bleu, sous les ordres de deux grands veneurs, qui étaient allemands. On employait ces corps dans les grandes battues. Lorsque

(1) Marco Polo, liv. II, chap. 12, pag. 328.

(2) *Ibid.*, liv I, chap. 56, pag. 250. — J. de Mandeville (chap. 87), et Haïton (chap. 19), rapportent que la ville de Chang-tou était plus grande que Rome. — Selon Gaubil (pag. 115), elle était située, lat. 42° 25', longit. 10 ou 12' à l'ouest de Pékin. Raschid dit que Caï-ping-fou était à 50 fersenks de Tai-tou.

l'empereur s'amusait à chasser avec les oiseaux de proie, il se plaçait dans une maison portée par quatre éléphants (1).

Coubilaï avait plusieurs femmes et un grand nombre de concubines. Celle de ses épouses qui tenait le premier rang et qu'il aimait le plus était Djanoun, fille du noyan Iltchi, l'un des chefs de la tribu mongole des Conçourates. Quatre de ses femmes avaient le rang d'impératrice; chacune d'elles avait à son service trois cents jeunes filles, et une foule de pages et d'eunuques, en sorte que les maisons de ces quatre princesses pouvaient être composées de dix mille personnes.

Les filles employées au palais impérial étaient prises, en grande partie, dans les tribus de la Tartarie et particulièrement dans celle des Ongoutes, qui avait la réputation de fournir les plus belles femmes. Des officiers de la cour étaient souvent chargés d'aller choisir ces filles, au nombre de plusieurs centaines, et de les conduire au palais. Ils en donnaient un certain prix à leurs parents, qui se réjouissaient de voir leurs filles placées à la cour, où elles avaient plus de chances pour faire fortune que sous la tente pa-

(1) Marco Polo, liv. II, chap. 13 à 16.

ternelle. Arrivées au palais, elles étaient inspectées par des officiers qui choisissaient les plus belles. Celles-ci, destinées au service particulier de l'empereur, étaient, avant leur admission, placées sous la surveillance de matrones, chargées d'observer avec soin si elles avaient quelque imperfection physique qui pût offenser la délicatesse des sens du maître. Cinq filles composaient une compagnie, et chaque compagnie faisait le service, pendant trois jours de suite, dans les appartements intérieurs, tandis qu'une autre se tenait dans les pièces extérieures pour recevoir de la première et transmettre les ordres du prince. Les filles qui n'étaient pas réservées pour le service de sa personne, étaient données aux impératrices, ou mises à la disposition des différents officiers du palais, qui les employaient aux travaux de l'office, de la cuisine, de la garderobe, etc. Elles épousaient ordinairement des officiers de la cour, avec l'agrément de l'empereur, qui avait coutume de les doter (1).

Coubilaï eut d'abord l'intention de laisser le rône à son quatrième fils Noumougan (2); mais

(1) Marco Polo, liv. II, chap. 4, pag. 281.

(2) Selon Raschid, Coubilaï eut douze fils; mais Marco Polo nous apprend qu'il en eut vingt-deux de ses femmes, et vingt-sept de ses concubines.

pendant la captivité de ce prince, fait prisonnier dans la guerre contre Caïdou, il désigna pour son successeur son second fils Tchin-kin. Quelque temps après, Noumougan, remis en liberté, revint en Chine et exhala son mécontentement par des discours qui lui attirèrent le courroux de son père. Coubilaï le chassa de sa présence et lui défendit de reparaître à ses yeux. Noumougan mourut peu après sa disgrace, et Tchin-kin, prince doué de grandes qualités, précéda également son père au tombeau. En 1293, huit ans après la mort de cet héritier présomptif, le général Bayan, l'un des principaux ministres de Coubilaï, poussé par la princesse Gueukdjin, veuve de Tchin-kin, fit observer au Caan, dont l'âge était très-avancé, qu'il n'avait pas de successeur désigné. Alors Coubilaï nomma Timour, auquel il venait de donner le gouvernement de Caracouroum, et chargea Bayan d'aller en Tartarie lui annoncer son élévation, et l'installer sur le trône de prince impérial avec les cérémonies et les fêtes accoutumées (1).

(1) Mailla, tom. IX, p. 424 à 456. — *Djami-ut-Tévarikh.*

CHAPITRE III.

TIMOUR ET SES SUCCESSEURS.

Élection de Timour. — Guerre contre les princes Caïdou et Doua. — Mort de Caïdou. — Élévation au trône de son fils Tchapar. — Soumission de Tchapar et de Doua envers Timour. — Guerre entre Doua et Tchapar. — Fin de la dynastie d'Ogotaï et réunion du Turkustan à la Transoxiane sous le sceptre de Doua. — Successeurs de ce prince. — Mort de Timour. — Règne de Khaïschan; de Berta; de Choudi-béla; d'Yissoun-timour; de Couschilaï; de Touc-timour; d'Ilentchépan; de Togan-timour. — Insurrections dans la Chine méridionale. — Conquête de cet empire par Tchu-yuen-tchang, fondateur de la dynastie des Ming. — Expulsion de Togan-timour. — Domination de ses descendants sur les tribus mongoles de la Tartarie. — Christianisme en Chine. — Mahométans et autres étrangers dans cet empire.

Lorsque Coubilaï eut expiré, Gueukdjin, veuve de Tchin-kin et mère de Timour, chargée de la régence, manda à ce prince, qui commandait l'armée opposée à Caïdou, de se rendre inces-

samment à Chang-tou pour assister à la diète d'élection.

Quoique Timour eût été déclaré successeur au trône, Conmala, son frère aîné, aspirait à l'empire. La princesse Gueukdjin, qui favorisait Timour, déclara dans l'assemblée générale, que l'empereur avait légué le pouvoir suprême à celui de ses descendants qui savait le mieux les maximes et les préceptes de leur aïeul Tchinguiz-khan : « Montrez chacun, ajouta-t-elle, vos « connaissances à cet égard, et l'assemblée déci- « dera entre vous. » Timour discourut éloquemment sur les instructions que Tchinguiz-khan avait laissées à ses successeurs. Conmala avait un peu d'embarras dans la langue et moins d'assurance. La plupart des membres de l'assemblée se prononcèrent en faveur de Timour (1). Néanmoins une vive contestation s'étant élevée entre les partisans des deux princes, Bayan, qui par sa considération personnelle autant que par sa place de premier ministre et de commandant des troupes, était le personnage le plus influent de cette assemblée, mit le sabre à la main et déclara, d'un ton animé, qu'il ne souffrirait pas qu'on plaçât sur le trône personne autre que celui qui avait été désigné par le dernier souve-

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

rain. Ce mouvement termina les débats. Conmala se mit à genoux devant son frère cadet; les autres princes suivirent son exemple, et Timour fut proclamé Caan. On publia, selon l'usage, une amnistie générale (1).

Les seuls événements remarquables du règne de Timour sont deux guerres qu'il eut à soutenir, l'une pour réduire à l'obéissance des peuples révoltés contre sa domination dans la partie de l'Inde qui avoisine la Chine; l'autre contre Caïdou et Doua, les anciens rivaux de la puissance de Coubilaï.

Quatre ans après l'avènement au trône de Timour, Doua vint attaquer le cordon de troupes qui gardait la frontière des états de l'empereur. Des corps de cavalerie étaient postés, de distance en distance, sur une ligne qui s'étendait du sud-ouest au nord-est, et les communications entre ces troupes étaient accélérées par des relais. Dès qu'on aperçut l'ennemi, des courriers furent expédiés le long du cordon pour donner l'alarme; mais les commandants de trois postes s'étaient réunis ce même jour pour boire ensemble, et lorsque cet avis leur parvint, au milieu de la nuit, ils étaient ivres au point de ne pouvoir pas monter à cheval. Le général Keurgueuz,

(1) Mailla, pag. 461.

ignorant cette circonstance, rangea en bataille ses troupes, dont le nombre ne montait qu'à six mille hommes, et fut promptement attaqué. Les secours qu'il attendait n'arrivant point, il se vit obligé de prendre la fuite; poursuivi, fait prisonnier, il ne sauva sa vie qu'en se faisant connaître pour le gendre de l'empereur.

Timour fit mettre aux fers les trois commandants qui avaient manqué à leur devoir; cependant, l'échec dont ils étaient cause fut bientôt réparé, par le zèle de deux princes et d'un général, qui quittèrent Doua avec douze mille hommes pour passer au service de l'empereur. Ces trois chefs avaient déserté l'empire sous Coubilaï; ils rentrèrent alors en grace, et furent envoyés contre Doua. Ils atteignirent ce prince qui, satisfait de l'avantage qu'il avait remporté, s'en retournait lentement, et l'attaquèrent, au moment où ses troupes se préparaient en désordre à traverser un fleuve. Elles furent mises en déroute, et il en périt un grand nombre. Doua, dont le beau-frère avait été fait prisonnier dans cette action, envoya des députés à l'empereur pour proposer son échange contre Keurgueuz. Timour y consentit et fit conduire son prisonnier au camp de Doua; avant son arrivée ce prince fit tuer Keurgueuz, et dit qu'il l'avait envoyé à Caïdou, mais qu'il était mort en route.

Nayan, chef de l'Oulouss de son bisaïeul Ogdaï, était, depuis plusieurs années, en guerre avec Caïdou et Doua, qui soutenaient son cousin et rival Kouïlek; ces princes s'étaient livrés dans cet espace de temps quinze batailles. Nayan, affaibli par ses efforts, proposa au khan mongol de la Perse et à l'empereur Timour, d'attaquer leurs ennemis communs de trois côtés à-la-fois. L'occasion était favorable; mais l'impératrice Gueukdjin représenta à son fils qu'il possédait d'assez vastes états; que s'il marchait contre Caïdou et Doua, dont les forces étaient si éloignées du siége de son empire, il emploierait une ou deux années dans cette expédition, et que son absence pourrait faire naître des troubles en Chine. Timour congédia les envoyés de Nayan, avec la réponse qu'il délibérerait sur la proposition de leur maître (1).

Cette longue guerre touchait cependant à son terme; Caïdou fit, à la fin de l'année 1300 (700), une dernière campagne. Accompagné de Doua et de quarante princes des deux branches d'Ogotaï et de Tchagataï, il entra sur les terres de

(1) *Djami-ut-Tévarikh.* C'est ici que se termine l'histoire de la branche suzeraine des successeurs de Tchinghiz-khan, dans le *Djami-ut-Tévarikh*, dont l'auteur était contemporain de Timour.

l'empire, et rencontra l'armée ennemie, à quelques journées de la ville de Cayalic, qui était sur la frontière des deux états. Des négociateurs envoyés de part et d'autre, suivant l'usage des Mongols, n'ayant pu ménager un accommodement, on eut recours à la voie des armes. La victoire se déclara, comme de coutume, pour Caïdou; il fit un butin considérable sur les troupes de l'empereur; et satisfait du résultat de son expédition, il s'en retournait dans ses états, lorsqu'il tomba malade et mourut en route. Ce prince, qui avait pris le titre de khan, fut regretté de ses sujets pour son humanité, de ses troupes, pour sa bravoure. On dit qu'il s'était trouvé dans quarante-une batailles, soit contre les armées du Caan, soit contre d'autres ennemis, et qu'il avait presque toujours été victorieux. Ses troupes aguerries étaient citées, même parmi les Mongols, pour leur intrépidité au milieu des combats.

Ces troupes, suivant l'usage, lui rendirent les honneurs funèbres en poussant des cris lamentables. Douà, qu'il avait fait le dépositaire de ses dernières volontés, proposa aux princes réunis autour de son cercueil, de lui donner pour successeur Tchapar, l'aîné de ses quarante fils. Il avait d'ailleurs des obligations à ce jeune prince: lorsqu'après la mort de Borac, les mem-

bres de sa famille se rendirent à la cour de Caïdou, pour solliciter le trône vacant, Doua, qui était du nombre des prétendants, l'obtint par le crédit de Tchapar, quoiqu'il ne fût pas l'aîné des descendants de Tchagataï. Tchapar était absent à la mort de son père; dès qu'il l'eut apprise, il accourut à l'armée, et reçut l'hommage de Doua et des autres princes.

Lorsque Tchapar eut été installé sur le trône d'Ogotaï, Doua lui proposa de reconnaître la suzeraineté de Timour, pour terminer la guerre qui depuis trente années déchirait la famille de Tchinguiz-khan. Son avis fut agréé par Tchapar et les autres princes. Ils firent partir des ambassadeurs chargés d'offrir leur soumission à Timour. L'empereur reçut avec joie ce gage de la paix et vit son pouvoir souverain reconnu par tous les princes de sa famille. 703. 1304.

Mais la concorde ne fut pas de longue durée entre ceux mêmes qui venaient de faire la paix avec Timour. Des différents qui s'élevèrent, dès l'année suivante, entre Tchapar et Doua, firent prendre les armes aux princes de ces deux branches tchinguiziennes. Doua sut engager l'empereur à faire attaquer, de son côté, le fils de son ancien ennemi. Tchapar fut alors abandonné de presque toutes ses troupes. Dans sa détresse, il prit le parti d'aller, suivi de trois

cents cavaliers, chercher un asile auprès de son adversaire. Doua le traita avec honneur; mais il s'empara de ses états, et, réunissant le Turkustan à la Transoxiane, il rétablit presque dans son intégrité l'ancien royaume de Tchagataï, qui avait été démembré par Caïdou. Ainsi Tchapar, successeur de son père, de Couyouc et d'Ogotaï, fut le dernier souverain de la branche à laquelle Tchinguiz-khan avait légué son trône, et qui, dépouillée par l'empereur Mangou, devait aux talents de Caïdou la possession d'un assez vaste domaine.

Fin de 706. 1307. Doua mourut peu après avoir agrandi ses états. Son fils Goundjouc, qui lui succéda, n'occupa le trône qu'un an. A sa mort, Taïcou, descendant de Tchagataï, par Moatougan, s'empara de l'autorité suprême. C'était un prince qui avait vieilli dans les combats. Professant le mahométisme, il travailla, lorsqu'il fut souverain, à le propager parmi les Mongols. Cependant deux princes de la branche de Tchagataï soutinrent les armes à la main, que le trône appartenait à l'un des fils de Doua; mais ils furent vaincus. Plusieurs autres princes se préparaient

708. 1308-9. à venger leur défaite, lorsque Taïçou fut assassiné, au milieu d'un festin, par des officiers qui voulaient placer sur le trône le fils de leur ancien maître.

Les conjurés proclamèrent Guébek, fils cadet de Doua. Il était à peine installé, qu'il fut attaqué par Tchapar, ligué avec d'autres princes de la famille de Caïdou. Tchapar, ayant été vaincu, passa, avec quelques troupes, le fleuve Ila et se réfugia dans les états de l'empereur. Après avoir remporté cette victoire, qui détruisait les dernières espérances des descendants d'Ogotaï, ceux de Tchagataï tinrent une diète, où ils résolurent d'élever au trône Issenboca, frère de Guébek. Ce prince, qui se trouvait alors à la cour du Caan, alla prendre possession de la souveraineté, que Guébek lui céda de plein gré. A sa mort, dont on n'indique pas l'époque, Guébek lui succéda et régna jusqu'en 1321 (721) (1).

Ces querelles sanglantes entre les princes des deux branches d'Ogotaï et de Tchagataï avaient causé la ruine du Turkustan et détruit les éléments de prospérité que la bonne administration de Mess'oud-Bey avait fait renaître dans la Transoxiane; mais la prospérité ne pouvait être que précaire dans des provinces exposées à la rapacité des nomades turcs et mongols, qui, regar-

(1) *Kitab Tedjziyét-ul-Emssar u Tezdjiet-ul-A'ssar*, par Abd-allah, fils de Fazl-allah, célèbre sous le titre de *Vassaf-ul-Hazret*, ou de panégyriste de Sa Majesté. (Ms. persan de la biblioth. royale à Paris, t. IV.)

dant les fruits de l'industrie comme leur proie, n'attendaient que l'occasion de les ravir à leurs paisibles possesseurs. A peine une ville, une contrée était-elle devenue florissante par quelques années de paix, sous un gouvernement tolérable, que sa richesse lui attirait tous les maux de la guerre, et l'on voyait les habitants des cités et des campagnes sans cesse occupés à réparer leurs pertes pour fournir un nouveau butin aux hordes féroces qui les entouraient. Le pays était partagé entre les princes du sang; chacun d'eux avait son territoire et ses troupes, et leurs moindres querelles dégénéraient en guerres civiles. Ils concouraient tous à l'élection de leur souverain; tous croyaient avoir des droits au trône, et celui qu'ils y avaient placé, s'il ne dominait par la supériorité de son caractère, devenait le jouet de ses grands vassaux. Ainsi, l'histoire du Turkustan et de la Transoxiane sous la puissance des princes tchinguiziens n'est que le tableau d'une sanglante anarchie.

Après avoir jeté un coup-d'œil sur les événements qui, après la mort de Caïdou, agitèrent le centre de l'empire mongol, nous revenons à Timour, dont le pouvoir suzerain était alors reconnu dans toutes les parties de ce vaste empire; mais ce prince ne tint pas long-temps le sceptre de l'Asie. Sa mort, qui arriva en 1306,

fut déplorée par ses sujets. Il avait signalé sa justice et son humanité, en défendant d'exécuter aucune sentence de mort, qu'il ne l'eût confirmée. Jusqu'alors, les princes et les princesses du sang, ainsi que les personnes alliées de la famille impériale, exerçaient sur leurs vassaux une autorité sans bornes (1).

Timour avait ordonné au Lama Tcheugtchi-Odsir de traduire en langue mongole les livres sacrés de la religion de Boudha, et d'y employer les caractères quadrangulaires que le lama Sagtcha Bandida et après lui Pakba avaient inventés; mais il les trouva insuffisants et dut les compléter. Avec ceux qu'il ajouta leur nombre s'éleva à cent soixante-onze caractères monosyllabiques, qui s'écrivent verticalement. Sous le règne de Timour et celui de son successeur, on traduisit du tibétain en mongol beaucoup de livres sur la religion de Boudha, qui se répandit de plus en plus parmi les Tartares (2).

Dans sa jeunesse, Timour mangeait et buvait avec excès. L'empereur, son grand père, l'en réprimandait sans cesse; il l'en punit même trois fois par la bastonnade. Il finit par attacher à son service des médecins chargés d'assister à ses re-

(1) Mailla, *ibid*, pag. 464.

(2) Pallas, *Saml. Hist. Nachr.*, tom. II, pag. 356 à 363.

pas; lorsqu'ils jugeaient que le prince devait quitter la table, ils l'en avertissaient en frappant ensemble deux baguettes; mais Timour trouvait le moyen de tromper leur vigilance. Un mahométan, qui prétendait connaître les secrets de l'alchimie et de la magie, et qui avait entièrement captivé l'esprit du jeune prince, imagina de conduire Timour dans une maison de bain, dont le maître faisait verser du vin au lieu d'eau dans le réservoir. Coubilaï, qui n'avait pas pu obtenir de Timour qu'il éloignât de sa personne ce dangereux favori, instruit de son stratagême, le fit enlever de l'hôtel du prince et conduire en exil avec l'ordre de le tuer secrètement. Lorsque Timour fut sur le trône, il sut vaincre cette passion pour le vin, que tous les moyens employés par Coubilaï n'avaient pu réprimer, et il devint aussi tempérant qu'il avait été déréglé (1).

Timour n'ayant pas laissé de postérité, sa veuve Boulougan, constituée régente, voulut placer sur le trône Ononda, fils de Mangcala et petit-fils de Coubilaï, qui était gouverneur du Tangcoute, nom sous lequel les Mongols comprenaient le Schen-si, le Tibet et une partie du Se-tchuen. Cette princesse avait eu la précaution

(1) *Diami-ut-Tévarikh.*

de le mander à la cour, pendant la maladie même de son époux. Elle craignait surtout de voir élever à l'empire un fils de Termébéla, fils de Tchin-kin. Après la mort de Termébéla, Timour, suivant la coutume mongole, voulait épouser la veuve de son frère; l'impératrice Boulougan sut le détourner de ce dessein, et comme elle avait même fait exiler cette princesse dans une des provinces méridionales de la Chine, elle redoutait les effets de son ressentiment, si l'un de ses fils, Khaïschan, ou Berta parvenait au trône. Le premier était investi du commandement général dans la Mongolie; le second partageait l'exil de sa mère. Ces princes avaient un parti à la cour; Berta, sollicité de venir incessamment dans la capitale, s'y rendit en secret et put s'y introduire, malgré les précautions de l'impératrice. Ses adhérents, à la tête de quelques troupes séduites, arrêtèrent inopinément les chefs du parti d'Ononda. Profitant de la surprise causée par cette révolution subite, Berta détermina les chefs militaires à reconnaître Khaïschan. Dès le lendemain ceux du parti d'Ononda et cent soixante-dix officiers furent mis à mort. Ce prince lui-même ne tarda pas à être arrêté; il était allé saluer Berta, qui recevait les félicitations publiques à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance; lorsqu'il se présenta pour lui rendre hommage,

Berka ne voulut pas permettre que son *aîné* (1) fléchît le genou; il lui présenta la coupe, et le fit asseoir auprès de lui sur le trône; mais au sortir du palais Ononda fut arrêté.

Berta (2) avait envoyé l'anneau impérial à son frère, et en attendant son arrivée, qu'il pressait par ses messages, il exerçait l'autorité sous le titre de régent. Khaïschan était parti du voisinage des monts Altaïs et s'avançait vers la Chine à la tête de trente mille hommes; à quelques journées de Chang-tou il rencontra son frère, qui était allé au-devant de lui avec une foule de princes et de seigneurs. Arrivé dans cette résidence, magnifiquement décorée pour le recevoir, il convoqua une assemblée générale. Khaïschan demanda aux princes et aux généraux qui composaient le Couriltaï à qui, d'après le yassa de Tchinguiz-khan, devait appartenir le trône. Ils déclarèrent, d'une voix unanime, que

(1) Les Turcs et les Mongols désignaient leurs aînés par le nom d'*Aca*, leurs cadets par celui d'*Ini*, et pour exprimer tous les membres de la famille d'un individu, ils disaient ses *Acas* et ses *Inis*. Ce nom d'*Aca* ou *Aga*, qui indique l'ancienneté, est devenu un titre honorifique chez les Turcs othomans.

(2) Dans le manuscrit de l'histoire de Vassaf, le nom de ce prince est écrit *Berba-tatari*.

Coubilaï ayant nommé pour son successeur son fils Tchin-kin, grand-père de Khaïschan, et n'ayant donné qu'un gouvernement à Mangcola, père d'Ononda, le trône appartenait de droit à Khaïschan. En conséquence tous les membres de l'assemblée signèrent l'engagement de lui rester fidèles. Le nouvel empereur, pour reconnaître le service que lui avait rendu Berta, le nomma son successeur au trône, quoiqu'il eût des fils, et voulut que dans le même acte qu'ils venaient de dresser, les princes et les généraux s'obligeassent à respecter cette disposition en faveur de son frère. Ensuite on délibéra sur le sort d'Ononda. Jugé à l'unanimité coupable d'avoir violé les lois de Tchinguiz-khan, en voulant s'emparer du trône sans le consentement des princes de la famille impériale, il fut puni de mort (1). Ononda, confié dans son enfance aux soins d'un mahométan, qui l'avait élevé dans sa religion, professait ce culte avec zèle, et cherchait à le propager parmi les troupes dans le Tangoute. On rapporte que près de cent cinquante mille individus, qui étaient sous ses ordres, furent, par ses soins, convertis au mahométisme. Un de ses officiers alla se plaindre

(1) *Kitab Tedjziyet-ul-Emssar*, etc., tom. IV. — Maillа, pag. 487 a 494.

à l'empereur Timour, que le prince Ononda passait son temps, dans la mosquée, à lire le Coran, qu'il faisait circoncire les enfants mongols, et travaillait à répandre parmi ses troupes la foi de Mahomet. Timour lui envoya deux personnes pour tâcher de le ramener au culte de Fo; leurs exhortations furent vaines. L'empereur le manda à sa cour, et ses moyens de persuasion n'ayant pas eu un meilleur succès, il le fit emprisonner; mais peu après il le renvoya dans son gouvernement (1).

L'inauguration de Khaïschan eut lieu avec les solennités d'usage, au jour et à l'heure indiqués par les astrologues. Les sept premiers princes du sang ayant été désignés pour procéder à son installation, quatre d'entre eux l'enlevèrent sur un feutre blanc où il était assis; deux autres le tinrent sous les bras, et lorsqu'ils l'eurent placé sur le trône, le septième lui présenta une coupe de vin. Aussitôt les camès firent des prières pour la prospérité du nouveau monarque, et le saluèrent du nom de *Coulouc-khan*.

L'empereur fit venir de son trésor des voitures pleines de balischs et d'étoffes, qui furent entassées devant son palais et distribuées à tout

(1) *Djami-ut-Tévarikh*, Vie de Timour.

le monde indistinctement. On répandit par terre une multitude de perles fines ; *en sorte*, dit l'historien Vassaf dans son style poétique, *que le sol ressemblait au firmament*. Les fêtes durèrent une semaine ; chaque jour il se consommait au palais quarante juments et quatre mille moutons. On faisait des libations avec le lait des juments et des brebis consacrées, *répandirent si grande abondance*, dit Vassaf, *que les environs de l'Ordou ressemblaient à la voie lactée*. Ces animaux, que les Mongols appelaient *ongons*, c'est-à-dire *qui porte bonheur*, tous d'une blancheur éclatante, étaient conservés intacts dans les troupeaux, parce qu'on croyait qu'ils les faisaient prospérer ; jamais on ne mangeait leur chair, et les chevaux consacrés n'étaient montés que par le souverain (1).

(1) Guillaume de Rubruquis et Marco Polo font mention de ces animaux consacrés : « La coutume des Mongols, dit « le premier (chap. 47), est aussi au 9e de la lune de mai « d'assembler toutes les juments blanches qui se trouvent « dans leurs haras, et de les *consacrer*. » — « L'empereur, « dit le second (chap. 65), a une grande quantité de che- « vaux blancs ; on les fait monter jusqu'à dix mille et plus. « Or, pendant cette fête (que l'on célébrait le 28 d'août) on « prépare du lait de cavale dans de beaux vases ; et le roi, « de ses propres mains, le verse par terre ça et là, s'ima- « ginant, instruit à cela par ses magiciens, que les dieux

Au commencement de son règne, Khaïschan, cédant à l'attrait des plaisirs, négligeait les affaires publiques. Un de ses ministres du second ordre, nommé Abd-allah, entreprit de le ramener au sentiment de ses devoirs. Il se rendit au lieu où le prince s'amusait à chasser, et, enveloppé dans un linceul, pour montrer qu'il se dévouait à la mort, il saisit brusquement la bride de son cheval. L'empereur surpris à son aspect et irrité de son audace, lui ayant demandé durement ce qu'il voulait, Abd-allah eut le courage de rappeler à Khaïschan les devoirs d'un monarque, père de ses sujets, et lui représenta que beaucoup d'affaires ne pouvaient être décidées que par le souverain, leur retard causait souvent de grands maux; il finit par lui déclarer qu'il ne lâcherait pas la bride de son cheval, que le prince ne reprît la route de son palais. L'empereur, après avoir réfléchi quelques moments, rendit justice aux bonnes intentions qui avaient dicté cette démarche, et retourna dans sa résidence. Non-seulement il récompensa Abd-allah par le don de dix balischs d'or, de trente balischs d'argent et de mille balischs en papier (1); mais il

« boivent ce lait répandu, et que cela les engage à prendre « soin de tous ses biens. »

(1) Nous avons indiqué (dans les notes des pages 358 et

fit publiquement l'éloge de son esprit et de son zèle; en même temps il adressa de vifs reproches aux ministres du premier rang, qui avaient négligé de lui faire les mêmes remontrances.

Ce souverain étant mort en 1311, âgé de trente-un ans, son frère fut proclamé sans opposition, dans un couriltaï auquel assistèrent plus de quatorze cents princes de la famille de Tchinguiz-khan; chacun de ces princes, lorsqu'il se rendait à la diète, prenait, suivant son rang, mille ou huit cents chevaux de poste. Berta,

---

517) la valeur du *balisch* d'or, d'après un historien persan, et celle du *balisch* d'argent, d'après un voyageur italien. Comme il est souvent question dans l'histoire des Mongols de cette manière de compter, nous rapporterons ici l'évaluation de deux autres auteurs contemporains. Le nom de *balisch* servait à désigner une certaine somme, de même que la *bourse* en Turquie, et le *toumân* en Perse. Alaï-uddin de Djouvéin dit à la fin de la préface du *Tarikh-Djihankuschaï*, que le balisch d'or et le balisch d'argent valaient une quantité d'or ou d'argent, du poids de 500 miscals. Il ajoute que le balisch d'argent valait de son temps en Perse 75 *dinars rouknis*, chaque dinar du poids de 4 *danks*. — Vassaf nous apprend, à la fin de son chapitre intitulé: *De l'avènement au trône de Coubilaï*, tom. I, que le *balisch d'or* valait 200 dinars, le *balisch d'argent*, 200 dinars, et le *balisch tchao*, ou en papier, 10 dinars. — Il s'agirait maintenant de fixer la valeur des dinars dont parlent ces historiens, ce que nous n'entreprendrons pas.

qui, en montant au trône, avait reçu le titre de *Boyantou* (1), régna jusqu'en 1320. Ce prince était fort instruit et protégeait les sciences. Jusqu'alors la politique mongole avait exclu les Chinois des premiers emplois de l'administration; Berta plaça dans tous les colléges ou tribunaux un nombre de Chinois égal à celui des officiers mongols ou d'autres nations. Les eunuques furent éloignés des fonctions publiques; on se rappelait les maux que leur funeste influence avait causés à la Chine sous les précédentes dynasties.

Sous Choudi-béla, fils et successeur de Berta,

(1) *Kitab Tedjziyet-ul Emsar*, etc., tom. IV. Boyantou est le dernier empereur mongol de la Chine dont Yassaf rapporte quelques faits, car Choudi-béla et Yissoun-timour ne sont que nommés dans son cinquième volume. Après avoir décrit la solennité de l'inauguration de Boyantou, et cité les premiers actes de sa munificence, il dit que le nouvel empereur fit notifier de toutes parts son avènement au trône, et que deux de ses ambassadeurs, Ayadji Tchinksank et Devletschah arrivèrent, en ramazan 711 (fev. 1312), à la cour du sultan Oldjaïtou, qui passait l'hiver à Bagdad. Ils remirent au khan mongol de la Perse des présents et des lettres remplies de témoignage d'amitié de la part du Caan mongol en Chine. Oldjaïtou les traita avec beaucoup de distinction, et leur donna des habits de drap d'or, avec des ceintures garnies de pierreries. Yassaf rapporte que ces deux ambassadeurs prenaient chacun en route six cents chevaux de poste.

fut publié, en 1323, un nouveau code de lois, qui avait deux mille cinq cent trente-neuf articles. Pour le composer on avait recueilli, modifié et coordonné toutes les lois faites sous la dynastie mongole.

Choudi-béla fut assassiné par des seigneurs mécontents, qui élevèrent au trône Yissoun-timour, fils de Canmala et arrière-petit-fils de Coubilaï; ce prince commandait alors dans la Tartarie. Il fit publier, selon la coutume, un pardon général, dont furent seuls exceptés les assassins de son prédécesseur. A sa mort, en 1328, il se forma deux partis, l'un pour son fils Asouképa; l'autre en faveur de Touc-timour, fils de Khaïschan; ce dernier ne voulut pas accepter le trône, alléguant les droits supérieurs de son frère Couschilaï. Il lui expédia des courriers dans le nord de la Tartarie, pour le presser de se rendre à Chang-tou, et alla à sa rencontre; mais le jour même de leur entrevue, le nouvel empereur mourut à la fin d'un festin qu'il donnait aux princes du sang et aux seigneurs de la cour, et son frère, soupçonné de lui avoir ôté la vie, accepta pour lors le trône. Touc-timour ne vécut que jusqu'en 1332. Ilintchépan, fils cadet de Couschilaï, qui n'était âgé que de sept ans, fut proclamé empereur; mais deux mois après il termina ses jours, et son frère aîné Togan-timour fut élevé au trône.

Dès le commencement du règne de ce prince inepte et efféminé, il éclata des troubles dans les provinces méridionales de la Chine. Parmi les causes qui excitaient l'aversion des Chinois pour la dynastie étrangère, l'histoire signale principalement la protection que les princes mongols accordaient aux Lamas. A la faveur de cet appui, les ministres du culte de Boudha exerçaient un empire qui provoquait sans cesse la jalousie et l'indignation des disciples de Confucius. La classe puissante des lettrés devint dès-lors l'ennemie la plus dangereuse des empereurs mongols, et favorisa les entreprises qui finirent par renverser le trône de Togan-timour. D'abord on vit paraître, dans le midi de la Chine, de faibles partis de mécontents. Ces premiers germes d'insurrection n'ayant pas été étouffés dans leur naissance, se développèrent avec rapidité. Des hommes hardis et ambitieux se mirent à la tête des rebelles, dont le nombre augmentait sans cesse par l'appât du pillage. Toutefois les chefs agissaient isolément dans les diverses provinces. Les uns, pour se fortifier de l'attachement des peuples envers la dynastie précédente, proclamaient empereur un rejeton des Soung; les autres se décoraient eux-mêmes de la dignité impériale. Partout ces insurgés triomphèrent de la faible résistance des troupes mongoles. Tandis

qu'ils s'emparaient des provinces au midi du fleuve Jaune, un autre rebelle, maître d'une flotte considérable, enlevait les vaisseaux qui portaient des vivres et des marchandises à la capitale. L'un de ces nouveaux princes, qui s'était emparé du Ho-nân, envoya son armée, en 1357, au-delà du fleuve Jaune, et fit ravager le Schansi. Une division de ses troupes pénétra même dans le Leao-tong, pilla la capitale de ce pays, et prit à son retour Chang-tou, qui fut saccagée. Le magnifique palais que Coubilaï y avait fait bâtir, devint alors la proie des flammes.

Le succès de toutes ces entreprises attestait la décadence de l'empire mongol. Plongé dans la mollesse au fond de son palais, trompé par ses ministres et par ses courtisans, Togan-timour s'apercevait à peine que les Chinois avaient reconquis la moitié de leur pays. La faiblesse de son gouvernement favorisait l'essor de toutes les ambitions, et sa cour était un foyer d'intrigues et de rivalités. Son fils, resolu de renverser un ministre que la faveur impériale rendait tout puissant, marcha contre lui à la tête d'une armée, et ce ministre, nommé Polo-timour, sortit de la capitale pour le combattre. Le prince fut abandonné de ses troupes; mais il revint avec de nouvelles forces, et les officiers de son ennemi passèrent alors de son côté. Maître de dicter la

loi, l'héritier du trône ne voulut pas retourner à la cour que Polo-timour n'eût été mis à mort.

Les Chinois profitaient avec activité de cet état d'anarchie, pour achever de secouer le joug mongol. Un de leurs chefs, Tchu-yuen-tchang, fils d'un pauvre laboureur du Kian-nan, qui, de bonze s'étant fait soldat, avait obtenu, par son mérite, les premiers grades militaires, conquit, en 1356, une grande partie de la province de Kian-nan, prit le titre d'empereur, et donna à sa dynastie le nom de Ming. Dans le cours des années suivantes, il parvint à détruire ceux qui, comme lui, chefs d'insurrections, s'étaient arrogé le titre d'empereur. Il dut le succès de son entreprise à la sagesse de son gouvernement, à la discipline sévère de son armée, à son humanité envers les peuples, autant qu'à la fortune de ses armes. Les habitants des autres provinces, traités en ennemis par les troupes des chefs rébellés, qui pillaient et ravageaient les villes et les campagnes, tournaient leurs regards vers Tchu-yuen-tchang, qui seul maintenait le bon ordre et faisait régner la justice. Au bout de dix années d'efforts, ses victoires sur ses compétiteurs l'ayant rendu maître de la partie méridionale de la Chine, il envoya, en 1367, des troupes au-delà du fleuve Jaune. Ses généraux reçurent la soumission de toutes les villes du

Schan-ton. Dans leurs proclamations ils excitaient les Chinois à prendre les armes pour se soustraire à la domination des Mongols. *Ces barbares*, disaient-il, *sont faits pour obéir, et non pour commander à une nation policée. Ce n'est point par leur force et par leur courage qu'ils ont conquis la Chine, mais par la volonté du Ciel. Il est manifeste que le Ciel pour les punir de leurs crimes, les a abandonnés, et qu'il protége maintenant celui qui, déjà maître d'une grande partie de l'empire, prend à tâche de gouverner ses peuples selon les anciennes lois de la Chine, et les maximes établies pour base d'un bon gouvernement.* La marche de cette armée ressemblait à un triomphe; les villes ouvraient leurs portes à la vue de ses étendards.

Tchu-yuen-tchang, qui jusqu'alors avait résidé à Kien-kang, ville de la province du Kian-nan, appelée aujourd'hui Nan-king, d'où il dirigeait les opérations de ses troupes, se rendit, en 1368, dans le nord de la Chine, et s'avança sur Taï-tou. A son approche, l'empereur Togan-timour sortit de sa capitale, et prit avec toute sa famille la route de Chang-tou; mais, sur la nouvelle que Taï-tou était tombée au pouvoir de l'ennemi, qui se disposait à porter ses armes au nord de la grande muraille, il se retira à Yng-tchan-fou, ville située à trente lieues au nord-

est de Chang-tou. Il y fut poursuivi par les Chinois, qui n'en étaient plus qu'à une petite distance, lorsque Togan-timour expira dans l'année 1370, à l'âge de cinquante-deux ans. Il fut le dernier empereur de la dynastie de Tchinguiz-khan, que les Chinois appellent la dynastie des *Yuen* (1). Les Mongols ne purent pas même conserver pendant un siècle l'empire dont la conquête leur avait coûté cinquante années de travaux.

(1) Les empereurs mongols en Chine avaient coutume de prendre, à leur avènement au trône, un titre mongol et un surnom chinois. Voici leurs noms, titres et surnoms, depuis Coubilaï, d'après Fischer (*Sibirische Geschichte*, I buch, in Samlung russischer Geschichte, th. VI, s. 143) qui a consulté une histoire manuscrite en mongol; d'après Pallas (*Saml. hist. Nachr.* th. I, s. 20) qui cite une chronique calmouque; d'après Vassaf, tom. IV et V; l'*Habib-us-Siyer*, tom. III, et les Histoires de Mailla et de Gaubil.

	Noms mongols.	Titres mongols.	Surnoms chinois.
1260.	Coubilaï.	Schadschin.	Chi-tsou.
1294.	Timour.	Oldjaïtou.	Tching-tsong.
1307.	Khaïschan.	Kulluk.	Vou-tsong.
1311.	Berta.	Boyantou.	Gin-tsong.
1320.	Choudi-béla.	Gegen.	Yng-tsong.
1323.	Yissoun-Timbal.	Même nom.	Taï-ting.
1329.	Conschilaï.	Kusel.	Ming-tsong.
1329.	Touc-Timour.	Sayatou.	Ven-tsong.
1332.	Ilintchépan.	Erinzeng-bal.	Ning-tsong.
1333.	Togan-Timour.	Même nom.	Chun-ti.

Un petit-fils de Togan-timour, beaucoup d'individus de la famille impériale et de seigneurs mongols furent faits prisonniers et conduits à la cour des Ming. Gaïjeou Chilipata, fils et successeur désigné de Togan-timour, étant parvenu à s'échapper, se rendit dans le nord de la Tartarie, et y rassembla des troupes contre lesquelles l'empereur Ming fit marcher une armée, qui pénétra jusqu'au bord de la Toula. Cette expédition, faite en 1372, n'eut d'autre résultat qu'une grande perte d'hommes de part et d'autre. Le prince mongol se maintint dans la possession de la patrie de ses ancêtres, et fonda une nouvelle dynastie, que les Chinois appellent les *Yuen* septentrionaux. A sa mort, en 1378, son fils Tocouz-timour lui succéda, et reçut même les félicitations de l'empereur Ming. Ainsi les descendants de Tchinguiz-khan continuèrent à régner sur les tribus mongoles dans la Tartarie. Tantôt soumises à la Chine, tantôt soutenant leur indépendance, faisant quelquefois des incursions sur le territoire de l'Empire, et plus souvent encore se déchirant entre elles, pour servir l'ambition de leurs chefs, ces hordes occupèrent sans cesse, dans les siècles suivants, la politique ou les armes des souverains chinois. Il existe encore en Tartarie beaucoup de princes issus de la race de Tchinguiz-khan, et les nations

nomades connues de nos jours sous les noms de Calcas, Calmouques, Éleutes, Bouriates, Mogols, etc., descendent des tribus tatares qui, sous ce prince et ses successeurs, conquirent une grande partie de l'Asie (1).

Le christianisme avait fait des progrès en Chine, sous la protection des empereurs de la dynastie mongole. Jean de Monte Corvin, rendant compte de sa mission, dans une lettre qu'il adresse de Khanbalic, en 1305, au vicaire-général de l'ordre des Minimes, lui mande qu'il avait fait bâtir dans cette capitale une belle église où il avait déja baptisé environ six mille individus, ajoutant que l'empereur Timour se plaisait à entendre les chants des enfants de chœur que Jean avait formés, et que, s'il avait eu deux ou trois bons coopérateurs, il aurait peut-être su engager ce prince à se faire baptiser (2). A la demande de ce missionnaire, le pape Clément V fit partir sept franciscains pour la Chine, dans l'année 1307; il nomma en même temps Jean de Monte Corvin archevêque de Cambalu, et le constitua primat

(1) Mailla, tom. IX, dep. p. 494, jusqu'à la fin du volume. — Gaubil, pag. 223 et suiv.

(2) Odor Raynald. *Annales Eccles.*, tom. IV, pag. 401. Cette lettre est datée de Cambaliech, dans le royaume de Catai, le 8 janvier 1305.

en Orient. Le nouveau prélat devait avoir pour suffragants les sept franciscains, qui furent créés évêques; mais de ce nombre trois seuls arrivèrent l'année suivante à Khanbalic, apportant à l'empereur Timour des lettres où le souverain pontife l'invitait d'embrasser la foi du Christ, et lui recommandait Jean de Monte Corvin (1).

Après la mort de cet archevêque, le pape Jean lui donna pour successeur, en 1333, un franciscain, nommé Nicolas, qu'il fit partir avec vingt-six missionnaires du même ordre, munis de lettres de recommandation pour le grand khan (2).

En 1338, il arriva à la cour du pape Benoît XII un individu nommé André, avec une suite de quinze personnes, lequel remit au pontife, de la part du grand khan, une lettre où ce souverain le priait de lui envoyer sa bénédiction, et de se souvenir de lui dans ses saintes prières. Le pape répondit au grand khan pour le remercier de la protection qu'il accordait aux chrétiens; il le pria de permettre que l'on bâtît des églises en Chine, l'exhorta à embrasser la vraie foi, et lui promit de lui envoyer des légats (3). Peu

(1) Odor. Raynaldus, *Ann. Eccles.*, ibid., pag. 433. — Moshem. *Hist. Tartaror. Ecclesiastica*, pag. 96.

(2) Moshem. ibid., pag. 111.

(3) Odor. Raynaldus, *Ann. Eccl.* tom. VI, pag. 149. La lettre supposée du Caan est datée de Cambalec, le 3e jour

de temps après, Benoît XII fit en effet partir quatre franciscains, qui n'arrivèrent en Chine que dans l'année 1342. Ils y furent bien accueillis. Suivant leurs relations, ils dinaient avec l'empereur, et lui donnaient la bénédiction au moment où il allait se coucher (1).

Il est à observer que les missionnaires faisaient au pape des rapports peu fidèles sur les progrès du christianisme en Orient, et sur les dispositions des princes mongols à l'embrasser. La plupart des individus qui vinrent trouver les pontifes romains ou d'autres souverains, se disant envoyés par des princes mongols pour les intérêts de la religion chrétienne, en imposaient dans des vues personnelles, comme le prouve la simple inspection des lettres dont ils se prétendaient chargés.

Les conquêtes des Mongols avaient rapproché les extrémités de l'Asie. Lorsque la Perse, la Tartarie et la Chine furent réunies sous le même sceptre, des individus et des troupes de toutes les nations asiatiques parcoururent ce vaste empire; on vit des corps d'Alains et de Captchacs faire la guerre dans le Ton-kin, et des ingénieurs

---

du 6e mois de l'année du rat. La réponse du pape porte la date d'Avignon, ides de juin, an IV. (1338.)

(1) Moshem. *Hist. Tartaror. eccles.*, p. 114.

chinois employés sur les bords du Tigre. Un grand nombre de mahométans vinrent alors s'établir en Chine, où ils occupèrent les premiers emplois administratifs, où ils reçurent même des commandements militaires. On voyait à la cour de Pékin des astronomes et des mathématiciens persans conférer avec les savants chinois, et au service des empereurs mongols se trouvaient confondus des hommes de vingt nations différentes, qui, avant le treizième siècle, se connaissaient à peine de nom.

Après avoir terminé l'histoire de la branche suzeraine des successeurs de Tchinguiz-khan, où nous n'avons rapporté, parmi les événements de la Chine, que ceux qui concernent plus particulièrement la dynastie tchinguizienne, nous donnerons l'histoire de la Perse sous la domination mongole, jusqu'à la fin de la dynastie de Houlagou. Dans cette partie nous aurons l'occasion de parler des deux autres branches souveraines de la famille tchinguizienne, celles de Tchoutchi et de Tchagataï, dont les historiens mahométans ne font guère mention qu'au sujet de leurs démêlés avec les souverains de la Perse, et dont les histoires particulières, s'il en existe, ne nous sont pas connues.

FIN DU LIVRE III.

NOTES.

NOTE I.

(Page 8.)

« Les *Ourianguites silvestres*, dit l'historien Raschid, ap-
« pelés ainsi parce qu'ils habitent d'immenses forêts, ne
« doivent pas être confondus avec les *Ourianguites* de race
« mongole. Ils ne demeurent pas sous des tentes; ils se vê-
« tissent de peaux d'animaux et mangent la chair des bœufs
« et des moutons sauvages; car ils n'ont point de bétail, et
« professent même un grand mépris pour les peuples pas-
« teurs. Aussi, la plus terrible menace qu'un père ou une
« mère puisse faire à sa fille, est de lui dire qu'il la donnera
« à quelqu'un qui l'obligera de garder les moutons: on a vu
« des filles se pendre alors de désespoir. Les *Ourianguites*,
« lorsqu'ils changent de place, transportent leurs effets sur
« le dos des bœufs sauvages. Jamais ils ne sortent de leurs
« forêts, et ils n'ont pour abris que des cabanes faites de
« branches couvertes d'écorce de bouleau. Des incisions dans
« cet arbre, leur procurent une boisson douce et agréable.
« Ils s'imaginent qu'ils n'y a pas de plus heureuse existence
« que la leur, et pensent que les habitants des villes, et même
« que les peuples pasteurs, mènent la vie la plus misérable.
« Leur pays, hérissé de montagnes et de forêts, étant très-
« froid, ils chassent beaucoup l'hiver sur la neige. Ils s'at-
« tachent alors aux pieds des planches qu'ils appellent *tchana*,

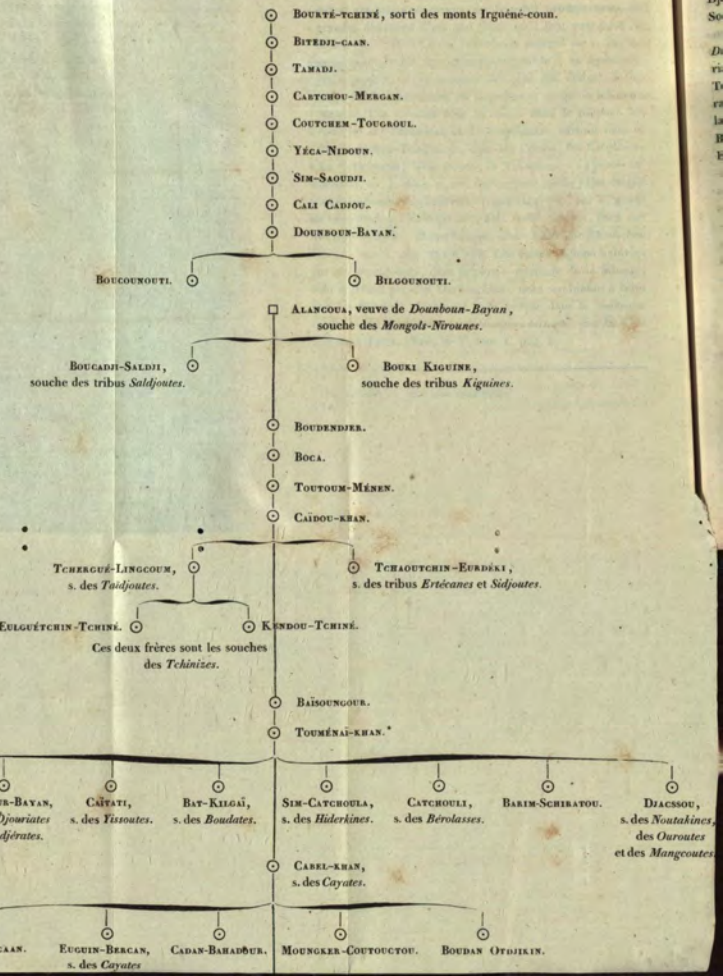
« et tenant à la main un bâton, qu'ils enfoncent dans la « neige, comme un batelier enfonce sa perche dans l'eau « pour faire mouvoir sa barque, ils courent dans les plaines, « gravissent et descendent les montagnes avec une telle vitesse « qu'ils atteignent les bœufs et les autres animaux. Ils mettent « alors leur proie sur un traineau qui les suit, et traînent « aisément sur la neige une charge de deux ou trois mille « *menns* (1). Ceux qui ne sont pas exercés à courir avec ces « patins, se blessent les pieds, surtout en descendant; mais « quand on sait s'en servir, on franchit promptement de « grandes distances. C'est une chose qu'il faut voir pour le « croire. Le Sultan Gazan (souverain mongol de la Perse, « au commencement du quatorzième siècle), en ayant en- « tendu parler, se fit amener des gens qui étaient de ce « pays; et ils exécutèrent en sa présence ce qu'on lui avait « raconté. Ces *tchanas* sont en usage dans la plupart des « contrées du Turkustan et du Mogolistan, surtout dans le « Bourcoutchin-Tougroum, chez les Couris, les Kirguises, « les Orassoutes, Télengoutes et Toumates. » (*Djami-ut-Tévarikh*, liv. I, chap. 2, art. *Ourianguite bischá.*) Ces détails sont entièrement conformes à ce que rapporte, sur le genre de vie actuel des Toungouses, Joh. Gottl. Georgi, dans son ouvrage intitulé : *Bemerkungen einer Reise im Russischen Reiche*, tom. I, pag. 242 à 268. Les vastes régions habitées par les Toungouses, dans la partie orientale de la Sibérie, sont appelées par eux *Ouriangkhai*, nom semblable à celui que les Mongols donnaient à ce peuple dans le treizième siècle. Voyez *Recherches sur les langues tartares*, par M. Abel Rémusat. Paris, 1820, in-4°, tom. I, pag. 4.

(1) La *menn* ou mine pèse deux livres.

NOTE III.

GÉNÉALOGIE DE TCHINGUIZ-KHAN,

D'APRÈS LE *Djami-ut-Tévarikh* ET LE *Mo'izz-ul-Enssab.*



« Les Tatares étaient la plupart du temps sujets et tributaires « de l'empereur du Khitaï; mais souvent l'une ou l'autre tribu « se révoltait, et ne pouvait être réduite que par les armes; « souvent aussi ces tribus se faisaient la guerre. Les Tatares « étaient connus pour se donner, à la moindre querelle, des « coups de couteau ou de sabre, comme font les Courdes, « les Schoules et les Francs. Il n'y avait pas alors chez eux « cette police sévère qui existe aujourd'hui parmi les Mon- « gols. Ils étaient haineux, colères et vindicatifs. Avec la « supériorité de leur nombre, s'ils eussent été unis entre eux, « aucune autre nation, pas même les Chinois, n'aurait pu « leur résister, et, malgré leurs divisions, ils firent ancien- « nement de grandes conquêtes; ils se rendirent si puissants « et redoutables que les autres peuples turcs se faisaient « passer pour Tatares, et se tenaient honorés de ce nom, « sous lequel ils devinrent fameux; tout comme aujourd'hui « les autres nations turques, telles que les Tchélaïres, Tatares, « Ouïrates, Oungoutes, Keraïtes, Naïmanes, Tangoutes et « autres se glorifient du nom de Mongol, illustré par Tchin- « guiz-khan et ses descendants; nom qu'ils eussent antérieu- « rement dédaigné. Les jeunes gens de toutes ces nations « croient même à présent que leurs ancêtres ont toujours « porté le nom de Mongols; il n'en est pas ainsi, car ancien- « nement les Mongols n'étaient que l'une des nations turques. « Ce n'est même que depuis Alancoua, c'est-à-dire depuis « trois siècles, que leur nom existe; il fut donné aux descen- « dants de cette princesse qui s'étaient fort multipliés.

« Ce nom s'est étendu au point qu'à présent les peuples « du Khitaï (Chine septentrionale) et du Nangyass (Chine « méridionale), que les Tchourtchés, les Ouïgours, Captchacs, « Turckmans, Carloucs, Calladjes; que les captifs et les « Taziks (Mahométans) qui ont été élevés parmi les Mon- « gols, sont aussi appelés Mongols; et tous, pour être plus

« considérés, ont intérêt à passer pour mongols. Avant cette « époque, il en était de même des Tatares, à raison de leur « puissance, et c'est pourquoi les Mongols sont encore ap- « pelés Tatares en Chine, dans l'Inde, chez les Kirguises, « les Baschguirdes, dans la Captchakie, dans le nord de « l'Asie, en Arabie, en Syrie, en Égypte et en Afrique. »

Les anciens auteurs mahométans, tels que Mass'oudi et Ebn-Haoucal, qui font mention des peuples de l'Asie septentrionale, ne parlent pas des Tartares. Le nom de ce peuple se trouve cependant, comme l'a remarqué M. Saint-Martin (*Mémoires sur l'Arménie*), dans un abrégé d'histoire universelle en persan, intitulé : *Modjmel-ut-Tévarikh v'el Coussass* (Recueil historique), ms. de la bibliothèque royale de Paris, dont l'auteur anonyme écrivait en 520 de l'hégire (1126). Cet auteur indiquant le titre particulier que porte chacun des souverains de l'Asie, nomme, dans cette liste, le roi des Tatares, qui prenait le titre de *Simon Bivey Khiar*, سیمون بیوی حیار (1).

NOTE V.

(Page 77.)

Voici ce que contiennent sur les Ouïgours le *Tarikh-Djihan-kuschaï et le Djami-ut-Tévarikh :*

« Nous allons rapporter, dit le vézir Alai-ud-din, quel- « que chose de ce qui se trouve dans les livres des Ouïgours, « non certes que nous ajoutions foi à leurs récits, mais pour

(1) Nous donnons, dans ces notes, en caractères arabes, les noms dont la prononciation est douteuse, à cause de l'absence des points diacritiques dans les manuscrits.

« en faire voir la singularité. Les Ouïgours croyent que leur « nation habitait primitivement les bords du fleuve Orcoun, « qui prend sa source dans les monts appelés Caracouroum, « dont le nom a été donné à la ville récemment fondée par « le Caan (Ogotaï). De ces montagnes sortent trente rivières; « leurs bords étaient habités par autant de peuples. Les « Ouïgours, établis sur les rives de l'Orcoun, se divisèrent « en deux nations; leur nombre s'étant considérablement « accru, ils s'élurent un chef. Ce fut cinq cents ans après « cette époque que parut Boucoukhan. On dit que ce prince « est le même que celui qu'on nomme Efrassiyab. Il y a « dans les monts Caracouroum un ancien puits qu'on dit « être le puits de Pijen (1), et l'on voit sur le bord de l'Or- « coun les vestiges d'une ville et d'un palais, qui étaient « jadis nommés *Ordou-Balic*, et qu'on appelle maintenant « *Maou-Balic* (2). Devant l'entrée de ce palais gissent des « pierres couvertes de caractères gravés que nous avons « vus. Sous le règne du Caan, on leva ces pierres, et l'on « découvrit un puits dans lequel se trouvait une grande « table de pierre, chargée d'une inscription. L'empereur la « fit examiner par des hommes de toutes sortes de nations; « personne ne pouvait la lire; enfin on amena de la Chine « des gens qu'on appelle (le nom manque dans le ms.); c'était

(1) Efrassiyab est le nom d'un souverain turc, fameux dans l'ancienne histoire de Perse, par ses guerres avec les souverains de ce royaume, à la fin de la dynastie des Pischdadiens, et au commencement de celle des Kéyaniens. — Pijen, fils de Kiv, était un héros persan, sous le règne de Key-Khoussrou, qui ayant été pris par Efrassiyab, dont il avait épousé la fille à son insu, fut gardé, pendant quelque temps, au fond d'un puits, d'où il fut délivré par le fameux Roustém.

(2) *Ordou Balic* veut dire la ville de l'Ordou, et *Maou-Balic*, mauvaise ville, c'est-à-dire, ville ruinée.

« leur écriture. Cette inscription portait : qu'à Coumlandjou, « lieu situé au confluent des rivières Tougola et Sélinga, qui « prennent leurs sources dans les monts Caracouroum, il y « avait deux arbres voisins, l'un appelé *fistouc*, semblable au « pin, dont le feuillage ressemble à celui du cyprès, et dont « le fruit a la forme et la saveur de la pomme de pin; l'autre « était un bouleau. Les deux arbres s'enflèrent ; ils étaient « éclairés par une lumière céleste; continuant à croître, ils « formèrent comme une montagne, d'où l'on entendait sortir « des sons harmonieux. Toutes les nuits, elle était entourée « d'une vive lumière à la distance de trente pas. Lorsqu'elle « fut parvenue au terme de sa grossesse, une ouverture laissa « voir cinq chambres séparées, semblables à des tentes, et « entourées d'un filet d'argent ; dans chacune était assis un « enfant, allaité au moyen d'un tube suspendu sur sa bouche. « Les chefs des tribus, frappés d'étonnement, venaient ad- « mirer et adorer ce prodige. Dès que les cinq enfants eurent « été exposés au contact de l'air, ils commencèrent à se mou- « voir, et bientôt ils sortirent de leurs cellules. On leur donna « des nourrices. Lorsqu'ils furent en état de parler, ils de- « mandèrent leurs père et mère ; on leur montra les deux « arbres ; ils s'en approchèrent avec les marques de respect « que les enfants doivent aux auteurs de leurs jours. Ces « arbres prenant la parole, leur recommandèrent d'acquérir « les qualités les plus estimables, et leur souhaitèrent une « longue existence, suivie d'une éternelle renommée. Les « cinq enfants étaient traités par les peuples de cette con- « trée avec le respect qu'on rend aux fils des rois. L'aîné « fut nommé *Souncourtékin*, le second, *Coutour-tékin*, le « troisième, *Boucac-tékin*, le quatrième, *Or-tékin*, et le « cinquième, *Boucou-tékin*. Les Ouïgours, persuadés qu'ils « étaient envoyés du ciel, résolurent d'élire l'un deux pour « leur souverain. Boucou leur paraissait celui qui était doué

« de plus de beauté, d'esprit et de capacité ; il savait d'ail-
« leurs toutes les langues ; les Ouïgours le choisirent pour
« leur khan, et l'installèrent sur le trône au milieu d'une
« grande fête. Ce prince fit régner la justice, et vit augmenter
« le nombre de ses sujets ; Dieu lui envoya trois corbeaux
« qui savaient toutes les langues ; de quelque part qu'il
« désirât des nouvelles, ils allaient lui en chercher.

« Une nuit, Boucou-khan étant couché dans sa tente, fut
« éveillé par une ombre, sous la forme d'une jeune fille ; saisi
« de frayeur, il feignit de dormir. La nuit suivante, il eut la
« même apparition ; mais la troisième, par le conseil de son
« ministre, il suivit ce phantôme féminin jusqu'à une mon-
« tagne appelée *Cout-tag*, où ils s'entretinrent ensemble jus-
« qu'au lever de l'aurore. Cette ombre revint chaque nuit
« pendant sept ans, six mois et vingt-deux jours ; et chaque
« nuit ils allaient converser ensemble dans le même lieu. La
« dernière fois qu'ils s'y virent, en prenant congé de Boucou-
« khan, la jeune fille lui dit : *Le monde entier, de l'Orient à*
« *l'Occident, sera sous ton empire ; prépare-toi à accomplir ta*
« *destinée, et gouverne bien tes peuples.* Alors Boucou ras-
« sembla ses armées ; il envoya trois cent mille hommes, sous
« le commandement de son frère Souncour-tékin, dans le
« pays des Mongols et des Kirguises ; cent mille hommes
« avec Coutour-tékin, vers le Tangoute ; un égal nombre
« avec Boucac-tékin contre le Khitaï, et laissa son qua-
« trième frère, à sa place, dans sa résidence. Ses armées re-
« vinrent de tous ces pays avec d'immenses dépouilles, et
« amenèrent un grand nombre de captifs sur les rives de
« l'Orcoun, où ils bâtirent la ville d'Ordou-balic ; elles avaient
« soumis tout l'Orient.

« A cette époque, Boucou-khan eut un nouveau songe ; il
« vit un homme vêtu d'habits blancs, et tenant à la main un
« bâton de la même couleur, qui lui donna un morceau de

« jade, de la forme d'un pin, et lui dit : *Si tu peux conserver « cette pierre, tu domineras sur les quatre régions du globe.* « Son ministre eut le même songe. Dès le lendemain, Bou- « cou-khan fit des préparatifs militaires, puis il marcha vers « l'Occident. Arrivé dans le Turkustan, il vit une belle « plaine, bien arrosée, offrant de gras pâturages; il y établit « sa résidence et y bâtit la ville de *Bela-Sagoun*, qu'on ap- « pelle maintenant *Gou-balic*. Ses armées, qu'il envoya de « tous les côtés, lui conquirent, dans l'espace de douze ans, « tous les pays de la terre. Elles pénétrèrent jusque dans « une région dont les naturels sont conformés comme les « brutes, et apprirent qu'au-delà il n'y avait plus d'habitants. « Alors, ils s'en retournèrent, emmenant les rois de tous les « pays, qui offrirent des présents à Boucou. Ce prince les « accueillit honorablement, excepté le souverain de l'Inde, « qu'il ne voulut pas admettre en sa présence, à cause de « sa laideur. Leur ayant imposé à chacun un tribut, il leur « permit de retourner dans leurs états. Après avoir terminé « ces grandes entreprises, Boucou-khan quitta sa résidence « (Béla-Sagoun), et retourna dans son pays natal.

« Quant à la religion des Ouïgours, ils avaient alors des « magiciens appelés *cames*, comme les Mongols en ont en- « core aujourd'hui. Ce sont des hommes qui se disent pos- « sédés des démons, et se prétendent informés par eux de « tout ce qui se passe. J'ai pris de beaucoup de personnes des « renseignements à leur sujet; elles m'ont dit que les démons « venaient converser avec ces cames par l'ouverture supé- « rieure de leurs huttes. Il est possible qu'ils entretiennent « avec eux un commerce familier, et que même ils s'incor- « porent à ces magiciens. Les Mongols, dans leur ignorance, « croyaient aux paroles des cames, et même à présent, la « plupart des princes tchinguiziens ont en eux la plus grande « confiance; ils n'entreprennent rien d'important que leurs

« cames ne soient d'accord avec les astrologues. Ces magi-
« ciens traitent aussi les maladies.

« Les Ouïgours envoyèrent demander au khan de Khitaï,
« pays où il y a des idolâtres, de ces gens qu'on appelle
« *noûmis* (lamas). A leur arrivée, les Ouïgours firent disputer
« les ministres des deux religions, dans le dessein de s'en
« tenir à celle qui remporterait la victoire. Les noumis se
« mirent à lire leur livre sacré, appelé *Noum;* c'est un re-
« cueil de fables, de récits et de bons préceptes, dignes d'être
« enseignés par tous les envoyés célestes. Ils ordonnent, par
« exemple, de ne faire de mal à personne, pas même aux
« animaux, et de rendre le bien pour le mal. Les noumis
« se divisent en plusieurs sectes, qui diffèrent dans leurs
« dogmes; mais celle qui est la plus répandue croit à la
« métempsycose. Ils disent qu'ils existent depuis plusieurs
« milliers d'années; que les ames des personnes pieuses sont,
« après leur mort, placées dans un ordre plus ou moins
« élevé, suivant leurs mérites, depuis le rang de monarque,
« jusqu'à la classe de seigneur, de simple sujet ou d'indigent;
« mais que les ames de ceux qui se sont souillés de vices,
« qui ont commis des meurtres, qui ont opprimé leurs sem-
« blables, passent, en punition de leur perversité, dans le
« corps des reptiles, des brutes et des bêtes féroces.

« Les idolâtres lurent donc quelques morceaux de leur
« *Noum,* et les cames restèrent interdits. Alors les Ouïgours
« embrassèrent l'idolâtrie des premiers, et de tous les ido-
« lâtres de l'Orient, il n'y en a point de plus ennemis de
« l'islamisme que ceux-là. Enfin, Boucou-khan fut heureux
« jusqu'à la fin de sa vie. Nous n'avons rapporté que la cen-
« tième partie des mensonges débités par les livres des Ouï-
« gours, pour faire voir l'ignorance et la sottise de ce peuple.

« Un de mes amis m'a raconté avoir lu dans un livre, que
« les deux arbres dont il a été parlé, avaient été creusés.

« par un homme qui y cacha ses enfants, et y plaça des « lumières; ensuite il amena des personnes pour voir ce « prodige, et il fut le premier à rendre un culte à ces arbres, « entraînant les autres à suivre son exemple.

« Boucou-khan eut pour successeur un de ses fils. A cette « époque, les peuples Ouïgours entendirent de tous les ani- « maux domestiques et sauvages, et même de la bouche des « enfants en pleurs, les sons de *gueutch*, *gueutch*; c'est-à- « dire, *en route*, *en route*. Dociles à ce signal, ils quittèrent « leurs demeures et émigrèrent; mais à chaque endroit où « ils s'arrêtaient, les mêmes sons frappaient leurs oreilles. « Ce ne fut qu'à leur arrivée dans la plaine où fut bâtie de- « puis la ville de Bisch-Balik, que ces sons ne se firent plus « entendre. Ils s'établirent en ce lieu, et y bâtirent cinq « quartiers, auxquels ils donnèrent le nom de Bisch-Balik « (c'est-à-dire, les cinq villes). Depuis lors, les descendants « de Boucou ont continué à régner sur ces peuples, avec « le titre d'*Idicout*; et les arbres en question furent placés « dans leur palais. »

L'auteur du *Djami-ut-Tévarikh*, dans sa revue des peuples turcs et mongols, fait mention des Ouïgours en ces termes:

« Lorsque Ogouz, fils de Cara-khan, fils de Dib-bakouï, « fils d'Aboultcha-khan ابولجه خان Yafeth, fils de Noé, était « en guerre avec ses parents, qui l'avaient attaqué, parce « qu'il ne voulait reconnaître qu'un seul Dieu, il fut se- « couru par une partie de ses proches; il triompha des « autres, conquit plusieurs pays, et devint un monarque « puissant. Il convoqua, pour lors, une assemblée générale, « où il témoigna sa satisfaction à ses parents, à ses officiers « et à ses troupes, et donna à ceux de sa famille qui l'avaient « secouru, le nom d'*Ouïgours*, qui veut dire, en turc, *alliés*, « *auxiliaires*. Ce nom demeura à tous leurs descendants, quoi- « que, dans la suite, diverses circonstances leur aient fait

« donner des noms particuliers, comme ceux de *Carloucs*, « *Calladjes*, *Captchacs*, etc.; mais le nom générique d'Ouï- « gours ne leur en est pas moins resté. Cependant on ne « connaît pas, après un si long espace de temps, la division « et la filiation de leurs tribus, de manière à pouvoir retracer « l'origine de chacune. Nous nous bornerons à les ranger « parmi les peuples turcs; et, quoique nous en ayons déja « fait mention parmi les branches des Ogouzes, nous avons « dû en reparler dans ce chapitre, destiné aux peuples qui « ressemblent aux Turcs. Comme les faits relatifs aux Ouï- « gours sont détaillés, j'en ai composé une histoire parti- « culière, d'après leurs propres livres; elle sera placée dans « le supplément de cette histoire (des Mongols). Je n'en « dirai ici que peu de chose concernant leur origine.

« On rapporte qu'il y a dans le pays des Ouïgours deux « chaînes de montagnes; l'une appelée *Boucratou-Bourlouc*, « بوقراتو بورلوق; l'autre *Ouscoun-louc-tangrim*, اوسقون لوق « تنكريم entre lesquelles sont situés les monts Caracou- « roum, dont le nom a été donné à la ville qu'Ogotaï-caan « a fait bâtir; et non loin de ces montagnes il y en a une « autre nommée *Cout-tag*. On trouve dans ces régions un « pays arrosé par dix rivières, et un autre arrosé par neuf « rivières. Toute cette contrée était anciennement habitée « par les peuples Ouïgours. Ceux qui occupaient les bords « des dix rivières étaient appelés *On-Ouïgours;* ceux des « neuf rivières, *Tocouz-Ouïgours*. Voici les noms parti- « culiers des dix premieres appelées *On-Orcoun* : Ischkil « ايشكل, Oniguer اويكر, Toucaïr توقير, Ouzcaïder اوزقيدر, « Boular بولر, Badar بادار, Or اور, Outch-Bayin وچ ناس, « Coumlandjou قملاجو, Oïngan اوسكان. Les bords des trois « premières rivières étaient habités par neuf tribus; les bords « des quatre autres, par cinq tribus. La neuvième, dont le « territoire était arrosé par la Coumlandjou, s'appelait Ong

« أونك et la dixième qui demeurait sur les rives de l'Ouin-
« gan, s'appelait Camen-Ati قمن اتي. Outre ces tribus éta-
« blies sur les bords desdites rivières, il y en avait cent
« vingt-deux autres dans les mêmes contrées, mais dont on
« ignore les noms.

« Il se passa des siècles avant que les peuples Ouïgours
« eussent un souverain commun ; chaque tribu avait son chef
« particulier. Enfin, elles tinrent une assemblée générale dans
« laquelle elles résolurent de se soumettre toutes à l'autorité
« d'un seul; elles élurent unanimement Mangoubai منكوباى,
« de la tribu Ischkil, à cause de la supériorité de son esprit,
« et lui donnèrent le titre d'*Il-Iltéberz* ايل ايلتبرز. On lui
« associa un homme distingué par sa capacité, de la tribu
« Ozcaïder, qui reçut le titre de *Keul-Irkin* كول اركين. Ils
« régnèrent ensemble, et apres eux leurs descendants gou-
« vernèrent ces nations pendant un siècle. Dans ces derniers
« temps les Ouïgours donnaient à leur souverain le titre
« d'*Idi-Cout*, c'est-à-dire, maître de l'empire.

NOTE VI.

(Page 116.)

« Les khans du Cara-Khitaï, dit Alaï-ed-din Djouveïni,
« étaient originaires du Khitaï. Le fondateur de cet empire
« était l'un des principaux de sa nation, qui avait été con-
« traint par les évènements de quitter sa patrie. Il prit le
« titre de Cour-Khan, qui veut dire khan des khans. On
« raconte que lorsqu'il partit du Khitaï, il était accompagné
« de soixante-dix personnes ; mais, suivant une autre version,
« il était à la tête d'une troupe très-nombreuse. Lorsque ces
« émigrés furent arrivés sur la frontière du pays des Kir-
« guises, ils firent des courses sur leur territoire; mais voyant

« que les Kirguises s'assemblaient pour les repousser, ils se « retirèrent vers la contrée de l'Imil, où ils fondèrent une « ville, dont on voit encore les ruines. Des tribus turques « vinrent se ranger sous les drapeaux du prince Khitan, « qui se vit bientôt le chef de quarante mille huttes. Il se « dirigea vers Béla-Sagoun, ville que les Mongols appellent « aujourd'hui *Gou-Balic*. Le souverain de ce pays, qui se « disait le descendant d'Efrassiyab, n'était guère puissant. « Déja sa domination ne s'étendait plus sur les tribus car- « louques et cancalis de ces contrées, qui non-seulement « s'étaient soustraites à son obéissance, mais qui faisaient « même des courses sur son territoire. Hors d'état de le « défendre, ce prince envoya des ambassadeurs au chef de « la multitude qui s'était approchée de son pays, pour l'in- « viter à se rendre dans sa capitale, annonçant l'intention de « remettre entre ses mains les rênes du gouvernement et de « se vouer lui-même à la retraite. Le prince Khitan se rendit « à Béla-Sagoun, et maître du trône, il dépouilla le des- « cendant d'Efrassiyab du titre de khan, ne lui donnant que « celui d'Ilk-turkan, ou de *chef des Turcs*. Il plaça des gou- « verneurs dans toutes les provinces, depuis Coum-Kidjik « كم كحك jusqu'à Barserdjan بارسرجان, et de Taraz طراز « à Tamidj تامج. Quelque temps après il subjugua les Can- « calis; une de ses armées fit la conquête des pays de Cas- « chgar et de Khotan; une autre alla tirer vengeance des « Kirguises. Il s'empara de Bisch-Balik; ses troupes lui sou- « mirent le Fergané et la Transoxiane, et ce fut alors que « les prédécesseurs du sultan Osman devinrent ses vassaux. « Après toutes ces conquêtes, il envoya son général Ernouz « contre le Khorazm, qui fut mis à feu et à sang. Atsiz Kho- « razmschah offrit sa soumission à Ernouz, et s'engagea à « payer au Cour-khan un tribut annuel de trente mille dinars,

« outre une certaine quantité d'effets et de bétail. Ernouz « lui ayant accordé la paix, se retira, et peu après le Cour- « khan mourut.

« Sa veuve Keuyounk lui succéda; au bout de quelque « temps on découvrit qu'elle avait un commerce illicite, et « on la tua avec son complice. Alors l'un des deux frères « du défunt fut élevé au trône; l'autre fut sacrifié à la sûreté « du nouveau souverain.

« Le sultan Tacasch, successeur d'Atsiz, était exact à « payer le tribut, et prenait à tâche de complaire en toutes « choses à son suzerain. Près d'expirer, il recommanda à « Mohammed, son fils, de suivre la même conduite, attendu « que la puissance des cour-khans était une forte barrière « contre les peuples féroces à l'est de son empire. Moham- « med paya le tribut quelques années, et entretint d'abord « la meilleure intelligence avec son suzerain; en sorte que « lorsqu'il fut attaqué par le sultan Schehab-ud-din Gour, « il reçut du Cour-khan un secours de dix mille hommes « qui vainquirent les Gouriens près d'Andkhoud. »

Dans le chapitre des souverains contemporains de Tchinguiz-khan, pendant les premières années de sa vie, l'historien Raschid donne les détails suivants sur la dynastie des Cara-Khitans.

« Lorsque le souverain des Tchourtchés détruisit celui du « Cara-Khitaï (l'empereur Leao), un seigneur, nommé Tous- « chi-Talgoun, fort considéré parmi les Cara-Khitans, prit « la fuite et passa dans le pays des Kirguises, puis dans « l'Ouïgourie et le Turkustan; c'était un homme doué de « beaucoup d'esprit, d'une grande capacité et d'une rare « prudence. Il assembla dans ces contrées des forces consi- « dérables, et s'empara de tout le Turkustan; après cette « conquête, il prit le titre de cour-khan, qui veut dire « grand khan. Ces évènements se passèrent dans les années

« 522 et 523 (1128 et 1129). A sa mort, son fils âgé de sept « ans fut placé sur le trône et proclamé cour-khan. Il vécut « l'espace de quatre-vingt-douze années turques, qui font « quatre-vingt-quinze années lunaires, et mourut vers 610 « (1213-4). Lors de la naissance de Tchinguiz-khan, ce « cour-khan était âgé de trente-quatre ans, et il en avait « déja régné près de vingt-cinq. »

NOTE VII.

(Page 119.)

Les pays de Caschgar et de Khotan sont encore si peu connus, qu'il est permis de recueillir les moindres notions que l'on trouve sur ces contrées de l'Asie centrale. L'Histoire universelle en turc, de *Mounnedjim-Baschi*, tome II, contient l'article suivant, dans son chapitre des rois de Caschgar, de la postérité de Tamerlan.

« Le Caschgar, pays extrêmement agréable, est borné « au nord par les montagnes du Mogolistan, d'où sortent « beaucoup de rivières qui coulent au midi; ces montagnes « courent l'espace de trois mois de chemin vers le Schasch, « et de là vers le pays des Calmakes où elles se terminent. « Il est borné à l'ouest par une autre chaîne; au midi et à « l'est il confine à un désert sablonneux, où il y avait autre- « fois beaucoup d'habitations qui sont aujourd'hui ruinées. « On trouve dans ce désert un grand nombre de chameaux « sauvages. Caschgar est situé à 106° de longitude (de l'île « de Fer), et à 44° de latitude. Sa capitale est Yarkend, « jadis grande ville, qui fut ruinée au point de servir de re- « traite aux bêtes féroces; mais elle fut rebâtie par le mirza « Abou-Bécr (descendant de Tamerlan), qui en fit sa « capitale. »

On trouve quelques mots relatifs au Khotan dans le neu-

vième chapitre d'un petit ouvrage persan, intitulé *Ṭarikh Khitta*, تاريخ ختا (ms. de la Bibliothèque de Leyde), qui contient une description de la Chine en vingt chapitres, par un mahométan qui séjournait dans ce pays vers l'année 1450.

« Le Khotan est dans l'une des douze parties de l'empire « chinois, et c'est l'extrême frontière des pays conquis par « l'islamisme. Sa production principale est le jaspe (yaschb). « Il y a dans ce pays deux rivières; l'une appelée *Ac-Casch*, « où l'on trouve du jaspe blanc; l'autre, *Cara-Casch*, qui « donne du jaspe vert et noir. Dans un endroit nommé « Dass-djouc جوك داس, il y a un canal où l'on intro- « duit l'eau (de ces rivières), et après avoir arrêté cette « eau, on recueille sur ses bords, pendant dix jours, les « jaspes qu'elle y a déposés; les plus grosses pierres appar- « tiennent au roi; les autres à ses serviteurs. La mine d'où « vient le jaspe est invisible; personne ne la connaît. »

NOTE VIII.

(Page 270.)

On trouve dans l'ouvrage arabe intitulé *Mouroudj-uz-Zéheb u Ma'adin-ul-Djevher*, (prairies d'or et mines de pierres précieuses), par l'imam Mass'oudi, (ms. de la Bibliothèque royale de Paris), et dans la Géographie d'Ebn-Haoucal (ms. arabe de la Bibliothèque de Leyde), quelques notions sur plusieurs peuples septentrionaux qui furent subjugués par les Mongols; et quoique ces auteurs aient écrit, l'un en 332 de l'hégire (944), l'autre trente ans plus tard, c'est-à-dire environ trois siècles avant l'invasion des Mongols, il ne sera peut-être pas inutile, à défaut d'autres renseignements, de rapporter ce qu'ils en disent.

Boulgares.

« Les Boulgares habitent une contrée de peu d'étendue, « qui est arrosée par le haut Volga. Leur capitale, appelée « *Boulgare*, est petite; sa population et celle de la ville de « Souad سواد, qui en est voisine, ne s'élèvent ensemble « qu'à dix mille ames. Les maisons y sont de bois; elles ne « sont habitées que l'hiver; en été les Boulgares demeurent « sous des tentes éparses dans la campagne. Les nuits, dans « ce pays, sont si courtes en été, qu'un homme n'a pas le « temps de marcher l'espace de deux fersenks, jusqu'au re- « tour de la clarté; et les jours sont si courts en hiver, qu'à « peine si un musulman peut faire quatre *namazes*, avec « une petite pause dans les intervalles.

« Les Boulgares sont chrétiens ou musulmans. Leur roi « embrassa le mahométisme, sous le règne du kaliphe El « Mouctédir b-illahi, postérieurement à l'année 310 (922). « Il prit cette résolution à la suite d'un songe. Il y a plu- « sieurs mosquées dans la ville de Boulgare, et une mosquée « cathédrale dans la ville de Souad.

« Les Russes vont porter à Boulgare les productions de « leur pays et surtout les pelleteries; de cette ville les mar- « chandises sont transportées par le fleuve Atil dans les « pays riverains de la mer Caspienne. Les Boulgares com- « mercent par caravanes avec le Khorazm; mais les steppes « intermédiaires étant habitées par des turcs nomades, cette « route n'est pas sans danger. On va, par terre, en trente « jours de la ville d'Atil à Boulgare; par eau il faut deux mois; « mais de Boulgare à Atil, on descend le fleuve en vingt « jours. La navigation sur ce fleuve est très-active, à tra- « vers le pays des Bourtasses et des Khazares (1).

(1) Mass'oudi, ch. 15. — Ebn Haoucal, p. 5, 146 et 147.

« La ville de Boulgarê fut saccagée dans l'année 358 (969), « par les Russes, qui tuèrent dans la même expédition un « grand nombre d'habitants des rives de l'Atil, Boulgares, « Bourtasses et Khazares (1). »

Les Bulgares étaient sans doute un peuple slave; ils parlaient la même langue que les Russes.

La ville de Boulgare, dont on voit encore les ruines, était située près du Volga, un peu au-dessus de Tétiouschi. Pallas, *Voyages*, trad. fr., tom. I, pag. 216. Georgi, *Bemerkungen*, etc., tom. II, pag. 799.

Bourtasses.

« Au midi du pays des Boulgares est celui des Bourtasses, « qui habitent les bords d'un fleuve nommé aussi Bourtasse, « lequel se jette dans l'Atil. Ils sont soumis au roi des « Khazares. Adonnés à la culture de la terre, ils demeurent « dans des maisons de bois; mais leurs habitations sont « éparses. C'est de leur pays que viennent ces peaux de « renard noir et roux, si connues sous le nom de *bourtassiyés*. « La peau de renard noir coûte jusqu'à cent dinars, et même « davantage. Plus precieuse que la zibeline, la fouine et « toutes les autres fourrures, elle est réservée à l'usage des « rois, qui portent avec ostentation des manteaux, des caf- « tans, des bonnets fourrés de renard noir de Bourtasse (2). »

Les Bourtasses étaient, ainsi que les Khazares, de race tchoude ou finoise. Ces deux peuples parlaient la même langue.

---

(1) Ebn Haoucal, p. 5 et 147.

(2) Mass'oudi, ch. 15. — Ebn Haoucal, p. 146.

Baschguirdes.

Les Baschguirdes étaient, dans le treizième siècle, les voisins des Boulgares, à l'est, et habitaient le pays où le Jaïk prend sa source. Ils n'avaient ni villes, ni villages, et vivaient de leurs troupeaux (1). Selon Ebn Fozlan, Mass'oudi et Ebn Haoucal (2), les Baschguirdes étaient un peuple turc. La langue qu'ils parlent aujourd'hui confirme cette assertion; il est donc probable que Rubruquis s'est trompé, en avançant que leur langue était celle des Hongrois.

Lekzes.

Les Lekzes, nation du Caucase, habitaient le revers septentrional de cette chaîne, du côté de la mer Caspienne. Ce pays est aujourd'hui appelé Daghistan.

Ases ou Alans.

Les Ases ou Alans habitaient la partie septentrionale du Caucase vers l'occident. « Ce peuple, dit Mass'oudi, embrassa « le christianisme, sous la dynastie des Abbassides; mais après « l'année 320 (932) il abjura cette religion, et chassa les « évêques et les prêtres qui lui avaient été envoyés par « l'empereur romain. Le roi des Alans, qui porte, ainsi que « ses prédécesseurs, le titre de *kerkenedadje* كركنداج, est « puissant et redouté; il peut mettre sur pied trente mille « cavaliers. Magass مغص est sa capitale. Son territoire est

(1) Guill. de Rubruquis, *Voyage*, ch. 23, dans la collection de Bergeron.

(2) Ebn Fozlan, ap. C. M. Frœhn. *De Baschkiris;* Mass'oudi, ch. 15. Ebn Haoucal, p. 146.

« très-cultivé; les habitations se touchent; et lorsqu'un coq « chante, on lui répond dans tout le pays (1). »

Circasses.

Le peuple que nous appelons Circasse est appelé *Caschak*, كشك, par Mass'oudi.

« Le pays des Caschaks, dit cet auteur, borné à l'est par « celui des Alans, est situé entre le mont Cobtch (2) قبج « (Caucase) et le Pont (Euxin). Cette nation professe la reli- « gion des Mages. Il n'y a pas d'hommes dans ces contrées (du « Caucase) qui aient la peau et les traits plus beaux, la taille « plus élevée, la ceinture plus svelte, les épaules et les han- « ches plus saillantes, enfin dont toutes les formes soient « plus belles que celles des Caschaks, hommes et femmes; « celles-ci passent pour être voluptueuses. Leurs vêtements « sont de toile ou de tissu de soie romain; ils portent toutes « sortes de soieries brochées d'or. Entre autres étoffes de « coton qu'ils fabriquent, il en est une appelée *tala* طلا, qui « est plus fine que celle de Dabek (en Égypte), et qui en « même temps dure davantage. Un habit de cette étoffe coûte « dix dinars. On l'exporte dans les pays mahométans; il en « vient aussi de chez les autres peuples voisins des Caschaks; « mais on préfère celles qui ont été fabriquées par ces der- « niers. Ils trafiquent par mer avec le pays de Trébizonde.

« La nation caschake est inférieure en force à ses voisins

(1) Mass'oudi, ch. 15.

(2) Dans l'ouvrage de Mass'oudi, le mont Caucase est toujours appelé *Cobtch*, nom que lui donne une partie de ses habitants, et qu'il faut, sans doute, substituer à celui de *Feth* ou *victoire*, qui s'est introduit dans la plupart des manuscrits arabes, persans et turcs, par le simple déplacement des points diacritiques.

« les Alans; mais elle a pour se défendre contre eux des « châteaux-forts sur le bord de la mer. Leur infériorité à « l'égard des Alans provient de ce qu'ils ne veulent pas se « soumettre à l'autorité d'un roi qui réunirait leurs volontés: « sans cela, ni les Alans, ni les autres peuples ne pourraient « leur résister (1). »

Constantin Porphyrogénète fait mention du pays de *Casachia* situé dans la partie occidentale du Caucase (2), et M. Klaproth nous apprend que les Ossètes ou Alans actuels donnent aux Circasses le nom de *Kaschak* (3). Ces derniers sont aussi appelés *Cassogues* par les Russes. Une partie de cette nation, qui habitait la côte septentrionale de la mer Noire, était appelés *Zytches* par les Européens dans le treizième siècle et les suivants.

NOTE IX.

(Page 270.)

Nous allons donner la traduction du texte d'Ebn-el-Ethir sur les opérations des Mongols dans les pays au nord de la mer Caspienne et de la mer Noire.

« Lorsque les Tatares furent entrés dans le pays des Cap- « tchacs, et eurent détruit perfidement les corps de troupes « qui, s'étant séparés de leurs alliés, les Alans et les Lezguis, « s'en retournaient dans leurs foyers, les Captchacs craigni- « rent de se mesurer avec cette armée ennemie et se retirèrent « de tous côtés; les uns cherchèrent un asile dans les forêts; « les autres, dans les montagnes; il en passa un grand nombre

(1) Mass' oudi, chap. 15.

(2) V. Stritter, tom. IV, pag. 249.

(3) Voyage au mont Caucase, tom. II, pag. 379.

« dans le pays des Russes. Les Tatares prirent leurs canton-
« nements dans les terres des Captchacs ; c'est une contrée
« qui offre de beaux pâturages, en hiver comme en été ; on y
« trouve des lieux dont la température est fraîche dans la
« saison des chaleurs, et d'autres où elle est douce en hiver ;
« les bords de la mer sont garnis de forêts. Les Tatares s'avan-
« cèrent jusqu'à la ville de Soudac, qui appartient aux Cap-
« tchacs, et leur fournit beaucoup d'objets ; elle est située
« sur la mer Khazarienne (1), et les vaisseaux arrivent jusque
« dans ses murs. On y fabrique des étoffes, que les Captchacs
« viennent acheter, donnant en échange des esclaves des deux
« sexes et des pelleteries qui proviennent de leur pays. Les
« Tatares s'emparèrent de Soudac, dont les habitants émi-
« grèrent ; des uns se retirèrent avec leurs familles et leurs
« effets dans les montagnes ; les autres s'embarquèrent et
« passèrent dans le Roum, qui est au pouvoir des princes
« musulmans, de la postérité de Kilidj-Arsslan. (Seldjou-
« kides.)

« Les Tatares, ayant envahi le pays des Captchacs, y sé-
« journèrent long-temps. Dans l'année 620 (1223) ils mar-
« chèrent contre les Russes. Ces peuples qui, pour les com-
« battre, s'étaient joints aux Captchacs, allèrent à leur
« rencontre au-delà des limites de la Russie. Les Tatares se
« retirèrent devant cette armée qui les poursuivit, croyant
« qu'ils n'osaient pas l'attendre. Ils rétrogradèrent ainsi l'es-
« pace de douze journées de marche, et lorsqu'ils eurent
« attiré l'ennemi où ils voulaient le combattre, ils l'atta-
« quèrent à l'improviste. L'action fut des plus opiniâtres ;
« elle dura plusieurs jours ; mais enfin les Tatares furent

(1) La Crimée était alors appelée *Khazarie*, parce qu'elle avait appartenu aux Khazares.

« vainqueurs; les Captchacs et les Russes essuyèrent une « défaite totale; dans leur déroute ils furent en grande partie « passés au fil de l'épée; tout leur bagage tomba au pouvoir « des Tatares. Il ne s'en sauva qu'un petit nombre qui, ayant « un long espace à franchir, arrivèrent en Russie dans l'état « le plus misérable. Les Tatares y entrèrent sur leurs traces, « tuant, pillant, brûlant, ruinant tout ce qui se trouvait sur « leur passage. Les principaux marchands, les gens riches de « ce pays, émigrèrent avec leurs effets les plus précieux, et « traversèrent la mer pour se réfugier dans les pays maho- « métans.

« Après avoir ravagé la Russie, les Tatares l'évacuèrent et « marchèrent sur la Boulgarie, à la fin de l'année 620 (fin « de 1223). Une armée boulgare vint à leur rencontre; ils « l'attirèrent dans une embuscade; lorsqu'elle eut passé l'en- « droit où des troupes tatares s'étaient cachées, celles qui « étaient poursuivies firent volte-face, et les Boulgares en- « veloppés furent tués en grande partie; il ne s'en sauva « qu'un petit nombre; on dit qu'ils étaient environ quatre « mille. Les Tatares prirent la route du Sacssin, pour retour- « ner auprès de leur maître Tchinguiz-khan.

« Lorsqu'ils eurent évacué le pays des Captchacs, ceux « de cette nation qui s'étaient sauvés revinrent dans leur « patrie. Pendant son occupation par les Tatares, ses com- « munications avec les pays musulmans avaient été interrom- « pues; il n'y arrivait plus de *bourtasse*, de petit-gris, de « castor, et d'autres pelleteries qu'on y apporte de ce pays. « Après leur retraite, on reprit le transport de ces marchan- « dises. »

Le *Tarikh Djihankuschaï* ne fait pas mention de l'invasion des Mongols en Russie; il dit seulement qu'après avoir franchi le Derbend, ce qu'aucune armée n'avait encore exécuté, cette division de l'armée de Tchinguiz-khan alla joindre les

troupes de Tchoutchi dans les steppes des Captchacs, d'où elle se rendit auprès de Tchinguiz-khan.

Ce que Raschid dit de la même expédition n'est qu'un abrégé du récit d'Ebn-el-Ethir.

Ces historiens font entendre que l'expédition au nord du Caucase était combinée avec une autre qui n'eut pas lieu. Après la prise de Khorazm, Tchinguiz-khan avait ordonné à son fils aîné Tchoutchi d'envahir le pays des Captchacs; mais ce prince, au lieu d'obéir à son père, se retira dans son apanage.

NOTE X.

(Page 332.)

« Lorsque Touloui fut arrivé près du défilé Tong-coan, « il trouva, comme il l'avait présumé, que cette forte posi- « tion était occupée par l'ennemi. Une armée khitane, forte « de cent mille hommes de cavalerie, sous les ordres de deux « généraux nommés قدای زنکو (Cadaï Zengou) et قمر تکودر « (Camer Tégoudar), était rangée en cet endroit, prête à re- « cevoir les Mongols, qu'elle paraissait mépriser à cause de « l'infériorité de leur nombre. Touloui voyant l'ennemi avec « des forces si considérables, manda en particulier le général « Schiki Coutoucou, pour conférer avec lui sur le parti à « prendre. Il lui dit que comme on ne pouvait pas attaquer « l'ennemi dans sa position, il fallait tâcher de l'en déloger, « et voulut que Coutoucou allât, avec trois cents cavaliers, « voltiger devant les Khitans pour voir s'ils bougeraient. « Coutoucou exécuta cet ordre, mais les troupes de l'Altan- « khan ne firent pas le moindre mouvement. Elles expri- « maient leur mépris pour les Mongols par des fanfaron- « nades, disant : *Nous allons envelopper et prendre tous ces « Mongols; nous ferons ceci et cela à leurs femmes.* Touloui

« voyant que la tentative de Coutoucou n'avait pas réussi, « ne pouvant ni attaquer l'ennemi dans une position si avan- « tageuse, ni rétrograder sans décourager ses troupes, prit « le parti de marcher de côté vers la province où l'Altan- « khan faisait sa résidence, pour tâcher d'opérer sa jonction « avec l'empereur Ogotaï et la grande armée. Il mit à l'ar- « rière-garde Toucoulcou-Tcharbi توقولقو حربی avec mille « hommes; ce général était le frère cadet de Bouroudji « noyan, de la tribu Erlate.

« L'armée khitane voyant que les Mongols se détournaient « pour éviter le combat, les défia à grands cris; mais ceux- « ci continuèrent leur marche sans y faire attention. Les « Khitans furent obligés de quitter leur position pour suivre « les Mongols. Après avoir talonné pendant trois jours cette « armée qui était découragée; à cause de son petit nombre, « ils tombèrent tout-à-coup sur l'arrière-garde, et culbutèrent « une quarantaine d'hommes dans un canal. Toucoulcou alla « annoncer à Touloui que l'ennemi les avait atteints. Dans « ce danger, Touloui ordonna que l'on eût recours à l'opé- « ration magique appelée *djédamischi.* Certaines pierres, « lorsqu'elles ont été trempées dans l'eau et essuyées, ont la « vertu d'attirer, même au cœur de l'été, un ouragan avec « des tourbillons de neige et un froid excessif, ou du moins « des torrents de pluie. Il y avait dans l'armée mongole un « Cancali, fort habile dans ce genre de sortilége; il reçut « l'ordre de pratiquer son art. Les troupes de Touloui se « couvrirent de leurs manteaux, et pendant trois fois vingt- « quatre heures elles ne descendirent pas de cheval. Elles « arrivèrent dans une contrée où les villages avaient été dé- « sertés par leurs habitants, qui y avaient laissé leurs bes- « tiaux et leurs effets; elles y trouvèrent des vêtements et « des vivres en abondance. Cependant le Cancali avait opéré « avec succès; il commença à pleuvoir; le jour suivant il

« tomba de la neige, et il s'éleva un ouragan; le vent était « glacial. Les Chinois sentant au milieu de l'été une tempé- « rature qu'ils n'avaient jamais éprouvée en hiver, perdirent « tout courage. Touloui avait ordonné que chaque corps de « mille hommes occupât un village; qu'on mît les chevaux à « l'abri dans les maisons, et qu'on les couvrît bien; car la « violence de l'ouragan ne permettait pas de....; mais l'armée « khitane restait dans la campagne exposée à toutes les in- « jures de l'air; et pendant trois jours il lui fut impossible « de se mouvoir. Le quatrième, quoiqu'il tombât encore de « la neige, Touloui voyant ses troupes reposées, ni les hom- « mes, ni des chevaux n'ayant souffert du froid, tandis que « les Khitans restaient serrés comme des moutons qui met- « tent la tête sur la queue l'un de l'autre, avec des habits « collants et des armés couvertes de glace, Touloui fit battre « les timbales; tous ses soldats se couvrirent de manteaux « de feutre et montèrent à cheval. Ce prince les exhorta à « combattre vaillamment, et les Mongols, ainsi que des « lions qui poursuivent un troupeau de cerfs, fondirent sur « les Khitans, dont l'armée fut en grande partie détruite. « Ceux qui se réfugièrent dans les montagnes y périrent. « Les deux généraux khitans prirent la fuite avec cinq mille « hommes, et se jetèrent dans une rivière, où la plupart « furent noyés. Pour punir les Khitans de ce qu'ils s'étaient « moqués des Mongols et leur avaient prodigué les bravades, « il fut ordonné aux troupes d'exercer l'acte du peuple de « Loth sur tous les Khitans qui avaient été pris. »

Le sortilége dont il est fait mention dans cet article, a été pratiqué, dès les plus anciens temps, chez les peuples nomades de l'Asie centrale. La pierre dont se servent leurs magiciens pour attirer la pluie est appelée *djéda*, et le sortilége, *djédamischi*. Ceux qui font profession de l'opérer portent encore aujourd'hui, chez les Kalmoukes, le nom

de *djédadji*, comme nous l'apprend Bergman, qui l'écrit *ssaddattschi*. « Les ssaddattschis, dit ce voyageur (*Nomadische streifereien unter den Kalmuken*, th. III, s. 183), « passent pour commander à la pluie, aux éclairs et au tonnerre. Pour attirer la pluie ils se servent de pierres de « bézoar, qui, jetées dans l'eau, produisent naturellement « une vapeur. Les ssaddattschis prétendent que ces vapeurs « sont les éléments des nuages qu'ils ont la vertu de faire « naître, et ils n'opèrent que lorsque le temps annonce la « pluie. S'ils échouent dans leur tentative, ils se tirent d'affaire en disant qu'ils sont contrecarrés par d'autres magiciens, ou que la chaleur est trop forte pour pouvoir « être vaincue par la pluie. »

Pallas, qui nous a donné une foule de notions intéressantes sur les peuples mongols, décrit une autre pratique superstitieuse qui était très-en usage chez leurs ancêtres dans le treizième siècle; c'est la divination par les fissures d'une omoplate brûlée. On voit dans l'histoire que les souverains de la race de Tchinguiz-khan consultaient cette espèce d'oracle; et le missionnaire Rubruquis, qui se trouvait à la cour de l'empereur Mangou, explique de quelle manière on l'interrogeait. (Voy. la note à la page 534 de ce volume.) Sa description s'accorde avec celle de Pallas, que nous allons traduire. (Voy. *Samlungen hist. Nachr. über die Mongolischen Vœlkerschaften*, th. II, s. 350.)

« Parmi les différents genres de divination qui, selon « toute apparence, ont été pratiqués depuis les temps les « plus reculés chez les peuples superstitieux de race mongole, et sont même en vogue chez presque tous les peuples de l'Asie, qui ont été ou sont encore adonnés aux sûperstitions du schamanisme, on doit surtout remarquer « l'usage de prédire les choses futures, un ou plusieurs jours « d'avance, d'après l'inspection des fissures produites par le

« feu sur des omoplates, tant à cause des règles systéma-
« tiques de cet art, que de sa fréquente application. Cette
« manière de prédire est appelée par les Calmouks *Dalla-*
« *tullike*, et ceux qui la pratiquent sont nommés par eux
« *dalladschi*, mais par les Kirguises, *jauruntchis*; ce sont
« des gens qui, sans exercer d'ailleurs la profession de sor-
« cier, ni appartenir à la classe du clergé, ont acquis, par
« une longue pratique, une grande habileté dans cet art.
« Il existe un écrit mongol, intitulé *Dalla*, qui enseigne les
« règles d'après lesquelles il faut interpréter les diverses fis-
« sures, droites ou transversales, que reçoit une omoplate
« exposée au feu. Les meilleures pour cet usage sont celles
« de mouton, de saïga, de daim et de renne. L'épaule dont
« on veut se servir doit d'abord être cuite; puis on la dé-
« pouille nettement de sa chair avec un couteau. L'os nu est
« mis sur la braise, où il reste jusqu'à ce que le *dalladschi*
« juge qu'il présente assez de fissures; c'est d'après leur si-
« tuation, leurs proportions, leur liaison entre elles qu'il
« prédit l'avenir, l'issue d'une affaire, les évènements heu-
« reux ou malheureux, la vie ou la mort. Il est assez singu-
« lier que, par ce moyen, l'on prédise souvent juste, ce qui
« met ce genre de divination en grand crédit chez les peuples
« grossiers de l'Asie. Il y a certaines lignes principales aux-
« quelles on rapporte toutes les fissures, et ces lignes ont
« chacune leur nom et leur signification particulière.

On pratiquait en Chine, dans la plus haute antiquité, un genre de divination semblable à celui qui vient d'être décrit, si ce n'est qu'au lieu d'omoplates on se servait d'écailles de tortues, dans lesquelles on brûlait certaines herbes, jusqu'à ce qu'elles se fendissent. (Voy. Mailla, *Hist. de la Chine*, tom. I, page 104. Note de l'éditeur.)

Nous citerons encore, au sujet des superstitions mongoles,

un passage de Raschid, qui se trouve à l'article des Ourianguites mongols.

« Lorsque les Ourianguites mongols, dit cet historien, « veulent faire cesser un orage, ils disent des injures au « ciel, aux éclairs, au tonnerre. Les autres peuples mongols « font tout le contraire : lorsque le tonnerre gronde, ils « restent enfermés dans leurs huttes, saisis de peur. Les « Ourianguites s'abstiennent de manger la chair d'un animal « tué par la foudre, et se gardent même d'en approcher. Les « Mongols croient que le tonnerre provient d'un animal sem- « blable au dragon; ils le voient tomber de l'air, frapper la « terre de sa queue, se replier et vomir des flammes. Des « Mongols dignes de foi assurent qu'ils l'ont souvent vu « de leurs yeux. Ils disent aussi que lorsqu'on répand sur la « terre du vin ou du coumiz, du lait ou du lait caillé, la « foudre tombe sur les animaux domestiques, et surtout sur « les chevaux; mais que c'est le vin versé qui produit cet « effet le plus infailliblement. Ils croient que des bottes hu- « mides exposées au soleil attirent le tonnerre; aussi les « font-ils sécher dans leurs huttes après en avoir soigneuse- « ment fermé l'ouverture supérieure. Le tonnerre est fré- « quent dans leur pays, et la crainte qu'il leur inspire le « leur fait attribuer à toutes sortes de causes. Ils disent aussi « qu'il leur apparaît des esprits avec lesquels ils s'entretien- « nent; il y a dans ces contrées beaucoup de superstitions « de ce genre. Les *cames* y sont nombreux, surtout dans le « pays qui touche aux limites de la terre habitée, et que « l'on appelle *Bargouti* ou *Bargoutchin-Tougroum*; il est « certain que les esprits viennent converser avec ces sorciers. »

NOTE XI.

(Page 423.)

Voici la traduction des passages du *Tarikh Djihankuschaï* (1) et du *Djami-ut-Tévarikh*, qui sont relatifs à l'expédition des Mongols dans les pays à l'occident du Volga.

« Dans le second couriltaï, tenu sous le règne d'Ogotaï, « dit l'historien Alaï-ed-din, il fut arrêté qu'on soumettrait « les nations voisines du territoire de Batou, telles que les « Boulgares, les Ases et les Russes. L'empereur désigna les « princes du sang qui assisteraient Batou dans cette entre- « prise; ce furent Mangou et son frère Boudjec, ses propres « fils (de l'empereur), Couyouc et Cadgan, les princes Coul- « can, Bouri et Baïdar, les frères de Batou, Orda et Tan- « goute, avec plusieurs autres princes, et parmi les géné- « raux, Souboutaï Bahadour. Les princes retournèrent cha- « cun dans son apanage, pour faire les préparatifs de cette « expédition, et le printemps suivant ils se mirent tous en « marche vers la frontière des Boulgares, qui était leur « rendez-vous général. Ils forcèrent d'abord la ville célèbre « de Boulgar, tuèrent ou traînèrent en captivité ses habi- « tants; de là ils s'avancèrent sur le pays des Russes, et con- « quirent leurs provinces jusqu'à la ville de Mocoss, مكس, « (peut-être Moscou), dont les habitants étaient aussi nom- « breux que les fourmis et les sauterelles. Pour y arriver, « il fallait traverser des forêts si épaisses, que les serpents « même n'y pouvaient pas pénétrer. Les princes mongols « ayant entouré ces forêts, y firent percer des chemins assez « larges pour contenir trois chariots de front. On dressa

(1) Voyez tom. I, les deux chapitres intitulés, *Zikr istikhlass Boulgar u houdoud As u Rous*; et *Zikr Djenk-Kèlari Basehguird.*

« les catapultes contre le mur de la ville, et au bout de « quelques jours elle fut anéantie. Les vainqueurs y firent « un butin considérable. Il fut ordonné de couper l'oreille « droite à tous les morts; on en compta deux cent soixante- « dix mille.

« Lorsque les Russes, les Alans et les Captchacs eurent « été exterminés, Batou s'apprêta à détruire les *Basch-* « *guirdes* (2), nation chrétienne très-considérable, que l'on « dit voisine des Francs. Il partit pour cette expédition au « commencement de l'année. Une armée de quatre cent mille « hommes de cavalerie marcha à sa rencontre. Batou déta- « cha, pour la reconnaître, son frère Schiban, avec un « corps de dix mille hommes. Schiban revint au bout d'une « semaine, annonçant que l'ennemi avait des forces supé- « rieures. Lorsque les deux armées furent proches l'une de « l'autre, Batou monta sur une hauteur, où il demeura un « jour et une nuit sans parler à personne, implorant la « protection divine. Il avait ordonné aux musulmans qui « étaient dans son armée, de se réunir pour offrir aussi « leurs prières à Dieu. Le lendemain ses troupes se prépa- « rèrent au combat. Les deux armées étaient separées par « un grand fleuve. Batou le fit passer pendant la nuit à une « partie des siens, et son frère Schiban, se mettant à leur « tête, chargea plusieurs fois l'ennemi; mais il ne put l'en- « foncer à cause du nombre de ses troupes; alors le reste « de l'armée mongole joignit Schiban, qui avec toutes ces

(1) Ce sont les Hongrois que l'auteur désigne sous le nom de *Basch-guirdes;* on croyait alors, comme on le voit par la relation de Carpin, que les Hongrois étaient de la même race que les Baschguirdes, quoique ces derniers fussent un peuple turc; erreur qui provient peut-être de la ressemblance de ce nom avec celui de *Magyar*, surtout dans la bouche des Turcs septentrionaux, qui confondent le *b* avec l'*m*.

« forces se précipita sur l'ennemi. Les Mongols pénétrèrent « dans son camp, et coupèrent même avec leurs sabres les « cordes des pavillons. A la vue des tentes royales renver- « sées, l'armée du Kélare (1) perdit courage et prit la fuite. « Il ne s'en sauva qu'un petit nombre et tout ce pays fut « conquis. C'est l'une des plus grandes victoires que les « Mongols aient remportées. »

L'histoire de Raschid donne sur ces expéditions les détails suivants :

« Au printemps de l'année du singe, qui commence dans « le mois de Djémadi-ul-akhir 633 (février 1236), Mangou « et Boudjec, fils de Touloui, Couyouc et Cadan, fils d'Ogo- « taï, Coulcau, son frère, Bouri et Baïdar, fils de Tchagataï, « Batou, Orda, Schiban et Tangcoute, fils de Tchoutchi, « et plusieurs généraux, parmi lesquels on distingait Soubou- « taï-Bahadour, partirent pour l'expédition contre les Capt- « chacs. Ayant marché tout l'été, ils arrivèrent en automne « à l'Ordou des enfants de Tchoutchi, dans le voisinage du « pays des Boulgares. De là, Batou, Schiban et Bouroudaï « s'avancèrent contre les *Polo*, بولو et les Baschguirdes (les « Polonais et les Hongrois). Les *Polo* sont une nation très- « considérable, qui professe le christianisme, et dont le pays « confine à celui des Francs. Ils vinrent à la rencontre de « Batou, au nombre de quarante toumans (quatre cent mille « hommes). Schiban, qui commandait l'avant-garde, forte « de dix mille hommes, avertit son frère que l'ennemi était « bien supérieur en nombre. Lorsque les deux armées fu- « rent en présence, Batou, à l'exemple de son aïeul Tchin-

(1) Kelar est ici pour *Keral*, *Crâl*, qui signifie roi, en langue slave. Les Mongols auront, sans doute, emprunté cette dénomination des Russes qui appelaient le roi de Hongrie, *Korol Vengerski*.

« guiz-khan, monta sur une hauteur, où il passa en prière « un jour et une nuit. Il ordonna aux mahométans qui « étaient dans son armée, de prier également pour le succès « de ses armes. Puis, traversant de nuit, avec Bourouldaï, un « grand fleuve qui le séparait de l'ennemi, il l'attaqua. Schiban « le chargea en personne; le général Bourouldaï fondit sur « lui avec toute l'armée, et les Mongols pénétrèrent jusqu'à « la tente du Kélar (cral), dont ils coupèrent les cordes à « coups de sabre. L'ennemi découragé prit la fuite. Semblable « à un lion furieux qui s'élance sur sa proie, l'armée mon- « gole le poursuivit, et en tua le plus grand nombre. Tout « ce pays fut conquis. Cette victoire est l'un des grands faits « d'armes des Mongols. Le Polo et la Baschguirdie sont de « vastes pays, où il y a beaucoup de lieux fortifiés; néan- « moins ils les conquirent; mais ces peuples se révoltèrent « dans la suite, et maintenant (Raschid écrivait en 1300) « ils ne sont pas tout-à-fait soumis; ils conservent même « leurs rois qu'ils appellent *Kélar* (1).

« L'armée mongole se trouvant réunie sur le bord de la « rivière, جاران, (dans l'hiver de 1236 à 1237), les princes « détachèrent Souboutaï-Bahadour, pour faire la conquête « des pays d'Ase et de Boulgar. Ce général pénétra jusqu'à « la ville de كرنك (Cazan?) et battit l'ennemi. Ses chefs « باران (Bayan?) et جعو (Tchicou?) vinrent en personne « rendre hommage aux princes du sang, qui, après les avoir « bien accueillis, leur permirent de s'en retourner; mais ils

(1) Raschid confond les deux expéditions des Mongols en Pologne et en Hongrie. La bataille dont il fait mention est celle de la Sayò, où la plus grande partie de l'armée hongroise fut détruite, en 1241; mais cet historien n'a pas suivi l'ordre des évènements; il parle ensuite des opérations de l'armée mongole dans l'année 1237.

« ne tardèrent pas à se révolter, et Souboutaï fut encore « chargé de les réduire.

« Les princes ayant tenu un conseil général, se séparèrent « pour s'étendre et embrasser une vaste étendue de pays; « ensuite ils s'avancèrent de tous côtés dans son intérieur, « comme s'ils faisaient une grande battue.... (1), qui marchait « à l'aile gauche sur le bord de la mer (Caspienne) prit « Batchman, بجمان, l'un des plus braves chefs de la nation « captchake, qui était de la tribu اولرلك (Olerlik?), ainsi « que Catchar Ogola, قاجر اوكوله, qui était de la nation... (2). « Voici comment cela se passa : ce Batchman, qui avait « échappé au fer mongol, ayant réuni autour de lui une « troupe de brigands et d'autres fuyards, courait le pays, « faisant du butin sur les Mongols, et se rendant chaque « jour plus incommode. Comme il n'avait pas de demeure « fixe, on ne savait où le prendre; il restait caché pendant « le jour dans les forêts qui couvrent les bords de l'Atil. Man- « gou ordonna de préparer deux cents bateaux, et mit dans « chacun cent hommes bien armés; puis longeant un côté du « fleuve, tandis que son frère Boudjec suivait l'autre, ils « fouillèrent toutes ces forêts. Les Mongols vinrent en un « endroit où ils virent des vestiges d'un campement que l'on « venait de quitter, et ils y trouvèrent une vieille femme qui « leur apprit que Batchman avait passé dans une île, et que « là était déposé tout ce qu'il avait enlevé dans ses courses.

---

(1) Les points indiquent des lacunes dans le manuscrit; mais quand c'est un nom propre qui manque, il est probable que c'est celui de Mangou, parce que les noms des souverains mongols étant écrits avec de l'encre rouge, le copiste a quelquefois oublié de remplir l'espace qu'il avait laissé vide.

(2) Il manque ici probablement le mot *Ase*.

« Mais comme il n'y avait pas de bateaux dans le voisinage, « les Mongols n'auraient pas pu arriver à cette île, s'il ne « s'était élevé tout-à-coup un grand vent qui fit refluer l'eau « vers le bord opposé (1), au point de laisser voir le lit du « fleuve. Mangou ordonna à ses troupes de le passer à gué. « Elles arrivèrent dans l'île à l'improviste et prirent Batch- « man; tous ses gens furent en un instant noyés ou tués; « leurs femmes et leurs enfants tombèrent, avec un butin « considérable, au pouvoir des Mongols, qui repassèrent le « fleuve à gué sans avoir perdu un seul homme dans ses eaux. « Batchman, amené devant Mangou, le pria de le tuer de sa « propre main; ce prince ordonna à son frère Boudjec de le « couper par le milieu du corps (2). Catchir Ougola, l'un des « chefs des Ases, fut aussi tué. Les princes mongols passèrent « l'été dans ce pays (3).

---

(1) Il y a ici, dans le manuscrit une lacune, que nous avons remplie, d'après le *Tarikh Djihankuschaï*, où l'histoire de Batchman est rapportée à peu près dans les mêmes termes; on voit que Raschid l'a copiée.

(2) La suite est de Raschid.

(3) Voici ce que l'histoire de la Chine, par Mailla, rapporte sur le même sujet : « Lorsque Meng-ko, dans la troisième lune de cette année « (1237), fut entré dans le pays de Kin-cha (Captchac), il s'avança « vers la mer de Koan-tienkis (*Koan* signifie, en chinois, *forteresse de « défilé* et *Tenguiz* signifie *mer* en turc; ces deux mots expriment donc « la mer du Derbend). Leur prince, Patchiman, se jeta à leur approche, « dans une île de la mer avec ses gens, dans l'espérance qu'on n'oserait « pas l'y venir chercher; mais un grand vent qui s'éleva tous à coup, « dans le temps que la marée se retirait, mit à sec le chemin qui con- « duisait à cette île. Meng-ko en profita et fit main basse sur tous les « Kin-cha; leur prince Patchiman fut fait prisonnier et mené devant « Meng-ko, qui voulut l'obliger de se mettre à genoux. *Croyez-vous*,

« Dans l'année de la poule (634 et 1237), Batou, Orda, « Barcaï, Cadan, Bouri et Coulcan attaquèrent les Bokschas « بوقشي, et les Bourttasses, برطاس, qu'ils soumirent en peu « de temps. Dans l'automne de la même année, les princes, « après avoir tenu un Couriltaï, marchèrent tous ensemble « contre les Russes. Couyouc, Mangou, Coulcan, Cadan et « Bouri assiégèrent la ville de بان (Ban?), et la prirent au « bout de trois jours. Ils s'emparèrent ensuite de la ville de « اكه (Iga?), devant laquelle Coulcan reçut une blessure « dont il mourut. Ils défirent et tuèrent Ourman, اوزمان, « (le knéz Roman), l'un des chefs russes, qui était allé à « leur rencontre. Ils emportèrent, au bout de cinq jours, la « ville de سكان, et en tuèrent l'émir, nommé Oulaï-Timour « اولاى تيمور (Wladimir). Il leur fallut ensuite huit jours pour « prendre la ville du Grand-George شهر بوركى بزرك (grand- « duc George). On se battit avec acharnement. ..... fit lui- « même des prodiges de valeur, et finit par remporter la « victoire; ils n'employèrent que cinq jours devant la ville « de Saint-Nicolas, شهر قسر ثعلا, capitale du pays de Vences- « law, وزبرلاو. Ils prirent et tuèrent le souverain de ce pays, « le grand George (يكه بوركو), qui s'était caché dans une forêt. « Ensuite les princes, ayant tenu conseil, s'étendirent pour « embrasser un vaste espace, et s'avancèrent par plusieurs « routes dans l'intérieur de la Russie, prenant toutes les « villes et les forteresses qui se présentaient devant eux. Batou « assiégea pendant deux mois la ville de كيل اقسكه (Kil

« lui dit Patchiman, *que j'aie la faiblesse de vous demander la vie, et « me prenez-vous pour un chameau?* Meng-ko le confia à la garde de « quelques soldats. Patchiman les avertit que la marée allait remonter, « et qu'ils couraient risque d'être surpris, s'ils ne prenaient pas le « parti de se retirer promptement. » Mailla, tom. IX, page 226.

« Acaska?); enfin ayant été joint par les princes Cadan et « Bouri, il l'emporta le troisième jour. Alors les princes pri- « rent des cantonnements et se reposèrent pendant.....

« Dans l'automne de l'année du chien (635 et 1238) ..... « et Cadan marchèrent contre les Circasses, et tuèrent, dans « l'hiver, leur prince nommé توفان (Toucan?). Schiban, « Boudjek et Bouri firent une incursion dans le pays des « Mérimes, مريم, branche de la nation des حسحاق (Tchin- « tchakes?), et Barcaï attaqua les Captchacs; il prit les chefs « des Mekroutis مكروتى (1).

« Dans l'hiver de l'année du porc (636 et 1238 à 1239) « ..... avec Bouri et Cadan firent le siége de Mangass, منكس, « qu'ils prirent au bout de six semaines; le printemps sui- « vant, année de la souris (637 et 1239), ils envoyèrent « Coucdaï, قوقداى, faire la conquête de la porte de fer « تيمور قهلقه (Derbend) et des pays adjacents. Dans l'automne « de la même année, les princes Couyouc et Mangou furent « rappelés par l'empereur Ogotaï, et ils arrivèrent à leurs « ordous dans l'année du bœuf (638). »

Cette relation se trouve dans la vie de l'empereur Ogotaï; elle est continuée après son règne, dans un chapitre intitulé: *des Princes du Desch Captchac*, ou des steppes des Captchacs.

« Dans l'automne de l'année de la souris (637 et 1239), « lorsque Couyouc et Mangou eurent quitté l'armée par « l'ordre du Caan (pour retourner en Tartarie), le prince « Batou avec ses frères, et les princes Cadan, Bouri et Bou- « tchec marchèrent contre les Russes et les Bonnets-noirs « (*Cara-Calpaks*; ce sont les klobouks noirs des historiens

(1) Il y a ici dans le manuscrit quelques mots inintelligibles: و از جمال و وران ماس و وران مقدمان مكروتى را بستدند.

« russes.) Ils prirent en neuf jours la grande ville russe de « منكرقان (Minguercan ?), et puis toutes les villes d'*Oula-* « *dimour*, اولادمور (Wladimir). Cernant une grande étendue « de pays, ils s'avancèrent de tous côtés, prenant les villes « et les châteaux-forts qui se trouvaient sur leur passage. « Ils assiégèrent avec leurs forces réunies la ville d'*Outch-* « *Ogoul-Ouladimour* اوچ اوغل اولادمور (ces trois mots si- « gnifient en turc *les trois fils de Wladimir*), et la prirent au « bout de trois jours. Il mourut dans l'année du bœuf (1240.) « (On ne sait pas de qui il est question.)

« Au milieu du printemps (1240), les princes franchirent les « monts تراق تان pour entrer dans le pays des Boulares بولار « et des Baschguirdes. Orda, qui marchait sur la droite, ayant « passé par le pays d'Ilaoute, ايلاوت, vit venir à sa ren- « contre بزربنام (Bézerenbam ?) avec une armée ; ce der- « nier fut battu. Cadan et Bouri s'étant dirigés contre les « Sassans (ساسان) (1), les vainquirent à la suite de trois « combats. Boudjek traversa les montagnes de ce pays pour « entrer dans le Cara-Oulag, قرا اولاغ (probablement la « Transylvanie et la Valachie), défit les peuples Oulag (Va- « laques), passa les monts باباق برق, et entra dans le pays « de ميش لاو (Mischelav ?), où il battit l'ennemi, qui l'at- « tendait en cet endroit. Les princes marchant par ces cinq « routes, s'emparèrent de tous les pays des Baschguirdes, « des Madjars, ماجار, et des Sassans, dont le roi, *Kelar*,

(1) C'étaient probablement les colons saxons qui habitaient les provinces orientales de la Hougrie, et qui furent attaqués par le prince Cadan. *Partem orientalem Hungariæ, quam Almani inhabitabant, Cadan introivit et eam destruxit.* Michow, *Cronica Polonorum.* Ici devrait être placé le récit de la victoire sur les Hongrois, qui se trouve au commencement du premier article.

« prit la fuite. Ils passèrent ensuite l'été sur le bord de la « Tissa, تسسه (Theiss) et du Tonha, تنها (Danube). Cadan « partit avec ses troupes et conquit les pays de ملقوت (Ma- « coute ?) اورق et سران; il poursuivit jusqu'au bord de la « mer le Kélar, souverain de ces contrées, qui, pour lui « échapper, s'embarqua dans la ville maritime de ملكسن, « et alla en mer. Cadan revint alors sur ses pas, et prit, « après des combats opiniâtres, قرقسن et قسله dans la ville « d'Oulacoute, اولاقوت. Ils n'avaient pas encore reçu la « nouvelle de la mort du Caan.

« Dans l'année du tigre (1241), les princes livrèrent ba- « taille aux Captchacs, qui étaient venus en grand nombre « attaquer كوس et Schingcour, fils de Tchoutchi, et les « vainquirent. Ils revinrent en automne, passèrent la porte « de fer et les montagnes, et envoyèrent Ilaoudar ايلاودر « avec un corps de troupes contre les Captchacs battus, qui « s'étaient retirés dans ces contrées; on les fit prisonniers. Le « pays d'Ouroungcoute-Badadj, اورونكقوت باداج, fut aussi « soumis et envoya des députés aux princes, qui finirent « l'année dans ces régions. Au commencement de celle du « lièvre (640 et 1242), les princes ayant achevé la conquête « de ce royaume, s'en retournèrent, et après avoir passé en « route l'été et l'hiver, ils arrivèrent à leurs territoires dans « l'année du serpent (641 et 1243). »

NOTE XII.

(Page 492.)

On trouve dans Eccard (*Corpus hist. medii ævi*, vol. II, page 1451), une notice sur Tchinguiz-khan, qui paraît avoir été composée par un chrétien de la secte de Nestor, peu après l'invasion de ce conquérant en Perse. Selon Ec-

card, les chrétiens d'Asie se plaisaient à publier que David, roi chrétien des Tartares (c'est ainsi qu'ils appelaient Tchinguiz-khan), était prêt à leur fournir des secours contre les Turcs de Syrie et d'Égypte. Cet espoir leur était d'autant plus nécessaire, que les croisés venaient d'essuyer un terrible échec sur les bords du Nil. Aussi le cardinal Pélage, légat du pape, et les Templiers, répandaient-ils à dessein des relations singulières sur ce roi David, les adressant même au souverain pontife pour l'animer à envoyer de nouveaux secours dans la Terre-Sainte. C'est l'une de ces relations écrite sur parchemin, et conservée à Zeitz en Saxe, qui a été publiée par Eccard. Elle tient quatre pages in-folio, et se divise en six chapitres intitulés : 1° *De rege David filio regis Johannis ;* 2° *De prœlio regis David et Chancara regis Persarum ;* 3° *Quomodo rex David expugnavit Charnamisam ;* 4° *Quomodo rex David subjugavit sibi regnum Soldani ;* 5° *De situ regni Soldani ;* 6° *De nuntiis regis David et calypho.*

Le premier chapitre traite de l'origine de Tchinguiz-khan. Le roi David, fils du roi Israël, fils du roi Johan, chrétien, est le plus jeune de ses six frères. L'aîné succéda à Israël. Ces deux princes et leurs ancêtres étaient tributaires du grand roi des Perses, appelé Chan-chara (il faut lire, sans doute, khan-khata, et l'on voit, par l'indication de son pays, que l'on veut désigner le khan du Cara-khatai), c'est-à-dire, roi des rois, dont le pays s'étendait depuis Chassar (Caschgar) jusqu'à Bella-Garum (Béla-Sagoun), au-delà du Djihoun. Les astrologues avaient prédit à Chan-chara que son royaume serait conquis par quelqu'un du nom de David. On découvrit que le fils d'Israël s'appelait ainsi; on le fit venir à la cour pour s'en défaire; mais ce jeune homme plut au roi, qui, à l'intercession de ses deux femmes, dont

l'une était la fille du roi Johan, lui accorda la vie, et David retourna sain et sauf dans sa patrie.

Chapitre 2. Trois années après, le fils aîné d'Israël étant mort, David fut élu roi. On lui fit épouser la fille du roi de Machachi (Mahatchin, grande Chine); il alla avec une armée innombrable envahir le pays de Chan-chara, roi des Perses. David le vainquit dans une bataille, prit Chan-chara, et conquit tout son royaume, où il y a soixante-quatre grandes villes, et dont l'étendue est de soixante-dix-huit journées de chemin.

Chapitre 3. Ensuite le roi David vint au pays dit Alaanar (Mavera-un-nahar), qui est limitrophe de l'Inde et contient un grand nombre de villes; celle où le roi de Perse fait sa résidence est appelée Gazna. David vainquit le roi d'Alaanar, et passa au fil de l'épée toute son armée. Ayant conquis ses états, il s'en retourna dans la contrée appelée Chara (Khataï). Le roi de Chara et Charnamisa (Khorazm-schah, il est question du sultan Mohammed) avaient eu des différends au sujet de la possession de Bacharim (Boukhara), Samarchant et Bellecharim (Bilad Kharazm, c'est-à-dire le pays de Kharazm). Ledit Charnamisa envoya des ambassadeurs au roi David et fit la paix avec lui, en lui cédant toutes ses possessions au-delà du fleuve Geon (Djihoun). En sûreté de ce côté, il rassembla une grande armée, entra dans le Khorassan, et s'approcha de Bagdad, à la distance de six journées de marche, d'où il envoya des ambassadeurs au khaliphe, pour lui déclarer la guerre. (Ici laissons parler l'auteur anonyme). « Calyphus vero magno timore ductus, « quia vires non habebat ut resisteret ei, consuluit super hoc « fideles suos. Qui dixerunt ei ut rogaret Japhelit, patriar- « cham Nestolinorum, qui nuntiaret regi David, ut treugas « frangeret Charnamisan, ut vel sic cessaret ab infestatione

« sua. Caliphus nocte equitavit cum suis, quia die equitare non « consueverat, nisi statutis diebus, et ivit ad domum patriar- « chæ, qui morabatur intus in Baldahc, et rogavit eum di- « cens : *Ecce nequam iste Charnamisan super nos potenter « advenit, et si occupaverit terram istam, omnes christianos « morti tradet. Tali modo me juvare poteris : Rex David et « omnes qui confidenter legem vestram observant, obediunt « tibi. Rogo ergo ut per litteras et nuntios tuos regi David in- « sinues ut treugam infringat inter se et Charnamisan et « sic cessabit a molestatione nostra. Patriarcha exaudiens « preces Calyphi, misit ad regem David, ut dicto Charna- « misam treugas infringeret.* Quo audito rex David aggressus « est terram Charnamysan. Audiens istud Charnamysan ad « propria rediit, de quo Calyphus valdè lætatus est. Char- « namysan voluit libenter pacisci cum rege David, quod « ille penitus recusavit. Congregavit autem gentem innumera- « bilem Charnamysan et transivit ultra fluvium Geon, pre- « parans se opponere regi David. Quem rex David viriliter « devicit in campo, et major pars gentis ejus occisa est. As- « serunt quidam ipsum Charnamysan fore mortuum, qui- « dam vero dubitant ubi sit. »

Ce dernier récit a quelque intérêt, parce qu'il confirme ce que les historiens mahométans laissent entrevoir, que l'opinion publique imputait au kaliphe El-Nassir l'invasion de Tchinguiz-khan dans l'empire khorazmien. Il montre en même temps que les chrétiens d'Orient voulaient faire croire que leurs chefs spirituels avaient du crédit sur l'esprit du conquérant mongol. L'auteur prétend même, dans le chapatre 6, que des ambassadeurs, envoyés par le roi David au khaliphe de Bagdad, portaient un drapeau sur lequel était le signe de la croix. En nommant à cette occasion le roi David, il ajoute : *qui semper triumphet et vivat.* Cependant

les Mongols attaquaient aussi les chrétiens, puisqu'ils firent à cette époque une invasion en Géorgie; mais l'auteur de la relation explique ce fait: « Caput exercitûs David terram « Georianorum intraverat, quos devicit, et abstulit eis 40 « castra, *quia non sunt vere credentes.* »

FIN DES NOTES DU TOME I.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

EXPOSITION..... Page 1

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER. Nations nomades de l'Asie centrale. — Anciennes monarchies turques et tatares. — Leurs relations avec l'empire chinois. — De l'Asie centrale au commencement du treizième siècle. — Peuples de race tatare à cette époque, et régions qu'ils habitaient. — Leurs mœurs..... 1

CHAPITRE II. Anciennes traditions des Mongols. — Ancêtres de Tchinguiz-khan. — Événements de sa jeunesse. — Il devient le chef de quelques tribus. — Ses premières relations avec le khan des Kéraïtes. — Notice des Kéraïtes. — Expéditions de Témoutchin et d'Oang-khan contre diverses nations tatares. — Inimitiés de ces deux princes. — Défaite de Témoutchin. — Sa retraite à la Baldjouna. — Sa victoire sur le khan des Kéraïtes. — Mort d'Oang-khan. — Victoire de Témoutchin sur les Naïmans. — Soumission des Merkites. — Destruction des Tatars. — Incursion dans le pays de Hia. — Notice de ce royaume. — Couriltaï et adoption du titre de Tchinguiz-khan — Seconde invasion dans le royaume de Hia. — Soumission des Kirguises. — Soumission des Ouïrates. — Expédition contre Goutchlouc et Tocota. — Notice des Ouïgours. — Troisième incursion dans le royaume de Hia..... 20

CHAPITRE III. Révolte de Tchinguiz-khan contre l'empereur de la Chine septentrionale. — De la monarchie des Khitans ou Léaos. — Monarchie des Tchourchés ou Kins. — Alliance de Tchinguiz-khan avec les Khitans. — Son invasion en Chine. — Sa retraite. — Révolution dans la capitale des Kins. — Tchinguiz-khan rentre en Chine. — Dévastation du Schen-si, du Pé-tché-li et du Shan-ton. — Paix. — Translation de la résidence de l'empereur Kin à Caï-fong-fou. — Troisième campagne des Mongols dans la Chine. — Prise de Tchoun-tou. — Expédition contre Caï-fong-fou..... 80

CHAPITRE IV. Retour de Tchinguiz-khan dans la Mongolie. — Destruction des Merkites. — Envoi de Moucoli en Chine avec la dignité de généralissime. — Quatrième invasion dans le royaume de Hia. — Retraite du fils de Tayang-khan dans le Cara-khitaï. — Notice de cet empire. — Ligue de Goutchlouc-khan avec le sultan du Khorazm contre l'empereur du Cara-Khitaï. — Conquête du Cara-Khitaï par Goutchlouc. — Invasion des Mongols dans ce royaume et fin de Goutchlouc..... 107

CHAPITRE V. De l'empire Khorazmien. — Son agrandissement successif. — Démêlés du sultan Mohammed avec le khalife Nassir. — Expédition contre Bagdad. — Apanages des fils du sultan. — Composition de son armée. — Autorité de sa mère. — Message de la part de Tchinguiz-khan. — Meurtre de plusieurs marchands arrivés de Tartarie à Otrar. — Préparatifs de guerre de Tchinguiz-khan. — Meurtre de son ambassadeur. — Combat entre les Khorazmiens et les Mongols dans le Turkustan. — Marche de Tchinguiz-khan contre l'empire Khorazmien. — Préparatifs de défense de Mohammed..... 121

CHAPITRE VI. Arrivée de Tchinguiz-khan sur la frontière de

l'empire khorazmien. — Conquête de la Transoxiane. — Marche d'un corps d'armée à la poursuite de Mohammed. — Retraite et mort de ce prince dans l'île d'Absukoun. — Captivité de sa mère et de ses femmes. — Mort de ses deux fils cadets. — Conquête du Khorazm. — Soumission du Badakhschan. — Conquête et dévastation du Khorassan par Touloui. — Retraite du sultan Djélal-ud-din à Gaznin. — Sa victoire sur une armée mongole à Pérouan. — Division entre ses généraux et défection d'une grande partie de ses troupes. — Sa retraite vers le Sind. — Marche de Tchinguiz-khan contre Djélal-ud-din. — Bataille du Sind. — Retraite du sultan dans l'Inde. — Destruction de Hérat. — Sort des troupes qui avaient abandonné Djélal-ud-din. — Ravages des Mongols dans les provinces de Sind, Moultan et Lahaur. — Retour de Tchinguiz-khan en Tartarie. 157

CHAPITRE VII. Suite de l'expédition des généraux mongols Tchépé et Souboutaï. — Devastation de l'Irac-Adjem, de l'Azerbaïdjan et de l'Arran. — Victoires sur les Géorgiens. — Ravages en Géorgie et dans le Schirvan. — Défaite des Alans et des Lezguis. — Invasion du pays des Captchacs. — Victoire sur les Russes. — Dévastation de la Russie méridionale. — Incursion dans la Chersonèse Taurique. — Victoire sur les Boulgares. — Retour de cette armée mongole en Tartarie. — Nouveaux ravages des Mongols dans l'Irac-Adjem 252

CHAPITRE VIII. Mort du prince Tchoutchi. — Opérations du général Moucoli dans la Chine septentrionale. — Guerre entre les empereurs Kin et Soung. — Invasion de Tchinguiz-khan dans le Tangoute. — Conquête et destruction de ce royaume. — Mort de Tchinguiz-khan. — Ses obsèques en Tartarie. — Système militaire de ce conquérant. — Ses

grandes chasses. — Établissement de stations de relais dans l'empire mongol. — Lois de Tchinguiz-khan. — Ses femmes et concubines..... 274

LIVRE II.

OGOTAÏ.

CHAPITRE PREMIER. Apanages et troupes données par Tchinguiz-khan aux membres de sa famille. — Régence de Touloui. — Assemblée générale. — Élection d'Ogotaï. — Premiers actes de ce prince. — Expéditions militaires. — Nouvelle invasion dans l'empire Kin. — Siége de Nan-kin. — Prise de cette capitale. — Fuite de l'empereur Kin à Tsaï-tcheou. — Prise de Tsaï-tcheou. — Mort de l'empereur Ninkiassou, et destruction de l'empire Kin. — Mort de Touloui. — Couriltaï en Tartarie. — Nouvelles expéditions militaires. — Administration de Yélou-Tchoutsaï. — Guerre contre les Soungs. — Réduction de la Corée. — Fondation de Caracouroum. — Mort d'Ogotaï. — Sa prodigalité. — Traits de ce prince. — Mort de Tchagataï. — Troubles causés dans Boukhara par un imposteur. 320

CHAPITRE II. Expédition mongole dans les pays à l'occident du Volga. — Conquête de la Boulgarie; du pays des Captchacs; de la Russie septentrionale. — Soumission complète des peuples au nord du Caucase. — Conquête de la Russie méridionale. — Invasion en Pologne. — Bataille de Lignitz. — Dévastation de la Silésie et de la Moravie. — Invasion en Hongrie. — Déroute de l'armée hongroise. — Dévastation de la Hongrie. — Fuite de Béla vers la côte Adriatique. — Expédition des Mongols en Dalmatie. — Leur retraite. — Leurs nouvelles irruptions en Hongrie et en Pologne. — Leur domination en Russie..... 379

CHAPITRE III. Régence de l'impératrice Tourakina. — Élection de Couyouc. — Actes de son règne. — Sa mort. — Missionnaires envoyés aux Mongols par le pape Innocent. — Mission du frère Jean de Plan Carpin en Tartarie. — Mission du frère Anselme en Perse. — Mission d'André de Lonjumel, envoyé par saint Louis en Tartarie 449

CHAPITRE IV. Passage du trône de la branche d'Ogotaï dans celle de Touloui; élection de Mangou. — Prétendue découverte d'un complot. — Persécution des partisans de la branche d'Ogotaï. — Supplice de l'impératrice Gaïmisch. — Actes d'administration. — Supplice du roi des Ouigours. — Mort de l'impératrice-mère. — Gouvernement général de la Chine donné à Coubilaï. — Expédition de Coubilaï dans le Youn-nan. — Conquête d'une partie du Tibet par Oriangcodaï. — Départ de Houlagou pour la Perse, à la tête d'une armée. — Mission du frère Guillaume de Rubruquis en Tartarie. — Conduite de Mangou sous le rapport de la religion. — Sa lettre à Louis IX. — Voyage du roi Hayton à la cour impériale. — Fondation de Chan-tou. — Guerre contre l'empire Soung. — Conquête d'une partie du Se-tchuen. — Expédition du général Oriangcodaï dans le Gan-nan et le Tibet. — Siége de Ho-tcheou. — Mort de Mangou. — Mort de Batou. — Mort de Sertac... 497

LIVRE III.

COUBILAÏ.

CHAPITRE PREMIER. Campagne de Coubilaï sur le Kiang. — Traité de paix avec l'empereur Soung. — Proclamation d'Aric-Boca. — Proclamation de Coubilaï. — Guerre entre les deux compétiteurs au trône. — Succès de Coubilaï. — Feinte soumission d'Aric-Boca. — Victoire de Coubilaï. —

Seconde bataille indécisive. — Guerre entre Aric-Boca et Algou. — Soumission d'Aric-Boca envers Coubilaï. — Mort d'Aric-Boca. — Guerre de Caïdou, petit-fils d'Ogotaï, contre Coubilaï. — Guerre de Coubilaï contre l'empereur Soûng. — Conquêtes des Mongols dans le midi de la Chine. — Reddition de la capitale des Soungs. — Captivité de l'empereur et de la famille impériale. — Proclamation de Toan-tsou, frère de l'empereur, dans le Fo-kien. — Son départ avec une flotte. — Sa mort. — Proclamation de Ti-ping, frère de Toan-tsou. — Bataille navale. — Destruction de la flotte chinoise, et mort de Ti-ping. — Soumission de la Chine entière à Coubilaï. — Expédition contre le Japon. — Conquête du Youn-nan. — Soumission du royaume de Mien-tien. — Campagne en Cochinchine. — Guerre dans le Ton-kin. — Soumission de plusieurs grandes îles dans la mer de l'Inde. — Guerre contre Caïdou. — Défaite et mort du prince Nayan, allié de Caïdou. — Expédition pour la conquête des îles de Lieou-Keou; pour la conquête de l'île de Java. — Mort de Coubilaï... 560

CHAPITRE II. Étendue de l'empire de Coubilaï. — Sa division en gouvernements. — Communications rapides au moyen des postes. — Population de la Chine. — Armée. — Papier-monnaie. — Ministres des finances. — Nouveau nom de la dynastie tchinguizienne en Chine. — Temples consacrés aux ancêtres de Coubilaï. — Religion de ce prince. — Boudhisme. — Écriture mongole. — Chrétiens en Chine. — Mahométans. — Astrologues et devins de la cour. — Résidences impériales. — Fêtes à la cour. — Chasse. — Femmes de l'empereur. — Ses fils..... 614

TIMOUR ET SES SUCCESSEURS.

CHAPITRE III. Élection de Timour. — Guerre contre les princes Caïdou et Doua. — Mort de Caïdou. — Élévation au

trône de son fils Tchapar. — Soumission de Tchapar et de Doua envers Timour. — Guerre entre Doua et Tchapar. — Fin de la dynastie d'Ogotaï, et réunion du Turkustan à la Transoxiane sous le sceptre de Doua. — Successeurs de ce prince. — Mort de Timour. — Règne de Khaïschan; de Berta; de Choudi-béla; d'Yissoun-timour; de Couschilaï; de Touc-timour; d'Ilentchépan; de Togan-timour. — Insurrections dans la Chine méridionale. — Conquête de cet empire par Tchu-yuen-tchang, fondateur de la dynastie des Ming. — Expulsion de Togan-timour. — Domination de ses descendants sur les tribus mongoles de la Tartarie. — Christianisme en Chine. — Mahométans et autres étrangers dans cet empire..... 645

NOTES..... 677

FIN DE LA TABLE.

00036954

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 January, 2016